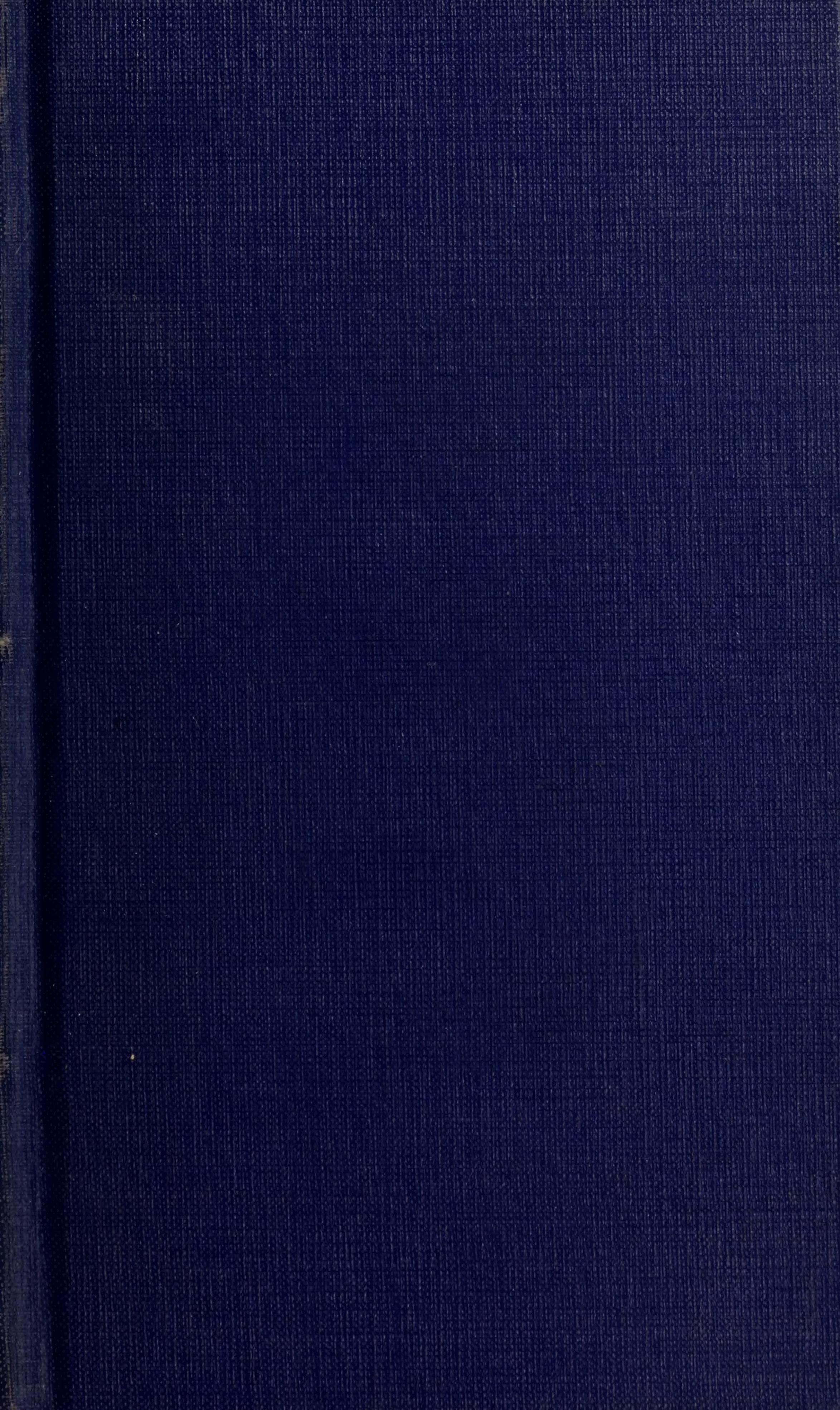




OEUVRES
COMPLETES
DE
VOLTAIRE.



N. De Largillière pinx. Et.ne Boisson Sculp.

OEUVRES

COMPLETES

DE

VOLTAIRE.

TOME PREMIER.

DE L'IMPRIMERIE DE LA SOCIÉTÉ LITTÉRAIRE-TYPOGRAPHIQUE.

1785.



PREFACE

DES REDACTEURS

DE LA NOUVELLE EDITION.

M. de *Voltaire* n'a donné aucune édition de ſes ouvrages avant celle que MM. *Cramer* publièrent en 1757.

Voici la lettre qu'il leur écrivit alors, et qui fut imprimée à la tête du premier volume :

» Je ne peux que vous remercier, Meſ-
» ſieurs, de l'honneur que vous me faites
» d'imprimer mes ouvrages; mais je n'en ai
» pas moins de regret de les avoir faits. Plus
» on avance en âge et en connaiſſances, plus
» on doit ſe repentir d'avoir écrit. Il n'y a
» preſque aucun de mes ouvrages dont je
» ſois content, et il y en a quelques-uns que
» je voudrais n'avoir jamais faits. Toutes les
» pièces fugitives que vous avez recueillies,
» étaient des amuſemens de ſociété qui ne
» méritaient pas d'être imprimés. J'ai toujours
» eu d'ailleurs un ſi grand reſpect pour le
» public, que quand j'ai fait imprimer la
» Henriade et mes tragédies, je n'y ai jamais

» mis mon nom. Je dois à plus forte raifon
» n'être point refponfable de toutes ces pièces
» fugitives qui échappent à l'imagination,
» qui font confacrées à l'amitié, et qui devaient
» refter dans les porte-feuilles de ceux pour
» qui elles ont été faites.

» A l'égard de quelques écrits plus férieux,
» tout ce que j'ai à vous dire, c'eft que je
» fuis né français et catholique; et c'eft prin-
» cipalement dans un pays proteftant que je
» dois vous marquer mon zèle pour ma patrie,
» et mon profond refpect pour la religion
» dans laquelle je fuis né, et pour ceux qui
» font à la tête de cette religion. Je ne crois
» pas que dans aucun de mes ouvrages il y
» ait un feul mot qui démente ces fentimens.
» J'ai écrit l'hiftoire avec vérité; j'ai abhorré
» les abus, les querelles et les crimes; mais
» toujours avec la vénération due aux chofes
» facrées, que les hommes ont fi fouvent fait
» fervir de prétexte à ces querelles, à ces
» abus et à ces crimes. Je n'ai jamais écrit
» en théologien; je n'ai été qu'un citoyen
» zélé, et plus encore un citoyen de l'univers.
» L'humanité, la candeur, la vérité m'ont
» toujours conduit dans la morale et dans
» l'hiftoire. S'il fe trouvait dans ces écrits quel-
» ques expreffions répréhenfibles, je ferais le
» premier à les condamner et à les réformer.

» Au reste, puisque vous avez rassemblé » mes ouvrages, c'est-à-dire, les fautes que j'ai » pu faire, je vous déclare que je n'ai point » commis d'autres fautes ; que toutes les pièces » qui ne seront point dans votre édition sont » supposées, et que c'est à cette seule édition » que ceux qui me veulent du mal ou du bien » doivent ajouter foi. S'il y a dans ce recueil » quelques pièces pour lesquelles le public » ait de l'indulgence, je voudrais avoir mérité » encore plus cette indulgence par un plus » grand travail; s'il y a des choses que le » public désapprouve, je les désapprouve » encore davantage.

» Si quelque chose peut me faire penser » que mes faibles ouvrages ne sont pas indi- » gnes d'être lus des honnêtes gens, c'est que » vous en êtes les éditeurs. L'estime que s'est » acquise depuis long-temps votre famille » dans une république où règnent l'esprit, la » philosophie et les mœurs, celle dont vous » jouissez personnellement, les soins que vous » prenez, et votre amitié pour moi, combat- » tent la défiance que j'ai de moi-même. Je » suis, &c.....

Cette première édition de Genève est la seule que l'auteur ait avouée. Les ouvrages qu'il a publiés depuis ont été recueillis et

ajoutés à l'édition ſous le titre de nouveaux mélanges ; mais ces additions faites ſans ordre, ſans correction, renferment un grand nombre de pièces fauſſement attribuées à M. de *Voltaire*. Quelques-uns de ſes propres ouvrages n'y ont été inſérés qu'avec des retranchemens qu'exigeait alors la prudence.

L'édition in-4°, l'édition in-8° encadrée ont à peu-près les mêmes défauts. D'ailleurs, quelques ſoins qu'euſſent pu prendre les éditeurs, toute édition faite du vivant de M. de *Voltaire* ſerait devenue défectueuſe en très-peu de temps. Ce n'était plus pour ſa gloire qu'il écrivait : c'était tantôt par des motifs d'utilité publique, tantôt pour obéir à l'impulſion de ſon génie, tantôt pour ſatisfaire à un premier mouvement, ſoit d'humeur perſonnelle, ſoit d'indignation contre les perſécuteurs ou les oppreſſeurs. Ces ouvrages imprimés ſur le champ, quelquefois arrêtés par lui-même avant qu'ils fuſſent répandus, corrigés ou changés de forme, et réimprimés avant d'être connus, ne pouvaient être raſſemblés avec ordre, et il n'aurait pas été moins difficile de ne pas en laiſſer échapper un très-grand nombre, et de n'y en pas inſérer qui fuſſent d'une autre main.

L'édition qui paraît aujourd'hui peut

donc être regardée comme la ſeule vraiment authentique et vraiment complète.

On n'a rien négligé pour ſe procurer tous les ouvrages imprimés ou manuſcrits attribués à M. de *Voltaire;* mais on a exclu de la collection parmi les ouvrages manuſcrits :

1°. Ceux dont les auteurs inconnus au public ne l'étaient ni aux rédacteurs, ni aux gens de lettres qui cultivent cette partie de l'hiſtoire de la littérature :

2°. Ceux pour leſquels on n'avait aucune preuve qu'ils fuſſent réellement de M. de *Voltaire*, et qui n'avaient d'ailleurs rien de la manière de ce grand homme :

3°. Un très-petit nombre de morceaux reſtés trop imparfaits pour que le reſpect dû à ſa mémoire permît de les publier.

Quant aux ouvrages déjà imprimés, et ſur-tout à ceux qui étaient inſérés dans les éditions précédentes, on a cru n'être autoriſé à les ſupprimer que dans les cas où l'on avait une véritable preuve qu'ils n'étaient pas de M. de *Voltaire*.

Nous citerons parmi les additions un *Traité de métaphyſique* (1) adreſſé à madame la marquiſe *du Châtelet;* un morceau d'hiſtoire eccléſiaſtique (2) aſſez étendu; pluſieurs

(1) *Philoſophie*, tome I.

(2) *Philoſophie*, tome IV, pages 239 et ſuiv.

autres ouvrages hiſtoriques ou polémiques, tels que *les Lettres chinoiſes*, (3) *le Chrétien contre ſix juifs ;* (4) *la Diſſertation ſur le feu* (5) envoyée par M. de *Voltaire* à l'académie des ſciences, pour concourir au prix en 1740 ; une autre Diſſertation *ſur les forces vives ;* (6) les tragédies d'*Eryphile*, d'*Irène*, d'*Agathocle;* l'opéra des *Rois paſteurs; le Baron d'Otrante* et *les Deux tonneaux*, opéra-comiques ; pluſieurs épîtres, et beaucoup de petits ouvrages en vers et en proſe, dont une partie n'avait jamais été imprimée, et le reſte n'avait été recueilli dans aucune édition.

Quelques morceaux en aſſez grand nombre ſe trouvaient répétés dans les anciennes éditions : on a cherché à éviter cet inconvénient. Mais en même temps on a cru, pour la commodité des lecteurs, devoir laiſſer quelques pages qui ſe trouvaient répétées dans des ouvrages différens, ſur-tout lorſqu'on y a trouvé quelques changemens, ou que ces pages étant également néceſſaires dans les deux ouvrages, leur ſuppreſſion

(3) *Mélanges hiſtoriques*, tome I.

(4) *Ibid.*

(5) Volume de *Phyſique.*

(6) *Ibid.*

eût obligé les lecteurs de recourir à un autre volume.

On a choisi pour les différens ouvrages la leçon qui a paru la meilleure, en observant seulement de suivre dans ce choix l'opinion de M. de *Voltaire* lui-même, toutes les fois qu'on n'était pas sûr que son choix avait été dirigé par des motifs étrangers à la bonté de l'ouvrage.

Il n'y a point de variantes pour les ouvrages de prose ; mais on a rassemblé pour la poësie toutes celles qui ont paru pouvoir être utiles aux littérateurs, ou donner lieu à des observations sur les opinions de l'auteur à différentes époques de sa vie.

On a cherché à mettre le plus d'ordre qu'il a été possible.

L'édition est partagée en ouvrages de poësie , et en ouvrages de prose.

Le Théâtre, les Poëmes, grands et petits, les Epîtres, les Odes, les Stances, les Satires, les Contes, et enfin les pièces qui n'appartiennent à aucun des genres précédens, forment autant de divisions. Les *Lettres en prose et en vers* sont une partie séparée.

Les grands morceaux d'Histoire, les ouvrages faits pour les éclaircir et pour les défendre, les écrits sur la Législation et la Politique, ceux qui ont la Physique pour

objet, ceux qui traitent de matières philosophiques, les écrits purement littéraires, les Romans, les Facéties, sont autant de divisions de la partie de prose, qui est terminée par un Dictionnaire philosophique, formé des articles de plusieurs dictionnaires publiés du vivant de l'auteur, de ceux qui ont été trouvés dans ses papiers, de plusieurs morceaux séparés qu'on a placés sous l'ordre alphabétique, parce qu'il eût été difficile de les classer différemment. Enfin le recueil des lettres complétera l'édition. Mais ces lettres seront choisies, c'est-à-dire qu'on n'imprimera que celles qui paraîtront dignes du public, soit en elles-mêmes, soit par les particularités qu'elles renferment, les circonstances où elles ont été écrites, les lumières qu'elles donnent sur l'ame et le caractère d'un homme vraiment unique, et digne par son génie et la singularité de ses talens d'être pour les philosophes un objet d'étude, comme il est un objet d'admiration pour tous les hommes impartiaux et éclairés.

Les lettres qui pourraient blesser des personnes vivantes ont été sévèrement retranchées.

Les rédacteurs ne se sont permis qu'un petit nombre de corrections de dates et de noms propres. Cependant, comme une

grande partie des ouvrages a été imprimée ſur un exemplaire corrigé par M. de *Voltaire*, en 1777 et 1778, on y trouvera un grand nombre de changemens et d'augmentations aſſez importantes.

On a raſſemblé quelques notes deſtinées à éclaircir, à défendre, quelquefois à combattre M. de *Voltaire*. Les lecteurs pourront y reconnaître différentes mains, et n'y pas trouver toujours ni les mêmes idées, ni les mêmes opinions. En recueillant ces notes, on n'a pas prétendu leur enſeigner ce qu'ils devaient penſer, mais les mettre en état de prononcer ſur les objets qu'on a cru que M. de *Voltaire* n'avait pas ſuffiſamment éclaircis. Au reſte, on a pris dans ces notes le même ton qu'on aurait eu en écrivant à M. de *Voltaire* lui-même. Ce ton ſeul eſt convenable en parlant d'un grand homme qui vient de diſparaître, dont le génie a conſervé toute ſon autorité, dont les amis ſont encore au milieu de nous.

Les préfaces qui ſont à la tête de quelques ouvrages particuliers ont été écrites dans le même eſprit. On y trouvera toujours du reſpect pour le génie, et un reſpect plus grand pour la vérité. Ces deux ſentimens ne ſe combattent point ; ils ſont même inſéparables. Comment celui qui aime la vérité

ſe permettrait-il d'inſulter l'homme qui a ſu la lui faire connaître et la lui faire aimer?

Permettra-t-on aux rédacteurs de placer ici une remarque qui les a frappés ? Perſonne n'admirait plus ſincèrement qu'eux M. de *Voltaire :* perſonne n'avait plus lu ſes ouvrages ; cependant en revoyant dans la nouvelle édition ces mêmes ouvrages diſtribués avec ordre, et de manière qu'on puiſſe en ſaiſir l'enſemble, M. de *Voltaire* s'eſt encore agrandi à leurs yeux, et ils ont appris que juſque-là ils ne l'avaient pas connu tout entier.

On a diſtingué dans le *Proſpectus* les éditeurs des rédacteurs ; ainſi on ne peut déſapprouver que nous rendions ici aux éditeurs la juſtice qu'ils méritent, en témoignant qu'ils n'ont épargné ni ſoins ni dépenſes pour rendre l'édition auſſi belle, auſſi complète, auſſi exacte que les circonſtances ont pu le permettre.

THEATRE.

THEATRE
DE
VOLTAIRE.

AVERTISSEMENT
DE L'EDITION DE 1775.

NOUS donnons ici toutes les pièces de théâtre de M. de *Voltaire*, avec les variantes que nous avons pu recueillir. Toutes les éditions qu'on en a données à Paris ſont très-informes ; cela ne pouvait être autrement. Il arriva plus d'une fois que le public, ſéduit par les ennemis de l'auteur, ſembla rejeter aux premières repréſentations les mêmes morceaux qu'il redemanda enſuite avec empreſſement quand la cabale fut diſſipée.

Quelquefois les acteurs, déroutés par les cris de la cabale, ſe voyaient forcés de changer eux-mêmes les vers qui avaient été le prétexte du murmure ; ils leur en ſubſtituaient d'autres au haſard. Preſque tous

ſes ouvrages dramatiques ont été repréſentés et imprimés à Paris dans ſon abſence. De-là viennent les fautes dont fourmillent les éditions faites dans cette capitale.

Par exemple, dans la pièce de Gengis, imprimée par nous in-8°, ſous les yeux de l'auteur, on trouve, dans la ſcène où *Gengis* paraît pour la première fois, les vers ſuivans :

Ceſſez de mutiler tous ces grands monumens,
Ces prodiges des arts conſacrés par les temps ;
Reſpectez-les ; ils ſont le prix de mon courage.
Qu'on ceſſe de livrer aux flammes, au pillage,
Ces archives des lois, ce vaſte amas d'écrits,
Tous ces fruits du génie, objets de vos mépris ;
Si l'erreur les dicta, cette erreur m'eſt utile ;
Elle occupe ce peuple et le rend plus docile, &c.

Ce morceau eſt tronqué et défiguré dans l'édition de *Ducheſne* et dans les autres. Voici comme il s'y trouve :

Ceſſez de mutiler tous ces grands monumens,
Ces prodiges des arts conſacrés par les temps,
Echappés aux fureurs des flammes, du pillage;
Reſpectez-les : ils ſont le prix de mon courage, &c.

On voit aſſez que ce qu'on a retranché était abſolument néceſſaire et très à ſa place.

Ce vers qu'on a ſubſtitué,

Echappés aux fureurs des flammes, du pillage,

eſt un vers indigne de quiconque eſt inſtruit des règles de ſon art, et connaît un peu l'harmonie. *Echappés aux fureurs des flammes*, eſt une céſure monſtrueuſe.

Ceux qui ſe plaiſent à étudier l'eſprit humain doivent ſavoir que les ennemis de l'auteur, pour faire tomber la pièce, inſinuèrent que les meilleurs morceaux étaient dangereux, et qu'il fallait les retrancher; ils eurent la malignité de faire regarder ces vers comme une alluſion à la religion, qui rend le peuple plus docile. Il eſt évident que par ce paſſage on ne peut entendre que les ſciences des Chinois, mépriſées alors des Tartares. On a repréſenté cette pièce en Italie, il y en a trois traductions; et les inquiſiteurs ne ſe ſont jamais aviſés de retrancher cette tirade.

La même difficulté fut faite en France à la tragédie de Mahomet; on ſuſcita contre elle une perſécution violente; on fit défendre les repréſentations : ainſi le fanatiſme voulait anéantir la peinture du fanatiſme. Rome vengea l'auteur. Le pape *Benoît XIV* protégea la pièce, elle lui fut dédiée; des académiciens la repréſentèrent dans pluſieurs villes d'Italie, et à Rome même.

Il faut avouer qu'il n'y a point de pays au monde où les gens de lettres aient été plus maltraités qu'en France : on ne leur rend juſtice que bien tard.

La tragédie de Tancrède eſt défigurée d'un bout à l'autre d'une manière encore plus barbare. Dans les éditions de France, il n'y a preſque pas une ſcène où il ne ſe trouve des vers qui péchent également contre la langue, l'harmonie et les règles du théâtre. Le libraire de Paris eſt d'autant plus inexcuſable, qu'il pouvait conſulter notre édition, à laquelle il devait ſe conformer.

Les éditeurs de Paris ont porté la négligence juſqu'à répéter les mêmes vers dans pluſieurs ſcènes d'Adélaïde du Gueſclin. Nous trouvons dans leur édition, à la ſcène ſeptième du ſecond acte, ces vers qui n'ont pas de ſens :

Gardez d'être réduit au haſard dangereux
Que les chefs de l'Etat ne trahiſſent leurs vœux.

Il y dans notre édition :

Tous les chefs de l'Etat, laſſés de ces ravages,
Cherchent un port tranquille après tant de naufrages.
Gardez d'être réduit au haſard dangereux
De vous voir ou trahir, ou prévenir par eux.

Ces

Ces vers ſont dans les règles de la ſyntaxe la plus exacte. Ceux qu'on a ſubſtitués dans l'édition de Paris ſont de vrais ſolécismes, et n'ont aucun ſens. *Gardez d'être réduit au haſard que les chefs de l'Etat ne trahiſſent leurs vœux.* De quels vœux s'agit-il ? Que veut dire *Etre réduit au haſard qu'un autre ne trahiſſe ſes vœux ?* On s'imagine qu'il n'y a qu'à faire des vers qui riment, que le public ne s'aperçoit pas s'ils ſont bons ou mauvais, et que la rapidité de la déclamation fait diſparaître les défauts du ſtyle; mais les connaiſſeurs remarquent ces fautes, et ils ſont bleſſés des barbariſmes innombrables qui défigurent preſque toutes nos tragédies. C'eſt un devoir indiſpenſable de parler purement ſa langue.

Nous avons ſouvent entendu dire à l'auteur, que la langue était trop négligée au théâtre, et que c'eſt-là que les règles du langage doivent être obſervées avec le plus de ſcrupule, parce que les étrangers y viennent apprendre le français. Il diſait que ce qui avait nui le plus aux belles-lettres était le ſuccès de pluſieurs pièces qui, à la faveur de quelques beautés, ont fait oublier qu'elles étaient écrites dans un ſtyle barbare. On ſait que *Boileau*, en mourant, ſe plaignait de cette horrible décadence. Les éloges

prodigués à cette barbarie ont achevé de corrompre le goût.

Les comédiens croient que les lois de l'art d'écrire, l'élégance, l'harmonie, la pureté de la langue, ſont des choſes inutiles; ils coupent, ils retranchent, ils tranſpoſent tout à leur plaiſir, pour ſe ménager des ſituations qui les faſſent valoir. Ils ſubſtituent à des paſſages néceſſaires, des vers ineptes et ridicules, ils en chargent leurs manuſcrits; et c'eſt ſur ces manuſcrits que des libraires ignorans impriment des choſes qu'ils n'entendent point.

L'extrême abondance des ouvrages dramatiques a dégradé l'art, au lieu de le perfectionner; et les amateurs des lettres, accablés ſous l'immenſité des volumes, n'ont pas eu même le temps de diſtinguer ſi ces ouvrages imprimés ſont corrects ou non.

Les nôtres du moins le ſeront; et nous pouvons aſſurer les étrangers qui attendent notre édition, qu'ils n'y trouveront rien qui offenſe une langue devenue leurs délices et l'objet conſtant de leurs études.

AVERTISSEMENT

DES EDITEURS

SUR L'OEDIPE.

L'AUTEUR composa cette pièce à l'âge de dix-neuf ans. Elle fut jouée, en 1718, quarante-cinq fois de suite. Ce fut le sieur *Dufresne*, célèbre acteur, de l'âge de l'auteur, qui joua le rôle d'*Oedipe*. La demoiselle *Desmares*, très-grande actrice, joua celui de *Jocaste*, et quitta le théâtre quelque temps après. On a rétabli dans cette édition le rôle de *Philoctète*, tel qu'il fut joué à la première représentation.

La pièce fut imprimée pour la première fois en 1718. M. de *la Motte* approuva la tragédie d'Oedipe. On trouve dans son approbation cette phrase remarquable. *Le public, à la représentation de cette pièce, s'est promis un digne successeur de Corneille et de Racine; et je crois qu'à la lecture il ne rabattra rien de ses prétentions.*

L'abbé de *Chaulieu* fit une mauvaise épigramme contre cette approbation : il disait que l'on connaissait *la Motte* pour un mauvais auteur, mais non pour un faux prophète. C'est ainsi que les grands hommes

ſont traités au commencement de leur carrière; mais il ne faut pas que tous ceux que l'on traite de même, s'imaginent pour cela être de grands hommes. La médiocrité inſolente éprouve les mêmes obſtacles que le génie, et cela prouve ſeulement qu'il y a pluſieurs manières de bleſſer l'amour propre des hommes.

La première édition d'Oedipe fut dédiée à *Madame*, femme du *Régent*. Voici cette dédicace : elle reſſemble aux épîtres dédicatoires de ce temps-là. Ce ne fut qu'après ſon voyage en Angleterre, et lorſqu'il dédia Brutus au lord *Bolingbroke*, que M. de *Voltaire* montra qu'on pouvait, dans une dédicace, parler à celui qui la reçoit d'autre choſe que de lui-même.

MADAME,

Si l'uſage de dédier ſes ouvrages à ceux qui en jugent le mieux n'était pas établi, il commencerait par VOTRE ALTESSE ROYALE. *La protection éclairée dont vous honorez les ſuccès ou les efforts des auteurs, met en droit, ceux mêmes qui réuſſiſſent le moins, d'oſer mettre ſous votre nom des ouvrages qu'ils ne compoſent que dans le deſſein de vous plaire. Pour moi, dont le zèle tient lieu de mérite auprès de vous,*

ſouffrez que je prenne la liberté de vous offrir les faibles eſſais de ma plume. Heureux ſi, encouragé par vos bontés, je puis travailler longtemps pour VOTRE ALTESSE ROYALE *dont la conſervation n'eſt pas moins précieuſe à ceux qui cultivent les beaux arts, qu'à toute la France, dont elle eſt les délices et l'exemple.*

Je ſuis, avec un profond reſpect,

MADAME,

De votre Alteſſe royale,

le très-humble et très-obéiſſant ſerviteur, AROUET DE VOLTAIRE.

On trouvera ici une préface imprimée en 1729, dans laquelle M. de *Voltaire* combat les opinions de M. de *la Motte* ſur la tragédie. *La Motte* y a répondu avec beaucoup de politeſſe, d'eſprit et de raiſon. On peut voir cette réponſe dans ſes œuvres. M. de *Voltaire* n'a répliqué qu'en feſant Zaïre, Alzire, Mahomet, &c. Et juſqu'à ce que des pièces en proſe, où les règles des unités feraient violées, aient fait autant d'effet au théâtre et autant de plaiſir à la lecture, l'opinion de M. de *Voltaire* doit l'emporter.

LETTRES

A

M. DE GENONVILLE, (*)

Contenant la critique de l'Oedipe de Sophocle, de celui de Corneille, et de celui de l'Auteur.

1719.

LETTRE PREMIERE.

Je vous envoie, Monfieur, ma tragédie d'Oedipe, que vous avez vu naître. Vous favez que j'ai commencé cette pièce à dix-neuf ans : fi quelque chofe pouvait faire pardonner la médiocrité d'un ouvrage, ma jeuneffe me fervirait d'excufe. Du moins, malgré les défauts dont cette tragédie eft pleine, et que je fuis le premier à reconnaître, j'ofe me flatter que vous verrez quelque différence entre cet ouvrage, et ceux que l'ignorance et la malignité m'ont imputés.

(*) Mort confeiller au parlement de Paris : il fut, depuis ces lettres, l'intime ami de M. de *Voltaire*.

Vous ſavez mieux que perſonne (*a*) que cette ſatire intitulée les *J'ai vu*, eſt d'un poëte

(*a*) Je ſens combien il eſt dangereux de parler de ſoi ; mais mes malheurs ayant été publics, il faut que ma juſtification le ſoit auſſi. La réputation d'honnête homme m'eſt plus chère que celle d'auteur ; ainſi je crois que perſonne ne trouvera mauvais qu'en donnant au public un ouvrage pour lequel il a eu tant d'indulgence, j'eſſaye de mériter entièrement ſon eſtime, en détruiſant l'impoſture qui pourrait me l'ôter.

Je ſais que tous ceux avec qui j'ai vécu ſont perſuadés de mon innocence ; mais auſſi bien des gens, qui ne connaiſſent ni la poëſie ni moi, m'imputent encore les ouvrages les plus indignes d'un honnête homme et d'un poëte.

Il y a peu d'écrivains célèbres qui n'aient eſſuyé de pareilles diſgrâces ; preſque tous les poëtes qui ont réuſſi, ont été calomniés ; et il eſt bien triſte pour moi de ne leur reſſembler que par mes malheurs.

Vous n'ignorez pas que la cour et la ville ont de tout temps été remplies de critiques obſcènes qui, à la faveur des nuages qui les couvrent, lancent, ſans être aperçus, les traits les plus envenimés contre les femmes et contre les puiſſances ; et qui n'ont que la ſatisfaction de bleſſer adroitement, ſans goûter le plaiſir dangereux de ſe faire connaître. Leurs épigrammes et leurs vaudevilles ſont toujours des enfans ſuppoſés dont on ne connaît point les vrais parens ; ils cherchent à charger de ces indignités quelqu'un qui ſoit aſſez connu pour que l'on puiſſe l'en ſoupçonner, et qui ſoit aſſez peu protégé pour ne pouvoir ſe défendre : telle était la ſituation où je me ſuis trouvé en entrant dans le monde. Je n'avais pas plus de dix-huit ans ; l'imprudence attachée d'ordinaire à la jeuneſſe, pouvait aiſément autoriſer les ſoupçons que l'on feſait naître ſur moi : j'étais d'ailleurs ſans appui, et je n'avais pas ſongé à me faire des protecteurs, parce que je ne croyais pas que je duſſe jamais avoir des ennemis.

Il parut, à la mort de *Louis XIV*, une petite pièce imitée des *J'ai vu* de l'abbé *Regnier* : c'était un ouvrage où l'auteur paſſait en revue tout ce qu'il avait vu dans la vie ; cette pièce eſt auſſi négligée aujourd'hui qu'elle était alors recherchée : c'eſt le ſort de tous les ouvrages qui n'ont d'autre mérite que celui de la ſatire. Cette pièce n'en avait point d'autre ; elle n'était remarquable que par les injures groſſières qui y

du Marais, nommé *le Brun*, auteur de l'opéra d'Hippocrate amoureux, qu'assurément personne ne mettra en musique.

étaient indignement répandues, et c'est ce qui lui donna un cours prodigieux : on oublia la bassesse du style en faveur de la malignité de l'ouvrage. Elle finissait ainsi : *J'ai vu ces maux, et je n'ai pas vingt ans.*

Plusieurs personnes crurent que j'avais mis par-là mon cachet à cet indigne ouvrage ; on ne me fit pas l'honneur de croire que je pusse avoir assez de prudence pour me déguiser. L'auteur de cette misérable satire ne contribua pas peu à la faire courir sous mon nom, afin de mieux cacher le sien. Quelques-uns m'imputèrent cette pièce par malignité, pour me décrier et pour me perdre ; quelques autres, qui l'admiraient bonnement, me l'attribuèrent pour m'en faire honneur : ainsi un ouvrage que je n'avais point fait, et même que je n'avais point encore vu alors, m'attira de tous côtés des malédictions et des louanges.

Je me souviens que, passant par une petite ville de province, les beaux esprits du lieu me prièrent de leur réciter cette pièce, qu'ils disaient être un chef-d'œuvre ; j'eus beau leur répondre que je n'en étais point l'auteur et que la pièce était misérable, ils ne m'en crurent point sur ma parole : ils admirèrent ma retenue, et j'acquis ainsi auprès d'eux, sans y penser, la réputation d'un grand poëte et d'un homme fort modeste.

Cependant ceux qui m'avaient attribué ce malheureux ouvrage continuèrent à me rendre responsable de toutes les sottises qui se débitaient dans Paris, et que moi-même je dédaignais de lire. Quand un homme a eu le malheur d'être calomnié une fois, on dit qu'il le sera long-temps. On m'assure que de toutes les modes de ce pays-ci, c'est celle qui dure davantage.

La justification est venue, quoique un peu tard ; le calomniateur a signé, les larmes aux yeux, le désaveu de sa calomnie, devant un secrétaire d'Etat ; c'est sur quoi un vieux connaisseur en vers et en hommes, m'a dit : *Oh, le beau billet qu'a la Châtre !* Continuez, mon enfant, à faire des tragédies, renoncez à toute profession sérieuse pour ce malheureux métier ; et comptez que vous serez harcelé publiquement toute votre vie, puisque vous êtes assez abandonné de Dieu pour vous

Ces

Ces *J'ai vu* font grossièrement imités de ceux de l'abbé *Regnier* de l'académie, avec qui l'auteur n'a rien de commun ; ils finissent par ce vers :

J'ai vu ces maux, et je n'ai pas vingt ans.

faire de gaieté de cœur un homme public. Il m'en a cité cent exemples ; il m'a donné les meilleures raisons du monde pour me détourner de faire des vers. Que lui ai-je répondu ? Des vers.

Je me suis donc aperçu de bonne heure qu'on ne peut ni résister à son goût dominant, ni vaincre sa destinée. Pourquoi la nature force-t-elle un homme à calculer, celui-ci à faire rimer des syllabes, cet autre à former des croches et des rondes sur des lignes parallèles ?

Scit Genius, natale comes qui temperat astrum.

Mais on prétend que tous peuvent dire :

Ploravêre suis non respondere favorem
Speratum meritis.

Boileau disait à *Racine :*

„ Cesse de t'étonner si l'Envie animée,
„ Attachant à ton nom sa rouille envenimée,
„ La calomnie en main, quelquefois te poursuit. „

Scudéri et l'abbé d'*Aubignac* calomniaient *Corneille : Montfleury* et toute sa troupe calomniaient *Molière : Térence* se plaint dans ses prologues d'être calomnié par un vieux poëte : *Aristophane* calomnia *Socrate : Homère* fut calomnié par *Margites*. C'est-là l'histoire de tous les arts et de toutes les professions.

Vous savez comment M. *le Régent* a daigné me consoler de ces petites persécutions ; vous savez quel beau présent il m'a fait. Je ne dirai pas, comme *Chapelain* disait de *Louis XIII :*

„ Les trois fois mille francs qu'il met dans ma famille
„ Témoignent mon mérite, et font connaître assez
„ Qu'il ne hait pas mes vers, pour être un peu forcés. „

Il eſt vrai que je n'avais pas vingt ans alors ; mais ce n'eſt pas une raiſon qui puiſſe faire croire que j'aye fait les vers de M. *le Brun*.

Hos le Brun *verſiculos fecit : talii alter honores.*

J'apprends que c'eſt un des avantages attachés à la littérature, et ſur-tout à la poëſie, d'être expoſé à être accuſé ſans ceſſe de toutes les ſottiſes qui courent la ville. On vient de me montrer une épître de l'abbé de *Chaulieu* au marquis de *la Fare*, dans laquelle il ſe plaint de cette injuſtice. Voici le paſſage :

. . . .

Accort, inſinuant, et quelquefois flatteur,
J'ai ſu, d'un diſcours enchanteur
Tout l'uſage que pouvait faire
Beaucoup d'imagination,
Qui rejoignît avec adreſſe,
Au tour brillant, à la juſteſſe,
Le charme de la fiction ;
Et ſon impétueuſe ivreſſe,
Entre le tabac et le vin.

Chœrile, *Chapelain* et moi, nous avons été tous trois trop bien payés pour de mauvais vers.

Retulit acceptos, regale numiſma, Philippos.

Le *Régent*, qui s'appelle *Philippe*, rend la comparaiſon parfaite. Ne nous énorgueilliſſons ni des méchancetés de nos ennemis, ni des bontés de nos protecteurs ; on peut être avec tout cela un homme très-médiocre ; on peut être récompenſé et envié ſans aucun mérite.

. . . .
. . . .
J'appris, ſans rabot et ſans lime,
L'art d'attraper facilement,
Sans être eſclave de la rime,
Ce tour aiſé, cet enjouement,
Qui ſeul peut faire le ſublime.

Que ne m'ont point coûté ces funeſtes talens!
Dès que j'eus bien ou mal rimé quelque ſornette,
Je me vis tout en même temps
Affublé du nom de poëte.
Dès-lors, on ne fit de chanſon,
On ne lâcha de vaudeville,
Que, ſans rime ni ſans raiſon,
On ne me donnât par la ville.

Sur la foi d'un ricanement,
Qui n'était que l'effet d'un gai tempérament,
Dont je fis, j'en conviens, aſſez peu de ſcrupule,
Les fats crurent qu'impunément
Perſonne devant moi ne ſerait ridicule.
Ils m'ont fait là-deſſus mille injuſtes procès;
J'eus beau les ſouffrir et me taire,
On m'imputa des vers que je n'ai jamais faits;
C'eſt aſſez que j'en ſuſſe faire.

Ces vers, Monſieur, ne ſont pas dignes de l'auteur de la Tocane et de la Retraite;

vous les trouverez bien plats (*b*), et auſſi remplis de fautes que d'une vanité ridicule; je vous les cite comme une autorité en ma faveur ; mais j'aime mieux vous citer l'autorité de *Boileau*. Il ne répondit un jour aux complimens d'un campagnard, qui le louait d'une impertinente ſatire contre les évêques, très-fameuſe parmi la canaille, qu'en répétant à ce pauvre louangeur :

Vient-il de la province une ſatire fade,
D'un plaiſant du pays inſipide boutade ;
Pour la faire courir on dit qu'elle eſt de moi,
Et le ſot campagnard le croit de bonne foi.

Je ne ſuis ni ne ſerai *Boileau ;* mais les mauvais vers de M. *le Brun* m'ont attiré des louanges et des perſécutions qu'aſſurément je ne méritais pas.

Je m'attends bien que pluſieurs perſonnes, accoutumées à juger de tout ſur le rapport d'autrui, ſeront étonnées de me trouver ſi innocent, après m'avoir cru, ſans me connaître, coupable des plus plats vers du temps préſent. Je ſouhaite que mon exemple puiſſe leur apprendre à ne plus précipiter leurs

(*b*) Tout ce morceau fut retranché dans l'édition qu'on fit de ces Lettres, parce qu'on ne voulut pas affliger l'abbé de *Chaulieu :* on doit des égards aux vivans ; on ne doit aux morts que la vérité.

jugemens ſur les apparences, et à ne plus condamner ce qu'ils ne connaiſſent pas. On rougirait bientôt de ſes déciſions, ſi l'on voulait réfléchir ſur les raiſons par leſquelles on ſe détermine.

Il s'eſt trouvé des gens qui ont cru ſérieuſement que l'auteur de la tragédie d'Atrée était un méchant homme, parce qu'il avait rempli la coupe d'*Atrée* du ſang du fils de *Thyeſte*; et aujourd'hui il y a des conſciences timorées qui prétendent que je n'ai point de religion, parce que *Jocaſte* ſe défie des oracles d'Apollon. C'eſt ainſi qu'on décide preſque toujours dans le monde; et ceux qui ſont accoutumés à juger de la ſorte, ne ſe corrigeront pas par la lecture de cette lettre : peut-être même ne la liront-ils point.

Je ne prétends donc point ici faire taire la calomnie; elle eſt trop inſéparable des ſuccès; mais du moins il m'eſt permis de ſouhaiter que ceux qui ne ſont en place que pour rendre juſtice, ne faſſent point de malheureux ſur le rapport vague et incertain du premier calomniateur. Faudra-t-il donc qu'on regarde déſormais comme un malheur d'être connu par les talens de l'eſprit, et qu'un homme ſoit perſécuté dans ſa patrie, uniquement parce qu'il court une carrière dans laquelle il peut faire honneur à ſa patrie même ?

Ne croyez pas, Monſieur, que je compte parmi les preuves de mon innocence, le préſent dont M. *le Régent* a daigné m'honorer; cette bonté pourrait n'être qu'une marque de ſa clémence : il eſt au nombre des princes qui, par des bienfaits, ſavent lier à leur devoir ceux même qui s'en ſont écartés. Une preuve plus sûre de mon innocence, c'eſt qu'il a daigné dire que je n'étais point coupable, et qu'il a reconnu la calomnie, lorſque le temps a permis qu'il pût la découvrir.

Je ne regarde point non plus cette grâce que monſeigneur le duc d'*Orléans* m'a faite, comme une récompenſe de mon travail, qui ne méritait tout au plus que ſon indulgence; il a moins voulu me récompenſer que m'engager à mériter ſa protection.

Sans parler de moi, c'eſt un grand bonheur pour les lettres, que nous vivions ſous un prince qui aime les beaux-arts autant qu'il hait la flatterie; et dont on peut obtenir la protection plutôt par de bons ouvrages que par des louanges, pour leſquelles il a un dégoût peu ordinaire dans ceux qui, par leur naiſſance et par leur rang, ſont expoſés à être loués toute leur vie.

LETTRE II.

MONSIEUR, avant que de vous faire lire ma tragédie, souffrez que je vous prévienne sur le succès qu'elle a eu, non pas pour m'en applaudir, mais pour vous assurer combien je m'en défie.

Je sais que les premiers applaudissemens du public ne sont pas toujours de sûrs garans de la bonté d'un ouvrage. Souvent un auteur doit le succès de sa pièce, ou à l'art des acteurs qui la jouent, ou à la décision de quelques amis accrédités dans le monde, qui entraînent pour un temps les suffrages de la multitude; et le public est étonné, quelques mois après, de s'ennuyer à la lecture du même ouvrage qui lui arrachait des larmes à la représentation.

Je me garderai donc bien de me prévaloir d'un succès peut-être passager, et dont les comédiens ont plus à s'applaudir que moi-même.

On ne voit que trop d'auteurs dramatiques qui impriment, à la tête de leurs ouvrages, des préfaces pleines de vanité; *qui comptent les princes et les princesses qui sont venus pleurer aux représentations; qui ne donnent d'autres*

réponſes à leurs cenſeurs que l'approbation du public; et qui enfin, après s'être placés à côté de *Corneille* et de *Racine*, ſe trouvent confondus dans la foule des mauvais auteurs, dont ils ſont les ſeuls qui s'exceptent.

J'éviterai du moins ce ridicule; je vous parlerai de ma pièce, plus pour avouer mes défauts que pour les excuſer : mais auſſi je traiterai *Sophocle* et *Corneille* avec autant de liberté, que je me traiterai moi-même avec juſtice.

J'examinerai les trois Oedipes avec une égale exactitude. Le reſpect que j'ai pour l'antiquité de *Sophocle* et pour le mérite de *Corneille*, ne m'aveuglera pas ſur leurs défauts; l'amour propre ne m'empêchera pas non plus de trouver les miens. Au reſte, ne regardez point ces diſſertations comme les déciſions d'un critique orgueilleux, mais comme les doutes d'un jeune homme qui cherche à s'éclairer. La déciſion ne convient ni à mon âge, ni à mon peu de génie; et ſi la chaleur de la compoſition m'arrache quelques termes peu meſurés, je les déſavoue d'avance, et je déclare que je ne prétends parler affirmativement que ſur mes fautes.

LETTRE III.

Contenant la critique de l'Oedipe de Sophocle.

MONSIEUR, mon peu d'érudition ne me permet pas d'examiner *ſi la tragédie de Sophocle fait ſon imitation par le diſcours, le nombre et l'harmonie; ce qu'Ariſtote appelle expreſſément un diſcours agréablement aſſaiſonné* (*a*). Je ne diſcuterai pas non plus *ſi c'eſt une pièce du premier genre, ſimple et implexe : ſimple, parce qu'elle n'a qu'une ſeule cataſtrophe ; et implexe, parce qu'elle a la reconnaiſſance avec la péripétie.*

Je vous rendrai ſeulement compte, avec ſimplicité, des endroits qui m'ont révolté, et ſur leſquels j'ai beſoin des lumières de ceux qui, connaiſſant mieux que moi les anciens, peuvent mieux excuſer tous leurs défauts.

La ſcène s'ouvre dans *Sophocle* par un chœur de Thébains proſternés aux pieds des autels, et qui, par leurs larmes et par leurs cris, demandent aux dieux la fin de leurs calamités. *Oedipe*, leur libérateur et leur roi, paraît au milieu d'eux.

Je ſuis Oedipe, leur dit-il, *ſi vanté par tout le monde.* Il y a quelque apparence que

(*a*) M. *Dacier*, préface ſur l'Oedipe de *Sophocle.*

les Thébains n'ignoraient pas qu'il s'appelait *Oedipe.*

A l'égard de cette grande réputation dont il ſe vante, M. *Dacier* dit que c'eſt une adreſſe de *Sophocle*, qui veut fonder par-là le caractère d'*Oedipe*, qui eſt orgueilleux.

Mes enfans, dit *Oedipe*, *quel eſt le ſujet qui vous amène ici?* Le grand prêtre lui répond : *Vous voyez devant vous des jeunes gens et des vieillards. Moi qui vous parle, je ſuis le grand prêtre de Jupiter. Votre ville eſt comme un vaiſſeau battu de la tempête; elle eſt prête d'être abymée, et n'a pas la force de ſurmonter les flots qui fondent ſur elle.* De-là le grand prêtre prend occaſion de faire une deſcription de la peſte, dont *Oedipe* était auſſi bien informé que du nom et de la qualité du grand prêtre de *Jupiter*; d'ailleurs ce grand prêtre rend-il ſon homélie bien pathétique, en comparant une ville peſtiférée, couverte de morts et de mourans, à un vaiſſeau battu de la tempête ? Ce prédicateur ne ſavait-il pas qu'on affaiblit les grandes choſes quand on les compare aux petites ?

Tout cela n'eſt guère une preuve de cette perfection où l'on prétendait, il y a quelques années, que *Sophocle* avait pouſſé la tragédie ; et il ne paraît pas qu'on ait ſi grand tort, dans ce ſiècle, de refuſer ſon admiration à un poëte qui n'emploie d'autre artifice pour faire

connaître ses personnages, que de faire dire à l'un : *Je m'appelle Oedipe, si vanté par tout le monde;* et à l'autre, *Je suis le grand prêtre de Jupiter.* Cette grossièreté n'est plus regardée aujourd'hui comme une noble simplicité.

La description de la peste est interrompue par l'arrivée de *Créon*, frère de *Jocaste*, que le roi avait envoyé consulter l'oracle, et qui commence par dire à *Oedipe :*

Seigneur, nous avons eu autrefois un roi qui s'appelait Laïus.

OEDIPE.

Je le sais, quoique je ne l'aye jamais vu.

CREON.

Il a été assassiné, et Apollon veut que nous punissions ses meurtriers.

OEDIPE.

Fut-ce dans sa maison, ou à la campagne que Laïus fut tué?

Il est déjà contre la vraisemblance qu'*Oedipe*, qui règne depuis si long-temps, ignore comment son prédécesseur est mort : mais qu'il ne sache pas même si c'est aux champs ou à la ville que ce meurtre a été commis, et qu'il ne donne pas la moindre raison, ni la moindre excuse de son ignorance;

j'avoue que je ne connais point de terme pour exprimer une pareille abſurdité.

C'eſt une faute du ſujet, dit-on, et non de l'auteur : comme ſi ce n'était pas à l'auteur à corriger ſon ſujet lorſqu'il eſt défectueux. Je ſais qu'on peut me reprocher à peu-près la même faute; mais auſſi je ne me ferai pas plus de grâce qu'à *Sophocle*, et j'eſpère que la ſincérité avec laquelle j'avouerai mes défauts, juſtifiera la hardieſſe que je prends de relever ceux d'un ancien.

Ce qui ſuit me paraît également déraiſonnable : *Oedipe* demande s'il ne revint perſonne de la ſuite de *Laïus* à qui l'on puiſſe en demander des nouvelles. On lui répond qu'*un de ceux qui accompagnaient ce malheureux roi, s'étant ſauvé, vint dire dans Thèbes que Laïus avait été aſſaſſiné par des voleurs, qui n'étaient pas en petit, mais en grand nombre.*

Comment ſe peut-il faire qu'un témoin de la mort de *Laïus* diſe que ſon maître a été accablé ſous le nombre, lorſqu'il eſt pourtant vrai que c'eſt un homme ſeul qui a tué *Laïus* et toute ſa ſuite ?

Pour comble de contradiction, *Oedipe* dit, au ſecond acte, qu'il a ouï dire que *Laïus* avait été tué par des voyageurs ; mais qu'il n'y a perſonne qui diſe l'avoir vu : et *Jocaſte*, au troiſième acte, en parlant de la mort de ce roi, s'explique ainſi à *Oedipe :*

Soyez bien perſuadé, Seigneur, que celui qui accompagnait Laïus a rapporté que ſon maître avait été aſſaſſiné par des voleurs ; il ne ſaurait changer préſentement, ni parler d'une autre manière : toute la ville l'a entendu comme moi.

Les Thébains auraient été bien plus à plaindre, ſi l'énigme du ſphinx n'avait pas été plus aiſée à deviner que toutes ces contradictions.

Mais, ce qui eſt encore plus étonnant, ou plutôt ce qui ne l'eſt point après de telles fautes contre la vraiſemblance, c'eſt qu'*Oedipe*, lorſqu'il apprend que *Phorbas* vit encore, ne ſonge pas ſeulement à le faire chercher ; il s'amuſe à faire des imprécations et à conſulter les oracles, ſans donner ordre qu'on amène devant lui le ſeul homme qui pouvait lui fournir des lumières. Le chœur lui-même, qui eſt ſi intéreſſé à voir finir les malheurs de Thèbes, et qui donne toujours des conſeils à *Oedipe*, ne lui donne pas celui d'interroger ce témoin de la mort du feu roi ; il le prie ſeulement d'envoyer chercher *Tiréſie*.

Enfin, *Phorbas* arrive au quatrième acte. Ceux qui ne connaiſſent point *Sophocle*, s'imaginent, ſans doute, qu'*Oedipe*, impatient de connaître le meurtrier de *Laïus*, et de rendre la vie aux Thébains, va l'interroger avec empreſſement ſur la mort du feu roi. Rien de tout

cela. *Sophocle* oublie que la vengeance de la mort de *Laïus* eſt le ſujet de ſa pièce. On ne dit pas un mot à *Phorbas* de cette aventure, et la tragédie finit ſans que *Phorbas* ait ſeulement ouvert la bouche ſur la mort du roi ſon maître. Mais continuons à examiner de ſuite l'ouvrage de *Sophocle.*

Lorſque *Créon* a appris à *Oedipe* que *Laïus* a été aſſaſſiné par des voleurs, qui n'étaient pas en petit, mais en grand nombre, *Oedipe* répond, au ſens de pluſieurs interprètes : *Comment des voleurs auraient-ils pu entreprendre cet attentat, puiſque Laïus n'avait point d'argent ſur lui?* La plupart des autres ſcholiaſtes entendent autrement ce paſſage, et font dire à *Oedipe* : *Comment des voleurs auraient-ils pu entreprendre cet attentat, ſi on ne leur avait donné de l'argent?* Mais ce ſens-là n'eſt guère plus raiſonnable que l'autre : on ſait que des voleurs n'ont pas beſoin qu'on leur promette de l'argent pour les engager à faire un mauvais coup.

Puiſqu'il dépend ſouvent des ſcholiaſtes de faire dire tout ce qu'ils veulent à leurs auteurs, que leur coûterait-il de leur donner un peu de bon ſens?

Oedipe, au commencement du ſecond acte, au lieu de mander *Phorbas*, fait venir devant lui *Tiréſie.* Le roi et le devin commencent par

ſe mettre en colère l'un contre l'autre ; *Tiréſie* finit par lui dire :

C'eſt vous qui êtes le meurtrier de Laïus ; vous vous croyez fils de Polybe, roi de Corinthe, vous ne l'êtes point ; vous êtes thébain. La malédiction de votre père et de votre mère vous a autrefois éloigné de cette terre ; vous y êtes revenu, vous avez tué votre père, vous avez épouſé votre mère, vous êtes l'auteur d'un inceſte et d'un parricide ; et ſi vous trouvez que je mente, dites que je ne ſuis pas prophète.

Tout cela ne reſſemble guère à l'ambiguité ordinaire des oracles. Il était difficile de s'expliquer moins obſcurément ; et ſi vous joignez aux paroles de *Tiréſie* le reproche qu'un ivrogne a fait autrefois à *Oedipe* qu'il n'était pas fils de *Polybe*, et l'oracle d'*Apollon* qui lui prédit qu'il tuerait ſon père et qu'il épouſerait ſa mère, vous trouverez que la pièce eſt entièrement finie au commencement de ce ſecond acte.

Nouvelle preuve que *Sophocle* n'avait pas perfectionné ſon art, puiſqu'il ne ſavait pas même préparer les événemens, ni cacher ſous le voile le plus mince la cataſtrophe de ſes pièces.

Allons plus loin. *Oedipe* traite *Tiréſie* de *fou* et de *vieux enchanteur* : cependant, à moins que l'eſprit ne lui ait tourné, il doit le regarder

comme un véritable prophète. Eh ! de quel étonnement, de quelle horreur ne doit-il point être frappé, en apprenant de la bouche de *Tiréfie* tout ce qu'*Apollon* lui a prédit autrefois ? Quel retour ne doit-il point faire fur lui-même, en apprenant ce rapport fatal qui fe trouve entre les reproches qu'on lui a faits à Corinthe, qu'il n'était qu'un fils fuppofé, et les oracles de Thèbes, qui lui difent qu'il eft thébain ? entre *Apollon* qui lui a prédit qu'il épouferait fa mère et qu'il tuerait fon père, et *Tiréfie* qui lui apprend que fes deftins affreux font remplis ? Cependant, comme s'il avait perdu la mémoire de ces événemens épouvantables, il ne lui vient d'autre idée que de foupçonner *Créon*, fon *ancien et fidèle ami* (comme il l'appelle), d'avoir tué *Laïus ;* et cela fans aucune raifon, fans aucun fondement, fans que le moindre jour puiffe autorifer fes foupçons, et (puifqu'il faut appeler les chofes par leur nom) avec une extravagance dont il n'y a guère d'exemples parmi les modernes, ni même parmi les anciens.

Quoi ! tu ofes paraître devant moi ! dit-il à *Créon : tu as l'audace d'entrer dans ce palais, toi qui es affurément le meurtrier de Laïus, et qui as manifeftement confpiré contre moi pour me ravir ma couronne !*

Voyons,

Voyons, dis-moi, au nom des dieux, as-tu remarqué en moi de la lâcheté ou de la folie, pour que tu ayes entrepris un ſi hardi deſſein? N'eſt-ce pas la plus folle de toutes les entrepriſes que d'aſpirer à la royauté ſans troupes et ſans amis; comme ſi, ſans ce ſecours, il était aiſé de monter au trône?

Créon lui répond :

Vous changerez de ſentiment ſi vous me donnez le temps de parler. Penſez-vous qu'il y ait un homme au monde qui préférât d'être roi, avec toutes les frayeurs et toutes les craintes qui accompagnent la royauté, à vivre dans le ſein du repos avec toute la ſureté d'un particulier qui, ſous un autre nom, poſſéderait la même puiſſance?

Un prince qui ſerait accuſé d'avoir conſpiré contre ſon roi, et qui n'aurait d'autre preuve de ſon innocence que le verbiage de *Créon*, aurait grand beſoin de la clémence de ſon maître. Après tous ces longs diſcours, étrangers au ſujet, *Créon* demande à *Oedipe* :

Voulez-vous me chaſſer du royaume? (*a*)

OEDIPE.

Ce n'eſt pas ton exil que je veux; je te condamne à la mort.

(*a*) On avertit qu'on a ſuivi par-tout la traduction de M. *Dacier*.

CREON.

Il faut que vous fassiez voir auparavant si je suis coupable.

OEDIPE.

Tu parles en homme résolu de ne pas obéir.

CREON.

C'est parce que vous êtes injuste.

OEDIPE.

Je prends mes suretés.

CREON.

Je dois prendre aussi les miennes.

OEDIPE.

O Thèbes! Thèbes!

CREON.

Il m'est permis de crier aussi: Thèbes! Thèbes!

Jocaste vient pendant ce beau discours, et le chœur la prie d'emmener le roi; proposition très-sage; car après toutes les folies qu'*Oedipe* vient de faire, on ne ferait pas mal de l'enfermer.

JOCASTE.

J'emmènerai mon mari, quand j'aurai appris la cause de ce désordre.

LE CHOEUR.

Oedipe et Créon ont eu ensemble des paroles sur des rapports fort incertains. On se pique souvent sur des soupçons très-injustes.

JOCASTE.

Cela eſt-il venu de l'un et de l'autre?

LE CHOEUR.

Oui, Madame.

JOCASTE.

Quelles paroles ont-ils donc eues?

LE CHOEUR.

C'eſt aſſez, Madame; les princes n'ont pas pouſſé la choſe plus loin, et cela ſuffit.

Effectivement, comme ſi cela ſuffiſait, *Jocaſte* n'en demande pas davantage au chœur.

C'eſt dans cette ſcène qu'*Oedipe* raconte à *Jocaſte*, qu'un jour, à table, un homme ivre lui reprocha qu'il était un fils ſuppoſé : *J'allai*, continue-t-il, *trouver le roi et la reine; je les interrogeai ſur ma naiſſance; ils furent tous deux très-fâchés du reproche qu'on m'avait fait. Quoique je les aimaſſe avec beaucoup de tendreſſe, cette injure qui était devenue publique, ne laiſſa pas de me demeurer ſur le cœur, et de me donner des ſoupçons. Je partis donc, à leur inſçu, pour aller à Delphes : Apollon ne daigna pas répondre préciſément à ma demande; mais il me dit les choſes les plus affreuſes et les plus épouvantables dont on ait jamais ouï parler; que j'épouſerais infailliblement ma propre mère; que je ferais voir aux*

hommes une race malheureuſe, qui les remplirait d'horreur ; et que je ſerais le meurtrier de mon père.

Voilà encore la pièce finie. On avait prédit à *Jocaſte* que ſon fils tremperait ſes mains dans le ſang de *Laïus*, et porterait ſes crimes juſqu'au lit de ſa mère. Elle avait fait expoſer ce fils ſur le mont Cithéron, et lui avait fait percer les talons (comme elle l'avoue dans cette même ſcène) : *Oedipe* porte encore les cicatrices de cette bleſſure ; il ſait qu'on lui a reproché qu'il n'était point fils de *Polybe* : tout cela n'eſt-il pas pour *Oedipe* et pour *Jocaſte* une démonſtration de leurs malheurs ? et n'y a-t-il pas un aveuglement ridicule à en douter ?

Je ſais que *Jocaſte* ne dit point dans cette ſcène qu'elle dût un jour épouſer ſon fils ; mais cela même eſt une nouvelle faute. Car, l'orſqu'*Oedipe* dit à Jocaſte : *On m'a prédit que je ſouillerais le lit de ma mère, et que mon père ſerait maſſacré par mes mains*, *Jocaſte* doit répondre ſur le champ, *on en avait prédit autant à mon fils ;* ou du moins elle doit faire ſentir au ſpectateur qu'elle eſt convaincue dans ce moment de ſon malheur.

Tant d'ignorance dans *Oedipe* et dans *Jocaſte* n'eſt qu'un artifice groſſier du poëte qui, pour donner à ſa pièce une juſte étendue,

fait filer jusqu'au cinquième acte une reconnaissance déjà manifestée au second, et qui viole les règles du sens commun, pour ne point manquer en apparence à celles du théâtre.

Cette même faute subsiste dans tout le cours de la pièce.

Cet *Oedipe*, qui expliquait les énigmes, n'entend pas les choses les plus claires. Lorsque le pasteur de Corinthe lui apporte la nouvelle de la mort de *Polybe*, et qu'il lui apprend que *Polybe* n'était pas son père, qu'il a été exposé par un thébain sur le mont Cithéron, que ses pieds avaient été percés et liés avec des courroies, *Oedipe* ne soupçonne rien encore. Il n'a d'autre crainte que d'être né d'une famille obscure ; et le chœur, toujours présent dans le cours de la pièce, ne prête aucune attention à tout ce qui aurait dû instruire *Oedipe* de sa naissance. Le chœur, qu'on donne pour une assemblée de gens éclairés, montre aussi peu de pénétration qu'*Oedipe;* et dans le temps que les Thébains devraient être saisis de pitié et d'horreur à la vue des malheurs dont ils sont témoins, il s'écrie : *Si je puis juger de l'avenir, et si je ne me trompe dans mes conjectures, Cithéron, le jour de demain ne se passera pas que vous ne nous fassiez connaître la patrie et la mère d'Oedipe ; et que nous ne menions des danses en votre honneur, pour vous rendre*

grâces du plaisir que vous aurez fait à nos princes. Et vous, Prince, duquel des dieux êtes-vous donc fils? Quelle nymphe vous a eu de Pan, dieu des montagnes? Etes-vous le fruit des amours d'Apollon? car Apollon se plaît aussi sur les montagnes. Est-ce Mercure, ou Bacchus qui se tient aussi sur les sommets des montagnes? &c.

Enfin celui qui a autrefois exposé *Oedipe*, arrive sur la scène. *Oedipe* l'interroge sur sa naissance; curiosité que M. *Dacier* condamne après *Plutarque*, et qui me paraîtrait la seule chose raisonnable qu'*Oedipe* eût faite dans toute la pièce, si cette juste envie de se connaître n'était pas accompagnée d'une ignorance ridicule de lui-même.

Oedipe fait donc enfin tout son sort au quatrième acte Voilà donc encore la pièce finie.

M. *Dacier*, qui a traduit l'Oedipe de *Sophocle*, prétend que le spectateur attend avec beaucoup d'impatience le parti que prendra *Jocaste*, et la manière dont *Oedipe* accomplira sur lui-même les malédictions qu'il a prononcées contre le meurtrier de *Laïus*. J'avais été séduit là-dessus par le respect que j'ai pour ce savant homme, et j'étais de son sentiment lorsque je lus sa traduction. La représentation de ma pièce m'a bien détrompé: et j'ai reconnu qu'on peut sans péril louer, tant qu'on veut, les poëtes grecs, mais qu'il est dangereux de les imiter.

J'avais pris dans *Sophocle* une partie du récit de la mort de *Jocaſte* et de la cataſtrophe d'*Oedipe.* J'ai ſenti que l'attention du ſpectateur diminuait avec ſon plaiſir au récit de cette cataſtrophe ; les eſprits, remplis de terreur au moment de la reconnaiſſance, n'écoutaient plus qu'avec dégoût la fin de la pièce. Peut-être que la médiocrité des vers en était la cauſe ; peut-être que le ſpectateur, à qui cette cataſtrophe eſt connue, regrettait de n'entendre rien de nouveau ; peut-être auſſi que la terreur ayant été pouſſée à ſon comble, il était impoſſible que le reſte ne parût languiſſant. Quoi qu'il en ſoit, je me ſuis cru obligé de retrancher ce récit, qui n'était pas de plus de quarante vers ; et dans *Sophocle* il tient tout le cinquième acte. Il y a grande apparence qu'on ne doit point paſſer à un ancien deux ou trois cents vers inutiles, lorſqu'on n'en paſſe pas quarante à un moderne.

M. *Dacier* avertit dans ſes notes que la pièce de *Sophocle* n'eſt point finie au quatrième acte. N'eſt-ce pas avouer qu'elle eſt finie que d'être obligé de prouver qu'elle ne l'eſt pas ? On ne ſe trouve pas dans la néceſſité de faire de pareilles notes ſur les tragédies de *Corneille* et de *Racine* ; il n'y a que les Horaces qui auraient beſoin d'un tel commentaire, mais le cinquième acte des Horaces n'en paraîtrait pas moins défectueux.

Je ne puis m'empêcher de parler ici d'un endroit du cinquième acte de *Sophocle*, que *Longin* a admiré et que *Boileau* a traduit.

Hymen, funefte hymen, tu m'as donné la vie ;
Mais dans ces mêmes flancs où je fus renfermé
Tu fais rentrer ce fang dont tu m'avais formé ;
Et par-là tu produis et des fils et des pères,
Des frères, des maris, des femmes et des mères,
Et tout ce que du fort la maligne fureur
Fit jamais voir au jour et de honte et d'horreur.

Premièrement, il fallait exprimer que c'eft dans la même perfonne qu'on trouve ces mères et ces maris ; car il n'y a point de mariage qui ne produife de tout cela. En fecond lieu, on ne pafferait pas aujourd'hui à *Oedipe* de faire une fi curieufe recherche des circonftances de fon crime, et d'en combiner ainfi toutes les horreurs ; tant d'exactitude à compter tous fes titres inceftueux, loin d'ajouter à l'atrocité de l'action, femble plutôt l'affaiblir.

Ces deux vers de *Corneille* difent beaucoup plus.

Ce font eux qui m'ont fait l'affaffin de mon père ;
Ce font eux qui m'ont fait le mari de ma mère.

Les vers de *Sophocle* font d'un déclamateur, et ceux de *Corneille* font d'un poëte.

Vous

Vous voyez que dans la critique de l'Oedipe de *Sophocle*, je ne me ſuis attaché à relever que les défauts qui ſont de tous les temps et de tous les lieux; les contradictions, les abſurdités, les vaines déclamations ſont des fautes par tout pays.

Je ne ſuis point étonné que, malgré tant d'imperfections, *Sophocle* ait ſurpris l'admiration de ſon ſiècle. L'harmonie de ſes vers et le pathétique qui règne dans ſon ſtyle ont pu ſéduire les Athéniens, qui, avec tout leur eſprit et toute leur politeſſe, ne pouvaient avoir une juſte idée de la perfection d'un art qui était encore dans ſon enfance.

Sophocle touchait au temps où la tragédie fut inventée : *Eſchyle*, contemporain de *Sophocle*, était le premier qui ſe fût aviſé de mettre pluſieurs perſonnages ſur la ſcène. Nous ſommes auſſi touchés de l'ébauche la plus groſſière dans les premières découvertes d'un art, que des beautés les plus achevées lorſque la perfection nous eſt une fois connue. Ainſi *Sophocle* et *Euripide*, tout imparfaits qu'ils ſont, ont autant réuſſi chez les Athéniens que *Corneille* et *Racine* parmi nous. Nous devons nous-mêmes, en blâmant les tragédies des Grecs, reſpecter le génie de leurs auteurs; leurs fautes ſont ſur le compte de leur ſiècle, leurs beautés n'appartiennent qu'à eux : et il

eſt à croire que s'ils étaient nés de nos jours, ils auraient perfectionné l'art qu'ils ont preſque inventé de leur temps.

Il eſt vrai qu'ils ſont bien déchus de cette haute eſtime où ils étaient autrefois ; leurs ouvrages ſont aujourd'hui ou ignorés, ou mépriſés ; mais je crois que cet oubli et ce mépris ſont au nombre des injuſtices dont on peut accuſer notre ſiècle. Leurs ouvrages méritent d'être lus ſans doute : et s'ils ſont trop défectueux pour qu'on les approuve, ils ſont auſſi trop pleins de beautés pour qu'on les mépriſe entièrement.

Euripide ſur tout, qui me paraît ſi ſupérieur à *Sophocle*, et qui ferait le plus grand des poëtes s'il était né dans un temps plus éclairé, a laiſſé des ouvrages qui décèlent un génie parfait, malgré les imperfections de ſes tragédies.

Eh ! quelle idée ne doit-on point avoir d'un poëte qui a prêté des ſentimens à *Racine* même ? Les endroits que ce grand homme a traduits d'*Euripide*, dans ſon inimitable rôle de Phèdre, ne ſont pas les moins beaux de ſon ouvrage.

Dieux, que ne ſuis-je aſſiſe à l'ombre des forêts !
Quand pourrai-je, au travers d'une noble pouſſière,
Suivre de l'œil un char fuyant dans la carrière !
. . . . Inſenſée, où ſuis-je, et qu'ai-je dit ?

Où laissai-je égarer mes vœux et mon esprit ?
Je l'ai perdu, les dieux m'en ont ravi l'usage.
Oenone, la rougeur me couvre le visage ;
Je te laisse trop voir mes honteuses douleurs,
Et mes yeux, malgré moi, se remplissent de pleurs.

Presque toute cette scène est traduite mot pour mot d'*Euripide*. Il ne faut pas cependant que le lecteur, séduit par cette traduction, s'imagine que la pièce d'*Euripide* soit un bon ouvrage. Voilà le seul bel endroit de sa tragédie, et même le seul raisonnable; car c'est le seul que *Racine* ait imité. Et comme on ne s'avisera jamais d'approuver l'Hippolyte de *Sénèque*, quoique *Racine* ait pris dans cet auteur toute la déclaration de *Phèdre;* aussi ne doit-on pas admirer l'Hippolyte d'*Euripide*, pour trente ou quarante vers qui se sont trouvés dignes d'être imités par le plus grand de nos poëtes.

Molière prenait quelquefois des scènes entières dans *Cyrano de Bergerac*, et disait pour son excuse : *Cette scène est bonne, elle m'appartient de droit; je reprends mon bien par-tout où je le trouve.*

Racine pouvait à peu-près en dire autant d'*Euripide.*

Pour moi, après vous avoir dit bien du mal de *Sophocle*, je suis obligé de vous en dire

tout le bien que j'en ſais : tout différent en cela des médiſans, qui commencent toujours par louer un homme, et qui finiſſent par le rendre ridicule.

J'avoue que peut-être, ſans *Sophocle*, je ne ſerais jamais venu à bout de mon Oedipe. Je ne l'aurais même jamais entrepris. Je traduiſis d'abord la première ſcène de mon quatrième acte : celle du grand prêtre qui accuſe le roi eſt entièrement de lui : la ſcène des deux vieillards lui appartient encore. Je voudrais lui avoir d'autres obligations, je les avouerais avec la même bonne foi. Il eſt vrai que comme je lui dois des beautés, je lui dois auſſi des fautes, et j'en parlerai dans l'examen de ma pièce, où j'eſpère vous rendre compte des miennes.

LETTRE IV.

Contenant la critique de l'Oedipe de Corneille.

MONSIEUR, après vous avoir fait part de mes ſentimens ſur l'Oedipe de *Sophocle*, je vous dirai ce que je penſe de celui de *Corneille*. Je reſpecte beaucoup plus, ſans doute, ce tragique français que le grec ; mais je reſpecte encore plus la vérité, à qui je dois les premiers

égards. Je crois même que quiconque ne ſait pas connaître les fautes des grands hommes, eſt incapable de ſentir le prix de leurs perfections. J'oſe donc critiquer l'Oedipe de *Corneille;* et je le ferai avec d'autant plus de liberté, que je ne crains point que vous me ſoupçonniez de jalouſie ni que vous me reprochiez de vouloir m'égaler à lui. C'eſt en l'admirant que je haſarde ma cenſure ; et je crois avoir une eſtime plus véritable pour ce fameux poëte, que ceux qui jugent de l'Oedipe par le nom de l'auteur, non par l'ouvrage même ; et qui euſſent mépriſé dans tout autre ce qu'ils admirent dans l'auteur de Cinna.

Corneille ſentit bien que la ſimplicité, ou plutôt la ſéchereſſe de la tragédie de *Sophocle*, ne pouvait fournir toute l'étendue qu'exigent nos pièces de théâtre. On ſe trompe fort, lorſqu'on penſe que tous ces ſujets, traités autrefois avec ſuccès par *Sophocle* et par *Euripide*, l'Oedipe, le Philoctete, l'Electre, l'Iphigénie en Tauride, ſont des ſujets heureux et aiſés à manier; ce ſont les plus ingrats et les plus impraticables : ce ſont des ſujets d'une ou de deux ſcènes tout au plus, et non pas d'une tragédie. Je ſais qu'on ne peut guère voir ſur le théâtre des événemens plus affreux ni plus attendriſſans; et c'eſt cela même qui rend le ſuccès plus difficile. Il faut joindre à ces

événemens des paſſions qui les préparent : ſi ces paſſions ſont trop fortes, elles étouffent le ſujet ; ſi elles ſont trop faibles, elles languiſſent. Il fallait que *Corneille* marchât entre ces deux extrémités, et qu'il ſuppléât par la fécondité de ſon génie à l'aridité de la matière. Il choiſit donc l'épiſode de *Théſée* et de *Dircé ;* et quoique cet épiſode ait été univerſellement condamné, quoique *Corneille* eût pris dès long-temps la glorieuſe habitude d'avouer ſes fautes, il ne reconnut point celle-ci ; et parce que cet épiſode était tout entier de ſon invention, il s'en applaudit dans ſa préface : tant il eſt difficile aux plus grands hommes, et même aux plus modeſtes, de ſe ſauver des illuſions de l'amour propre.

Il faut avouer que *Théſée* joue un étrange rôle pour un héros. Au milieu des maux les plus horribles dont un peuple puiſſe être accablé, il débute par dire que,

Quelque ravage affreux que faſſe ici la peſte,
L'abſence aux vrais amans eſt encor plus funeſte.

Et parlant, dans la ſeconde ſcène, à *Oedipe :*

Il veut lui faire voir un beau feu dans ſon ſein,
Et tâcher d'obtenir un aveu favorable,
Qui peut faire un heureux d'un amant miſérable.
. . . . . . Il eſt vrai, j'aime en votre palais ;

Chez vous eſt la beauté qui fait tous mes ſouhaits.
Vous l'aimez à l'égal d'Antigone et d'Iſmène,
Elle tient même rang chez vous et chez la reine ;
En un mot, c'eſt leur ſœur, la princeſſe Dircé,
Dont les yeux. . . .

Oedipe répond :

. . . . Quoi ! ſes yeux, Prince, vous ont bleſſé ?
Je ſuis fâché pour vous que la reine ſa mère
Ait ſu vous prévenir pour un fils de ſon frère.
Ma parole eſt donnée, et je n'y puis plus rien :
Mais je crois qu'après tout ſes ſœurs la valent bien.

THESÉE.

Antigone eſt parfaite, Iſmène eſt admirable ;
Dircé, ſi vous voulez, n'a rien de comparable ;
Elles ſont, l'une et l'autre, un chef-d'œuvre des cieux ;
Mais. . . .
Ce n'eſt pas offenſer deux ſi charmantes ſœurs,
Que voir en leur aînée auſſi quelques douceurs.

Il faut avouer que les diſcours de *Guillot-Gorju* et de *Tabarin* ne ſont guère différens.

Cependant l'ombre de *Laïus* demande un prince ou une princeſſe de ſon ſang pour victime ; *Dircé*, ſeul reſte du ſang de ce roi, eſt prête à s'immoler ſur le tombeau de ſon père. *Théſée* qui veut mourir pour elle, lui fait accroire qu'il eſt ſon frère, et ne laiſſe

pas de lui parler d'amour malgré la nouvelle parenté.

J'ai mêmes yeux encore, et vous mêmes appas.
Mon cœur n'écoute point ce que le ſang veut dire;
C'eſt d'amour qu'il gémit, c'eſt d'amour qu'il ſoupire;
Et pour pouvoir ſans crime en goûter la douceur,
Il ſe révolte exprès contre le nom de ſœur.

Cependant, qui le croirait? *Théſée*, dans cette même ſcène, ſe laſſe de ſon ſtratagême. Il ne peut pas ſoutenir plus long-temps le perſonnage de frère; et ſans attendre que le frère de *Dircé* ſoit connu, il lui avoue toute la feinte et la remet par-là dans le péril dont il voulait la tirer, en lui diſant pourtant:

Que l'amour, pour défendre une ſi chère vie,
Peut faire vanité d'un peu de tromperie.

Enfin, lorſqu'*Oedipe* reconnaît qu'il eſt le meurtrier de *Laïus*; *Théſée*, au lieu de plaindre ce malheureux roi, lui propoſe un duel pour le lendemain; et il épouſe *Dircé* à la fin de la pièce. Ainſi la paſſion de *Théſée* fait tout le ſujet de la tragédie, et les malheurs d'*Oedipe* n'en ſont que l'épiſode.

Dircé, perſonnage plus défectueux que *Théſée*, paſſe tout ſon temps à dire des injures

à *Oedipe* et à ſa mère ; elle dit à *Jocaſte*, ſans détour, qu'elle eſt indigne de vivre.

Votre ſecond hymen peut avoir d'autres cauſes :
Mais j'oſerai vous dire, à bien juger des choſes,
Que pour avoir puiſé la vie en votre flanc,
J'y dois avoir ſucé fort peu de votre ſang.
Celui du grand Laïus dont je m'y ſuis formée,
Trouve bien qu'il eſt doux d'aimer et d'être aimée ;
Mais il ne trouve pas qu'on ſoit digne du jour,
Lorſqu'aux ſoins de ſa gloire on préfère l'amour.

Il eſt étonnant que *Corneille*, qui a ſenti ce défaut, ne l'ait connu que pour l'excuſer. *Ce manque de reſpect*, dit-il, *de Dircé envers ſa mère, ne peut être une faute de théâtre, puiſque nous ne ſommes pas obligés de rendre parfaits ceux que nous y feſons voir.* Non, ſans doute, on n'eſt pas obligé de faire des gens de bien de tous ſes perſonnages ; mais les bienſéances exigent du moins, qu'une princeſſe qui a aſſez de vertu pour vouloir ſauver ſon peuple aux dépens de ſa vie, en ait aſſez pour ne point dire des injures atroces à ſa mère.

Pour *Jocaſte*, dont le rôle devrait être intéreſſant, puiſqu'elle partage tous les malheurs d'*Oedipe*, elle n'en eſt pas même le témoin ; elle ne paraît point au cinquième acte, lorſqu'*Oedipe* apprend qu'il eſt ſon fils : en un

mot, c'eſt un perſonnage abſolument inutile, qui ne ſert qu'à raiſonner avec *Théſée*, et à excuſer les inſolences de ſa fille, qui agit, dit-elle,

En amante à bon titre, en princeſſe aviſée.

Finiſſons par examiner le rôle d'*Oedipe*, et avec lui la contexture du poëme.

Oedipe commence par vouloir marier une de ſes filles avant que de s'attendrir ſur les malheurs des Thébains; bien plus condamnable en cela que *Théſée*, qui, n'étant point chargé comme lui du ſalut de tout ce peuple, peut ſans crime écouter ſa paſſion.

Cependant comme il fallait bien dire au premier acte quelque choſe du ſujet de la pièce, on en touche un mot dans la cinquième ſcène. *Oedipe* ſoupçonne que les dieux ſont irrités contre les Thébains, parce que *Jocaſte* avait autrefois fait expoſer ſon fils, et trompé par-là les oracles des dieux, qui prédiſaient que ce fils tuerait ſon père et épouſerait ſa mère.

Il me ſemble qu'il doit plutôt croire que les dieux ſont ſatisfaits que *Jocaſte* ait étouffé un monſtre au berceau; et vraiſemblablement ils n'ont prédit les crimes de ce fils, qu'afin qu'on l'empêchât de les commettre.

Jocaste ſoupçonne, avec auſſi peu de fondement, que les dieux puniſſent les Thébains de n'avoir pas vengé la mort de *Laïus.* Elle prétend qu'on n'a jamais pu venger cette mort, comment donc peut-elle croire que les dieux la puniſſent de n'avoir pas fait l'impoſſible ?

Avec moins de fondement encore, *Oedipe* répond :

Pourrons-nous en punir des brigands inconnus,
Que peut-être jamais en ces lieux on n'a vus ?
Si vous m'avez dit vrai, peut-être ai-je moi-même
Sur trois de ces brigands vengé le diadême.
. . . .
Au lieu même, au temps même, attaqué ſeul par trois,
J'en laiſſai deux ſans vie, et mis l'autre aux abois.

Oedipe n'a aucune raiſon de croire que ces trois voyageurs fuſſent des brigands, puiſqu'au quatrième acte, lorſque *Phorbas* paraît devant lui, il lui dit :

Et tu fus un des trois que je ſus arrêter,
Dans ce paſſage étroit qu'il fallut diſputer.

S'il les a arrêtés lui-même, et s'il ne les a combattus que parce qu'ils ne voulaient pas lui céder le pas, il n'a point dû les prendre pour des voleurs, qui ſont ordinairement très-

peu de cas des cérémonies, et qui ſongent plutôt à dépouiller les paſſans qu'à leur diſputer le haut du pavé.

Mais il me ſemble qu'il y a dans cet endroit une faute encore plus grande. *Oedipe* avoue à *Jocaſte* qu'il s'eſt battu contre trois inconnus au temps même et au lieu même où *Laïus* a été tué. *Jocaſte* ſait que *Laïus* n'avait avec lui que deux compagnons de voyage. Ne devait-elle donc pas ſoupçonner que *Laïus* eſt peut-être mort de la main d'*Oedipe*? Cependant elle ne fait nulle attention à cet aveu, de peur que la pièce ne finiſſe au premier acte; elle ferme les yeux ſur les lumières qu'*Oedipe* lui donne, et juſqu'à la fin du quatrième acte il n'eſt pas dit un mot de la mort de *Laïus*, qui pourtant eſt le ſujet de la pièce. Les amours de *Théſée* et de *Dircé* occupent toute la ſcène.

C'eſt au quatrième acte qu'*Oedipe*, en voyant *Phorbas*, s'écrie :

C'eſt un de mes brigands à la mort échappé,
Madame, et vous pouvez lui choiſir des ſupplices :
S'il n'a tué Laïus, il fut un des complices.

Pourquoi prendre *Phorbas* pour un brigand? et pourquoi affirmer avec tant de certitude qu'il eſt complice de la mort de *Laïus*? Il me

paraît que l'Oedipe de *Corneille* accuſe *Phorbas* avec autant de légèreté que l'Oedipe de *Sophocle* accuſe *Créon.*

Je ne parle point de l'action giganteſque d'*Oedipe* qui tue trois hommes tout ſeul dans *Corneille*, et qui en tue ſept dans *Sophocle.* Mais il eſt bien étrange qu'*Oedipe* ſe ſouvienne, après ſeize ans, de tous les traits de ces trois hommes ; *Que l'un avait le poil noir, la mine aſſez farouche, le front cicatriſé, et le regard un peu louche ; que l'autre avait le teint frais et l'œil perçant, qu'il était chauve ſur le devant et mêlé ſur le derrière ;* et pour rendre la choſe encore moins vraiſemblable, il ajoute :

On en peut voir en moi la taille et quelques traits.

Ce n'était point à *Oedipe* à parler de cette reſſemblance : c'était à *Jocaſte*, qui, ayant vécu avec l'un et avec l'autre, pouvait en être bien mieux informée qu'*Oedipe*, qui n'a jamais vu *Laïus* qu'un moment en ſa vie. Voilà comme *Sophocle* a traité cet endroit : mais il fallait que *Corneille*, ou n'eût point lu du tout *Sophocle*, ou le mépriſât beaucoup, puiſqu'il n'a rien emprunté de lui, ni beautés ni défauts.

Cependant, comment ſe peut-il faire qu'*Oedipe* ait ſeul tué *Laïus*, et que *Phorbas*,

qui a été bleſſé à côté de ce roi, diſe pourtant qu'il a été tué par des voleurs? Il était difficile de concilier cette contradiction; et *Jocaſte*, pour toute réponſe, dit que

C'eſt un conte,
Dont Phorbas, au retour, voulut cacher ſa honte.

Cette petite tromperie de *Phorbas* devait-elle être le nœud de la tragédie d'Oedipe? Il s'eſt pourtant trouvé des gens qui ont admiré cette puérilité; et un homme diſtingué à la cour par ſon eſprit m'a dit que c'était-là le plus bel endroit de *Corneille*.

Au cinquième acte, *Oedipe*, honteux d'avoir épouſé la veuve d'un roi qu'il a maſſacré, dit qu'il veut ſe bannir et retourner à Corinthe; et cependant il envoie chercher *Théſée* et *Dircé*,

Pour lire dans leur ame
S'ils prêteraient la main à quelque ſourde trame.

Et que lui importent les ſourdes trames de *Dircé*, et les prétentions de cette princeſſe ſur une couronne à laquelle il renonce pour jamais?

Enfin, il me paraît qu'*Oedipe* apprend avec trop de froideur ſon affreuſe aventure. Je ſais qu'il n'eſt point coupable et que ſa vertu peut le conſoler d'un crime involontaire. Mais s'il a aſſez de fermeté dans l'eſprit pour ſentir qu'il

n'eſt que malheureux, doit-il ſe punir de ſon malheur ? Et s'il eſt aſſez furieux et aſſez déſeſpéré pour ſe crever les yeux, doit-il être aſſez froid pour dire à *Dircé* dans un moment ſi terrible :

Votre frère eſt connu, le ſavez-vous, Madame ?
Votre amour pour Théſée eſt dans un plein repos.
. . . .
Aux crimes, malgré moi, l'ordre du ciel m'attache ;
Pour m'y faire tomber, à moi-même il me cache ;
Il offre, en m'aveuglant ſur ce qu'il a prédit,
Mon père à mon épée et ma mère à mon lit.
Hélas ! qu'il eſt bien vrai qu'en vain on s'imagine
Dérober notre vie à ce qu'il nous deſtine !
Les ſoins de l'éviter font courir au-devant,
Et l'adreſſe à le fuir y plonge plus avant.

Doit-il reſter ſur le théâtre à débiter plus de quatre-vingts vers avec *Dircé* et avec *Théſée* qui eſt un étranger pour lui, tandis que *Jocaſte*, ſa femme et ſa mère, ne ſait encore rien de ſon aventure, et ne paraît pas ſur la ſcène ?

Voilà à peu-près les principaux défauts que j'ai cru apercevoir dans l'Oedipe de *Corneille*. Je m'abuſe peut-être : mais je parle de ſes fautes avec la même ſincérité que j'admire les beautés qui y ſont répandues ; et quoique les beaux morceaux de cette pièce

me paraiſſent très inférieurs aux grands traits de ſes autres tragédies, je déſeſpere pourtant de les égaler jamais ; car ce grand homme eſt toujours au-deſſus des autres, lors même qu'il n'eſt pas entièrement égal à lui-même.

Je ne parle point de la verſification ; on ſait qu'il n'a jamais fait de vers ſi faibles et ſi indignes de la tragédie. En effet, *Corneille* ne connaiſſait guère la médiocrité, et il tombait dans le bas avec la même facilité qu'il s'élevait au ſublime.

J'eſpère que vous me pardonnerez, Monſieur, la témérité avec laquelle je parle; ſi pourtant c'en eſt une de trouver mauvais ce qui eſt mauvais, et de reſpecter le nom de l'auteur ſans en être l'eſclave.

Et quelles fautes voudrait-on que l'on relevât ? Serait-ce celles des auteurs médiocres, dont on ignore tout juſqu'aux défauts ? C'eſt ſur les imperfections des grands hommes qu'il faut attacher ſa critique ; car ſi le préjugé nous feſait admirer leurs fautes, bientôt nous les imiterions et il ſe trouverait peut-être que nous n'aurions pris de ces célèbres écrivains que l'exemple de mal faire.

LETTRE V.

Qui contient la critique du nouvel Oedipe.

MONSIEUR, me voilà enfin parvenu à la partie de ma dissertation la plus aisée, c'est-à-dire à la critique de mon ouvrage; et pour ne point perdre de temps, je commencerai par le premier défaut qui est celui du sujet. Régulièrement, la pièce d'Oedipe devrait finir au premier acte. Il n'est pas naturel qu'*Oedipe* ignore comment son prédécesseur est mort. *Sophocle* ne s'est point mis du tout en peine de corriger cette faute; *Corneille*, en voulant la sauver, a fait encore plus mal que *Sophocle*; et je n'ai pas mieux réussi qu'eux. *Oedipe*, chez moi, parle ainsi à *Jocaste* :

On m'avait toujours dit que ce fut un thébain
Qui leva sur son prince une coupable main.
Pour moi qui, sur son trône élevé par vous-même,
Deux ans après sa mort ai ceint le diadême;
Madame, jusqu'ici, respectant vos douleurs,
Je n'ai point rappelé le sujet de vos pleurs :
Et de vos seuls périls chaque jour alarmée,
Mon ame à d'autres soins semblait être fermée.

Ce compliment ne me paraît point une excuse valable de l'ignorance d'*Oedipe*. La

crainte de déplaire à ſa femme, en lui parlant de ſon premier mari, ne doit point du tout l'empêcher de s'informer des circonſtances de la mort de ſon prédéceſſeur. C'eſt avoir trop de diſcrétion et trop peu de curioſité. Il ne lui eſt pas permis non plus de ne point ſavoir l'hiſtoire de *Phorbas*. Un miniſtre d'Etat ne ſaurait jamais être un homme aſſez obſcur pour être en priſon pluſieurs années, ſans qu'on en ſache rien.

Jocaſte a beau dire :

Dans un château voiſin conduit ſecrétement,
Je dérobai ſa tête à leur emportement.

on voit bien que ces deux vers ne ſont mis que pour prévenir la critique; c'eſt une faute qu'on tâche de déguiſer, mais qui n'eſt pas moins une faute.

Voici un défaut plus conſidérable, qui n'eſt pas du ſujet, et dont je ſuis ſeul reſponſable. C'eſt le perſonnage de *Philoctete*. Il ſemble qu'il ne ſoit venu a Thèbes que pour y être accuſé; encore eſt-il ſoupçonné peut-être un peu légèrement. Il arrive au premier acte, et s'en retourne au troiſième : on ne parle de lui que dans les trois premiers actes, et l'on n'en dit pas un ſeul mot dans les derniers. Il contribue un peu au nœud de la pièce, et le

dénouement ſe fait abſolument ſans lui. Ainſi il paraît que ce ſont deux tragédies, dont l'une roule ſur *Philoctete*, et l'autre ſur *Oedipe*.

J'ai voulu donner à *Philoctete* le caractère d'un héros : mais j'ai bien peur d'avoir pouſſé la grandeur d'ame juſqu'à la fanfaronade. Heureuſement j'ai lu dans madame *Dacier*, qu'un homme peut parler avantageuſement de ſoi lorſqu'il eſt calomnié : voilà le cas où ſe trouve *Philoctete*. Il eſt réduit par la calomnie à la néceſſité de dire du bien de lui-même. Dans une autre occaſion, j'aurais tâché de lui donner plus de politeſſe que de fierté ; et s'il s'était trouvé dans les mêmes circonſtances que *Sertorius* et *Pompée*, j'aurais pris la converſation héroïque de ces deux grands hommes pour modèle, quoique je n'euſſe pas eſpéré de l'atteindre. Mais comme il eſt dans la ſituation de *Nicomède*, j'ai donc cru devoir le faire parler à peu-près comme ce jeune prince, et qu'il lui était permis de dire, *Un homme tel que moi*, lorſqu'on l'outrage. Quelques perſonnes s'imaginent que *Philoctete* était un pauvre écuyer d'*Hercule*, qui n'avait d'autre mérite que d'avoir porté ſes flèches, et qui veut s'égaler à ſon maître dont il parle toujours. Cependant il eſt certain que *Philoctete* était un prince de la Gréce, fameux par ſes exploits, compagnon d'*Hercule*, et de qui même les

dieux avaient fait dépendre le deſtin de Troye. Je ne ſais ſi je n'en ai point fait, en quelques endroits, un fanfaron; mais il eſt certain que c'était un héros.

Pour l'ignorance où il eſt, en arrivant, des affaires de Thèbes, je ne la trouve pas moins condamnable que celle d'*Oedipe*. Le mont Oeta, où il avait vu mourir *Hercule*, n'était pas ſi éloigné de Thèbes qu'il ne pût ſavoir aiſément ce qui ſe paſſait dans cette ville. Heureuſement cette ignorance vicieuſe de *Philoctete* m'a fourni une expoſition du ſujet qui m'a paru aſſez bien reçue; c'eſt ce qui me perſuade que les beautés d'un ouvrage naiſſent quelquefois d'un défaut.

Dans toutes les tragédies, on tombe dans un écueil tout contraire. L'expoſition du ſujet ſe fait ordinairement à un perſonnage qui en eſt auſſi bien informé que celui qui lui parle. On eſt obligé, pour mettre les auditeurs au fait, de faire dire aux principaux acteurs ce qu'ils ont dû vraiſemblablement déjà dire mille fois. Le point de perfection ſerait de combiner tellement les événemens, que l'acteur qui parle n'eût jamais dû dire ce qu'on met dans ſa bouche, que dans le temps même où il le dit. Telle eſt, entre autres exemples de cette perfection, la première ſcène de la tragédie de Bajazet. *Acomat* ne peut être inſtruit

de ce qui ſe paſſe dans l'armée; *Oſmin* ne peut avoir de nouvelles du ſérail; ils ſe font l'un à l'autre des confidences réciproques qui inſtruiſent et qui intéreſſent également le ſpectateur: et l'artifice de cette expoſition eſt conduit avec un ménagement dont je crois que *Racine* ſeul était capable.

Il eſt vrai qu'il y a des ſujets de tragédie où l'on eſt tellement gêné par la bizarrerie des événemens, qu'il eſt preſque impoſſible de réduire l'expoſition de ſa pièce à ce point de ſageſſe et de vraiſemblance. Je crois, pour mon bonheur, que le ſujet d'Oedipe eſt de ce genre; et il me ſemble que lorſqu'on ſe trouve ſi peu maître du terrain, il faut toujours ſonger à être intéreſſant plutôt qu'exact: car le ſpectateur pardonne tout hors la langueur; et lorſqu'il eſt une fois ému, il examine rarement s'il a raiſon de l'être.

A l'égard de ce ſouvenir d'amour entre *Jocaſte* et *Philoctete*, j'oſe encore dire que c'eſt un défaut néceſſaire. Le ſujet ne me fourniſſait rien par lui-même pour remplir les trois premiers actes; à peine même avais-je de la matière pour les deux derniers. Ceux qui connaiſſent le théâtre, c'eſt-à-dire ceux qui ſentent les difficultés de la compoſition auſſi bien que les fautes, conviendront de ce que je dis. Il faut toujours donner des paſſions

aux principaux perſonnages. Eh ! quel rôle inſipide aurait joué *Jocaſte*, ſi elle n'avait eu du moins le ſouvenir d'un amour légitime, et ſi elle n'avait craint pour les jours d'un homme qu'elle avait autrefois aimé ?

Il eſt ſurprenant que *Philoctete* aime encore *Jocaſte* après une ſi longue abſence : il reſſemble aſſez aux chevaliers errans, dont la profeſſion était d'être toujours fidelles à leurs maîtreſſes. Mais je ne puis être de l'avis de ceux qui trouvent *Jocaſte* trop âgée pour faire naître encore des paſſions ; elle a pu être mariée ſi jeune, et il eſt ſi ſouvent répété dans la pièce qu'*Oedipe* eſt dans une grande jeuneſſe, que, ſans trop preſſer les temps, il eſt aiſé de voir qu'elle n'a pas plus de trente-cinq ans. Les femmes feraient bien malheureuſes ſi l'on n'inſpirait plus de ſentimens à cet âge.

Je veux que *Jocaſte* ait plus de ſoixante ans dans *Sophocle* et dans *Corneille ;* la conſtruction de leur fable n'eſt pas une règle pour la mienne ; je ne ſuis pas obligé d'adopter leurs fictions : et s'il leur a été permis de faire revivre dans pluſieurs de leurs pièces des perſonnes mortes depuis long-temps, et d'en faire mourir d'autres qui étaient encore vivantes, on doit bien me paſſer d'ôter à *Jocaſte* quelques années.

Mais je m'aperçois que je fais l'apologie

de ma pièce, au lieu de la critique que j'en avais promiſe : revenons vîte à la cenſure.

Le troiſième acte n'eſt point fini ; on ne ſait pourquoi les acteurs ſortent de la ſcène. *Oedipe* dit à *Jocaſte :*

Suivez mes pas, rentrons; il faut que j'éclairciſſe
Un ſoupçon que je forme avec trop de juſtice.
. . . . Suivez-moi,
Et venez diſſiper ou combler mon effroi.

Mais il n'y a pas de raiſon pour qu'*Oedipe* éclairciſſe ſon doute plutôt derrière le théâtre que ſur la ſcène : auſſi, après avoir dit à *Jocaſte* de le ſuivre, revient-il avec elle le moment d'après, et il n'y a aucune autre diſtinction entre le troiſième et le quatrième acte, que le coup d'archet qui les ſépare.

La première ſcène du quatrième acte eſt celle qui a le plus réuſſi : mais je ne me reproche pas moins d'avoir fait dire dans cette ſcène à *Jocaſte* et à *Oedipe* tout ce qu'ils avaient dû s'apprendre depuis long-temps. L'intrigue n'eſt fondée que ſur une ignorance bien peu vraiſemblable : j'ai été obligé de recourir à un miracle pour couvrir ce défaut du ſujet.

Je mets dans la bouche d'*Oedipe :*

Enfin, je me ſouviens qu'aux champs de la Phocide,
(Et je ne conçois pas par quel enchantement

J'oubliais jufqu'ici ce grand événement:
La main des dieux fur moi fi long-temps fufpendue,
Semble ôter le bandeau qu'ils mettaient fur ma vue)
Dans un chemin étroit je trouvai deux guerriers, &c.

Il eft manifefte que c'était au premier acte qu'*Oedipe* devait raconter cette aventure de la Phocide ; car dès qu'il apprend de la bouche du grand prêtre que les dieux demandent la punition du meurtre de *Laïus*, fon devoir eft de s'informer fcrupuleufement et fans délai de toutes les circonftances de ce meurtre. On doit lui répondre que *Laïus* a été tué en Phocide, dans un chemin étroit, par deux étrangers ; et lui qui fait que dans ce temps-là même il s'eft battu contre deux étrangers en Phocide, doit foupçonner dès ce moment que *Laïus* a été tué de fa main. Il eft trifte d'être obligé, pour cacher cette faute, de fuppofer que la vengeance des dieux ôte dans un temps la mémoire à *Oedipe*, et la lui rend dans un autre. La fcène fuivante d'*Oedipe* et de *Phorbas* me paraît bien moins intéreffante chez moi que dans *Corneille*. *Oedipe*, dans ma pièce, eft déjà inftruit de fon malheur avant que *Phorbas* achève de l'en perfuader : *Phorbas* ne laiffe l'efprit du fpectateur dans aucune incertitude, il ne lui infpire aucune furprife, il ne doit donc point l'intéreffer. Dans *Corneille*,

au

au contraire, *Oedipe*, loin de ſe douter d'être le meurtrier de *Laïus*, croit en être le vengeur, et il ſe convainc lui-même en voulant convaincre *Phorbas*. Cet artifice de *Corneille* ſerait admirable, ſi *Oedipe* avait quelque lieu de croire que *Phorbas* eſt coupable, et ſi le nœud de la pièce n'était pas fondé ſur un menſonge puéril.

C'eſt un conte,
Dont Phorbas, au retour, voulut cacher ſa honte.

Je ne poufferai pas plus loin la critique de mon ouvrage; il me ſemble que j'en ai reconnu les défauts les plus importans. On ne doit pas en exiger davantage d'un auteur, et peut-être un cenſeur ne m'aurait-il pas plus maltraité. Si l'on me demande pourquoi je n'ai pas corrigé ce que je condamne, je répondrai qu'il y a ſouvent dans un ouvrage des défauts qu'on eſt obligé de laiſſer malgré ſoi; et d'ailleurs il y a peut-être autant d'honneur à avouer ſes fautes qu'à les corriger: j'ajouterai encore que j'en ai ôté autant qu'il en reſte. Chaque repréſentation de mon Oedipe était pour moi un examen ſévère, où je recueillais les ſuffrages et les cenſures du public, et j'étudiais ſon goût pour former le mien. Il faut que j'avoue que monſeigneur le prince de *Conti* eſt celui qui m'a fait les critiques les

plus judicieufes et les plus fines. S'il n'était qu'un particulier, je me contenterais d'admirer fon difcernement : mais puifqu'il eft élevé au-deffus des autres autant par fon efprit que par fon rang, j'ofe ici le fupplier d'accorder fa protection aux belles lettres dont il a tant de connaiffance.

J'oubliais de dire que j'ai pris deux vers dans l'Oedipe de *Corneille*. L'un eft au premier acte :

Ce monftre à voix humaine, aigle, femme et lion :

L'autre eft au dernier acte ; c'eft une traduction de Sénèque :

Nec vivis miftus, nec fepultis :

Et le fort qui l'accable,
Des morts et des vivans femble le féparer.

Je n'ai point fait fcrupule de voler ces deux vers, parce qu'ayant précifément la même chofe à dire que *Corneille*, il m'était impoffible de l'exprimer mieux ; et j'ai mieux aimé donner deux bons vers de lui, que d'en donner deux mauvais de moi.

Il me refte à parler de quelques rimes que j'ai hafardées dans ma tragédie. J'ai fait rimer *héros* à *tombeaux ; contagion* à *poifon*, &c. Je ne défends point ces rimes parce que je les ai employées, mais je ne m'en fuis fervi que

parce que je les ai crues bonnes. Je ne puis ſouffrir qu'on ſacrifie à la richeſſe de la rime toutes les autres beautés de la poëſie, et qu'on cherche plutôt à plaire à l'oreille qu'au cœur et à l'eſprit. On pouſſe même la tyrannie juſqu'à exiger qu'on rime pour les yeux encore plus que pour les oreilles. *Je ferois*, *j'aimerois*, &c. ne ſe prononcent point autrement que *traits* et *attraits* : cependant on prétend que ces mots ne riment point enſemble, parce qu'un mauvais uſage veut qu'on les écrive différemment. M. *Racine* avait mis dans ſon Andromaque :

M'en croirez-vous ? Laſſé de ſes trompeurs attraits,
Au lieu de l'enlever, Seigneur, je la fuirois.

Le ſcrupule lui prit, et il ôta la rime *fuirois* qui me paraît, à ne conſulter que l'oreille, beaucoup plus juſte que celle de *jamais* qu'il lui ſubſtitua.

La bizarrerie de l'uſage, ou plutôt des hommes qui l'établiſſent, eſt étrange ſur ce ſujet comme ſur bien d'autres. On permet que le mot *abhorre*, qui a deux *r*, rime avec *encore* qui n'en a qu'une. Par la même raiſon, *tonnerre* et *terre* devraient rimer avec *père* et *mère :* cependant on ne le ſouffre pas, et perſonne ne réclame contre cette injuſtice.

Il me paraît que la poëfie françaife y gagnerait beaucoup, fi l'on voulait fecouer le joug de cet ufage déraifonnable et tyrannique. Donner aux auteurs de nouvelles rimes, ce ferait leur donner de nouvelles penfées ; car l'affujettiffement à la rime fait que fouvent on ne trouve dans la langue qu'un feul mot qui puiffe finir un vers : on ne dit prefque jamais ce qu'on voulait dire ; on ne peut fe fervir du mot propre ; et l'on eft obligé de chercher une penfée pour la rime, parce qu'on ne peut trouver de rime pour exprimer ce que l'on penfe.

C'eft à cet efclavage qu'il faut imputer plufieurs impropriétés qu'on eft choqué de rencontrer dans nos poëtes les plus exacts. Les auteurs fentent encore mieux que les lecteurs la dureté de cette contrainte, et ils n'ofent s'en affranchir. Pour moi, dont l'exemple ne tire point à conféquence, j'ai tâché de regagner un peu de liberté ; et fi la poëfie occupe encore mon loifir, je préférerai toujours les chofes aux mots, et la penfée à la rime.

LETTRE VI.

Qui contient une dissertation sur les chœurs.

MONSIEUR, il ne me reste plus qu'à parler du chœur que j'introduis dans ma pièce. J'en ai fait un personnage qui paraît à son rang comme les autres acteurs, et qui se montre quelquefois sans parler, seulement pour jeter plus d'intérêt dans la scène, et pour ajouter plus de pompe au spectacle.

Comme on croit d'ordinaire que la route qu'on a tenue était la seule qu'on devait prendre, je m'imagine que la manière dont j'ai hasardé les chœurs est la seule qui pouvait réussir parmi nous.

Chez les anciens, le chœur remplissait l'intervalle des actes et paraissait toujours sur la scène. Il y avait à cela plus d'un inconvénient; car ou il parlait dans les entr'actes de ce qui s'était passé dans les actes précédens, et c'était une répétition fatigante; ou il prévenait de ce qui devait arriver dans les actes suivans, et c'était une annonce qui pouvait dérober le plaisir de la surprise; ou enfin il était étranger au sujet, et par conséquent il devait ennuyer.

La présence continuelle du chœur dans la tragédie me paraît encore plus impraticable.

L'intrigue d'une pièce intéreſſante exige d'ordinaire que les principaux acteurs aient des ſecrets à ſe confier. Eh ! le moyen de dire ſon ſecret à tout un peuple ? C'eſt une choſe plaiſante de voir *Phèdre*, dans *Euripide*, avouer à une troupe de femmes un amour inceſtueux qu'elle doit craindre de s'avouer à elle-même. On demandera peut-être comment les anciens pouvaient conſerver ſi ſcrupuleuſement un uſage ſi ſujet au ridicule ; c'eſt qu'ils étaient perſuadés que le chœur était la baſe et le fondement de la tragédie. Voilà bien les hommes, qui prennent preſque toujours l'origine d'une choſe pour l'eſſence de la choſe même. Les anciens ſavaient que ce ſpectacle avait commencé par une troupe de payſans ivres qui chantaient les louanges de *Bacchus*, et ils voulaient que le théâtre fût toujours rempli d'une troupe d'acteurs, qui, en chantant les louanges des dieux, rappelaſſent l'idée que le peuple avait de l'origine de la tragédie. Long-temps même le poëme dramatique ne fut qu'un ſimple chœur ; les perſonnages qu'on y ajouta ne furent regardés que comme des épiſodes ; et il y a encore aujourd'hui des ſavans qui ont le courage d'aſſurer que nous n'avons aucune idée de la véritable tragédie, depuis que nous en avons banni les chœurs. C'eſt comme ſi, dans une même pièce, on voulait que nous miſſions

Paris, Londres et Madrid ſur le théâtre, parce que nos pères en uſaient ainſi lorſque la comédie fut établie en France.

M. *Racine* qui a introduit des chœurs dans Athalie et dans Eſther, s'y eſt pris avec plus de précaution que les Grecs; il ne les a guère fait paraître que dans les entr'actes; encore a-t-il eu bien de la peine à le faire avec la vraiſemblance qu'exige toujours l'art du théâtre.

A quel propos faire chanter une troupe de juives, lorſqu'*Eſther* a raconté ſes aventures à *Eliſe*? Il faut néceſſairement, pour amener cette muſique, qu'*Eſther* leur ordonne de lui chanter quelque air.

Mes filles, chantez-nous quelqu'un de ces cantiques...

Je ne parle pas du bizarre aſſortiment du chant et de la déclamation dans une même ſcène: mais du moins il faut avouer que des moralités miſes en muſique doivent paraître bien froides, après ces dialogues pleins de paſſion qui font le caractère de la tragédie. Un chœur ſerait bien mal venu après la déclamation de *Phèdre*, ou après la converſation de *Sévère* et de *Pauline*.

Je croirai donc toujours, juſqu'à ce que l'événement me détrompe, qu'on ne peut haſarder le chœur dans une tragédie qu'avec la précaution de l'introduire à ſon rang, et

ſeulement lorſqu'il eſt néceſſaire pour l'ornement de la ſcène : encore n'y a-t-il que très-peu de ſujets où cette nouveauté puiſſe être reçue. Le chœur ſerait abſolument déplacé dans Bajazet, dans Mithridate, dans Britannicus, et généralement dans toutes les pièces dont l'intrigue n'eſt fondée que ſur les intérêts de quelques particuliers; il ne peut convenir qu'à des pièces où il s'agit du ſalut de tout un peuple.

Les Thébains ſont les premiers intéreſſés dans le ſujet de ma tragédie; c'eſt de leur mort ou de leur vie dont il s'agit; et il n'eſt pas hors des bienſéances de faire paraître quelquefois ſur la ſcène ceux qui ont le plus d'intérêt de s'y trouver.

LETTRE VII.

A l'occaſion de pluſieurs critiques qu'on a faites d'Oedipe.

MONSIEUR, on vient de me montrer une critique de mon Oedipe, qui, je crois, ſera imprimée avant que cette ſeconde édition puiſſe paraître. J'ignore quel eſt l'auteur de cet ouvrage. Je ſuis fâché qu'il me prive du plaiſir de le remercier des éloges qu'il me donne avec bonté, et des critiques qu'il fait

de mes fautes avec autant de difcernement que de politeffe.

J'avais déjà reconnu, dans l'examen que j'ai fait de ma tragédie, une bonne partie des défauts que l'obfervateur relève; mais je me fuis aperçu qu'un auteur s'épargne toujours quand il fe critique lui-même, et que le cenfeur veille lorfque l'auteur s'endort. Celui qui me critique a vu fans doute mes fautes d'un œil plus éclairé que moi. Cependant je ne fais fi, comme j'ai été un peu indulgent, il n'eft pas quelquefois un peu trop févère. Son ouvrage m'a confirmé dans l'opinion où je fuis, que le fujet d'Oedipe eft un des plus difficiles qu'on ait jamais mis au théâtre. Mon cenfeur me propofe un plan fur lequel il voudrait que j'euffe compofé ma pièce; c'eft au public à en juger : mais je fuis perfuadé que fi j'avais travaillé fur le modèle qu'il me préfente, on ne m'aurait pas fait même l'honneur de me critiquer. J'avoue qu'en fubftituant, comme il le veut, *Créon* à *Philoctete*, j'aurais peut-être donné plus d'exactitude à mon ouvrage; mais *Créon* aurait été un perfonnage bien froid, et j'aurais trouvé par là le fecret d'être à la fois ennuyeux et irrépréhenfible.

On m'a parlé de quelques autres critiques : ceux qui fe donnent la peine de les faire,

me feront toujours beaucoup d'honneur et même de plaifir, quand ils daigneront me les montrer. Si je ne puis à préfent profiter de leurs obfervations, elles m'éclaireront du moins pour les premiers ouvrages que je pourrai compofer, et me feront marcher d'un pas plus sûr dans cette carrière dangereufe.

On m'a fait apercevoir que plufieurs vers de ma pièce fe trouvaient dans d'autres pièces de théâtre. Je dis qu'on m'en a fait apercevoir; car, foit qu'ayant la tête remplie de vers d'autrui, j'aye cru travailler d'imagination, quand je ne travaillais que de mémoire; foit qu'on fe rencontre quelquefois dans les mêmes penfées et dans les mêmes tours; il eft certain que j'ai été plagiaire fans le favoir: et que, hors ces deux beaux vers de *Corneille*, que j'ai pris hardiment, et dont je parle dans mes lettres, je n'ai eu deffein de voler perfonne.

Il y a dans les Horaces :

Eft-ce vous, Curiace? en croirai-je mes yeux?

Et dans ma pièce il y avait :

Eft-ce vous, Philoctete? en croirai-je mes yeux?

J'efpère qu'on me fera l'honneur de croire que j'aurais bien trouvé tout feul un pareil vers. Je l'ai changé cependant, auffi-bien que plufieurs autres, et je voudrais que tous les

défauts de mon ouvrage fuſſent auſſi aiſés à corriger que celui-là.

On m'apporte en ce moment une nouvelle critique de mon Oedipe : celle-ci me paraît moins inſtructive que l'autre, mais beaucoup plus maligne. La première eſt d'un religieux, à ce qu'on vient de me dire ; la ſeconde eſt d'un homme de lettres : et ce qui eſt aſſez ſingulier, c'eſt que le religieux poſsède mieux le théâtre, et l'autre le ſarcaſme. Le premier a voulu m'éclairer, et y a réuſſi ; le ſecond a voulu m'outrager, mais il n'en eſt point venu à bout. Je lui pardonne ſans peine ſes injures, en faveur de quelques traits ingénieux et plaiſans dont ſon ouvrage m'a paru ſemé. Ses railleries m'ont plus diverti qu'elles ne m'ont offenſé ; et même de tous ceux qui ont vu cette ſatire en manuſcrit, je ſuis celui qui en ai jugé le plus avantageuſement. Peut-être ne l'ai-je trouvée bonne, que par la crainte où j'étais de ſuccomber à la tentation de la trouver mauvaiſe : le public jugera de ſon prix.

Ce cenſeur aſſure dans ſon ouvrage que ma tragédie languira triſtement dans la boutique de *Ribou*, lorſque ſa lettre aura deſſillé les yeux du public ; heureuſement il empêche lui-même le mal qu'il me veut faire. Si ſa ſatire eſt bonne, tous ceux qui la liront

auront quelque curiosité de voir la tragédie qui en est l'objet ; et au lieu que les pièces de théâtre font vendre d'ordinaire leurs critiques, cette critique fera vendre mon ouvrage. Je lui aurai la même obligation qu'*Escobar* eut à *Pascal*. Cette comparaison me paraît assez juste ; car ma poësie pourrait bien être aussi relâchée que la morale d'*Escobar* ; et il y a dans la satire de ma pièce quelques traits qui sont peut-être dignes des lettres provinciales, du moins par la malignité.

Je reçois une troisième critique ; celle-ci est si misérable, que je n'en puis moi-même soutenir la lecture. On m'en promet encore deux autres. Voilà bien des ennemis ; si je fais encore une tragédie, où fuirai-je ?

LETTRE

Au père PORÉE, *jésuite.*

Je vous envoie, mon cher père, (*a*) la nouvelle édition qu'on vient de faire de la tragédie d'Oedipe. J'ai eu soin d'effacer, autant que je l'ai pu, les couleurs fades d'un amour déplacé, que j'avais mêlées malgré moi aux traits mâles et terribles que ce sujet exige.

(*a*) Cette lettre a été trouvée dans les papiers du père *Porée* après sa mort.

Je veux d'abord que vous ſachiez, pour ma juſtification que tout jeune que j'étais quand je fis l'Oedipe, je le compoſai à peu-près tel que vous le voyez aujourd'hui. J'étais plein de la lecture des anciens et de vos leçons, et je connaiſſais fort peu le théâtre de Paris ; je travaillai à peu-près comme ſi j'avais été à Athènes. Je conſultai M. *Dacier* qui était du pays : il me conſeilla de mettre un chœur dans toutes les ſcènes, à la manière des Grecs. C'était me conſeiller de me promener dans Paris avec la robe de *Platon*. J'eus bien de la peine ſeulement à obtenir que les comédiens de Paris vouluſſent exécuter les chœurs qui paraiſſent trois ou quatre fois dans la pièce ; j'en eus bien davantage à faire recevoir une tragédie preſque ſans amour. Les comédiennes ſe moquèrent de moi, quand elles virent qu'il n'y avait point de rôle pour l'*Amoureuſe*. On trouva la ſcène de la double confidence entre *Oedipe* et *Jocaſte*, tirée en partie de *Sophocle*, tout à fait inſipide. En un mot, les acteurs, qui étaient dans ce temps-là petits-maîtres et grands ſeigneurs, refusèrent de repréſenter l'ouvrage.

J'étais extrêmement jeune : je crus qu'ils avaient raiſon. Je gâtai ma pièce pour leur plaire, en affadiſſant par des ſentimens de tendreſſe un ſujet qui le comporte ſi peu.

Quand on vit un peu d'amour, on fut moins mécontent de moi; mais on ne voulut point du tout de cette grande fcène entre *Jocafte* et *Oedipe :* on fe moqua de *Sophocle* et de fon imitateur. Je tins bon, je dis mes raifons, j'employai des amis; enfin ce ne fut qu'à force de protections que j'obtins qu'on jouerait Oedipe.

Il y avait un acteur nommé *Quinault*, qui dit tout haut, que pour me punir de mon opiniâtreté il fallait jouer la pièce telle qu'elle était, avec ce mauvais quatrième acte tiré du Grec. On me regardait d'ailleurs comme un téméraire d'ofer traiter un fujet où *P. Corneille* avait fi bien réuffi. On trouvait alors l'Oedipe de *Corneille* excellent; je le trouvais un fort mauvais ouvrage, et je n'ofais le dire : je ne le dis enfin qu'au bout de dix ans, quand tout le monde eft de mon avis.

Il faut fouvent bien du temps pour que juftice foit rendue. On l'a faite un peu plutôt aux deux Oedipes de M. de *la Motte*. Le révérend père de *Tournemine* a dû vous communiquer la petite préface dans laquelle je lui livre bataille. M. de *la Motte* a bien de l'efprit : il eft un peu comme cet athlète grec, qui, quand il était terraffé, prouvait qu'il avait le deffus.

Je ne fuis de fon avis fur rien; mais vous

m'avez appris à faire une guerre d'honnête homme. J'écris avec tant de civilité contre lui, que je l'ai demandé lui-même pour examinateur de cette préface, où je tâche de lui prouver ſon tort à chaque ligne; et il a lui-même approuvé ma petite diſſertation polémique. Voilà comme les gens de lettres devraient ſe combattre ; voilà comme ils en uſeraient, s'ils avaient été à votre école ; mais ils ſont d'ordinaire plus mordans que des avocats, et plus emportés que des janséniſtes. Les lettres humaines ſont devenues très-inhumaines. On injurie, on cabale, on calomnie, on fait des couplets. Il eſt plaiſant qu'il ſoit permis de dire aux gens , par écrit , ce qu'on n'oſerait pas leur dire en face ! Vous m'avez appris, mon cher père , à fuir ces baſſeſſes, et à ſavoir vivre comme à ſavoir écrire.

Les Muſes filles du ciel,
Sont des ſœurs ſans jalouſie :
Elles vivent d'ambroſie,
Et non d'abſinthe et de fiel ;
Et quand Jupiter appelle
Leur aſſemblée immortelle
Aux fêtes qu'il donne aux dieux,
Il défend que le Satyre
Trouble les ſons de leur lyre
Par ſes ſons audacieux.

Adieu, mon cher et révérend père : je ſuis pour jamais à vous et aux vôtres, avec la tendre reconnaiſſance que je vous dois, et que ceux qui ont été élevés par vous ne conſervent pas toujours, &c.

A Paris, le 7 janvier 1729.

PREFACE

DE L'EDITION DE 1729.

L'OEDIPE, dont on donne cette nouvelle édition, fut repréſenté pour la première fois à la fin de l'année 1718. Le public le reçut avec beaucoup d'indulgence. Depuis même, cette tragédie s'eſt toujours ſoutenue ſur le théâtre, et on la revoit encore avec quelque plaiſir, malgré ſes défauts ; ce que j'attribue en partie à l'avantage qu'elle a toujours eu d'être très-bien repréſentée, et en partie à la pompe et au pathétique du ſpectacle même.

Le père *Folard*, jéſuite, et M. de *la Motte*, de l'académie françaiſe, ont depuis traité tous deux le même ſujet, et tous deux ont évité les défauts dans leſquels je ſuis tombé. Il ne m'appartient pas de parler de leurs pièces; mes critiques et même mes louanges, paraîtraient également ſuſpectes. (*a*)

Je ſuis encore plus éloigné de prétendre donner une poëtique à l'occaſion de cette tragedie ; je ſuis perſuadé que tous ces raiſonnemens délicats, tant rebattus depuis quelques années, ne valent pas une ſcène

(*a*) M. de *la Motte* donna deux Oedipes en 1726, l'un en rimes et l'autre en proſe non rimée. L'Oedipe en rimes fut repréſenté quatre fois, l'autre n'a jamais été joué.

de génie, et qu'il y a bien plus à apprendre dans Polyeucte et dans Cinna, que dans tous les préceptes de l'abbé d'*Aubignac* : *Sévère* et *Pauline* ſont les véritables maîtres de l'art. Tant de livres faits ſur la peinture par des connaiſſeurs n'inſtruiront pas tant un élève, que la ſeule vue d'une tête de *Raphaël*.

Les principes de tous les arts qui dépendent de l'imagination ſont tous aiſés et ſimples, tous puiſés dans la nature et dans la raiſon. Les *Pradons* et les *Boyers* les ont connus auſſi bien que les *Corneilles* et les *Racines* ; la différence n'a été et ne ſera jamais que dans l'application. Les auteurs d'Armide et d'Iſſé, et les plus mauvais compoſiteurs, ont eu les mêmes règles de muſique. Le *Pouſſin* a travaillé ſur les mêmes principes que *Vignon*. Il paraît donc auſſi inutile de parler de règles à la tête d'une tragédie, qu'il le ferait à un peintre de prévenir le public par des diſſertations ſur ſes tableaux, ou à un muſicien de vouloir démontrer que ſa muſique doit plaire.

Mais puiſque M. de *la Motte* veut établir des règles toutes contraires à celles qui ont guidé nos grands maîtres, il eſt juſte de defendre ces anciennes lois, non pas parce qu'elles ſont anciennes, mais parce

qu'elles ſont bonnes et néceſſaires, et qu'elles pourraient avoir dans un homme de ſon mérite un adverſaire redoutable.

DES TROIS UNITÉS.

M. de *la Motte* veut d'abord proſcrire l'unité d'action, de lieu et de temps.

Les Français ſont les premiers d'entre les nations modernes qui ont fait revivre ces ſages règles du théâtre ; les autres peuples ont été long-temps ſans vouloir recevoir un joug qui paraiſſait ſi ſévère ; mais comme ce joug était juſte, et que la raiſon triomphe enfin de tout, ils s'y ſont ſoumis avec le temps. Aujourd'hui même, en Angleterre, les auteurs affectent d'avertir au-devant de leurs pièces que la durée de l'action eſt égale à celle de la repréſentation ; et ils vont plus loin que nous, qui en cela avons été leurs maîtres. Toutes les nations commencent à regarder comme barbares les temps où cette pratique était ignorée des plus grands génies, tels que don *Lopez de Vega* et *Shakeſpeare ;* elles avouent même l'obligation qu'elles nous ont de les avoir retirées de cette barbarie : faut-il qu'un français ſe ſerve aujourd'hui de tout ſon eſprit pour nous y ramener ?

Quand je n'aurais autre chofe à dire à M. de *la Motte*, finon que meffieurs *Corneille*, *Racine*, *Molière*, *Addiffon*, *Congreve*, *Maffëi*, ont tous obfervé les lois du théâtre, c'en ferait affez pour devoir arrêter quiconque voudrait les violer : mais M. de *la Motte* mérite qu'on le combatte par des raifons, plus que par des autorités.

Qu'eft-ce qu'une pièce de théâtre? La repréfentation d'une action. Pourquoi d'une feule, et non de deux ou trois? C'eft que l'efprit humain ne peut embraffer plufieurs objets à la fois ; c'eft que l'intérêt qui fe partage s'anéantit bientôt; c'eft que nous fommes choqués de voir, même dans un tableau, deux événemens; c'eft qu'enfin la nature feule nous a indiqué ce précepte, qui doit être invariable comme elle.

Par la même raifon, l'unité de lieu eft effentielle; car une feule action ne peut fe paffer en plufieurs lieux à la fois. Si les perfonnages que je vois font à Athènes au premier acte, comment peuvent-ils fe trouver en Perfe au fecond? M. *le Brun* a-t-il peint *Alexandre* à Arbelles et dans les Indes fur la même toile? „ Je ne ferais pas „ étonné, dit adroitement M. de *la Motte*, „ qu'une nation fenfée, mais moins amie „ des règles, s'accommodât de voir *Coriolan*

„ condamné à Rome au premier acte, reçu „ chez les *Volſques* au troiſième, et aſſiégeant „ Rome au quatrième, &c. „ Premièrement, je ne conçois point qu'un peuple ſenſé et éclairé ne fût pas ami de règles toutes puiſées dans le bon ſens, et toutes faites pour ſon plaiſir. Secondement, qui ne ſent que voilà trois tragédies, et qu'un pareil projet, fût-il exécuté même en beaux vers, ne ferait jamais qu'une pièce de *Jodelle* ou de *Hardy*, verſifiée par un moderne habile?

L'unité de temps eſt jointe naturellement aux deux premières. En voici, je crois, une preuve bien ſenſible. J'aſſiſte à une tragédie, c'eſt-à-dire à la repréſentation d'une action; le ſujet eſt l'accompliſſement de cette action unique. On conſpire contre *Auguſte* dans Rome; je veux ſavoir ce qui va arriver d'*Auguſte* et des conjurés. Si le poëte fait durer l'action quinze jours, il doit me rendre compte de ce qui ſe ſera paſſé dans ces quinze jours; car je ſuis là pour être informé de ce qui ſe paſſe, et rien ne doit arriver d'inutile. Or, s'il met devant mes yeux quinze jours d'événemens, voilà au moins quinze actions différentes, quelques petites qu'elles puiſſent être. Ce n'eſt plus uniquement cet accompliſſement

de la conſpiration, auquel il fallait marcher rapidement; c'eſt une longue hiſtoire qui ne ſera plus intéreſſante, parce qu'elle ne ſera plus vive, parce que tout ſe ſera écarté du moment de la déciſion, qui eſt le ſeul que j'attends. Je ne ſuis point venu à la comédie pour entendre l'hiſtoire d'un héros, mais pour voir un ſeul événement de ſa vie. Il y a plus : le ſpectateur n'eſt que trois heures à la comédie ; il ne faut donc pas que l'action dure plus de trois heures. Cinna, Andromaque, Bajazet, Oedipe, ſoit celui du grand *Corneille*, ſoit celui de M. de *la Motte*, ſoit même le mien, ſi j'oſe en parler, ne durent pas davantage. Si quelques autres pièces exigent plus de temps, c'eſt une licence qui n'eſt pardonnable qu'en faveur des beautés de l'ouvrage; et plus cette licence eſt grande, plus elle eſt faute.

Nous étendons ſouvent l'unité de temps juſqu'à vingt-quatre heures, et l'unité de lieu à l'enceinte de tout un palais. Plus de ſévérité rendrait quelquefois d'aſſez beaux ſujets impraticables, et plus d'indulgence ouvrirait la carrière à de trop grands abus. Car s'il était une fois établi qu'une action théâtrale pût ſe paſſer en deux jours, bientôt quelque auteur y emploierait deux ſemaines,

et un autre deux années : et si l'on ne réduisait pas le lieu de la scène à un espace limité, nous verrions en peu de temps des pièces telles que l'ancien Jules-César des Anglais, où *Cassius* et *Brutus* sont à Rome au premier acte, et en Thessalie dans le cinquième.

Ces lois observées, non-seulement servent à écarter les défauts, mais elles amènent de vraies beautés ; de même que les règles de la belle architecture, exactement suivies, composent nécessairement un bâtiment qui plaît à la vue. On voit qu'avec l'unité de temps, d'action et de lieu, il est bien difficile qu'une pièce ne soit pas simple : aussi voilà le mérite de toutes les pièces de M. *Racine*, et celui que demandait *Aristote*. M. de *la Motte*, en défendant une tragédie de sa composition, préfère à cette noble simplicité la multitude des événemens ; il croit son sentiment autorisé par le peu de cas qu'on fait de Berénice, par l'estime où est encore le Cid. Il est vrai que le Cid est plus touchant que Berénice ; mais Bérénice n'est condamnable que parce que c'est une élégie plutôt qu'une tragédie simple ; et le Cid, dont l'action est véritablement tragique, ne doit point son succès à la multiplicité des événemens ; mais il

plaît malgré cette multiplicité, comme il touche malgré l'Infante, et non pas à cauſe de l'Infante.

M. de *la Motte* croit qu'on peut ſe mettre au-deſſus de toutes ces règles, en s'en tenant à l'unité d'intérêt, qu'il dit avoir inventée et qu'il appelle un paradoxe : mais cette unité d'intérêt ne me paraît autre choſe que celle de l'action. *Si pluſieurs perſonnages*, dit-il, *ſont diverſement intéreſſés dans le même événement, et s'ils ſont tous dignes que j'entre dans leurs paſſions, il y a alors unité d'action, et non pas unité d'intérêt.* (*a*)

(*a*) Je ſoupçonne qu'il y a une erreur dans cette propoſition, qui m'avait paru d'abord très-plauſible ; je ſupplie M. de *la Motte* de l'examiner avec moi. N'y a-t-il pas dans Rodogune pluſieurs perſonnages principaux diverſement intéreſſés ? Cependant il n'y a réellement qu'un ſeul intéret dans la pièce, qui eſt celui de l'amour de *Rodogune* et d'*Antiochus.* Dans Britannicus : *Agrippine*, *Néron*, *Narciſſe*, *Britannicus*, *Junie*, n'ont-ils pas tous des intérêts ſéparés, ne méritent-ils pas tous mon attention ? Cependant ce n'eſt qu'à l'amour de *Britannicus* et de *Junie* que le public prend une part intéreſſante. Il eſt donc très-ordinaire qu'un ſeul et unique intéret réſulte de diverſes paſſions bien ménagées. C'eſt un centre où pluſieurs lignes différentes aboutiſſent : c'eſt la principale figure du tableau, que les autres font paraître ſans ſe dérober à la vue. Le défaut n'eſt pas d'amener ſur la ſcène pluſieurs perſonnages avec des déſirs et des deſſeins différens ; le défaut eſt de ne ſavoir pas fixer notre intérêt ſur un ſeul amour, lorſqu'on en préſente pluſieurs. C'eſt alors qu'il n'y a plus unité d'intérêt ; et c'eſt alors auſſi qu'il n'y a plus unité d'action.

La tragédie de Pompée en eſt un exemple : *Céſar* vient en Egypte pour voir *Cléopâtre* : *Pompée* pour s'y réfugier : *Cléopâtre* veut être aimée et régner : *Cornélie* veut ſe venger ſans ſavoir

depuis

Depuis que j'ai pris la liberté de difputer contre M. de *la Motte* fur cette petite queftion, j'ai relu le difcours du grand *Corneille* fur les trois unités ; il vaut mieux confulter ce grand maître que moi. Voici comme il s'exprime : *Je tiens donc, et je l'ai déjà dit, que l'unité d'action confifte en l'unité d'intrigue et en l'unité de péril.* Que le lecteur life cet endroit de *Corneille*, et il décidera bien vîte entre M. de *la Motte* et moi ; et quand je ne ferais pas fort de l'autorité de ce grand homme, n'ai-je pas encore une raifon plus convaincante ? c'eft l'expérience. Qu'on life nos meilleures tragédies françaifes, on trouvera toujours les perfonnages principaux diverfement intéreffés ; mais ces intérêts divers fe rapportent tous à celui du perfonnage principal, et alors il y a unité d'action. Si au contraire tous ces intérêts différens ne fe rapportent pas au principal acteur, fi ce ne font pas des lignes qui

comment : *Ptolomée* fonge à conferver fa couronne. Toutes ces parties défaffemblées ne compofent point un tout ; auffi l'action eft double et même triple, et le fpectateur ne s'intéreffe pour perfonne.

Si ce n'eft point une témérité d'ofer mêler mes défauts avec ceux du grand *Corneille*, j'ajouterai que mon Oedipe eft encore une preuve que des intérêts très-divers, et, fi je puis ufer de ce mot, mal affortis, font néceffairement une duplicité d'action. L'amour de *Philoctete* n'eft point lié à la fituation d'*Oedipe*, et dès-là cette pièce eft double.

Note tirée de l'édition de 1730.

aboutiſſent à un centre commun, l'intérêt eſt double, et ce qu'on appelle *action* au théâtre l'eſt auſſi. Tenons-nous-en donc comme le grand *Corneille* aux trois unités, dans leſquelles les autres règles, c'eſt-à-dire les autres beautés, ſe trouvent renfermées.

M. de *la Motte* les appelle des *principes de fantaiſie*, et prétend qu'on peut fort bien s'en paſſer dans nos tragédies, parce qu'elles ſont négligées dans nos opéra. C'eſt, ce me ſemble, vouloir réformer un gouvernement régulier ſur l'exemple d'une anarchie.

DE L'OPERA.

L'OPERA eſt un ſpectacle auſſi bizarre que magnifique, où les yeux et les oreilles ſont plus ſatisfaits que l'eſprit, où l'aſſerviſſement à la muſique rend néceſſaires les fautes les plus ridicules, où il faut chanter des *ariettes* dans la deſtruction d'une ville et danſer autour d'un tombeau; où l'on voit le palais de *Pluton* et celui du *Soleil;* des dieux, des démons, des magiciens, des preſtiges, des monſtres, des palais formés et détruits en un clin d'œil. On tolère ces extravagances, on les aime même, parce qu'on eſt là dans le pays des fées;

et pourvu qu'il y ait du ſpectacle, de belles danſes, une belle muſique, quelques ſcènes intéreſſantes, on eſt content. Il ſerait auſſi ridicule d'exiger dans Alceſte l'unité d'action, de lieu et de temps, que de vouloir introduire des danſes et des démons dans Cinna ou dans Rodogune.

Cependant quoique les opéra ſoient diſpenſés de ces trois règles, les meilleurs ſont encore ceux où elles ſont le moins violées: on les retrouve même, ſi je ne me trompe, dans pluſieurs; tant elles ſont néceſſaires et naturelles, et tant elles ſervent à intéreſſer le ſpectateur. Comment donc M. de *la Motte* peut-il reprocher à notre nation la légèreté de condamner dans un ſpectacle, les mêmes choſes que nous approuvons dans un autre? Il n'y a perſonne qui ne pût répondre à M. de *la Motte*. „ J'exige „ avec raiſon beaucoup plus de perfection „ d'une tragédie que d'un opéra, parce „ qu'à une tragédie mon attention n'eſt „ point partagée, que ce n'eſt ni d'une „ ſarabande, ni d'un pas de deux que „ dépend mon plaiſir; et que c'eſt à mon „ ame uniquement qu'il faut plaire. J'ad- „ mire qu'un homme ait ſu amener et „ conduire dans un ſeul lieu et dans un „ ſeul jour, un ſeul événement que mon

I 2

„ eſprit conçoit ſans fatigue, et où mon „ cœur s'intéreſſe par degrés. Plus je vois „ combien cette ſimplicité eſt difficile, plus „ elle me charme ; et ſi je veux enſuite me „ rendre raiſon de mon plaiſir, je trouve „ que je ſuis de l'avis de M. *Deſpréaux*, „ qui dit :

„ Qu'en un lieu, qu'en un jour, un ſeul fait accompli,
„ Tienne juſqu'à la fin le théâtre rempli.

„ J'ai pour moi, *pourra-t-il dire*, l'auto- „ rité du grand *Corneille :* j'ai plus encore, „ j'ai ſon exemple, et le plaiſir que me font „ ſes ouvrages à proportion qu'il a plus ou „ moins obéi à cette règle. „

M. de *la Motte* ne s'eſt pas contenté de vouloir ôter du théâtre ſes principales règles, il veut encore lui ôter la poëſie, et nous donner des tragédies en proſe.

DES TRAGEDIES EN PROSE.

CET auteur ingénieux et fécond, qui n'a fait que des vers en ſa vie, ou des ouvrages de proſe à l'occaſion de ſes vers, écrit contre ſon art même et le traite avec le même mépris qu'il a traité *Homère*, que pourtant il a traduit. Jamais *Virgile*, ni *le Taſſe*, ni

M. *Deſpréaux*, ni M. *Racine*, ni M. *Pope*, ne ſe ſont aviſés d'écrire contre l'harmonie des vers; ni M. de *Lulli* contre la muſique, ni M. *Newton* contre les mathématiques. On a vu des hommes qui ont eu quelquefois la faibleſſe de ſe croire ſupérieurs à leur profeſſion, ce qui eſt le sûr moyen d'être au-deſſous; mais on n'en avait point encore vu qui vouluſſent l'avilir. Il n'y a que trop de perſonnes qui mépriſent la poëſie faute de la connaître. Paris eſt plein de gens de bon ſens, nés avec des organes inſenſibles à toute harmonie, pour qui de la muſique n'eſt que du bruit, et à qui la poëſie ne paraît qu'une folie ingénieuſe. Si ces perſonnes apprennent qu'un homme de mérite, qui a fait cinq ou ſix volumes de vers, eſt de leur avis, ne ſe croiront-elles pas en droit de regarder tous les autres poëtes comme des fous, et celui-là comme le ſeul à qui la raiſon eſt revenue? Il eſt donc néceſſaire de lui répondre pour l'honneur de l'art, et j'oſe dire, pour l'honneur d'un pays qui doit une partie de ſa gloire, chez les étrangers, à la perfection de cet art même.

M. de *la Motte* avance que la rime eſt un uſage barbare inventé depuis peu.

Cependant tous les peuples de la terre, excepté les anciens Romains et les Grecs,

ont rimé et riment encore. Le retour des mêmes ſons eſt ſi naturel à l'homme, qu'on a trouvé la rime établie chez les Sauvages comme elle l'eſt à Rome, à Paris, à Londres, et à Madrid. Il y a dans *Montagne* une chanſon en rimes américaines traduite en français ; on trouve dans un des *Spectateurs* de M. *Addiſſon* une traduction d'une ode lapone rimée, qui eſt pleine de ſentiment.

Les Grecs, *Quibus dedit ore rotundo Muſa loqui*, nés ſous un ciel plus heureux, et favoriſés par la nature d'organes plus délicats que les autres nations, formèrent une langue dont toutes les ſyllabes pouvaient, par leur longueur ou leur brièveté, exprimer les ſentimens lents ou impétueux de l'ame. De cette variété de ſyllabes et d'intonations réſultait dans leurs vers, et même auſſi dans leur proſe, une harmonie que les anciens Italiens ſentirent, qu'ils imitèrent et qu'aucune nation n'a pu ſaiſir après eux. Mais ſoit rime, ſoit ſyllabes cadencées, la poëſie, contre laquelle M. de *la Motte* ſe révolte, a été et ſera toujours cultivée par tous les peuples.

Avant *Hérodote*, l'hiſtoire même ne s'écrivait qu'en vers chez les Grecs, qui avaient pris cette coutume des anciens Egyptiens,

le peuple le plus ſage de la terre, le mieux policé et le plus ſavant. Cette coutume était très-raiſonnable : car le but de l'hiſtoire était de conſerver à la poſtérité la mémoire du petit nombre de grands hommes qui lui devaient ſervir d'exemple. On ne s'était point encore aviſé de donner l'hiſtoire d'un couvent, ou d'une petite ville, en pluſieurs volumes in-folio : on n'écrivait que ce qui en était digne, que ce que les hommes devaient retenir par cœur. Voilà pourquoi on ſe ſervait de l'harmonie des vers pour aider la mémoire. C'eſt pour cette raiſon que les premiers philoſophes, les légiſlateurs, les fondateurs des religions et les hiſtoriens étaient tous poëtes.

Il ſemble que la poëſie dût manquer communément, dans de pareils ſujets, ou de préciſion ou d'harmonie : mais depuis que *Virgile* et *Horace* ont réuni ces deux grands mérites, qui paraiſſent ſi incompatibles ; depuis que MM. *Deſpréaux* et *Racine* ont écrit comme *Virgile* et *Horace ;* un homme qui les a lus, et qui ſait qu'ils ſont traduits dans preſque toutes les langues de l'Europe, peut-il avilir à ce point un talent qui lui a fait tant d'honneur à lui-même! Je placerai nos *Deſpréaux* et nos *Racines* à côté de *Virgile* pour le mérite de la

verſification; parce que ſi l'auteur de l'Enéide était né à Paris, il aurait rimé comme eux; et ſi ces deux français avaient vécu du temps d'*Auguſte*, ils auraient fait le même uſage que *Virgile* de la meſure des vers latins. Quand donc M. de *la Motte* appelle la verſification *un travail mécanique et ridicule*, c'eſt charger de ce ridicule, non-ſeulement tous nos grands poëtes, mais tous ceux de l'antiquité.

Virgile et *Horace* ſe ſont aſſervis à un travail auſſi mécanique que nos auteurs : un arrangement heureux de ſpondées et de dactyles était auſſi pénible que nos rimes et nos hémiſtiches. Il fallait que ce travail fût bien laborieux, puiſque l'Enéide, après onze années, n'était pas encore dans ſa perfection.

M. de *la Motte* prétend, qu'au moins une ſcène de tragédie miſe en proſe ne perd rien de ſa grâce ni de ſa force. Pour le prouver, il tourne en proſe la première ſcène de Mithridate, et perſonne ne peut la lire. Il ne ſonge pas que le grand mérite des vers eſt qu'ils ſoient auſſi corrects que la proſe. C'eſt cette extrême difficulté ſurmontée qui charme les connaiſſeurs : réduiſez les vers en proſe, il n'y a plus ni mérite ni plaiſir.

Mais, dit-il, *nos voiſins ne riment point dans leurs tragédies*. Cela eſt vrai; mais ces pièces ſont en vers, parce qu'il faut de l'harmonie à tous les peuples de la terre. Il ne s'agit donc plus que de ſavoir ſi nos vers doivent être rimés ou non. MM. *Corneille* et *Racine* ont employé la rime; craignons que ſi nous voulons ouvrir une autre carrière, ce ne ſoit plutôt par l'impuiſſance de marcher dans celle de ces grands hommes, que par le déſir de la nouveauté. Les Italiens et les Anglais peuvent ſe paſſer de rimes, parce que leur langue a des inverſions, et leur poëſie mille libertés qui nous manquent. Chaque langue a ſon génie déterminé par la nature de la conſtruction de ſes phraſes, par la fréquence de ſes voyelles ou de ſes conſonnes, ſes inverſions, ſes verbes auxiliaires, &c. Le génie de notre langue eſt la clarté et l'élégance; nous ne permettons nulle licence à notre poëſie, qui doit marcher, comme notre proſe, dans l'ordre précis de nos idées. Nous avons donc un beſoin eſſentiel du retour des mêmes ſons, pour que notre poëſie ne ſoit pas confondue avec la proſe. Tout le monde connaît ces vers :

Où me cacher? fuyons dans la nuit infernale.
Mais que dis-je? mon père y tient l'urne fatale :

Le ſort, dit-on, l'a miſe en ſes ſévères mains;
Minos juge aux enfers tous les pâles humains.

Mettez à la place :

Où me cacher? fuyons dans la nuit infernale.
Mais que dis-je? mon père y tient l'urne funeſte:
Le ſort, dit-on, l'a miſe en ſes ſévères mains;
Minos juge aux enfers tous les pâles mortels.

Quelque poëtique que ſoit ce morceau, fera-t-il le même plaiſir, dépouillé de l'agrément de la rime? Les Anglais et les Italiens diraient également, après les Grecs et les Romains, *les pâles humains Minos aux enfers juge*, et enjamberaient avec grâce ſur l'autre vers; la manière même de réciter des vers, en italien et en anglais, fait ſentir des ſyllabes longues et brèves, qui ſoutiennent encore l'harmonie ſans beſoin de rimes : nous qui n'avons aucun de ces avantages, pourquoi voudrions-nous abandonner ceux que la nature de notre langue nous laiſſe?

M. de *la Motte* compare nos poëtes, c'eſt-à-dire, nos *Corneilles*, nos *Racines*, nos *Deſpréaux*, à des feſeurs d'acroſtiches, et à un charlatan qui fait paſſer des grains de millet par le trou d'une aiguille; il ajoute que toutes ces puérilités n'ont d'autre mérite

que celui de la difficulté ſurmontée. J'avoue que les mauvais vers ſont à peu-près dans ce cas ; ils ne diffèrent de la mauvaiſe proſe que par la rime ; et la rime ſeule ne fait ni le mérite du poëte, ni le plaiſir du lecteur. Ce ne ſont point ſeulement des dactyles et des ſpondées qui plaiſent dans Homère et dans Virgile : ce qui enchante toute la terre, c'eſt l'harmonie charmante qui naît de cette meſure difficile. Quiconque ſe borne à vaincre une difficulté pour le mérite ſeul de la vaincre, eſt un fou ; mais celui qui tire du fond de ces obſtacles mêmes des beautés qui plaiſent à tout le monde, eſt un homme très-ſage et preſque unique. Il eſt très-difficile de faire de beaux tableaux, de belles ſtatues, de bonne muſique, de bons vers : auſſi les noms des hommes ſupérieurs qui ont vaincu ces obſtacles, dureront-ils beaucoup plus peut-être que les royaumes où ils ſont nés.

Je pourrais prendre encore la liberté de diſputer avec M. de *la Motte*, ſur quelques autres points ; mais ce ſerait peut-être marquer un deſſein de l'attaquer perſonnellement, et faire ſoupçonner une malignité dont je ſuis auſſi éloigné que de ſes ſentimens. J'aime beaucoup mieux profiter des réflexions judicieuſes et fines qu'il a

répandues dans ſon livre, que de m'engager à en réfuter quelques-unes qui me paraiſſent moins vraies que les autres. C'eſt aſſez pour moi d'avoir tâché de défendre un art que j'aime, et qu'il eût dû défendre lui-même.

Je dirai ſeulement un mot, ſi M. de *la Faye* veut bien me le permettre, à l'occaſion de l'ode en faveur de l'harmonie, dans laquelle il combat en beaux vers le ſyſtême de M. de *la Motte*, et à laquelle ce dernier n'a répondu qu'en proſe. Voici une ſtance dans laquelle M. de *la Faye* a raſſemblé en vers harmonieux et pleins d'imagination, preſque toutes les raiſons que j'ai alléguées.

De la contrainte rigoureuſe
Où l'eſprit ſemble reſſerré,
Il reçoit cette force heureuſe
Qui l'élève au plus haut degré.
Telle, dans des canaux preſſée,
Avec plus de force élancée,
L'onde s'élève dans les airs ;
Et la règle, qui ſemble auſtère,
N'eſt qu'un art plus certain de plaire,
Inſéparable des beaux vers.

Je n'ai jamais vu de comparaiſon plus juſte, plus gracieuſe, ni mieux exprimée.

M. de *la Motte*, qui n'eût dû y répondre qu'en l'imitant ſeulement, examine ſi ce ſont les canaux qui font que l'eau s'élève, ou ſi c'eſt la hauteur dont elle tombe qui fait la meſure de ſon élévation. *Or où trouvera-t-on*, continue-t-il, *dans les vers plutôt que dans la proſe, cette première hauteur de penſées? &c.*

Je crois que M. de *la Motte* ſe trompe comme phyſicien; puiſqu'il eſt certain que, ſans la gêne des canaux dont il s'agit, l'eau ne s'éleverait point du tout, de quelque hauteur qu'elle tombât. Mais ne ſe trompe-t-il pas encore plus comme poëte? Comment n'a-t-il pas ſenti, que, comme la gêne de la meſure des vers produit une harmonie agréable à l'oreille, ainſi cette priſon où l'eau coule renfermée produit un jet d'eau qui plaît à la vue? La comparaiſon n'eſt-elle pas auſſi juſte que riante? M. de *la Faye* a pris ſans doute un meilleur parti que moi; il s'eſt conduit comme ce philoſophe, qui, pour toute réponſe à un ſophiſte qui niait le mouvement, ſe contenta de marcher en ſa préſence. M. de *la Motte* nie l'harmonie des vers; M. de *la Faye* lui envoie des vers harmonieux : cela ſeul doit m'avertir de finir ma proſe.

OEDIPE,

TRAGEDIE

AVEC

DES CHOEURS.

Représentée, pour la première fois, le 18 novembre 1718.

PERSONNAGES.

OEDIPE, roi de Thèbes.

JOCASTE, reine de Thèbes.

PHILOCTETE, prince d'Eubée.

LE GRAND PRETRE.

ARASPE, confident d'Oedipe.

EGINE, confidente de Jocaſte.

DIMAS, ami de Philoctete.

PHORBAS, vieillard thébain.

ICARE, vieillard de Corinthe.

CHOEUR de Thébains.

La ſcène eſt à Thèbes.

OEDIPE,

OEDIPE,

TRAGEDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

PHILOCTETE, DIMAS.

DIMAS.

Philoctete, eſt-ce vous? quel coup affreux du ſort
Dans ces lieux empeſtés vous fait chercher la mort?
Venez-vous de nos dieux affronter la colère? (*a*)
Nul mortel n'oſe ici mettre un pied téméraire:
Ces climats ſont remplis du céleſte courroux,
Et la mort dévorante habite parmi nous.
Thèbes, depuis long-temps aux horreurs conſacrée,
Du reſte des vivans ſemble être ſéparée:
Retournez...

PHILOCTETE.

Ce ſéjour convient aux malheureux:
Va, laiſſe-moi le ſoin de mes deſtins affreux,
Et dis-moi ſi des dieux la colère inhumaine,
En accablant ce peuple, a reſpecté la reine?

DIMAS.

Oui, Seigneur, elle vit; mais la contagion
Juſqu'au pied de ſon trône apporte ſon poiſon.

Chaque inſtant lui dérobe un ſerviteur fidelle,
Et la mort par degrés ſemble s'approcher d'elle.
On dit qu'enfin le ciel, après tant de courroux,
Va retirer ſon bras appeſanti ſur nous :
Tant de ſang, tant de morts ont dû le ſatisfaire.

PHILOCTETE.

Eh! quel crime a produit un courroux ſi ſévère?

DIMAS.

Depuis la mort du roi...

PHILOCTETE.

Qu'entends-je? quoi! Laïus....

DIMAS.

Seigneur, depuis quatre ans, ce héros ne vit plus.

PHILOCTETE.

Il ne vit plus! Quel mot a frappé mon oreille!
Quel eſpoir ſéduiſant dans mon cœur ſe réveille!
Quoi! Jocaſte.. (les dieux me feraient-ils plus doux?)
Quoi! Philoctete enfin pourrait-il être à vous?
Il ne vit plus!... quel ſort a terminé ſa vie?

DIMAS.

Quatre ans ſont écoulés depuis qu'en Béotie
Pour la dernière fois, le ſort guida vos pas.
A peine vous quittiez le ſein de vos Etats,
A peine vous preniez le chemin de l'Aſie,
Lorſque, d'un coup perfide, une main ennemie
Ravit à ſes ſujets ce prince infortuné.

PHILOCTETE.

Quoi ! Dimas, votre maître eſt mort aſſaſſiné ?

DIMAS.

Ce fut de nos malheurs la première origine :
Ce crime a de l'empire entraîné la ruine.
Du bruit de ſon trépas mortellement frappés,
A répandre des pleurs nous étions occupés :
Quand du courroux des dieux miniſtre épouvantable,
Funeſte à l'innocent ſans punir le coupable,
Un monſtre, (loin de nous que feſiez-vous alors ?)
Un monſtre furieux vint ravager ces bords.
Le ciel induſtrieux dans ſa triſte vengeance
Avait à le former épuiſé ſa puiſſance.
Né parmi des rochers, au pied du Cithéron, (1)
Ce monſtre à voix humaine, aigle, femme et lion,
De la nature entière exécrable aſſemblage,
Uniſſait contre nous l'artifice à la rage.
Il n'était qu'un moyen d'en préſerver ces lieux,

D'un ſens embarraſſé dans des mots captieux,
Le monſtre, chaque jour, dans Thèbe épouvantée,
Propoſait une énigme avec art concertée ;
Et ſi quelque mortel voulait nous ſecourir,
Il devait voir le monſtre et l'entendre, ou périr.
A cette loi terrible il nous fallut ſouſcrire.
D'une commune voix, Thèbe offrit ſon empire
A l'heureux interprète inſpiré par les dieux
Qui nous dévoilerait ce ſens myſtérieux.

Nos ſages, nos vieillards, féduits par l'eſpérance,
Osèrent, ſur la foi d'une vaine ſcience,
Du monſtre impénétrable affronter le courroux;
Nul d'eux ne l'entendit, ils expirèrent tous.
Mais Oedipe, héritier du ſceptre de Corinthe,
Jeune et dans l'âge heureux qui méconnaît la crainte, (2)
Guidé par la fortune en ces lieux pleins d'effroi,
Vint, vit ce monſtre affreux, l'entendit et fut roi.
Il vit, il règne encor; mais ſa triſte puiſſance
Ne voit que des mourans ſous ſon obéiſſance.
Hélas! nous nous flattions que ſes heureuſes mains
Pour jamais à ſon trône enchaînaient les deſtins.
Déjà même les dieux nous ſemblaient plus faciles:
Le monſtre en expirant laiſſait ces murs tranquilles;
Mais la ſtérilité, ſur ce funeſte bord,
Bientôt avec la faim nous rapporta la mort.
Les dieux nous ont conduits de ſupplice en ſupplice;
La famine a ceſſé, mais non leur injuſtice;
Et la contagion, dépeuplant nos Etats,
Pourſuit un faible reſte échappé du trépas.
Tel eſt l'état horrible où les dieux nous réduiſent.
Mais vous, heureux guerrier, que ces dieux favoriſent,
Qui du ſein de la gloire a pu vous arracher?
Dans ce ſéjour affreux que venez-vous chercher?

PHILOCTETE.

J'y viens porter mes pleurs et ma douleur profonde.
Apprends mon infortune et les malheurs du monde.
Mes yeux ne verront plus ce digne fils des dieux,

Cet appui de la terre, invincible comme eux.
L'innocent opprimé perd ſon dieu tutélaire;
Je pleure mon ami, le monde pleure un père.

DIMAS.

Hercule eſt mort?

PHILOCTETE.

Ami, ces malheureuſes mains
Ont mis ſur le bûcher le plus grand des humains;
Je rapporte en ces lieux ſes flèches invincibles,
Du fils de Jupiter préſens chers et terribles;
Je rapporte ſa cendre, et viens à ce héros,
Attendant des autels, élever des tombeaux.
Crois-moi, s'il eût vécu, ſi d'un préſent ſi rare
Le ciel pour les humains eût été moins avare,
J'aurais loin de Jocaſte achevé mon deſtin:
Et dût ma paſſion renaître dans mon ſein,
Tu ne me verrais point, ſuivant l'Amour pour guide,
Pour ſervir une femme abandonner Alcide.

DIMAS.

J'ai plaint long-temps ce feu ſi puiſſant et ſi doux;
Il naquit dans l'enfance, il croiſſait avec vous.
Jocaſte, par un père à ſon hymen forcée,
Au trône de Laïus à regret fut placée.
Hélas! par cet hymen, qui coûta tant de pleurs,
Les deſtins en ſecret préparaient nos malheurs.
Que j'admirais en vous cette vertu ſuprême,
Ce cœur digne du trône et vainqueur de ſoi-même!

En vain l'Amour parlait à ce cœur agité,
C'eſt le premier tyran que vous avez dompté.

PHILOCTETE.

Il fallut fuir pour vaincre; oui, je te le confeſſe,
Je luttai quelque temps, je ſentis ma faibleſſe :
Il fallut m'arracher de ce funeſte lieu,
Et je dis à Jocaſte un éternel adieu.
Cependant l'univers, tremblant au nom d'Alcide,
Attendait ſon deſtin de ſa valeur rapide ;
A ſes divins travaux j'oſai m'aſſocier ;
Je marchai près de lui, ceint du même laurier.
C'eſt alors, en effet, que mon ame éclairée
Contre les paſſions ſe ſentit aſſurée.
L'amitié d'un grand homme eſt un bienfait des dieux :
Je liſais mon devoir et mon ſort dans ſes yeux,
Des vertus avec lui je fis l'apprentiſſage ;
Sans endurcir mon cœur, j'affermis mon courage :
L'inflexible vertu m'enchaîna ſous ſa loi.
Qu'euſſé-je été ſans lui ? rien que le fils d'un roi,
Rien qu'un prince vulgaire, et je ſerais peut-être
Eſclave de mes ſens, dont il m'a rendu maître.

DIMAS.

Ainſi donc déſormais, ſans plainte et ſans courroux,
Vous reverrez Jocaſte et ſon nouvel époux ?

PHILOCTETE.

Comment! que dites-vous? un nouvel hyménée...

DIMAS.

Oedipe à cette reine a joint ſa deſtinée.

PHILOCTETE.

Oedipe eſt trop heureux ! je n'en ſuis point ſurpris,
Et qui ſauva ſon peuple eſt digne d'un tel prix :
Le ciel eſt juſte.

DIMAS.

Oedipe en ces lieux va paraître :
Tout le peuple avec lui, conduit par le grand prêtre,
Vient des dieux irrités conjurer les rigueurs.

PHILOCTETE.

Je me ſens attendri, je partage leurs pleurs.
O toi, du haut des cieux, veille ſur ta patrie,
Exauce en ſa faveur un ami qui te prie;
Hercule, ſois le dieu de tes concitoyens; (*b*)
Que leurs vœux juſqu'à toi montent avec les miens !

SCENE II.

LE GRAND PRETRE, LE CHOEUR.

La porte du temple s'ouvre, et le grand prêtre paraît au milieu du peuple.

PREMIER PERSONNAGE DU CHOEUR.

ESPRITS contagieux, tyrans de cet empire,
Qui ſoufflez dans ces murs la mort qu'on y reſpire,
Redoublez contre nous votre lente fureur,
Et d'un trépas trop long épargnez-nous l'horreur.

SECOND PERSONNAGE.

Frappez, Dieux tout-puiſſans; vos victimes ſont prêtes:
O Monts, écraſez-nous... Cieux, tombez ſur nos têtes!

O Mort, nous implorons ton funeſte ſecours!
O Mort, viens nous ſauver, viens terminer nos jours!

LE GRAND PRETRE.

Ceſſez, et retenez ces clameurs lamentables,
Faibles ſoulagemens aux maux des miſérables.
Fléchiſſons ſous un dieu qui veut nous éprouver,
Qui d'un mot peut nous perdre, et d'un mot nous ſauver.
Il ſait que dans ces murs la mort nous environne,
Et les cris des Thébains ſont montés vers ſon trône.
Le roi vient. Par ma voix, le ciel va lui parler;
Les deſtins à ſes yeux veulent ſe dévoiler.
Les temps ſont arrivés; cette grande journée
Va du peuple et du roi changer la deſtinée.

SCENE III.

OEDIPE, JOCASTE, LE GRAND PRETRE, EGINE, DIMAS, ARASPE, LE CHOEUR.

OEDIPE.

Peuple, qui dans ce temple apportant vos douleurs
Préſentez à nos dieux des offrandes de pleurs,
Que ne puis-je, ſur moi détournant leurs vengeances,
De la mort qui vous ſuit étouffer les ſemences!
Mais un roi n'eſt qu'un homme en ce commun danger,
Et tout ce qu'il peut faire eſt de le partager.

(*au grand prêtre.*)

Vous, Miniſtre des dieux que dans Thèbe on adore,
Dédaignent-ils toujours la voix qui les implore?

Verront-ils

Verront-ils ſans pitié finir nos triſtes jours?
Ces maîtres des humains ſont-ils muets et ſourds?

LE GRAND PRETRE.

Roi, Peuple, écoutez-moi. Cette nuit à ma vue
Du ciel ſur nos autels la flamme eſt deſcendue;
L'ombre du grand Laïus a paru parmi nous,
Terrible et reſpirant la haine et le courroux.
Une effrayante voix s'eſt fait alors entendre.
„ Les Thébains de Laïus n'ont point vengé la cendre
„ Le meurtrier du roi reſpire en ces Etats,
„ Et de ſon ſouffle impur infecte vos climats.
„ Il faut qu'on le connaiſſe, il faut qu'on le puniſſe.
„ Peuples, votre ſalut dépend de ſon ſupplice. „

OEDIPE.

Thébains, je l'avouerai, vous ſouffrez juſtement
D'un crime inexcuſable un rude châtiment.
Laïus vous était cher, et votre négligence
De ſes manes ſacrés a trahi la vengeance.
Tel eſt ſouvent le ſort des plus juſtes des rois! (*l*
Tant qu'ils ſont ſur la terre on reſpecte leurs lois,
On porte juſqu'aux cieux leur juſtice ſuprême,
Adorés de leur peuple, ils ſont des dieux eux-même
Mais après leur trépas, que ſont-ils à vos yeux?
Vous éteignez l'encens que vous brûliez pour eux;
Et comme à l'intérêt l'ame humaine eſt liée,
La vertu qui n'eſt plus eſt bientôt oubliée.
Ainſi du ciel vengeur implorant le courroux,
Le ſang de votre roi s'élève contre vous.

Apaifons fon murmure, et qu'au lieu d'hécatombe
Le fang du meurtrier foit verfé fur fa tombe.
A chercher le coupable appliquons tous nos foins.
Quoi! de la mort du roi n'a-t-on pas de témoins :
Et n'a-t-on jamais pu, parmi tant de prodiges,
De ce crime impuni retrouver les veftiges?
On m'avait toujours dit que ce fut un thébain
Qui leva fur fon prince une coupable main.

(*à Jocafte.*)

Pour moi qui, de vos mains recevant fa couronne,
Deux ans après fa mort ai monté fur fon trône,
Madame, jufqu'ici, refpectant vos douleurs,
Je n'ai point rappelé le fujet de vos pleurs;
Et de vos feuls périls chaque jour alarmée
Mon ame à d'autres foins femblait être fermée.

JOCASTE.

Seigneur, quand le deftin me réfervant à vous
Par un coup imprévu m'enleva mon époux;
Lorfque, de fes Etats parcourant les frontières,
Ce héros fuccomba fous des mains meurtrières;
Phorbas en ce voyage était feul avec lui.
Phorbas était du roi le confeil et l'appui :
Laïus qui connaiffait fon zèle et fa prudence,
Partageait avec lui le poids de fa puiffance.
Ce fut lui qui du prince, à fes yeux maffacré,
Rapporta dans nos murs le corps défiguré :
Percé de coups lui-même, il fe traînait à peine;
Il tomba tout fanglant aux genoux de fa reine.

» Des inconnus, dit-il, ont porté ces grands coups ;
» Ils ont devant mes yeux maſſacré votre époux ;
» Ils m'ont laiſſé mourant ; et le pouvoir céleſte
» De mes jours malheureux a ranimé le reſte. »
Il ne m'en dit pas plus : et mon cœur agité
Voyait fuir loin de lui la triſte vérité ;
Et peut-être le ciel, que ce grand crime irrite,
Déroba le coupable à ma juſte pourſuite :
Peut-être, accompliſſant ſes décrets éternels,
Afin de nous punir il nous fit criminels.
Le Sphinx bientôt après déſola cette rive ;
A ſes ſeules fureurs Thèbes fut attentive :
Et l'on ne pouvait guère, en un pareil effroi,
Venger la mort d'autrui, quand on tremblait pour ſoi.

OEDIPE.

Madame, qu'a-t-on fait de ce ſujet fidèle ?

JOCASTE.

Seigneur, on paya mal ſon ſervice et ſon zèle.
Tout l'Etat en ſecret était ſon ennemi,
Il était trop puiſſant pour n'être point haï ;
Et du peuple et des grands la colère inſenſée
Brûlait de le punir de ſa faveur paſſée.
On l'accuſa lui-même, et d'un commun tranſport
Thèbe entière à grands cris me demanda ſa mort :
Et moi, de tous côtés redoutant l'injuſtice,
Je tremblai d'ordonner ſa grâce ou ſon ſupplice.
Dans un château voiſin conduit ſecrétement,
Je dérobai ſa tête à leur emportement.

Là, depuis quatre hivers, ce vieillard vénérable,
De la faveur des rois exemple déplorable,
Sans se plaindre de moi ni du peuple irrité,
De sa seule innocence attend sa liberté.

OEDIPE.

(*à sa suite.*)

Madame, c'est assez. Courez, que l'on s'empresse :
Qu'on ouvre sa prison, qu'il vienne, qu'il paraisse
Moi-même devant vous je veux l'interroger.
J'ai tout mon peuple ensemble et Laïus à venger.
Il faut tout écouter, il faut, d'un œil sévère,
Sonder la profondeur de ce triste mystère.
Et vous, Dieux des Thébains, Dieux qui nous exaucez
Punissez l'assassin, vous qui le connaissez.
Soleil, cache à ses yeux le jour qui nous éclaire :
Qu'en horreur à ses fils, exécrable à sa mère,
Errant, abandonné, proscrit dans l'univers,
Il rassemble sur lui tous les maux des enfers ;
Et que son corps sanglant, privé de sépulture,
Des vautours devorans devienne la pâture !

LE GRAND PRETRE.

A ces sermens affreux nous nous unissons tous.

OEDIPE.

Dieux, que le crime seul éprouve enfin vos coups !
Ou si de vos décrets l'éternelle justice
Abandonne à mon bras le soin de son supplice,
Et si vous êtes las enfin de nous haïr,
Donnez en commandant le pouvoir d'obéir.

Si ſur un inconnu vous pourſuivez le crime,
Achevez votre ouvrage et nommez la victime.
Vous, retournez au temple ; allez, que votre voix
Interroge ces dieux une ſeconde fois ;
Que vos vœux parmi nous les forcent à deſcendre :
S'ils ont aimé Laïus, ils vengeront ſa cendre ;
Et conduiſant un roi facile à ſe tromper,
Ils marqueront la place où mon bras doit frapper.

Fin du premier acte.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

JOCASTE, EGINE, ARASPE, LE CHOEUR.

ARASPE.

Oui, ce peuple expirant, dont je ſuis l'interprète,
D'une commune voix accuſe Philoctete,
Madame, et les deſtins dans ce triſte ſéjour
Pour nous ſauver, ſans doute, ont permis ſon retour.

JOCASTE.

Qu'ai-je entendu, grands Dieux!

EGINE.

Ma ſurpriſe eſt extrême!...

JOCASTE.

Qui? lui! qui? Philoctete!

ARASPE.

Oui, Madame, lui-même.
A quel autre en effet pourraient-ils imputer
Un meurtre qu'à nos yeux il ſembla méditer?
Il haïſſait Laïus, on le ſait; et ſa haine
Aux yeux de votre époux ne ſe cachait qu'à peine:
La jeuneſſe imprudente aiſément ſe trahit,
Son front mal déguiſé découvrait ſon dépit,
J'ignore quel ſujet animait ſa colère:
Mais au ſeul nom du roi, trop prompt et trop ſincère,
Eſclave d'un courroux qu'il ne pouvait dompter,

Jusques à la menace il osa s'emporter ;
Il partit ; et depuis, sa destinée errante
Ramena sur nos bords sa fortune flottante.
Même il était dans Thèbe en ces temps malheureux,
Que le ciel a marqués d'un parricide affreux :
Depuis ce jour fatal, avec quelque apparence
De nos peuples sur lui tomba la défiance.
Que dis-je? Assez long-temps les soupçons des Thébains
Entre Phorbas et lui flottèrent incertains :
Cependant ce grand nom qu'il s'acquit dans la guerre,
Ce titre si fameux de vengeur de la terre,
Ce respect qu'aux héros nous portons malgré nous,
Fit taire nos soupçons et suspendit nos coups.
Mais les temps sont changés : Thèbe, en ce jour funeste,
D'un respect dangereux dépouillera le reste ;
En vain sa gloire parle à ces cœurs agités, (*c*)
Les dieux veulent du sang et sont seuls écoutés.

PREMIER PERSONNAGE DU CHOEUR.

O Reine, ayez pitié d'un peuple qui vous aime ;
Imitez de ces dieux la justice suprême ;
Livrez-nous leur victime, adressez-leur nos vœux :
Qui peut mieux les toucher qu'un cœur si digne d'eux ?

JOCASTE.

Pour fléchir leur courroux s'il ne faut que ma vie,
Hélas! c'est sans regret que je la sacrifie.
Thébains, qui me croyez encor quelques vertus,
Je vous offre mon sang : n'exigez rien de plus.
Allez.

SCENE II.

JOCASTE, EGINE.

EGINE.

Que je vous plains !

JOCASTE.

Hélas! je porte envie
A ceux qui dans ces murs ont terminé leur vie.
Quel état, quel tourment pour un cœur vertueux !

EGINE.

Il n'en faut point douter, votre ſort eſt affreux !
Ces peuples qu'un faux zèle aveuglément anime,
Vont bientôt à grands cris demander leur victime.
Je n'oſe l'accuſer, mais quelle horreur pour vous
Si vous trouvez en lui l'aſſaſſin d'un époux !

JOCASTE.

Et l'on oſe à tous deux faire un pareil outrage ! (*d*)
Le crime, la baſſeſſe eût été ſon partage !
Egine, après les nœuds qu'il a fallu briſer,
Il manquait à mes maux de l'entendre accuſer.
Apprends que ces ſoupçons irritent ma colère,
Et qu'il eſt vertueux puiſqu'il m'avait ſu plaire.

EGINE.

Cet amour ſi conſtant. . . .

JOCASTE.

Ne crois pas que mon cœur
De cet amour funeſte ait pu nourrir l'ardeur,

Je l'ai trop combattu. Cependant, chère Egine,
Quoi que faſſe un grand cœur où la vertu domine,
On ne ſe cache point ces ſecrets mouvemens
De la nature en nous indomptables enfans :
Dans les replis de l'ame ils viennent nous ſurprendre :
Ces feux qu'on croit éteints renaiſſent de leur cendre :
Et la vertu ſévère, en de ſi durs combats,
Réſiſte aux paſſions et ne les détruit pas.

EGINE.

Votre douleur eſt juſte autant que vertueuſe,
Et de tels ſentimens. . . .

JOCASTE.

Que je ſuis malheureuſe !
Tu connais, chère Egine, et mon cœur et mes maux,
J'ai deux fois de l'hymen allumé les flambeaux ;
Deux fois de mon deſtin ſubiſſant l'injuſtice,
J'ai changé d'eſclavage, ou plutôt de ſupplice :
Et le ſeul des mortels dont mon cœur fut touché,
A mes vœux pour jamais devait être arraché.
Pardonnez-moi, grands Dieux, ce ſouvenir funeſte ;
D'un feu que j'ai dompté c'eſt le malheureux reſte.
Egine, tu nous vis l'un de l'autre charmés,
Tu vis nos nœuds rompus auſſitôt que formés ;
Mon ſouverain m'aima, m'obtint malgré moi-même ;
Mon front chargé d'ennuis fut ceint du diadême ;
Il fallut oublier dans ſes embraſſemens
Et mes premiers amours, et mes premiers ſermens.

Tu fais qu'à mon devoir toute entière attachée,
J'étouffai de mes fens la révolte cachée :
Que déguifant mon trouble et dévorant mes pleurs,
Je n'ofais à moi-même avouer mes douleurs.....

EGINE.

Comment donc pouviez-vous du joug de l'hyménée
Une feconde fois tenter la deftinée ?

JOCASTE.

Hélas!

EGINE.

M'eft-il permis de ne vous rien cacher ?

JOCASTE.

Parle.

EGINE.

Oedipe, Madame, a paru vous toucher;
Et votre cœur, du moins fans trop de réfiftance,
De vos Etats fauvés donna la récompenfe.

JOCASTE.

Ah grands Dieux!

EGINE.

Etait-il plus heureux que Laïus,
Ou Philoctete abfent ne vous touchait-il plus ?
Entre ces deux héros étiez-vous partagée ?

JOCASTE.

Par un monftre cruel Thèbe alors ravagée,
A fon libérateur avait promis ma foi,
Et le vainqueur du Sphinx était digne de moi.

EGINE.

Vous l'aimiez ?

JOCASTE.

Je ſentis pour lui quelque tendreſſe ;
Mais que ce ſentiment fut loin de la faibleſſe !
Ce n'était point, Egine, un feu tumultueux,
De mes ſens enchantés enfant impétueux ;
Je ne reconnus point cette brûlante flamme
Que le ſeul Philoctete a fait naître en mon ame ;
Et qui ſur mon eſprit répandant ſon poiſon,
De ſon charme fatal a ſéduit ma raiſon.
Je ſentais pour Oedipe une amitié ſévère,
Oedipe eſt vertueux, ſa vertu m'était chère ;
Mon cœur avec plaiſir le voyait élevé
Au trône des Thébains qu'il avait conſervé.
Cependant ſur ſes pas aux autels entraînée,
Egine, je ſentis dans mon ame étonnée
Des tranſports inconnus que je ne conçus pas ;
Avec horreur enfin je me vis dans ſes bras.
Cet hymen fut conclu ſous un affreux augure :
Egine, je voyais dans une nuit obſcure,
Près d'Oedipe et de moi, je voyais des enfers
Les gouffres éternels à mes pieds entr'ouverts ;
De mon premier époux l'ombre pâle et ſanglante
Dans cet abyme affreux paraiſſait menaçante :
Il me montrait mon fils, ce fils qui dans mon flanc
Avait été formé de ſon malheureux ſang ;

Ce fils dont ma pieufe et barbare injuftice
Avait fait à nos dieux un fecret facrifice :
De les fuivre tous deux ils femblaient m'ordonner:
Tous deux dans le Tartare ils femblaient m'entraîner.
De fentimens confus mon ame poffédée,
Se préfentait toujours cette effroyable idée;
Et Philoctete encor trop préfent dans mon cœur,
De ce trouble fatal augmentait la terreur.

EGINE.

J'entends du bruit, on vient, je le vois qui s'avance.

JOCASTE.

C'eft lui-même : je tremble : évitons fa préfence.

SCENE III.

JOCASTE, PHILOCTETE.

PHILOCTETE.

Ne fuyez point, Madame, et ceffez de trembler;
Ofez me voir, ofez m'entendre et me parler.
Ne craignez point ici que mes jaloufes larmes
De votre hymen heureux troublent les nouveaux charmes:
N'attendez point de moi des reproches honteux,
Ni de lâches foupirs indignes de tous deux.
Je ne vous tiendrai point de ces difcours vulgaires,
Que dicte la molleffe aux amans ordinaires.
Un cœur qui vous chérit, et, s'il faut dire plus,
S'il vous fouvient des nœuds que vous avez rompus,

Un cœur pour qui le vôtre avait quelque tendreſſe,
N'a point appris de vous à montrer de faibleſſe.

JOCASTE.

De pareils ſentimens n'appartenaient qu'à nous;
J'en dois donner l'exemple, ou le prendre de vous
Si Jocaſte avec vous n'a pu ſe voir unie,
Il eſt juſte avant tout qu'elle s'en juſtifie.
Je vous aimais, Seigneur : une ſuprême loi
Toujours malgré moi-même a diſpoſé de moi.
Et du Sphinx et des dieux la fureur trop connue
Sans doute à votre oreille eſt déjà parvenue;
Vous ſavez quels fléaux ont éclaté ſur nous,
Et qu'Oedipe. . . .

PHILOCTETE.

Je ſais qu'Oedipe eſt votre époux ;
Je ſais qu'il en eſt digne : et malgré ſa jeuneſſe,
L'empire des Thébains ſauvé par ſa ſageſſe,
Ses exploits, ſes vertus, et ſur-tout votre choix,
Ont mis cet heureux prince au rang des plus grands rois.
Ah ! pourquoi la fortune à me nuire conſtante,
Emportait-elle ailleurs ma valeur imprudente ?
Si le vainqueur du Sphinx devait vous conquérir,
Fallait-il loin de vous ne chercher qu'à périr ?
Je n'aurais point percé les ténèbres frivoles
D'un vain ſens déguiſé ſous d'obſcures paroles ;
Ce bras, que votre aſpect eût encore animé,
A vaincre avec le fer était accoutumé :

Du monſtre à vos genoux j'euſſe apporté la tête.
D'un autre cependant Jocaſte eſt la conquête !
Un autre a pu jouir de cet excès d'honneur !

JOCASTE.

Vous ne connaiſſez pas quel eſt votre malheur.

PHILOCTETE.

Je perds Alcide et vous : qu'aurais-je à craindre encore ?

JOCASTE.

Vous êtes en des lieux qu'un dieu vengeur abhorre ;
Un feu contagieux annonce ſon courroux :
Et le ſang de Laïus eſt retombé ſur nous.
Du ciel qui nous pourſuit la juſtice outragée
Venge ainſi de ce roi la cendre négligée ;
On doit ſur nos autels immoler l'aſſaſſin ;
On le cherche, on vous nomme, on vous accuſe enfin.

PHILOCTETE.

Madame, je me tais ; une pareille offenſe
Etonne mon courage et me force au ſilence.
Qui ? moi de tels forfaits ! moi des aſſaſſinats !
Et que de votre époux. . . Vous ne le croyez pas.

JOCASTE.

Non, je ne le crois point : et c'eſt vous faire injure
Que daigner un moment combattre l'impoſture.
Votre cœur m'eſt connu, vous avez eu ma foi,
Et vous ne pouvez point être indigne de moi.
Oubliez ces Thébains que les dieux abandonnent,
Trop dignes de périr depuis qu'ils vous ſoupçonnent.

Fuyez-moi, c'en eſt fait; nous nous aimions en vain ;
Les dieux vous réſervaient un plus noble deſtin ;
Vous étiez né pour eux : leur ſageſſe profonde
N'a pu fixer dans Thèbe un bras utile au monde,
Ni ſouffrir que l'amour, rempliſſant ce grand cœur,
Enchaînât près de moi votre obſcure valeur.
Non, d'un lien charmant le ſoin tendre et timide
Ne doit point occuper le ſucceſſeur d'Alcide ;
De toutes vos vertus comptable à leurs beſoins,
Ce n'eſt qu'aux malheureux que vous devez vos ſoins.
Déjà de tous côtés les tyrans reparaiſſent ;
Hercule eſt ſous la tombe, et les monſtres renaiſſent :
Allez, libre des feux dont vous fûtes épris,
Partez, rendez Hercule à l'univers ſurpris.
Seigneur, mon époux vient, ſouffrez que je vous laiſſe :
Non que mon cœur troublé redoute ſa faibleſſe,
Mais j'aurais trop peut-être à rougir devant vous,
Puiſque je vous aimais et qu'il eſt mon époux.

SCENE IV.

OEDIPE, PHILOCTETE, ARASPE.

OEDIPE.

ARASPE, c'eſt donc là le prince Philoctete ?

PHILOCTETE.

Oui, c'eſt lui qu'en ces murs un ſort aveugle jette,
Et que le ciel encor, à ſa perte animé,
A ſouffrir des affronts n'a point accoutumé.

Je ſais de quels forfaits on veut noircir ma vie,
Seigneur, n'attendez pas que je m'en juſtifie;
J'ai pour vous trop d'eſtime : et je ne penſe pas
Que vous puiſſiez deſcendre à des ſoupçons ſi bas.
Si ſur les mêmes pas nous marchons l'un et l'autre,
Ma gloire d'aſſez près eſt unie à la vôtre.
Théſée, Hercule et moi, nous vous avons montré
Le chemin de la gloire où vous êtes entré.
Ne déshonorez point par une calomnie
La ſplendeur de ces noms où votre nom s'allie;
Et ſoutenez ſur-tout par un trait généreux, (*e*)
L'honneur que vous avez d'être placé près d'eux.

OEDIPE.

Etre utile aux mortels, et ſauver cet empire,
Voilà, Seigneur, voilà l'honneur ſeul où j'aſpire,
Et ce que m'ont appris en ces extrémités
Les héros que j'admire et que vous imitez.
Certes je ne veux point vous imputer un crime :
Si le ciel m'eût laiſſé le choix de la victime,
Je n'aurais immolé de victime que moi :
Mourir pour ſon pays, c'eſt le devoir d'un roi :
C'eſt un honneur trop grand pour le céder à d'autres.
J'aurais donné mes jours et défendu les vôtres,
J'aurais ſauvé mon peuple une ſeconde fois;
Mais, Seigneur, je n'ai point la liberté du choix.
C'eſt un ſang criminel que nous devons répandre :
Vous êtes accuſé, ſongez à vous défendre,

Paraiſſez

Paraiſſez innocent; il me ſera bien doux
D'honorer dans ma cour un héros tel que vous :
Et je me tiens heureux, s'il faut que je vous traite
Non comme un accuſé, mais comme Philoctete.

PHILOCTETE.

Je veux bien l'avouer; ſur la foi de mon nom,
J'avais oſé me croire au-deſſus du ſoupçon.
Cette main qu'on accuſe, au défaut du tonnerre,
D'infames aſſaſſins a délivré la terre ;
Hercule à les dompter avait inſtruit mon bras,
Seigneur, qui les punit, ne les imite pas.

OEDIPE.

Ah ! je ne penſe point qu'aux exploits conſacrées
Vos mains par des forfaits ſe ſoient déshonorées,
Seigneur, et ſi Laïus eſt tombé ſous vos coups,
Sans doute avec honneur il expira ſous vous;
Vous ne l'avez vaincu qu'en guerrier magnanime :
Je vous rends trop juſtice.

PHILOCTETE.

Eh ! quel ſerait mon crime ?
Si ce fer chez les morts eût fait tomber Laïus,
Ce n'eût été pour moi qu'un triomphe de plus.
Un roi pour ſes ſujets eſt un dieu qu'on révère ;
Pour Hercule et pour moi c'eſt un homme ordinaire.
J'ai défendu des rois : et vous devez ſonger
Que j'ai pu les combattre, ayant pu les venger.

OEDIPE.

Je connais Philoctete à ces illuftres marques :
Des guerriers comme vous font égaux aux monarques;
Je le fais : cependant, Prince, n'en doutez pas,
Le vainqueur de Laïus eft digne du trépas ;
Sa tête répondra des malheurs de l'empire,
Et vous. . . .

PHILOCTETE.

Ce n'eft point moi : ce mot doit vous fuffire.
Seigneur, fi c'était moi, j'en ferais vanité ;
En vous parlant ainfi je dois être écouté.
C'eft aux hommes communs, aux ames ordinaires
A fe juftifier par des moyens vulgaires ;
Mais un prince, un guerrier, tel que vous, tel que moi, (4)
Quand il a dit un mot, en eft cru fur fa foi.
Du meurtre de Laïus Oedipe me foupçonne!
Ah! ce n'eft point à vous d'en accufer perfonne ;
Son fceptre et fon époufe ont paffé dans vos bras ;
C'eft vous qui recueillez le fruit de fon trépas.
Ce n'eft pas moi, fur-tout, de qui l'heureufe audace
Difputa fa dépouille et demanda fa place.
Le trône eft un objet qui n'a pu me tenter :
Hercule à ce haut rang dédaignait de monter.
Toujours libre avec lui, fans fujets et fans maître,
J'ai fait des fouverains, et n'ai point voulu l'être.
Mais c'eft trop me défendre et trop m'humilier ;
La vertu s'avilit à fe juftifier.

OEDIPE.

Votre vertu m'eſt chère, et votre orgueil m'offenſe ;
On vous jugera, Prince, et ſi votre innocence
De l'équité des lois n'a rien à redouter,
Avec plus de ſplendeur elle en doit éclater.
Demeurez parmi nous. . . .

PHILOCTETE.

J'y reſterai ſans doute :
Il y va de ma gloire, et le ciel qui m'écoute
Ne me verra partir que vengé de l'affront
Dont vos ſoupçons honteux ont fait rougir mon front.

SCENE V.

OEDIPE, ARASPE. (*f*)

OEDIPE.

Je l'avouerai, j'ai peine à le croire coupable.
D'un cœur tel que le ſien l'audace inébranlable
Ne ſait point s'abaiſſer à des déguiſemens :
Le menſonge n'a point de ſi hauts ſentimens.
Je ne puis voir en lui cette baſſeſſe infame.
Je te dirai bien plus ; je rougiſſais dans l'ame
De me voir obligé d'accuſer ce grand cœur :
Je me plaignais à moi de mon trop de rigueur.
Néceſſité cruelle attachée à l'empire !
Dans le cœur des humains les rois ne peuvent lire,
Souvent ſur l'innocence ils font tomber leurs coups,
Et nous ſommes, Araſpe, injuſtes malgré nous.

Mais que Phorbas eſt lent pour mon impatience!
C'eſt ſur lui ſeul enfin que j'ai quelque eſpérance;
Car les dieux irrités ne nous répondent plus;
Ils ont par leur ſilence expliqué leurs refus.

ARASPE.

Tandis que par vos ſoins vous pouvez tout apprendre,
Quel beſoin que le ciel ici ſe faſſe entendre?
Ces dieux dont le pontife a promis le ſecours,
Dans leurs temples, Seigneur, n'habitent pas toujours:
On ne voit point leur bras ſi prodigue en miracles:
Ces antres, ces trépieds qui rendent leurs oracles,
Ces organes d'airain que nos mains ont formés,
Toujours d'un ſouffle pur ne ſont pas animés.
Ne nous endormons point ſur la foi de leurs prêtres;
Au pied du ſanctuaire il eſt ſouvent des traîtres,
Qui, nous aſſerviſſant ſous un pouvoir ſacré,
Font parler les deſtins, les font taire à leur gré.
Voyez, examinez avec un ſoin extrême
Philoctete, Phorbas, et Jocaſte elle-même.
Ne nous fions qu'à nous; voyons tout par nos yeux,
Ce ſont-là nos trépieds, nos oracles, nos dieux.

OEDIPE.

Serait-il dans le temple un cœur aſſez perfide?....
Non, ſi le ciel enfin de nos deſtins décide,
On ne le verra point mettre en d'indignes mains
Le dépôt précieux du ſalut des Thébains.
Je vais, je vais moi-même, accuſant leur ſilence,
Par mes vœux redoublés fléchir leur inclémence.

Toi, ſi pour me ſervir tu montres quelque ardeur,
De Phorbas que j'attends cours hâter la lenteur :
Dans l'état déplorable où tu vois que nous ſommes,
Je veux interroger et les dieux et les hommes.

Fin du ſecond acte.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

JOCASTE, EGINE.

JOCASTE.

OUI j'attends Philoctete, et je veux qu'en ces lieux
Pour la dernière fois il paraiffe à mes yeux.

EGINE.

Madame, vous favez jufqu'à quelle infolence
Le peuple a de fes cris fait monter la licence.
Ces Thébains, que la mort affiége à tout moment,
N'attendent leur falut que de fon châtiment;
Vieillards, femmes, enfans, que leur malheur accable,
Tous font intéreffés à le trouver coupable.
Vous entendez d'ici leurs cris féditieux,
Ils demandent fon fang de la part de nos dieux.
Pourrez-vous réfifter à tant de violence ?
Pourrez-vous le fervir et prendre fa défenfe ?

JOCASTE.

Moi ! fi je la prendrai ? duffent tous les Thébains
Porter jufque fur moi leurs parricides mains,
Sous ces murs tout fumans duffé-je être écrafée,
Je ne trahirai point l'innocence accufée.
Mais une jufte crainte occupe mes efprits :
Mon cœur de ce héros fut autrefois épris ;

On le fait; on dira que je lui facrifie
Ma gloire, mes époux, mes dieux et ma patrie;
Que mon cœur brûle encore.

EGINE.

Ah! calmez cet effroi;
Cet amour malheureux n'eut de témoin que moi,
Et jamais. . . .

JOCASTE.

Que dis-tu? crois-tu qu'une princeffe
Puiffe jamais cacher fa haine ou fa tendreffe?
Des courtifans fur nous les inquiets regards
Avec avidité tombent de toutes parts;
A travers les refpects, leurs trompeufes foupleffes
Pénètrent dans nos cœurs et cherchent nos faibleffes;
A leur malignité rien n'échappe et ne fuit;
Un feul mot, un foupir, un coup d'œil nous trahit;
Tout parle contre nous, jufqu'à notre filence:
Et quand leur artifice et leur perfévérance
Ont enfin, malgré nous, arraché nos fecrets;
Alors avec éclat leurs difcours indifcrets,
Portant fur notre vie une trifte lumière,
Vont de nos paffions remplir la terre entière.

EGINE.

Eh! qu'avez-vous, Madame, à craindre de leurs coups?
Quels regards fi perçans font dangereux pour vous?
Quel fecret pénétré peut flétrir votre gloire?
Si l'on fait votre amour, on fait votre victoire:
On fait que la vertu fut toujours votre appui.

JOCASTE.

Et c'eſt cette vertu qui me trouble aujourd'hui.
Peut-être, à m'accuſer toujours prompte et ſévère,
Je porte ſur moi-même un regard trop auſtère ;
Peut-être je me juge avec trop de rigueur ;
Mais enfin Philoctete a régné ſur mon cœur :
Dans ce cœur malheureux ſon image eſt tracée,
La vertu ni le temps ne l'ont point effacée :
Que dis-je ? Je ne ſais, quand je ſauve ſes jours,
Si la ſeule équité m'appelle à ſon ſecours ;
Ma pitié me paraît trop ſenſible et trop tendre ;
Je ſens trembler mon bras tout prêt à le défendre ;
Je me reproche enfin mes bontés et mes ſoins ;
Je le ſervirais mieux, ſi je l'euſſe aimé moins.

EGINE.

Mais voulez-vous qu'il parte ?

JOCASTE.

Oui, je le veux ſans doute :
C'eſt ma ſeule eſpérance ; et pour peu qu'il m'écoute,
Pour peu que ma prière ait ſur lui de pouvoir,
Il faut qu'il ſe prépare à ne me plus revoir.
De ces funeſtes lieux qu'il s'écarte, qu'il fuie,
Qu'il ſauve en s'éloignant et ma gloire et ſa vie.
Mais qui peut l'arrêter ? il devrait être ici ;
Chère Egine, va, cours.

SCENE II.

SCENE II.

JOCASTE, PHILOCTETE, EGINE.

JOCASTE.

Ah ! Prince, vous voici.
Dans le mortel effroi dont mon ame est émue,
Je ne m'excuse point de chercher votre vue ;
Mon devoir, il est vrai, m'ordonne de vous fuir, (g)
Je dois vous oublier, et non pas vous trahir ;
Je crois que vous savez le sort qu'on vous apprête.

PHILOCTETE.

Un vain peuple en tumulte a demandé ma tête :
Il souffre, il est injuste, il faut lui pardonner.

JOCASTE.

Gardez à ses fureurs de vous abandonner.
Partez, de votre sort vous êtes encor maître ;
Mais ce moment, Seigneur, est le dernier peut être
Où je puis vous sauver d'un indigne trépas.
Fuyez, et loin de moi précipitant vos pas,
Pour prix de votre vie heureusement sauvée,
Oubliez que c'est moi qui vous l'ai conservée.

PHILOCTETE.

Daignez montrer, Madame, à mon cœur agité
Moins de compassion et plus de fermeté ;
Préférez comme moi mon honneur à ma vie,
Commandez que je meure, et non pas que je fuie ;

Et ne me forcez point, quand je ſuis innocent,
A devenir coupable en vous obéiſſant.
Des biens que m'a ravis la colère céleſte,
Ma gloire, mon honneur eſt le ſeul qui me reſte;
Ne m'ôtez pas ce bien dont je ſuis ſi jaloux,
Et ne m'ordonnez pas d'être indigne de vous.
J'ai vécu, j'ai rempli ma triſte deſtinée,
Madame, à votre époux ma parole eſt donnée;
Quelque indigne ſoupçon qu'il ait conçu de moi,
Je ne ſais point encor comme on manque de foi.

JOCASTE.

Seigneur, au nom des dieux! au nom de cette flamme,
Dont la triſte Jocaſte avait touché votre ame,
Si d'une ſi parfaite et ſi tendre amitié
Vous conſervez encore un reſte de pitié,
Enfin s'il vous ſouvient, que, promis l'un à l'autre,
Autrefois mon bonheur a dépendu du vôtre;
Daignez ſauver des jours de gloire environnés,
Des jours à qui les miens ont été deſtinés.

PHILOCTETE.

Je vous les conſacrai: je veux que leur carrière
De vous, de vos vertus, ſoit digne toute entière.
J'ai vécu loin de vous, mais mon ſort eſt trop beau
Si j'emporte en mourant votre eſtime au tombeau.
Qui ſait même, qui ſait, ſi d'un regard propice
Le ciel ne verra point ce ſanglant ſacrifice?
Qui ſait ſi ſa clémence, au ſein de vos Etats,
Pour m'immoler à vous, n'a point conduit mes pas?

Peut-être il me devait cette grâce infinie,
De conserver vos jours aux dépens de ma vie :
Peut-être d'un sang pur il peut se contenter,
Et le mien vaut du moins qu'il daigne l'accepter.

SCENE III.

OEDIPE, JOCASTE, PHILOCTETE, EGINE, ARASPE, Suite.

OEDIPE.

PRINCE, ne craignez point l'impétueux caprice
D'un peuple dont la voix presse votre supplice ;
J'ai calmé son tumulte, et même contre lui
Je vous viens, s'il le faut, présenter mon appui.
On vous a soupçonné, le peuple a dû le faire.
Moi qui ne juge point ainsi que le vulgaire,
Je voudrais que perçant un nuage odieux,
Déjà votre innocence éclatât à leurs yeux.
Mon esprit incertain, que rien n'a pu résoudre,
N'ose vous condamner, mais ne peut vous absoudre.
C'est au ciel, que j'implore, à me déterminer.
Ce ciel enfin s'apaise, il veut nous pardonner,
Et bientôt, retirant la main qui nous opprime,
Par la voix du grand prêtre il nomme la victime ;
Et je laisse à nos dieux plus éclairés que nous,
Le soin de décider entre mon peuple et vous.

PHILOCTETE.

Votre équité, Seigneur, eſt inflexible et pure ; (*h*)
Mais l'extrême juſtice eſt une extrême injure :
Il n'en faut pas toujours écouter la rigueur.
Des lois que nous ſuivons la première eſt l'honneur.
Je me ſuis vu réduit à l'affront de répondre
A de vils délateurs que j'ai trop ſu confondre.
Ah ! ſans vous abaiſſer à cet indigne ſoin,
Seigneur, il ſuffiſait de moi ſeul pour témoin :
C'était, c'était aſſez d'examiner ma vie,
Hercule appui des dieux, et vainqueur de l'Aſie,
Les monſtres, les tyrans qu'il m'apprit à dompter,
Ce ſont-là les témoins qu'il me faut confronter.
De vos dieux cependant interrogez l'organe :
Nous apprendrons de lui ſi leur voix me condamne.
Je n'ai pas beſoin d'eux, et j'attends leur arrêt
Par pitié pour ce peuple, et non par intérêt.

SCENE IV.

OEDIPE, JOCASTE, LE GRAND PRETRE, ARASPE, PHILOCTETE, EGINE, Suite, LE CHOEUR.

OEDIPE.

Eh bien, les dieux touchés des vœux qu'on leur adreſſe,
Suſpendent-ils enfin leur fureur vengereſſe ?
Quelle main parricide a pu les offenſer ?

PHILOCTETE.

Parlez, quel eſt le ſang que nous devons verſer ?

LE GRAND PRETRE.

Fatal préfent du ciel! Science malheureufe!
Qu'aux mortels curieux vous êtes dangereufe!
Plût aux cruels deftins, qui pour moi font ouverts,
Que d'un voile éternel mes yeux fuffent couverts!

PHILOCTETE.

Eh bien que venez-vous annoncer de finiftre?

OEDIPE.

D'une haine éternelle êtes-vous le miniftre?

PHILOCTETE.

Ne craignez rien.

OEDIPE.

Les dieux veulent-ils mon trépas?

LE GRAND PRETRE.

(*à Oedipe.*)

Ah! fi vous m'en croyez, ne m'interrogez pas.

OEDIPE.

Quel que foit le deftin que le ciel nous annonce,
Le falut des Thébains dépend de fa réponfe.

PHILOCTETE.

Parlez.

OEDIPE.

Ayez pitié de tant de malheureux;
Songez qu'Oedipe...

LE GRAND PRETRE.

Oedipe eft plus à plaindre qu'eux.

PREMIER PERSONNAGE DU CHOEUR.

Oedipe a pour ſon peuple une amour paternelle ;
Nous joignons à ſa voix notre plainte éternelle ;
Vous à qui le ciel parle, entendez nos clameurs.

DEUXIEME PERSONNAGE DU CHOEUR.

Nous mourons, ſauvez-nous, détournez ſes fureurs ;
Nommez cet aſſaſſin, ce monſtre, ce perfide.

PREMIER PERSONNAGE DU CHOEUR.

Nos bras vont dans ſon ſang laver ſon parricide.

LE GRAND PRETRE.

Peuples infortunés, que me demandez-vous?

PREMIER PERSONNAGE DU CHOEUR.

Dites un mot, il meurt, et vous nous ſauvez tous.

LE GRAND PRETRE.

Quand vous ſerez inſtruits du deſtin qui l'accable,
Vous frémirez d'horreur au ſeul nom du coupable.
Le Dieu qui par ma voix vous parle en ce moment,
Commande que l'exil ſoit ſon ſeul châtiment ;
Mais bientôt éprouvant un déſeſpoir funeſte,
Ses mains ajouteront à la rigueur céleſte.
De ſon ſupplice affreux vos yeux ſeront ſurpris,
Et vous croirez vos jours trop payés à ce prix.

OEDIPE.

Obéiſſez.

PHILOCTETE.

Parlez.

OEDIPE.

C'eſt trop de réſiſtance.

LE GRAND PRETRE.

(*à Oedipe.*)

C'eſt vous qui me forcez à rompre le ſilence.

OEDIPE.

Que ces retardemens allument mon courroux!

LE GRAND PRETRE.

Vous le voulez... eh bien... c'eſt...

OEDIPE.

Achève : qui?

LE GRAND PRETRE.

Vous.

OEDIPE.

Moi?

LE GRAND PRETRE.

Vous, malheureux Prince.

DEUXIEME PERSONNAGE DU CHOEUR.

Ah! que viens-je d'entendre?

JOCASTE.

Interprète des dieux, qu'oſez-vous nous apprendre?

(*à Oedipe.*)

Qui vous! de mon époux vous feriez l'aſſaſſin?
Vous à qui j'ai donné ſa couronne et ma main?
Non, Seigneur, non : des dieux l'oracle nous abuſe;
Votre vertu dément la voix qui vous accuſe.

PREMIER PERSONNAGE DU CHOEUR.

O Ciel, dont le pouvoir préſide à notre ſort,
Nommez une autre tête, ou rendez-nous la mort.

PHILOCTETE.

N'attendez point, Seigneur, outrage pour outrage;
Je ne tirerai point un indigne avantage
Du revers inoui qui vous presse à mes yeux;
Je vous crois innocent malgré la voix des dieux.
Je vous rends la justice enfin qui vous est due,
Et que ce peuple et vous ne m'avez point rendue.
Contre vos ennemis je vous offre mon bras; (*i*)
Entre un pontife et vous je ne balance pas.
Un prêtre, quel qu'il soit, quelque dieu qui l'inspire,
Doit prier pour ses rois, et non pas les maudire.

OEDIPE.

Quel excès de vertu! mais quel comble d'horreur!
L'un parle en demi-dieu, l'autre en prêtre imposteur.
(*au grand prêtre.*)
Voilà donc des autels quel est le privilége!
Grâce à l'impunité, ta bouche sacrilége,
Pour accuser ton roi d'un forfait odieux,
Abuse insolemment du commerce des dieux!
Tu crois que mon courroux doit respecter encore
Le ministère saint que ta main déshonore.
Traître, aux pieds des autels il faudrait t'immoler,
A l'aspect de tes dieux que ta voix fait parler.

LE GRAND PRETRE.

Ma vie est en vos mains, vous en êtes le maître:
Profitez des momens que vous avez à l'être.
Aujourd'hui votre arrêt vous sera prononcé. (5)
Tremblez, malheureux Roi, votre règne est passé.

Une invisible main suspend sur votre tête
Le glaive menaçant que la vengeance apprête.
Bientôt, de vos forfaits vous-même épouvanté,
Fuyant loin de ce trône où vous êtes monté,
Privé des feux sacrés et des eaux salutaires, (6)
Remplissant de vos cris les antres solitaires,
Par tout d'un dieu vengeur vous sentirez les coups :
Vous chercherez la mort, la mort fuira de vous.
Le ciel, ce ciel témoin de tant d'objets funèbres,
N'aura plus pour vos yeux que d'horribles ténèbres :
Au crime, au châtiment malgré vous destiné,
Vous seriez trop heureux de n'être jamais né.

OEDIPE.

J'ai forcé jusqu'ici ma colère à t'entendre ;
Si ton sang méritait qu'on daignât le répandre,
De ton juste trépas mes regards satisfaits
De ta prédiction préviendraient les effets.
Va, fuis, n'excite plus le transport qui m'agite,
Et respecte un courroux que ta présence irrite ;
Fuis, d'un mensonge indigne abominable auteur.

LE GRAND PRETRE.

Vous me traitez toujours de traître et d'imposteur ;
Votre père autrefois me croyait plus sincère.

OEDIPE.

Arrête : que dis-tu ? qui ? Polybe mon père. . . .

LE GRAND PRETRE.

Vous apprendrez trop tôt votre funeste sort ;

Ce jour va vous donner la naiſſance et la mort.
Vos deſtins ſont comblés, vous allez vous connaître.
Malheureux ! ſavez-vous quel ſang vous donna l'être ?
Entouré de forfaits à vous ſeul réſervés,
Savez-vous ſeulement avec qui vous vivez ?
O Corinthe ! ô Phocide ! exécrable hyménée !
Je vois naître une race impie, infortunée,
Digne de ſa naiſſance, et de qui la fureur
Remplira l'univers d'épouvante et d'horreur.
Sortons.

SCENE V.

OEDIPE, PHILOCTETE, JOCASTE.

OEDIPE.

Ces derniers mots me rendent immobile :
Je ne ſais où je ſuis, ma fureur eſt tranquille :
Il me ſemble qu'un dieu deſcendu parmi nous,
Maître de mes tranſports enchaîne mon courroux ;
Et prêtant au pontife une force divine,
Par ſa terrible voix m'annonce ma ruine.

PHILOCTETE. (*k*)

Si vous n'aviez, Seigneur, à craindre que des rois,
Philoctete avec vous combattrait ſous vos lois ;
Mais un prêtre eſt ici d'autant plus redoutable,
Qu'il vous perce à nos yeux par un trait reſpectable.
Fortement appuyé ſur des oracles vains,
Un pontife eſt ſouvent terrible aux ſouverains,

Et dans ſon zèle aveugle un peuple opiniâtre,
De ſes liens ſacrés imbécille idolâtre,
Foulant par piété les plus ſaintes des lois,
Croit honorer les dieux en trahiſſant ſes rois ;
Sur-tout, quand l'intérêt, père de la licence,
Vient de leur zèle impie enhardir l'inſolence.

OEDIPE.

Ah ! Seigneur, vos vertus redoublent mes douleurs ;
La grandeur de votre ame égale mes malheurs ;
Accablé ſous le poids du ſoin qui me dévore,
Vouloir me ſoulager, c'eſt m'accabler encore.
Quelle plaintive voix crie au fond de mon cœur !
Quel crime ai-je commis ? Eſt-il vrai, Dieu vengeur ?

JOCASTE.

Seigneur, c'en eſt aſſez, ne parlons plus de crime ;
A ce peuple expirant il faut une victime ;
Il faut ſauver l'Etat, et c'eſt trop différer.
Epouſe de Laïus, c'eſt à moi d'expirer ;
C'eſt à moi de chercher ſur l'infernale rive
D'un malheureux époux l'ombre errante et plaintive.
De ſes manes ſanglans j'apaiſerai les cris ;
J'irai... Puiſſent les dieux ſatisfaits à ce prix,
Contens de mon trépas, n'en point exiger d'autre ;
Et que mon ſang verſé puiſſe épargner le vôtre !

OEDIPE.

Vous mourir ! vous, Madame ! ah ! n'eſt-ce point aſſez,
De tant de maux affreux ſur ma tête amaſſés ?

Quittez, Reine, quittez ce langage terrible;
Le ſort de votre époux eſt déjà trop horrible,
Sans que de nouveaux traits venant me déchirer,
Vous me donniez encor votre mort à pleurer.
Suivez mes pas, rentrons; il faut que j'éclairciſſe
Un ſoupçon que je forme avec trop de juſtice.
Venez.

JOCASTE.

Comment, Seigneur, vous pourriez...

OEDIPE.

Suivez-moi,
Et venez diſſiper ou combler mon effroi.

Fin du troiſième acte.

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

OEDIPE, JOCASTE.

OEDIPE.

Non, quoi que vous diſiez, mon ame inquiétée
De ſoupçons importuns n'eſt pas moins agitée.
Le grand prêtre me gêne, et prêt à l'excuſer,
Je commence en ſecret moi-même à m'accuſer.
Sur tout ce qu'il m'a dit, plein d'une horreur extrême,
Je me ſuis en ſecret interrogé moi-même,
Et mille événemens de mon ame effacés
Se ſont offerts en foule à mes eſprits glacés.
Le paſſé m'interdit, et le préſent m'accable,
Je lis dans l'avenir un ſort épouvantable,
Et le crime par-tout ſemble ſuivre mes pas.

JOCASTE.

Et quoi ! votre vertu ne vous raſſure pas ?
N'êtes-vous pas enfin ſûr de votre innocence ?

OEDIPE.

On eſt plus criminel quelquefois qu'on ne penſe.

JOCASTE.

Ah ! d'un prêtre indiſcret dédaignant les fureurs,
Ceſſez de l'excuſer par ces lâches terreurs.

OEDIPE.

Au nom du grand Laïus et du courroux céleste,
Quand Laïus entreprit ce voyage funeste,
Avait-il près de lui des gardes, des soldats ?

JOCASTE.

Je vous l'ai déjà dit, un seul suivait ses pas.

OEDIPE.

Un seul homme ?

JOCASTE.

Ce roi, plus grand que sa fortune, (7)
Dédaignait comme vous une pompe importune :
On ne voyait jamais marcher devant son char
D'un bataillon nombreux le fastueux rempart :
Au milieu des sujets soumis à sa puissance,
Comme il était sans crainte, il marchait sans défense ;
Par l'amour de son peuple il se croyait gardé.

OEDIPE.

O Héros, par le ciel aux mortels accordé,
Des véritables rois exemple auguste et rare !
Oedipe a-t-il sur toi porté sa main barbare ?
Dépeignez-moi du moins ce prince malheureux.

JOCASTE.

Puisque vous rappelez un souvenir fâcheux ;
Malgré le froid des ans, dans sa mâle vieillesse,
Ses yeux brillaient encor du feu de sa jeunesse ;
Son front cicatrisé sous ses cheveux blanchis,
Imprimait le respect aux mortels interdits ;

Et ſi j'oſe, Seigneur, dire ce que j'en penſe,
Laïus eut avec vous aſſez de reſſemblance ;
Et je m'applaudiſſais de retrouver en vous,
Ainſi que les vertus, les traits de mon époux.
Seigneur, qu'a ce diſcours qui doive vous ſurprendre ?

OEDIPE.

J'entrevois des malheurs que je ne puis comprendre :
Je crains que par les dieux le pontife inſpiré
Sur mes deſtins affreux ne ſoit trop éclairé.
Moi, j'aurais maſſacré !... Dieux ! ſerait-il poſſible ?

JOCASTE.

Cet organe des dieux eſt-il donc infaillible ?
Un miniſtère ſaint les attache aux autels :
Ils approchent des dieux ; mais ils ſont des mortels.
Penſez-vous qu'en effet, au gré de leur demande, (8)
Du vol de leurs oiſeaux la vérité dépende ?
Que ſous un fer ſacré des taureaux gémiſſans
Dévoilent l'avenir à leurs regards perçans,
Et que de leurs feſtons ces victimes ornées
Des humains dans leurs flancs portent les deſtinées ?
Non, non : chercher ainſi l'obſcure vérité,
C'eſt uſurper les droits de la Divinité.
Nos prêtres ne ſont point ce qu'un vain peuple penſe ;
Notre crédulité fait toute leur ſcience.

OEDIPE.

Ah Dieux ! s'il était vrai, quel ſerait mon bonheur !

JOCASTE.

Seigneur, il eſt trop vrai, croyez-en ma douleur.

Comme vous autrefois pour eux préoccupée,
Hélas! pour mon malheur je ſuis bien détrompée,
Et le ciel me punit d'avoir trop écouté
D'un oracle impoſteur la fauſſe obſcurité.
Il m'en coûta mon fils. Oracles que j'abhorre,
Sans vos ordres, ſans vous, mon fils vivrait encore.

OEDIPE.

Votre fils! par quels coups l'avez-vous donc perdu?
Quel oracle ſur vous les dieux ont-ils rendu?

JOCASTE.

Apprenez, apprenez, dans ce péril extrême,
Ce que j'aurais voulu me cacher à moi-même;
Et d'un oracle faux ne vous alarmez plus.
Seigneur, vous le ſavez, j'eus un fils de Laïus.
Sur le ſort de mon fils ma tendreſſe inquiète
Conſulta de nos dieux la fameuſe interprète.
Quelle fureur, hélas! de vouloir arracher
Des ſecrets, que le ſort a voulu nous cacher!
Mais enfin j'étais mère, et pleine de faibleſſe
Je me jetai craintive aux pieds de la prêtreſſe;
Voici ſes propres mots, j'ai dû les retenir;
Pardonnez ſi je tremble à ce ſeul ſouvenir.
„ Ton fils tuera ſon père, et ce fils ſacrilége,
„ Inceſte et parricide... O Dieux! acheverai-je?

OEDIPE.

Eh bien, Madame?

JOCASTE.

Enfin, Seigneur, on me prédit,
Que mon fils, que ce monſtre entrerait dans mon lit;

Que je le recevrais, moi, Seigneur, moi sa mère,
Dégouttant dans mes bras du meurtre de son père;
Et que tous deux unis par ces liens affreux,
Je donnerais des fils à mon fils malheureux.
Vous vous troublez, Seigneur, à ce récit funeste;
Vous craignez de m'entendre et d'écouter le reste.

OEDIPE.

Ah! Madame, achevez: dites, que fites-vous
De cet enfant, l'objet du céleste courroux?

JOCASTE.

Je crus les dieux, Seigneur; et saintement cruelle,
J'étouffai pour mon fils mon amour maternelle.
En vain de cet amour l'impérieuse voix
S'opposait à nos dieux, et condamnait leurs lois;
Il fallut dérober cette tendre victime
Au fatal ascendant qui l'entraînait au crime:
Et pensant triompher des horreurs de son sort,
J'ordonnai par pitié qu'on lui donnât la mort.
O pitié criminelle, autant que malheureuse!
O d'un oracle faux obscurité trompeuse!
Quel fruit me revient-il de mes barbares soins?
Mon malheureux époux n'en expira pas moins;
Dans le cours triomphant de ses destins prospères
Il fut assassiné par des mains étrangères:
Ce ne fut point son fils qui lui porta ces coups,
Et j'ai perdu mon fils sans sauver mon époux!
Que cet exemple affreux puisse au moins vous instruire!
Bannissez cet effroi qu'un prêtre vous inspire;

Profitez de ma faute, et calmez vos efprits.

OEDIPE.

Après le grand fecret que vous m'avez appris,
Il eft jufte à mon tour que ma reconnaiffance
Faffe de mes deftins l'horrible confidence.
Lorfque vous aurez fu, par ce trifte entretien,
Le rapport effrayant de votre fort au mien,
Peut-être, ainfi que moi, frémirez-vous de crainte.
Le deftin m'a fait naître au trône de Corinthe,
Cependant de Corinthe et du trône éloigné,
Je vois avec horreur les lieux où je fuis né.
Un jour, ce jour affreux, préfent à ma penfée,
Jette encor la terreur dans mon ame glacée;
Pour la première fois, par un don folennel,
Mes mains jeunes encore enrichiffaient l'autel:
Du temple tout-à-coup les combles s'entr'ouvrirent;
De traits affreux de fang les marbres fe couvrirent;
De l'autel ébranlé par de longs tremblemens,
Une invifible main repouffait mes préfens;
Et les vents, au milieu de la foudre éclatante,
Portèrent jufqu'à moi cette voix effrayante:
" Ne viens plus des lieux faints fouiller la pureté;
" Du nombre des vivans les dieux t'ont rejeté;
" Ils ne reçoivent point tes offrandes impies;
" Va porter tes préfens aux autels des Furies;
" Conjure leurs ferpens prêts à te déchirer;
" Va, ce font-là les dieux que tu dois implorer. "
Tandis qu'à la frayeur j'abandonnais mon ame,

Cette voix m'annonça, le croirez-vous, Madame ?
Tout l'aſſemblage affreux des forfaits inouis,
Dont le ciel autrefois menaça votre fils ;
Me dit que je ſerais l'aſſaſſin de mon père.

JOCASTE.

Ah Dieux !

OEDIPE.

Que je ſerais le mari de ma mère.

JOCASTE.

Où ſuis-je ? Quel démon en uniſſant nos cœurs,
Cher Prince, a pu dans nous raſſembler tant d'horreurs ?

OEDIPE.

Il n'eſt pas encor temps de répandre des larmes,
Vous apprendrez bientôt d'autres ſujets d'alarmes.
Ecoutez-moi, Madame, et vous allez trembler.
Du ſein de ma patrie il fallut m'exiler.
Je craignis que ma main, malgré moi criminelle,
Aux deſtins ennemis ne fût un jour fidelle ;
Et ſuſpect à moi-même, à moi-même odieux,
Ma vertu n'oſa point lutter contre les dieux.
Je m'arrachai des bras d'une mère éplorée ;
Je partis, je courus de contrée en contrée ;
Je déguiſai par-tout ma naiſſance et mon nom :
Un ami, de mes pas fut le ſeul compagnon.
Dans plus d'une aventure, en ce fatal voyage,
Le dieu qui me guidait ſeconda mon courage.
Heureux ſi j'avais pu, dans l'un de ces combats,
Prévenir mon deſtin par un noble trépas !

Mais je ſuis réſervé ſans doute au parricide.
Enfin, je me ſouviens qu'aux champs de la Phocide,
(Et je ne conçois pas par quel enchantement
J'oubliais juſqu'ici ce grand événement ;
La main des dieux ſur moi ſi long-temps ſuſpendue
Semble ôter le bandeau qu'ils mettaient ſur ma vue :)
Dans un chemin étroit, je trouvai deux guerriers
Sur un char éclatant que traînaient deux courſiers.
Il fallut diſputer, dans cet étroit paſſage,
Des vains honneurs du pas le frivole avantage.
J'étais jeune et ſuperbe, et nourri dans un rang,
Où l'on puiſa toujours l'orgueil avec le ſang.
Inconnu, dans le ſein d'une terre étrangère,
Je me croyais encore au trône de mon père ;
Et tous ceux qu'à mes yeux le ſort venait offrir,
Me ſemblaient mes ſujets, et faits pour m'obéir.
Je marche donc vers eux, et ma main furieuſe
Arrête des courſiers la fougue impétueuſe.
Loin du char à l'inſtant ces guerriers élancés
Avec fureur ſur moi fondent à coups preſſés.
La victoire entre nous ne fut point incertaine :
Dieux puiſſans ! je ne ſais ſi c'eſt faveur ou haine,
Mais ſans doute pour moi contre eux vous combattiez,
Et l'un et l'autre enfin tombèrent à mes pieds.
L'un d'eux, il m'en ſouvient, déjà glacé par l'âge,
Couché ſur la pouſſière, obſervait mon viſage ;
Il me tendit les bras, il voulut me parler ;
De ſes yeux expirans je vis des pleurs couler ;

Moi-même en le perçant, je sentis dans mon ame,
Tout vainqueur que j'étais... Vous frémissez, Madame.

JOCASTE.

Seigneur, voici Phorbas, on le conduit ici.

OEDIPE.

Hélas! mon doute affreux va donc être éclairci.

SCENE II.

OEDIPE, JOCASTE, PHORBAS, Suite.

OEDIPE.

Viens, malheureux vieillard, viens, approche... A sa vue,
D'un trouble renaissant je sens mon ame émue;
Un confus souvenir vient encor m'affliger :
Je tremble de le voir et de l'interroger.

PHORBAS.

Eh bien! est-ce aujourd'hui qu'il faut que je périsse?
Grande Reine, avez-vous ordonné mon supplice?
Vous ne fûtes jamais injuste que pour moi.

JOCASTE.

Rassurez-vous, Phorbas, et répondez au roi.

PHORBAS.

Au roi!

JOCASTE.

C'est devant lui que je vous fais paraître.

PHORBAS.

O Dieux! Laïus est mort, et vous êtes mon maître!
Vous, Seigneur?

OEDIPE.

Epargnons les difcours fuperflus :
Tu fus le feul témoin du meurtre de Laïus ;
Tu fus bleffé, dit-on, en voulant le défendre.

PHORBAS.

Seigneur, Laïus eft mort, laiffez en paix fa cendre ;
N'infultez pas du moins au malheureux deftin
D'un fidelle fujet, bleffé de votre main.

OEDIPE.

Je t'ai bleffé ? qui, moi ?

PHORBAS.

Contentez votre envie ;
Achevez de m'ôter une importune vie ;
Seigneur, que votre bras, que les dieux ont trompé,
Verfe un refte de fang qui vous eft échappé ;
Et puifqu'il vous fouvient de ce fentier funefte
Où mon roi. . . .

OEDIPE.

Malheureux ! épargne-moi le refte
J'ai tout fait, je le vois, c'en eft affez. O Dieux !
Enfin après quatre ans vous deffillez mes yeux.

JOCASTE.

Hélas ! il eft donc vrai !

OEDIPE.

Quoi ! c'eft toi que ma rage
Attaqua vers Daulis en cet étroit paffage ?
Oui, c'eft toi : vainement je cherche à m'abufer ;
Tout parle contre moi, tout fert à m'accufer ;

Et mon œil étonné ne peut te méconnaître.

PHORBAS.

Il eſt vrai, ſous vos coups j'ai vu tomber mon maître;
Vous avez fait le crime, et j'en fus ſoupçonné;
J'ai vécu dans les fers, et vous avez régné.

OEDIPE.

Va, bientôt à mon tour je me rendrai juſtice;
Va, laiſſe-moi du moins le ſoin de mon ſupplice:
Laiſſe-moi, ſauve-moi de l'affront douloureux
De voir un innocent que j'ai fait malheureux.

SCENE III.

OEDIPE, JOCASTE.

OEDIPE.

Jocaste..... car enfin la fortune jalouſe
M'interdit à jamais le tendre nom d'épouſe.
Vous voyez mes forfaits: libre de votre foi,
Frappez, délivrez-vous de l'horreur d'être à moi.

JOCASTE.

Hélas!

OEDIPE.

Prenez ce fer, inſtrument de ma rage,
Qu'il vous ſerve aujourd'hui pour un plus juſte uſage;
Plongez-le dans mon ſein.

JOCASTE.

Que faites-vous, Seigneur?
Arrêtez, modérez cette aveugle douleur,

Vivez.

OEDIPE.

Quelle pitié pour moi vous intéresse ?
Je dois mourir.

JOCASTE.

Vivez, c'est moi qui vous en presse ;
Ecoutez ma prière.

OEDIPE.

Ah! je n'écoute rien.
J'ai tué votre époux.

JOCASTE.

Mais vous êtes le mien.

OEDIPE.

Je le suis par le crime.

JOCASTE.

Il est involontaire.

OEDIPE.

N'importe, il est commis.

JOCASTE.

O comble de misère !

OEDIPE.

O trop funeste hymen! ô feux jadis si doux !

JOCASTE.

Ils ne sont point éteints; vous êtes mon époux.

OEDIPE.

Non, je ne le suis plus; et ma main ennemie
N'a que trop bien rompu le saint nœud qui nous lie.

Je remplis ces climats du malheur qui me fuit.
Redoutez-moi, craignez le dieu qui me pourfuit ;
Ma timide vertu ne fert qu'à me confondre,
Et de moi déformais je ne puis plus répondre.
Peut-être de ce dieu partageant le courroux,
L'horreur de mon deftin s'étendrait jufqu'à vous.
Ayez du moins pitié de tant d'autres victimes ;
Frappez, ne craignez rien, vous m'épargnez des crimes.

JOCASTE.

Ne vous accufez point d'un deftin fi cruel ;
Vous êtes malheureux, et non pas criminel.
Dans ce fatal combat que Daulis vous vit rendre,
Vous ignoriez quel fang vos mains allaient répandre ;
Et fans trop rappeler cet affreux fouvenir,
Je ne puis que me plaindre et non pas vous punir,
Vivez. . . .

OEDIPE.

Moi que je vive ! il faut que je vous fuie.
Hélas ! où traînerai-je une mourante vie ?
Sur quels bords malheureux, dans quels triftes climats
Enfevelir l'horreur qui s'attache à mes pas ?
Irai-je, errant encore, et me fuyant moi-même,
Mériter par le meurtre un nouveau diadême ?
Irai-je dans Corinthe, où mon trifte deftin
A des crimes plus grands réferve encor ma main ?
Corinthe ! que jamais ta déteftable rive. . . .

SCENE IV.

OEDIPE, JOCASTE, DIMAS.

DIMAS.

Seigneur, en ce moment, un étranger arrive ;
Il ſe dit de Corinthe, et demande à vous voir.

OEDIPE.

Allons, dans un moment je vais le recevoir.
(*à Jocaſte.*)
Adieu ; que de vos pleurs la ſource ſe diſſipe.
Vous ne reverrez plus l'inconſolable Oedipe :
C'en eſt fait, j'ai régné, vous n'avez plus d'époux ;
En ceſſant d'être roi, je ceſſe d'être à vous.
Je pars : je vais chercher, dans ma douleur mortelle,
Des pays où ma main ne ſoit point criminelle ;
Et vivant loin de vous, ſans Etats, mais en roi,
Juſtifier les pleurs que vous verſez pour moi.

Fin du quatrième acte.

ACTE V.

SCENE PREMIERE.

OEDIPE, ARASPE, DIMAS, Suite.

OEDIPE.

FINISSEZ vos regrets, et retenez vos larmes.
Vous plaignez mon exil, il a pour moi des charmes.
Ma fuite à vos malheurs aſſure un prompt ſecours ;
En perdant votre roi vous conſervez vos jours.
Du ſort de tout ce peuple il eſt temps que j'ordonne.
J'ai ſauvé cet empire en arrivant au trône ;
J'en deſcendrai du moins comme j'y ſuis monté ;
Ma gloire me ſuivra dans mon adverſité.
Mon deſtin fut toujours de vous rendre la vie :
Je quitte mes enfans, mon trône, ma patrie :
Ecoutez-moi du moins pour la dernière fois ;
Puiſqu'il vous faut un roi, conſultez-en mon choix.
Philoctete eſt puiſſant, vertueux, intrépide ;
Un monarque eſt ſon père (*a*), il fut l'ami d'Alcide ;
Que je parte, et qu'il règne. Allez chercher Phorbas,
Qu'il paraiſſe à mes yeux, qu'il ne me craigne pas.
Il faut de mes bontés lui laiſſer quelque marque,
Et quitter mes ſujets et le trône en monarque.
Que l'on faſſe approcher l'étranger devant moi.
Vous, demeurez.

(*a*) Il était fils du roi d'Eubée, aujourd'hui Négrepont.

SCENE II.

OEDIPE, ARASPE, ICARE, Suite.

OEDIPE.

Icare, eſt-ce vous que je vois?
Vous de mes premiers ans ſage dépoſitaire,
Vous, digne favori de Polybe mon père?
Quel ſujet important vous conduit parmi nous?

ICARE.

Seigneur, Polybe eſt mort.

OEDIPE.

Ah! que m'apprenez-vous?
Mon père. . . .

ICARE.

A ſon trépas vous deviez vous attendre.
Dans la nuit du tombeau les ans l'ont fait deſcendre;
Ses jours étaient remplis, il eſt mort à mes yeux.

OEDIPE.

Qu'êtes-vous devenus, oracles de nos dieux!
Vous, qui feſiez trembler ma vertu trop timide,
Vous, qui me prépariez l'horreur d'un parricide?
Mon père eſt chez les morts, et vous m'avez trompé.
Malgré vous dans ſon ſang mes mains n'ont point trempé.
Ainſi de mon erreur eſclave volontaire,
Occupé d'écarter un mal imaginaire,
J'abandonnais ma vie à des malheurs certains,
Trop crédule artiſan de mes triſtes deſtins!

O Ciel ! et quel eſt donc l'excès de ma misère,
Si le trépas des miens me devient néceſſaire ?
Si trouvant dans leur perte un bonheur odieux,
Pour moi la mort d'un père eſt un bienfait des dieux ?
Allons, il faut partir ; il faut que je m'acquitte
Des funèbres tributs que ſa cendre mérite.
Partons. Vous vous taiſez, je vois vos pleurs couler ;
Que ce ſilence....

ICARE.

O Ciel ! oſerai-je parler ?

OEDIPE.

Vous reſte-t-il encor des malheurs à m'apprendre ?

ICARE.

Un moment ſans témoin daignerez-vous m'entendre ?

OEDIPE *à ſa ſuite.*

Allez, retirez-vous. Que va-t-il m'annoncer ?

ICARE.

A Corinthe, Seigneur, il ne faut plus penſer.
Si vous y paraiſſez, votre mort eſt jurée.

OEDIPE.

Eh ! qui de mes Etats me défendrait l'entrée ?

ICARE.

Du ſceptre de Polybe un autre eſt l'héritier.

OEDIPE.

Eſt-ce aſſez ? et ce trait ſera-t-il le dernier ?
Pourſuis, Deſtin, pourſuis, tu ne pourras m'abattre.
Eh bien, j'allais régner ; Icare, allons combattre :

A mes lâches ſujets courons me préſenter.
Parmi ces malheureux prompts à ſe révolter,
Je puis trouver du moins un trépas honorable.
Mourant chez les Thébains, je mourrais en coupable,
Je dois périr en roi. Quels ſont mes ennemis?
Parle, quel étranger ſur mon trône eſt aſſis?

ICARE.

Le gendre de Polybe; et Polybe lui-même,
Sur ſon front en mourant a mis le diadême.
A ſon maître nouveau tout le peuple obéit.

OEDIPE.

Eh quoi! mon père auſſi, mon père me trahit?
De la rebellion mon père eſt le complice?
Il me chaſſe du trône!

ICARE.

Il vous a fait juſtice;
Vous n'étiez point ſon fils.

OEDIPE.

Icare!...

ICARE.

Avec regret
Je révèle en tremblant ce terrible ſecret:
Mais il le faut, Seigneur, et toute la province...

OEDIPE.

Je ne ſuis point ſon fils!

ICARE.

Non, Seigneur; et ce prince

A tout dit en mourant. De ſes remords preſſé,
Pour le ſang de nos rois il vous a renoncé ;
Et moi, de ſon ſecret confident et complice,
Craignant du nouveau roi la ſévère juſtice,
Je venais implorer votre appui dans ces lieux.

OEDIPE.

Je n'étais point ſon fils! et qui ſuis-je? grands Dieux!

ICARE.

Le ciel, qui dans mes mains a remis votre enfance,
D'une profonde nuit couvre votre naiſſance ;
Et je ſais ſeulement, qu'en naiſſant condamné,
Et ſur un mont déſert à périr deſtiné,
La lumière ſans moi vous eût été ravie.

OEDIPE.

Ainſi donc mon malheur commence avec ma vie;
J'étais dès le berceau l'horreur de ma maiſon.
Où tombai-je en vos mains?

ICARE.

Sur le mont Cithéron.

OEDIPE.

Près de Thèbe?

ICARE.

Un thébain, qui ſe dit votre père,
Expoſa votre enfance en ce lieu ſolitaire.
Quelque dieu bienfeſant guida vers vous mes pas;
La pitié me ſaiſit, je vous pris dans mes bras ;
Je ranimai dans vous la chaleur preſque éteinte :
Vous viviez, auſſitôt je vous porte à Corinthe ;

Je vous préfente au prince : admirez votre fort !
Le prince vous adopte au lieu de fon fils mort ;
Et par ce coup adroit, fa politique heureufe
Affermit pour jamais fa puiffance douteufe.
Sous le nom de fon fils, vous fûtes élevé
Par cette même main qui vous avait fauvé.
Mais le trône en effet n'était point votre place,
L'intérêt vous y mit, le remords vous en chaffe.

OEDIPE.

O vous, qui préfidez aux fortunes des rois,
Dieux! faut-il en un jour m'accabler tant de fois?
Et préparant vos coups par vos trompeurs oracles,
Contre un faible mortel épuifer les miracles?
Mais ce vieillard, Ami, de qui tu m'as reçu,
Depuis ce temps fatal ne l'as-tu jamais vu?

ICARE.

Jamais ; et le trépas vous a ravi, peut-être,
Le feul qui vous eût dit quel fang vous a fait naître :
Mais long-temps de fes traits mon efprit occupé,
De fon image encore eft tellement frappé
Que je le connaîtrais s'il venait à paraître.

OEDIPE.

Malheureux! eh pourquoi chercher à le connaître?
Je devrais bien plutôt, d'accord avec les dieux,
Chérir l'heureux bandeau qui me couvre les yeux.
J'entrevois mon deftin : ces recherches cruelles
Ne me découvriront que des horreurs nouvelles.

Je le ſais ; mais malgré les maux que je prévoi
Un déſir curieux m'entraîne loin de moi.
Je ne puis demeurer dans cette incertitude ;
Le doute en mon malheur eſt un tourment trop rude ;
J'abhorre le flambeau dont je veux m'éclairer ;
Je crains de me connaître et ne puis m'ignorer.

SCENE III.

OEDIPE, ICARE, PHORBAS.

OEDIPE.

Ah ! Phorbas, approchez !

ICARE.

Ma ſurpriſe eſt extrême :
Plus je le vois, et plus... Ah ! Seigneur, c'eſt lui-même.
C'eſt lui.

PHORBAS *à Icare.*

Pardonnez-moi, ſi vos traits inconnus...

ICARE.

Quoi ! du mont Cithéron ne vous ſouvient-il plus ?

PHORBAS.

Comment ?

ICARE.

Quoi ! cet enfant qu'en mes mains vous remîtes ;
Cet enfant qu'au trépas...

PHORBAS.

Ah, qu'eſt-ce que vous dites ?
Et de quel ſouvenir venez-vous m'accabler ?

ICARE.

Allez, ne craignez rien, ceſſez de vous troubler;
Vous n'avez en ces lieux que des ſujets de joie :

OEDIPE.

Oedipe eſt cet enfant.

PHORBAS.

Que le ciel te foudroie !
Malheureux, qu'as-tu dit ?

ICARE *à Oedipe.*

Seigneur, n'en doutez pas:
Quoi que ce thébain diſe, il vous mit dans mes bras:
Vos deſtins ſont connus, et voilà votre père. . . .

OEDIPE.

O ſort qui me confond! ô comble de misère!
(*à Phorbas.*)
Je ſerais né de vous? le ciel aurait permis
Que votre ſang verſé. . . .

PHORBAS.

Vous n'êtes point mon fils.

OEDIPE.

Eh quoi! n'avez-vous pas expoſé mon enfance?

PHORBAS.

Seigneur, permettez-moi de fuir votre préſence,
Et de vous épargner cet horrible entretien.

OEDIPE.

Phorbas, au nom des dieux, ne me déguiſe rien.

PHORBAS.

Partez, Seigneur, fuyez vos enfans et la reine.

OEDIPE.

Réponds-moi ſeulement, la réſiſtance eſt vaine.
Cet enfant par toi-même à la mort deſtiné,
(*en montrant Icare.*)
Le mis-tu dans ſes bras ?

PHORBAS.

Oui, je le lui donnai.
Que ce jour ne fut-il le dernier de ma vie !

OEDIPE.

Quel était ſon pays ?

PHORBAS.

Thèbe était ſa patrie.

OEDIPE.

Tu n'étais point ſon père ?

PHORBAS.

Hélas ! il était né
D'un ſang plus glorieux et plus infortuné.

OEDIPE.

Quel était-il enfin ?

PHORBAS *ſe jette aux genoux du roi.*

Seigneur, qu'allez-vous faire ?

OEDIPE.

Achève, je le veux.

PHORBAS.

Jocaſte était ſa mère.

ICARE.

Et voilà donc le fruit de mes généreux ſoins ?

PHORBAS.

Qu'avons - nous fait tous deux ?

OEDIPE.

Je n'attendais pas moins.

ICARE.

Seigneur. . . .

OEDIPE.

Sortez, cruels, ſortez de ma préſence ;
De vos affreux bienfaits craignez la récompenſe ;
Fuyez ; à tant d'horreurs par vous ſeuls réſervé,
Je vous punirais trop de m'avoir conſervé.

SCENE IV.

OEDIPE *ſeul.*

Le voilà donc rempli cet oracle exécrable,
Dont ma crainte a preſſé l'effet inévitable ;
Et je me vois enfin, par un mélange affreux,
Inceſte et parricide, et pourtant vertueux.
Miſérable vertu, nom ſtérile et funeſte,
Toi par qui j'ai réglé des jours que je déteſte,
A mon noir aſcendant tu n'as pu réſiſter :
Je tombais dans le piége, en voulant l'éviter.
Un Dieu, plus fort que toi, m'entraînait vers le crime ;
Sous mes pas fugitifs il creuſait un abyme ;
Et j'étais, malgré moi, dans mon aveuglement,
D'un pouvoir inconnu l'eſclave et l'inſtrument.
Voilà tous mes forfaits : je n'en connais point d'autres.
Impitoyables Dieux, mes crimes ſont les vôtres,

Et vous m'en puniffez ! . . . Où fuis-je ? Quelle nuit
Couvre d'un voile affreux la clarté qui nous luit ?
Ces murs font teints de fang ; je vois les Euménides
Secouer leurs flambeaux, vengeurs des parricides.
Le tonnerre en éclats femble fondre fur moi ;
L'enfer s'ouvre. . . O Laïus, ô mon père ! eft-ce toi ?
Je vois, je reconnais la bleffure mortelle
Que te fit dans le flanc cette main criminelle.
Punis-moi, venge-toi d'un monftre détefté,
D'un monftre qui fouilla les flancs qui l'ont porté.
Approche, entraîne-moi dans les demeures fombres,
J'irai de mon fupplice épouvanter les ombres.
Viens, je te fuis.

SCENE V.

OEDIPE, JOCASTE, EGINE, LE CHOEUR.

JOCASTE.

SEIGNEUR, diffipez mon effroi,
Vos redoutables cris font venus jufqu'à moi.

OEDIPE.

Terre, pour m'engloutir entr'ouvre tes abymes.

JOCASTE.

Quel malheur imprévu vous accable ?

OEDIPE.

Mes crimes.

JOCASTE.

Seigneur.

OEDIPE.

Fuyez, Jocaſtc.

JOCASTE.

Ah, trop cruel époux !

OEDIPE.

Malheureuſe ! arrêtez, quel nom prononcez-vous ?
Moi votre époux ! quittez ce titre abominable,
Qui nous rend l'un à l'autre un objet exécrable.

JOCASTE.

Qu'entends-je ?

OEDIPE.

C'en eſt fait, nos deſtins ſont remplis.
Laïus était mon père, et je ſuis votre fils.

(*il ſort.*)

PREMIER PERSONNAGE DU CHOEUR.

O crime !

SECOND PERSONNAGE DU CHOEUR.

O jour affreux ! jour à jamais terrible !

JOCASTE.

Egine, arrache-moi de ce palais horrible.

EGINE.

Hélas !

JOCASTE.

Si tant de maux ont de quoi te toucher,
Si ta main, ſans frémir, peut encor m'approcher,
Aide-moi, ſoutiens-moi, prends pitié de ta reine.

PREMIER PERSONNAGE DU CHOEUR.

Dieux ! eſt-ce donc ainſi que finit votre haine ?
Reprenez, reprenez vos funeſtes bienfaits,
Cruels, il valait mieux nous punir à jamais.

SCENE VI et dernière.

JOCASTE, EGINE, LE GRAND PRETRE, LE CHOEUR.

LE GRAND PRETRE.

Peuples, un calme heureux écarte les tempêtes,
Un ſoleil plus ſerein ſe lève ſur vos têtes ;
Les feux contagieux ne ſont plus allumés ;
Vos tombeaux qui s'ouvraient ſont déjà refermés ;
La mort fuit : et le dieu du ciel et de la terre
Annonce ſes bontés par la voix du tonnerre.

(*ici on entend gronder la foudre, et l'on voit briller les éclairs.*)

JOCASTE.

Quels éclats ! Ciel ! où ſuis-je, et qu'eſt-ce que j'entends?
Barbares !...

LE GRAND PRETRE.

C'en eſt fait, et les dieux ſont contens.
Laïus du ſein des morts ceſſe de vous pourſuivre,
Il vous permet encor de régner et de vivre ;
Le ſang d'Oedipe enfin ſuffit à ſon courroux.

LE CHOEUR.

Dieux !

JOCASTE.

O mon fils ! hélas ! dirai-je mon époux ?
O des noms les plus chers aſſemblage effroyable !
Il eſt donc mort ?

LE GRAND PRETRE.

Il vit, et le ſort qui l'accable
Des morts et des vivans ſemble le ſéparer ;
Il s'eſt privé du jour avant que d'expirer.
Je l'ai vu dans ſes yeux enfoncer cette épée,
Qui du ſang de ſon père avait été trempée ;
Il a rempli ſon ſort, et ce moment fatal
Du ſalut des Thébains eſt le premier ſignal.
Tel eſt l'ordre du ciel, dont la fureur ſe laſſe ;
Comme il veut, aux mortels il fait juſtice ou grâce;
Ses traits ſont épuiſés ſur ce malheureux fils.
Vivez, il vous pardonne.

JOCASTE.

Et moi je me punis.
(*elle ſe frappe.*)
Par un pouvoir affreux réſervée à l'inceſte,
La mort eſt le ſeul bien, le ſeul dieu qui me reſte.
Laïus, reçois mon ſang, je te ſuis chez les morts :
J'ai vécu vertueuſe, et je meurs ſans remords.

LE CHOEUR.

O malheureuſe Reine ! ô deſtin que j'abhorre !

JOCASTE.

Ne plaignez que mon fils puiſqu'il reſpire encore.
Prêtres, et vous Thébains qui fûtes mes ſujets,
Honorez mon bûcher, et ſongez à jamais
Qu'au milieu des horreurs du deſtin qui m'opprime,
J'ai fait rougir les dieux qui m'ont forcée au crime.

Fin du cinquième et dernier acte.

VARIANTES

VARIANTES

DE LA TRAGEDIE D'OEDIPE.

(*a*) ACTE premier, fcène première, dans l'édition de 1719, au lieu des trois premiers vers, on lit :

Eft-ce vous, Philoctete ? en croirai-je mes yeux ?
Quel implacable dieu vous ramène en ces lieux ?
Vous, dans Thèbes, Seigneur ! Eh, qu'y venez-vous faire ?

Ce dernier hémiftiche avertiffait trop clairement de l'inutilité du rôle de *Philoctete*.

(*b*) Voici la fin de cette fcène, telle qu'elle était dans l'édition de 1719.

PHILOCTETE.

Mon trouble dit affez le fujet qui m'amène ;
Tu vois un malheureux que fa faibleffe entraîne,
De ces lieux autrefois par l'amour exilé,
Et par ce même amour aujourd'hui rappelé.

DIMAS.

Vous, Seigneur ! vous pourriez, dans l'ardeur qui vous brûle,
Pour chercher une femme abandonner Hercule ?

PHILOCTETE.

Dimas, Hercule eft mort, et mes fatales mains
Ont mis fur le bûcher le plus grand des humains.
Je rapporte en ces lieux fes flèches invincibles,
Du fils de Jupiter préfens chers et terribles.
Je rapporte fa cendre, et viens à ce héros,
Attendant des autels, élever des tombeaux.
Sa mort de mon trépas devrait être fuivie !
Mais vous favez, grands Dieux, pour qui j'aime la vie.
Dimas, à cet amour fi conftant, fi parfait,
Tu vois trop que Jocafte en doit être l'objet.
Jocafte par un père à fon hymen forcée,
Au trône de Laïus à regret fut placée :

L'amour nous unissait, et cet amour si doux
Etait né dans l'enfance et croissait avec nous.
Tu sais combien alors mes fureurs éclatèrent,
Combien contre Laïus mes plaintes s'emportèrent.
Tout l'Etat ignorant mes sentimens jaloux,
Du nom de politique honorait mon courroux.
Helas ! de cet amour accru dans le silence
Je t'épargnais alors la triste confidence :
Mon cœur qui languissait de mollesse abattu,

. . . .

Je crus que loin des bords où Jocaste respire
Ma raison sur mes sens reprendrait son empire ;
Tu le sais, je partis de ce funeste lieu,
Et je dis à Jocaste un éternel adieu.
Cependant l'univers tremblant au nom d'Alcide,
Attendait son destin de sa valeur rapide ;
A ses divins travaux j'osai m'associer,
Je marchai près de lui ceint du même laurier.
Mais parmi les dangers, dans le sein de la guerre,
Je portais ma faiblesse aux deux bouts de la terre.
Le temps qui détruit tout, augmentait mon amour;
Et, des lieux fortunés où commence le jour
Jusqu'aux climats glacés où la nature expire,
Je traînais avec moi le trait qui me déchire.
Enfin je viens dans Thèbe, et je puis de mon feu
Sans rougir aujourd'hui te faire un libre aveu.
Par dix ans de travaux utiles à la Gréce,
J'ai bien acquis le droit d'avoir une faiblesse ;
Et cent tyrans punis, cent monstres terrassés
Suffisent à ma gloire et m'excusent assez.

DIMAS.

Quel fruit espérez-vous d'un amour si funeste ?
Venez-vous de l'Etat embraser ce qui reste ?
Ravirez-vous Jocaste à son nouvel époux ?

PHILOCTETE.

Son époux ! juste Ciel ! ah, que me dites vous ?

Jocaſte ! . . . Il ſe pourrait qu'un ſecond hyménée. . .

DIMAS.

Oedipe à cette reine a joint ſa deſtinée. . . .

PHILOCTETE.

Voilà, voilà le coup que j'avais preſſenti,
Et dont mon cœur jaloux tremblait d'être averti.

DIMAS.

Seigneur, la porte s'ouvre et le roi va paraître.
Tout ce peuple, à longs flots, conduit par le grand prêtre,
Vient conjurer des dieux le courroux obſtiné.
Vous n'êtes point ici le ſeul infortuné.

(*c*) Dans l'édition de 1719.

Thèbe en ce jour funeſte
D'un reſpect dangereux a dépouillé le reſte.
Ce peuple épouvanté ne connaît plus de frein,
Et quand le ciel lui parle il n'écoute plus rien.

JOCASTE.

Sortez.

(*d*) Dans la même édition :

Lui ! qu'un aſſaſſinat ait pu ſouiller ſon ame !
Des lâches ſcélérats c'eſt le partage infame.
Il ne manquait, Egine, au comble de mes maux
Que d'entendre d'un crime accuſer ce héros.

(*e*) Edition de 1719.

Et méritez enfin par un trait généreux,
L'honneur que je vous fais de vous mettre auprès d'eux.

(*f*) Edition de 1719. *Hidaſpe*, confident d'*Oedipe*, eſt le même qu'*Araſpe* dans les éditions ſuivantes.

(*g*) 1719.

Mon devoir dont la voix m'ordonne de vous fuir,
Ne me commande pas de vous laiſſer périr.

(*h*) Dans la même édition.

PHILOCTETE.

Tout autre aurait, Seigneur, des grâces à vous rendre,
Mais je fuis Philoctete, et veux bien vous apprendre
Que l'exacte équité dont vous fuivez la loi,
Si c'eſt beaucoup pour vous, n'eſt point aſſez pour moi.

(*i*) *Ibid.*

PHILOCTETE.

Et que ce peuple et vous ne m'avez point rendue.
J'abandonne à jamais ces lieux remplis d'effroi;
Les chemins de la gloire y font fermés pour moi.
Sur les pas du héros dont je garde la cendre
Cherchons des malheureux que je puiſſe défendre.

(*il ſort.*)

OEDIPE.

Non, je ne reviens point de mon faiſiſſement,
Et ma rage eſt égale à mon étonnement.

(*au grand prêtre.*)

Voilà donc des autels quel eſt le privilége!
Impoſteur! ainſi donc ta bouche ſacrilége. . . .

(*k*) Seigneur, vous avez vu ce qu'on oſe attenter:
Un orage ſe forme, il le faut écarter.
Craignez un ennemi, d'autant plus redoutable,
Qu'il vous perce à nos yeux par un trait reſpectable.

OEDIPE.

Quelle funeſte voix s'élève dans mon cœur!
Quel crime, juſte Ciel! et quel comble d'horreur!

NOTES.

(1) Il y a dans l'Oedipe de *Corneille :*

Ce monftre à voix humaine, aigle, femme, lion,
Se campait fièrement fur le mont Cithéron.

(2) Dans les dernières éditions on lifait :

Au-deffus de fon âge, au-deffus de la crainte.

Dans la nôtre on lit :

Jeune et dans l'âge heureux qui méconnaît la crainte.

Méconnaître pour dire *ne pas connaître*, n'eft point en ufage. On reprocha cette expreffion à M. de *Voltaire :* il céda à fes critiques, et facrifia un très-beau vers que nous avons cru devoir rétablir.

(3) Aux premières repréfentations on appliqua ces vers à *Louis XIV*, dont la mémoire avait été outragée avec fureur par les Parifiens, mais que déjà ils commençaient à regretter.

(4) Dans l'édition de 1719 il y avait :

Mais un prince, un guerrier, *un homme* tel que moi.

L'auteur d'*Oedipe* a cru devoir adoucir ces efpèces de rodomontades fi fréquentes dans *Corneille*, mais que M. de *Voltaire* ne s'eft jamais permifes que dans ce rôle de *Philoctete*.

(5) Vers de *Corneille*.

(6) Cette fcène eft imitée de *Sophocle*, de même que les deux derniers actes. *Voyez* les lettres à M. de *Genonville*, au commencement de ce volume.

(7) La première fois que l'empereur *Jofeph II* parut à la comédie françaife, à Paris, en 1777, on donnait Oedipe, et le public lui appliqua ces vers.

(8) On lit dans le Scévole de *du Ryer :*

Donc vous vous figurez qu'une bête affommée
Tienne notre fortune en fon fein enfermée ;
Et que des animaux les fales inteftins
Soient un temple adorable où parlent les deftins.

FRAGMENS

D'ARTEMIRE,

TRAGEDIE.

Repréſentée, pour la première fois, le 15 février 1720.

AVERTISSEMENT

AVERTISSEMENT

DES EDITEURS.

CETTE pièce fut jouée le 15 février 1720. Elle eut peu de ſuccès. Le fond de l'intérêt eſt le même que dans Mariamne. C'eſt également une femme vertueuſe perſécutée par un mari cruel qu'elle n'aime point. Mais la fable de la pièce, le caractère des perſonnages, le dénouement, tout eſt différent : et à l'exception d'une ſcène entre *Caſſandre* et *Artémire*, qui reſſemble à la ſcène du quatrième acte, entre *Hérode* et *Mariamne*, il n'y a rien de commun entre les deux pièces. On n'a pu retrouver *Artémire;* il n'en reſte que la ſcène dont nous venons de parler, une parodie jouée à la comédie italienne, et le rôle d'*Artémire* tout entier.

D'après ces débris, nous avons eſſayé de retrouver le plan de la pièce; mais celui qu'on pourrait deviner d'après la parodie eſt fort différent du plan que donnerait le rôle d'*Artémire.* Nous avons préféré ce dernier, parce qu'il a permis de conſerver un plus grand nombre de vers.

On verra dans ces fragmens que M. de *Voltaire*, qui n'avait alors que vingt-ſix ans, cherchait à former ſon ſtyle ſur celui de *Racine.* L'imitation eſt même très-marquée.

PERSONNAGES.

CASSANDRE, roi de Macédoine.

ARTEMIRE, reine de Macédoine.

PALLANTE, favori du roi.

PHILOTAS, prince.

MENAS, parent et confident de *Pallante.*

HIPPARQUE, miniſtre de *Caſſandre.*

CEPHISE, confidente d'*Artémire.*

La ſcène eſt à Lariſſe, dans le palais du roi.

FRAGMENS

D'ARTEMIRE,

TRAGEDIE.

ACTE PREMIER.

ARTEMIRE, en proie à la plus vive douleur, ne cache point à *Céphiſe* les tourmens que lui fait éprouver l'humeur ſoupçonneuſe et la cruauté de *Caſſandre* ſon mari, que la guerre a éloigné d'elle et dont le retour la fait trembler.

ARTEMIRE.

Oui, tous ces conquérans raſſemblés ſur ce bord,
Soldats ſous Alexandre et rois après ſa mort, (*a*)
Fatigués de forfaits et laſſés de la guerre,
Ont rendu le repos qu'ils ôtaient à la terre.
Je rends grâce, Céphiſe, à cette heureuſe paix,
Qui briſant tes liens te rend à mes ſouhaits.
Hélas! que cette paix que la Gréce reſpire
Eſt un bien peu connu de la triſte Artémire!

(*a*) Ce vers eſt devenu proverbe. On lit dans Olimpie:

Jurez-moi ſeulement, ſoldats du roi mon père,
Rois après ſon trépas. . . . . .

Caſſandre... à ce nom ſeul, la douleur et l'effroi
De mon cœur alarmé s'emparent malgré moi.
Vainqueur des Locriens, Caſſandre va paraître;
Eſclave en mon palais, j'attends ici mon maître:
Pardonne, je n'ai pu le nommer mon époux.
Eh! comment lui donner encore un nom ſi doux!
Il ne l'a que trop bien oublié, le barbare.

Elle rappelle à *Céphiſe* les principaux événemens de ſa vie.

Il te ſouvient de la triſte journée
Qui ravit Alexandre à l'Aſie étonnée.
La terre, en frémiſſant, vit après ſon trépas
Ses chefs impatiens partager ſes Etats;
Et jaloux l'un de l'autre en leur avide rage,
Déchirant à l'envi ce ſuperbe héritage,
Diviſés d'intérêts et pour le crime unis, (*b*)
Aſſaſſiner ſa mère, et ſa veuve et ſon fils.
Ce ſont-là les honneurs qu'on rendit à ſa cendre.
Je ne veux point, Céphiſe, injuſte envers Caſſandre,
Accuſer un époux de toutes ces horreurs;
Un intérêt plus tendre a fait couler mes pleurs:
Ses mains ont immolé de plus chères victimes,
Et je n'ai pas beſoin de lui chercher des crimes. (*c*)

(*b*) M. de *Voltaire* a depuis employé ce vers dans Mérope.

(*c*) Ce vers ſe trouve dans la Henriade, chant II.

Du prix de tant de ſang cependant il jouit ;
Innocent ou coupable il en eut tout le fruit,
Il régna : d'Alexandre il occupa la place.
La Gréce épouvantée approuva ſon audace,
Et ſes rivaux ſoumis lui demandant des lois,
Il fut le chef des Grecs et le tyran des rois.
Pour mon malheur alors attiré dans l'Epire,
Il me vit ; il m'offrit ſon cœur et ſon empire.
Antinoüs mon père, inſenſible à mes pleurs,
Accepta malgré moi ces funeſtes honneurs.
Je me plaignis en vain de ſa contrainte auſtère,
En me tyranniſant il crut agir en père ;
Il penſait aſſurer ma gloire et mon bonheur.
A peine il jouiſſait de ſa fatale erreur,
Il la connut bientôt : le ſoupçonneux Caſſandre
Devint ſon ennemi dès qu'il devint ſon gendre.
Ne me demande point quels divers intérêts,
Quels troubles, quels complots, quels mouvemens ſecrets,
Dans cette cour trompeuſe excitant les orages,
Ont de Lariſſe en feu déſolé les rivages :
Enfin dans ce palais, théâtre des revers,
Mon père infortuné ſe vit chargé de fers.
Hélas ! il n'eut ici que mes pleurs pour défenſe.
C'eſt là que de nos dieux atteſtant la vengeance,
D'un vainqueur homicide embraſſant les genoux,
Je me jetai tremblante au-devant de ſes coups.
Le cruel repouſſant ſon épouſe éplorée. . .
O crime ! ô ſouvenir dont je ſuis déchirée !

Céphise ! en ces lieux même, où tes discours flatteurs
Du trône où tu me vois me vantent les douceurs,
Dans ces funestes lieux témoins de ma misère,
Mon époux à mes yeux a massacré mon père.
Son trépas fut pour moi le plus grand des malheurs.
. . . .
Mais il n'est pas le seul ; et mon ame attendrie
Doit à ton amitié l'histoire de ma vie.
Cephise, on ne sait point quel coup ce fut pour moi
Lorsqu'au tyran des Grecs on engagea ma foi ;
Le jeune Philotas, avant cet hyménée,
Prétendait à mon sort unir sa destinée.
Ses charmes, ses vertus avaient touché mon cœur ;
Je l'aimais, je l'avoue, et ma fatale ardeur
Formant d'un doux hymen l'espérance flatteuse,
Artémire sans lui ne pouvait être heureuse.
Tu vois couler mes pleurs à ce seul souvenir.
Je puis à ce héros les donner sans rougir ;
Je ne m'en défends point : je les dois à sa cendre.

CEPHISE.

Il n'est plus ?

ARTEMIRE.

Il mourut de la main de Cassandre ;
Et lorsque je voulais le rejoindre au tombeau,
Céphise, on m'ordonna d'épouser son bourreau.

CEPHISE.

Et vous pûtes former cet hymen exécrable ?

ARTEMIRE.

J'étais jeune, et mon père était inexorable ;
D'un refus odieux je tremblais de m'armer :
Enfin ſans ſon aveu je rougiſſais d'aimer.
Que veux-tu ? j'obéis. Pardonne, Ombre trop chère,
Pardonne à cet hymen où me força mon père.
Hélas ! il en reçut le cruel châtiment,
Et je pleure à la fois mon père et mon amant.

Cependant elle doit reſpecter le nœud qui l'unit à *Caſſandre*.

. . . . Hélas ! c'eſt-là mon déſeſpoir.
Je ſais que contre lui l'amour et la nature
Excitent dans mon cœur un éternel murmure.
Tout ce que j'adorais eſt tombé ſous ſes coups,
Céphiſe, cependant Caſſandre eſt mon époux.
Sa parricide main, toujours prompte à me nuire,
A ſouillé nos liens, et n'a pu les détruire.
Peut-être ai-je en ſecret le droit de le haïr,
Mais en le haïſſant je lui dois obéir.

Céphiſe lui parle de ſa grandeur : Vous régnez, lui dit-elle,

Quel malheur en régnant ne peut être adouci ?

ARTEMIRE.

Céphiſe ! moi, régner ! moi, commander ici !
Tu connais mal Caſſandre : il me laiſſe en partage
Sur ce trône ſanglant la honte et l'eſclavage.

Son favori Pallante eſt ici le ſeul roi ;
C'eſt un ſecond tyran qui m'impoſe la loi.
Que dis-je ! tous ces rois, courtiſans de Pallante,
Flattant indignement ſon audace inſolente,
Auprès de mon époux implorent ſon appui,
Et leurs fronts couronnés s'abaiſſent devant lui.

Pallante arrive et fait retirer *Céphiſe;* il préſente à la reine une lettre de *Caſſandre.* Cette lettre eſt adreſſée à *Pallante. Artémire* lit :

„ De tout ce que j'ai fait ma voix doit vous inſtruire :
„ Je reviens triomphant au ſein de mon pays ;
„ Et voulant me venger de tous mes ennemis,
„ J'attends de votre main la tête d'Artémire. „
Ainſi donc mon deſtin ſe conſomme aujourd'hui !
Je n'attendais pas moins d'un époux tel que lui.
Pallante, c'eſt à vous qu'il demande ma tête ;
Vous êtes maître ici, votre victime eſt prête.

Pallante, depuis long-temps amoureux de la reine, veut l'engager à ſe ſouſtraire à la mort en s'uniſſant à lui. Il lui propoſe de l'affranchir de la tyrannie de *Caſſandre* en aſſaſſinant le tyran, et de s'emparer du trône. *Artémire* lui répond :

Vous me connaiſſez mal, et mon ame eſt ſurpriſe
Bien moins de mon trépas que de votre entrepriſe.
Permettez qu'Artémire en ces derniers momens
Vous découvre ſon cœur et ſes vrais ſentimens.

Si mes yeux occupés à pleurer ma misère,
Ne voyaient dans le roi que l'affaffin d'un père,
Si j'écoutais fon crime, et mon cœur irrité,
Caffandre périrait : il l'a trop mérité.
Mais il eft mon époux quoiqu'indigne de l'être;
Le ciel qui me pourfuit me l'a donné pour maître :
Je connais mon devoir et fais ce que je doi
Aux nœuds infortunés qui l'uniffent à moi.
Qu'à fon gré dans mon fang il éteigne fa rage ;
Des dieux, par lui bravés, il eft pour moi l'image;
Je n'accepterai point le bras que vous m'offrez :
Il peut trancher mes jours, les fiens me font facrés;
Et j'aime mieux, Seigneur, dans mon fort déplorable,
Mourir par fes forfaits que de vivre coupable.

PALLANTE.

Il faut fans balancer m'époufer ou périr :
Je ne puis rien de plus : c'eft à vous à choifir.

ARTEMIRE.

Mon choix eft fait; fuivez ce que le roi vous mande;
Il ordonne ma mort, et je vous la demande.
Elle finit, Seigneur, un éternel ennui,
Et c'eft l'unique bien que j'ai reçu de lui.

PALLANTE.

Mais, Madame, fongez. . .

ARTEMIRE.

Non, laiffez-moi, Pallante.
Je ne fuis point à plaindre, et je meurs innocente :

Artémire à vos coups ne veut point échapper.
J'accepte votre main, mais c'eſt pour me frapper.
(*elle ſort.*)

Pallante eſt furieux de ne pouvoir recueillir le fruit des ſoupçons jaloux qu'il a ſemés dans le cœur de *Caſſandre*. Cependant il ne déſeſpère pas de vaincre la réſiſtance de la reine ; il s'enhardit dans le projet d'aſſaſſiner le roi :

Son trône, ſes tréſors en feront le ſalaire ;
Le crime eſt approuvé quand il eſt néceſſaire.

Il a beſoin d'un complice ; il croit ne pouvoir mieux choiſir que *Ménas* ſon parent et ſon ami, qu'il voit paraître. Il lui demande s'il ſe ſent aſſez de courage pour tenter une grande entrepriſe. *Ménas* répond que douter de ſon zèle et de ſon amitié, c'eſt lui faire la plus grave injure. *Pallante* alors lui confie l'amour dont il brûle pour la reine. *Ménas* n'en eſt point étonné ; mais il repréſente à *Pallante* que la vertu d'*Artémire* eſt égale à ſa beauté. *Pallante* ne regarde la vertu des femmes que comme une adroite hypocriſie :

Voilà quelle eſt ſouvent la vertu d'une femme :
L'honneur peint dans ſes yeux ſemble être dans ſon ame;

Mais de ce faux honneur les dehors faſtueux
Ne ſervent qu'à couvrir la honte de ſes feux.
Au ſeul amant chéri prodiguant ſa tendreſſe,
Pour tout autre elle n'a qu'une auſtère rudeſſe ;
Et l'amant rebuté prend ſouvent pour vertu
Les fiers dédains d'un cœur qu'un autre a corrompu.

Il développe ſes projets à *Ménas* qui lui promet de ne pas le trahir, mais qui refuſe d'être complice de ſes crimes. *Pallante*, reſté ſeul, ne regarde plus *Ménas* que comme un confident dangereux dont il doit prévenir l'indiſcrétion.

ACTE II.

PALLANTE fait de nouveaux efforts auprès d'*Artémire :* il lui dit que la mort de *Caſſandre* eſt réſolue, que tout eſt diſpoſé pour lui arracher le trône et la vie. *Artémire* répond :

Oui, vous pouvez verſer le ſang de votre roi ;
Mais je vous avertis de commencer par moi.
Dans quelqu'extrémité que Caſſandre me jette,
Artémire eſt encor ſa femme et ſa ſujette.
J'irai parer les coups que l'on veut lui porter,
Et lui conſerverai le jour qu'il veut m'ôter.

Pallante ſort : *Artémire* reſte avec *Céphiſe* qui lui apprend que *Philotas* n'eſt point mort, qu'il va reparaître ; elle lui conſeille de ménager *Pallante*, de gagner du temps, afin de redevenir maîtreſſe de ſa deſtinée ; elle lui reproche d'avoir trop bravé le ſavori du roi.

Madame, juſque-là deviez-vous l'irriter ?

ARTEMIRE.

Ah ! je hâtais les coups que l'on veut me porter ;
Céphiſe, avec plaiſir aigriſſant ſa colère,
Moi-même je preſſais le trépas qu'il diffère :
Je rends grâces aux dieux, dont le cruel ſecours,
Quand Philotas revient, va terminer mes jours.
Hélas ! de mon époux armant la main ſanglante,
Du moins ils ont voulu que je meure innocente.

CEPHISE.

Quand vous pouvez régner, vous périſſez ainſi ?

ARTEMIRE.

Philotas eſt vivant, Philotas eſt ici :
Malheureuſe ! comment ſoutiendras-tu ſa vue ?
Toi qui, de tant d'amour ſi long-temps prévenue,
Après tant de ſermens, as reçu dans tes bras
Le cruel aſſaſſin de ton cher Philotas !
Toi, que brûle en ſecret une flamme infidelle,
Innocente autrefois, aujourd'hui criminelle !
Hélas ! j'étais aimée, et j'ai rompu les nœuds
De l'amour le plus tendre et le plus vertueux.

J'ai trahi mon amant. Pour qui? pour un perfide,
De mon père et de moi meurtrier parricide.
A l'afpect de nos dieux je lui promis ma foi
Et l'empire d'un cœur qui n'était plus à moi ;
Et mon ame, attachée au ferment qui me lie,
Lui doit encor fa foi quand il m'ôte la vie.
Non : c'eft trop de tourmens, de trouble et de remords;
Emportons, s'il fe peut, ma vertu chez les morts,
Tandisque fur mon cœur, qu'un tendre amour déchire,
Ma timide raifon garde encor quelqu'empire.

CEPHISE.

Vous vous perdez vous feule, et tout veut vous fervir.

ARTEMIRE.

Je connais ma faibleffe et je dois m'en punir.

CEPHISE.

Madame, penfez-vous qu'il vous chériffe encore?

ARTEMIRE.

Il doit me détefter, Céphife, et je l'adore.
Son retour, fon nom feul, ce nom cher à mon cœur,
D'un feu trop mal éteint a ranimé l'ardeur.
Ma mort qu'en même temps Pallante a prononcée,
N'a pas du moindre trouble occupé ma penfée ;
Je n'y fongeais pas même : et mon ame en ce jour
N'a de tous fes malheurs fenti que fon amour.
A quelle honte, ô Dieux ! m'avez-vous fait defcendre !
Ingrate à Philotas, infidelle à Caffandre,
Mon cœur empoifonné d'un amour dangereux
Fut toujours criminel, et toujours malheureux.

Que leurs reſſentimens, que leurs haines s'uniſſent ;
Tous deux ſont offenſés, que tous deux me puniſſent ;
Qu'ils viennent ſe baigner dans mon ſang odieux.

CEPHISE.

Madame, un étranger s'avance dans ces lieux.

ARTEMIRE.

Si c'eſt un aſſaſſin que Pallante m'envoie,
Céphiſe, il peut entrer ; je l'attends avec joie.
O mort ! avec plaiſir je paſſe dans tes bras. . .
Céphiſe, ſoutiens-moi : grands Dieux, c'eſt Philotas !

Philotas adreſſe des reproches à *Artémire* ſur ce qu'elle lui a manqué de foi en paſſant dans les bras de *Caſſandre*, et lui rappelle l'amour dont ils ont brûlé l'un pour l'autre. *Artémire* lui répond :

Vous pouvez étaler aux yeux d'une infidelle
La haine et le mépris que vous avez pour elle.
Accablez-moi des noms réſervés aux ingrats,
Je les ai mérités, je ne m'en plaindrai pas.
Si pourtant Philotas, à travers ſa colère,
Daignait ſe ſouvenir combien je lui fus chère,
Quoiqu'indigne du jour et de tant d'amitié,
J'oſe eſpérer encore un reſte de pitié.
N'outragez point une ame aſſez infortunée :
Le ſort qui vous pourſuit ne m'a point épargnée ;
Il me haïſſait trop pour me donner à vous,

. . . .

Je ne m'excuſe point : je ſais mon injuſtice.
Dans mon crime, Seigneur, j'ai trouvé mon ſupplice.
Ne me reprochez plus votre amour outragé ;
Plaignez-moi bien plutôt, vous êtes trop vengé.
Je ne vous dirai point que mon devoir auſtère
Attachait mes deſtins aux ordres de mon père ;
A cet ordre inhumain j'ai dû déſobéir :
Seigneur, le ciel eſt juſte ; il a ſu m'en punir.
Quittez ces lieux, fuyez loin d'une criminelle.

Philotas lui répète combien *Caſſandre*, un lâche aſſaſſin, était indigne d'elle.

ARTEMIRE.

Ceſſez de me parler de ce triſte hymenée ;
Le flambeau s'en éteint ; ma courſe eſt terminée.
Caſſandre me punit de ce malheureux choix,
Et je vous parle ici pour la dernière fois.
Ciel ! qui lis dans mon cœur et qui vois mes alarmes ;
Protège Philotas, et pardonne à mes larmes.
Du trépas que j'attends les preſſantes horreurs
A mes yeux attendris n'arrachent point ces pleurs ;
Seigneur, ils n'ont coulé qu'en vous voyant paraître :
J'en atteſte les dieux qu'ils offenſent peut-être.
Mon cœur depuis long-temps ouvert aux déplaiſirs,
N'a connu que pour vous l'uſage des ſoupirs.
Je vous aimai toujours. . . Cette fatale flamme
Dans les bras de Caſſandre a dévoré mon ame :

Aux portes du tombeau je puis vous l'avouer.
C'eſt un crime peut-être, et je vais l'expier.
Hélas ! en vous voyant, vers vous ſeul entraînée,
Je mérite la mort où je ſuis condamnée.

Pallante revient et ſurprend *Philotas* avec *Artémire*. *Philotas* ſort en bravant ce ſavori qui preſſe *Artémire* d'accepter ſa main pour ſauver ſa vie : elle le refuſe. *Pallante* irrité lui fait entendre qu'il la ſoupçonne d'avoir appelé *Philotas* à ſon ſecours, qu'il connaît ſes ſentimens,

Et je vois malgré vous d'où partent vos refus.

ARTEMIRE.

Que peux-tu ſoupçonner, lâche ? que peux-tu croire ?
Tranche mes triſtes jours, mais reſpecte ma gloire.
Auſſi-bien n'attends pas que je puiſſe jamais
Racheter cette vie au prix de tes forfaits.
Mes yeux, que ſur ta rage un faible jour éclaire,
Commencent à percer cet horrible myſtère.
Tu n'as pu d'aujourd'hui tramer tes attentats ;
Pour tant de politique un jour ne ſuffit pas.
Tu t'attendais ſans doute à l'ordre de ton maître ;
Je te dirai bien plus : tu l'as dicté peut-être.
Si tu peux t'étonner de mes juſtes ſoupçons,
Tes crimes ſont connus, ce ſont-là mes raiſons.
C'eſt toi dont les conſeils et dont la calomnie
De mon malheureux père ont fait trancher la vie :

C'eſt

C'eſt toi qui, de ton prince infame corrupteur,
Au crime dès l'enfance as préparé ſon cœur :
C'eſt toi qui, ſur ſon trône appelant l'injuſtice,
L'as conduit par degrés au bord du précipice.
Il était né, peut-être, et juſte et généreux :
Peut-être ſans Pallante il ſerait vertueux!
Puiſſe le ciel enfin, trop lent dans ſa juſtice,
A la Gréce opprimée accorder ton ſupplice!
Puiſſe dans l'avenir ta mort épouvanter
Les miniſtres des rois qui pourraient t'imiter!
Dans cet eſpoir heureux, traître, je vais attendre,
Et l'effet de ta rage, et l'arrêt de Caſſandre ;
Et la voix de mon ſang, s'élevant vers les cieux,
Ira pour ton ſupplice importuner les dieux.

(*elle ſort.*)

ACTE III.

ARTEMIRE, PHILOTAS.

ARTEMIRE.

Je vous l'ai dit, il m'aime, et maître de mon ſort,
Il ne donne à mon choix que le crime ou la mort.
Dans ces extrémités où le deſtin me livre,
Vous me connaiſſez trop pour m'ordonner de vivre.

Philotas lui fait eſpérer qu'aidé de ſon courage et de ſes amis, il pourra la délivrer.

ARTEMIRE.

Non, prince : ſans retour les dieux m'ont condamnée.
Puiſqu'à d'autres qu'à vous les cruels m'ont donnée,
Cet amour, autrefois ſi tranquille et ſi doux,
Déſormais dans Lariſſe eſt un crime pour nous.
Je ne puis ſans remords vous voir ni vous entendre ;
D'un charme trop fatal j'ai peine à me défendre.
Vous aigriſſez mes maux, au lieu de les guérir :
Ah ! fuyez Artémire, et laiſſez-la mourir.

PHILOTAS.

O vertu trop cruelle!

ARTEMIRE.

O loi trop rigoureuſe!

PHILOTAS.

Artémire, vivez!

ARTEMIRE.

Et pour qui ?... malheureuſe!

PHILOTAS.

Si jamais votre cœur partagea mes ennuis...

ARTEMIRE.

Je vous aime, et je meurs : c'eſt tout ce que je puis.

PHILOTAS.

Au nom de cette amour que les dieux ont trahie!

ARTEMIRE.

Mon amour eſt un crime ; il faut que je l'expie.

Philotas preſſe *Artémire* de fuir *Caſſandre*. *Artémire* lui cède à condition qu'il vivra loin

d'elle. On annonce l'arrivée du roi. *Philotas* disparaît pour chercher les moyens de sauver la reine des fureurs de *Cassandre. Pallante* vient pour consommer le crime : il propose à *Artémire* le choix du fer ou du poison. Elle saisit une épée, et au moment qu'elle va se percer, *Hipparque*, ministre de *Cassandre*, la lui arrache des mains. Le roi a révoqué ses ordres sanguinaires. *Hipparque* s'applaudit d'avoir prévenu le crime.

ACTE IV.

MENAS, envoyé par le traître *Pallante* vers la reine, pour lui communiquer d'importans secrets, se rend dans l'appartement d'*Artémire* : *Pallante* l'y surprend, le poignarde et persuade à *Cassandre* que sa femme avait lié avec *Ménas* une intrigue criminelle. *Cassandre* a la faiblesse de le croire encore : il ordonne de nouveau la mort d'*Artémire*. Le quatrième acte commence par l'exposition de ces événemens.

On amène *Artémire* devant le roi.

ARTEMIRE.

Où suis-je ? où vais-je ? ô Dieux, je me meurs ! je le voi.

CEPHISE.

Avançons. . . .

ARTEMIRE.

Ciel !

CASSANDRE.

Eh bien ! que voulez-vous de moi ?

CEPHISE.

Dieux juſtes ! protégez une reine innocente.

ARTEMIRE.

Vous me voyez, Seigneur, interdite et mourante;
Je n'oſe, juſqu'à vous, lever un œil tremblant,
Et ma timide voix expire en vous parlant.

CASSANDRE.

Levez-vous, et quittez ces indignes alarmes.

ARTEMIRE.

Hélas ! je ne viens point par d'impuiſſantes larmes,
Craignant votre juſtice et fuyant le trépas,
Mendier un pardon que je n'obtiendrai pas.
La mort à mes regards s'eſt déjà préſentée ;
Tranquille et ſans regret je l'aurais acceptée.
Faut-il que votre haine, ardente à me ſauver,
Pour un ſort plus affreux m'ait voulu réſerver ?
N'était-ce pas aſſez de me joindre à mon père?
Au-delà de la mort étend-on ſa colère ?
Ecoutez-moi du moins, et ſouffrez à vos pieds
Ce malheureux objet de tant d'inimitiés.
Seigneur, au nom des dieux que le parjure offenſe,
Par le ciel qui m'entend, qui ſait mon innocence,
Par votre gloire enfin que j'oſe conjurer,
Donnez-moi le trépas ſans me déshonorer.

CASSANDRE.

N'en accufez que vous, quand je vous rends juftice ;
La honte eft dans le crime et non dans le fupplice.
Levez-vous, et quittez un entretien fâcheux,
Qui redouble ma honte et nous pèfe à tous deux.
Voilà donc le fecret dont vous vouliez m'inftruire ?

ARTEMIRE.

Eh ! que me fervira, Seigneur, de vous le dire ?
J'ignore, en vous parlant, fi la main qui me perd
Dans ce projet affreux vous trahit ou vous fert :
J'ignore fi vous-même, en pourfuivant ma vie,
N'avez point de Pallante armé la calomnie,
Hélas ! après deux ans de haine et de malheurs,
Souffrez quelques foupçons qu'excufent vos rigueurs.
Mon cœur même en fecret refufe de les croire ;
Vous me déshonorez, et j'aime votre gloire ;
Je ne confondrai point Pallante et mon époux ;
Je vous refpecte encore en mourant par vos coups.
Je vous plains d'écouter le monftre qui m'accufe,
Et quand vous m'opprimez, c'eft moi qui vous excufe.
Mais fi vous appreniez que Pallante aujourd'hui
M'offrait contre vous-même un criminel appui,
Que Ménas à mes pieds, craignant votre juftice,
D'un heureux fcélérat infortuné complice,
Au nom de ce perfide implorait... mais, hélas !
Vous détournez les yeux, et ne m'écoutez pas.

CASSANDRE.

Non, je n'écoute point vos lâches impoftures ;

Ceſſez : n'empruntez point le ſecours des parjures.
C'eſt bien aſſez pour moi de tous vos attentats ;
Par de nouveaux forfaits ne les défendez pas.
Auſſi bien c'en eſt fait, votre perte eſt certaine ;
Toute plainte eſt frivole, et toute excuſe eſt vaine.

ARTEMIRE.

Hélas ! voilà mon cœur, il ne craint point vos coups ;
Faites couler mon ſang, barbare, il eſt à vous.
Mais l'hymen dont le nœud nous unit l'un à l'autre,
Tout malheureux qu'il eſt, joint mon honneur au vôtre ;
Pourquoi d'un tel affront voulez-vous vous couvrir ?
Laiſſez-moi chez les morts deſcendre ſans rougir.
Croyez que pour Ménas une flamme adultère. . .

CASSANDRE.

Si Ménas m'a trahi, Ménas a dû vous plaire.
Votre cœur m'eſt connu mieux que vous ne penſez :
Ce n'eſt pas d'aujourd'hui que vous me haïſſez.

ARTEMIRE.

Eh bien ! connaiſſez donc mon ame toute entière :
Ne cherchez point ailleurs une triſte lumière,
De tous mes attentats je vais vous informer.
Oui, Caſſandre, il eſt vrai, je n'ai pu vous aimer ;
Je vous le dis ſans feinte, et cet aveu ſincère
Doit peu vous étonner, et doit peu vous déplaire.
Et quel droit en effet aviez-vous ſur un cœur
Qui ne voyait en vous que ſon perſécuteur ?
Vous qui de tous les miens ennemi ſanguinaire,
Avez juſqu'en mes bras aſſaſſiné mon père ;

Vous que je n'ai jamais abordé ſans effroi ;
Vous dont j'ai vu le bras toujours levé ſur moi ;
Vous, tyran ſoupçonneux, dont l'affreuſe injuſtice
M'a conduite au trépas de ſupplice en ſupplice.
Je n'ai jamais de vous reçu d'autres bienfaits,
Vous le ſavez, Caſſandre, apprenez mes forfaits.
Avant qu'un nœud fatal à vos lois m'eût ſoumiſe,
Pour un autre que vous mon ame était épriſe.
J'étouffai dans vos bras un amour trop puiſſant;
Je le combats encore, et même en ce moment :
Ne vous en flattez point, ce n'eſt pas pour vous plaire.
Vous êtes mon époux, votre gloire m'eſt chère,
Mon devoir me ſuffit, et ce cœur innocent
Vous a gardé ſa foi, même en vous haïſſant.
J'ai fait plus : ce matin, à la mort condamnée,
J'ai pu briſer les nœuds d'un funeſte hymenée ;
Je tenais dans mes mains l'empire et votre ſort ;
Si j'avais dit un mot, on vous donnait la mort.
Vos peuples indignés allaient me reconnaître,
Tout me ſollicitait ; je l'aurais dû peut-être ;
Du moins, par votre exemple inſtruite aux attentats,
J'ai pu rompre des lois que vous ne gardez pas :
J'ai voulu cependant reſpecter votre vie.
Je n'ai conſidéré ni votre barbarie
Ni mes périls préſens ni mes périls paſſés,
J'ai ſauvé mon époux ; vous vivez, c'eſt aſſez.
Le temps qui perce enfin la nuit la plus obſcure
Peut-être éclaircira cette horrible aventure ;

Et vos yeux recevant une trifte clarté
Verront trop tard un jour luire la vérité.
Vous connaîtrez alors tous les maux que vous faites,
Et vous en frémirez, tout tyran que vous êtes.

Caſſandre perfifte dans fa prévention et laiffe la reine feule avec fa confidente.

ARTEMIRE.

Avec quel artifice, avec quelles noirceurs
Pallante a fu tramer ce long tiffu d'horreurs!
Non, je ne reviens point de ma furprife extrême.
Quoi! Ménas à mes yeux maffacré par lui-même,
Vingt conjurés mourans qui n'accufent que moi;
Ah! c'en eft trop, Céphife, et je pardonne au roi.
Hélas! le roi, féduit par ce lâche artifice,
Semble me condamner lui-même avec juftice.

CEPHISE.

Implorez Philotas, à qui votre vertu
Dès long-temps...

ARTEMIRE.

Juftes Dieux! quel nom prononces-tu?
Hélas! voilà le comble à mon fort déplorable,
Philotas m'abandonne et fuit une coupable;
Il détefte fa flamme et mes faibles attraits;
Et pour moi tous les cœurs font fermés déformais.

CEPHISE.

Pouvez-vous foupçonner qu'un cœur qui vous adore...

ARTEMIRE.

ARTEMIRE.

Si Philotas m'aimait, s'il m'eſtimait encore,
Il me verrait, Céphiſe, au péril de ſes jours.
De ma triſte retraite il connaît les détours :
L'amour l'y conduirait, il viendrait m'y défendre ;
Il viendrait y braver le courroux de Caſſandre.
Je ne demande point ces preuves de ſa foi ;
Qu'il me croie innocente, et c'eſt aſſez pour moi.

CEPHISE.

Ah! Madame, ſouffrez que je coure lui dire. . .

ARTEMIRE.

Va, ma chère Céphiſe, et devant que j'expire,
Dis-lui, s'il en eſt temps, qu'il oſe encor me voir ;
Peins-lui mes ſentimens, peins-lui mon déſeſpoir.
Si ſon cœur obſtiné rebute ta prière,
S'il refuſe à mes pleurs cette grâce dernière,
Retourne ſans tarder dans ces funeſtes lieux,
Tu recevras mon ame et mes derniers adieux.
Conſerve après ma mort une amitié ſi tendre,
Dans tes fidelles mains daigne amaſſer ma cendre,
Remets à Philotas ces reſtes malheureux,
Seuls gages d'un amour trop fatal à tous deux.
Eclaircis à ſes yeux ma douloureuſe hiſtoire ;
Peut-être après ma mort il pourra mieux t'en croire.
Dis-lui, que ſans regret deſcendant chez les morts,
Si j'ai pu dans la tombe emporter des remords,
Combattant en ſecret le feu qui me dévore,
Je ne me reprochais que de l'aimer encore.

ACTE V.

Philotas vient amené par *Céphise* ; l'imposture de *Pallante* l'a séduit.

ARTEMIRE.

Philotas! et c'est vous qui me traitez ainsi ?
Mon époux me condamne, et vous, Seigneur, aussi ?
Je pardonne à Cassandre une erreur excusable;
Nourri dans les forfaits, il m'en a cru capable ;
Il m'avait offensée, il devait me haïr;
Il me cherchait un crime afin de m'en punir.
Mais vous, qui, près de moi soupirant dans l'Epire,
Avez lu tant de fois dans le cœur d'Artémire;
Vous, de qui la vertu mérita tous mes soins;
Vous, qui m'aimiez, hélas! qui le disiez du moins;
C'est vous qui, redoublant ma honte et mon injure,
Du monstre qui m'accuse écoutez l'imposture ?
Barbare! vos soupçons manquaient à mon malheur.
Ah! lorsque de Pallante éprouvant la fureur,
Combattant malgré moi ma flamme et vos alarmes,
Mon cœur désespéré résistait à vos larmes,
Et trop faible, en effet, contre un charme si doux,
Cherchait dans le trépas des armes contre vous;
Hélas! qui m'aurait dit que dans cette journée
Ma vertu par vous-même eût été soupçonnée ?

J'ai cru mieux vous connaître, et n'ai pas dû penfer
Qu'entre Pallante et moi vous puffiez balancer.
Pardonnez-moi,grands Dieux,qui m'avez condamnée !
De l'univers entier je meurs abandonnée ;
Ma mort, dans le tombeau cachant la vérité,
Fera paffer ma honte à la poftérité.
Toutefois, dans l'horreur d'un fi cruel fupplice,
Si du moins Philotas m'avait rendu juftice,
S'il pouvait m'eftimer et me plaindre en fecret
Je fens que je mourrais avec moins de regret.

Philotas convaincu de l'innocence de la reine veut s'armer pour la défendre.

ARTEMIRE.

Non, demeurez, Seigneur.
J'aime mieux vos regrets qu'une audace inutile ;
Innocente à vos yeux je périrai tranquille ;
Et le fort qui m'attend pourra me fembler doux,
Puifqu'il me punira de n'être point à vous.
Adieu, le temps approche où l'on veut que j'expire ;
Adieu ; n'oubliez point l'innocente Artémire.
Que fon nom vous foit cher, elle l'a mérité ;
A fon honneur flétri rendez la pureté ;
Et que malgré l'horreur d'une tache fi noire,
Vos larmes quelquefois honorent fa mémoire.

Philotas fort. *Artémire* refte feule. On vient la chercher pour la conduire à la mort ; mais

les amis de *Philotas* l'arrachent des mains de ſes gardes. Elle apprend que *Philotas* a ſoulevé le peuple, qu'il combat contre *Caſſandre*.

ARTEMIRE.

Dieux, dont la main ſur moi ſans ceſſe appeſantie
Me promène à ſon gré de la mort à la vie,
Dieux puiſſans, ſur moi ſeule étendez votre bras!
Rendez-moi mon ſupplice et ſauvez Philotas;
Eteignez dans mon ſang une ardeur infidelle:
Plus ſon péril eſt grand, plus je ſuis criminelle.
Viens, Caſſandre, il eſt temps: viens, frappe, venge-toi:
Je te pardonne tout, et n'immole que moi.

Philotas lui apprend que *Pallante* eſt tué, et qu'il a fait en expirant l'aveu de la trame odieuſe qu'il avait tiſſue pour ſe venger des mépris de la reine, dont il a déclaré l'innocence; que le roi a été détrompé, mais trop tard. Ce prince a reçu dans le combat une bleſſure mortelle.

Dans la ſcène dernière *Caſſandre* mourant ſe fait apporter près d'*Artémire*. Il eſt accompagné d'*Hipparque* et de ſes officiers. Il rend hommage en leur préſence aux vertus de la reine. Il déclare qu'il lui avait ôté l'honneur ſur les délations d'un monſtre que le ciel a puni, et qui connaiſſait trop bien le caractère ſoupçonneux et jaloux de ſon maître et ſon penchant à la cruauté.

Cassandre pardonne à *Philotas* dont il connaît les grandes qualités, et veut engager *Artémire* à se donner à lui. Il les conjure de lui pardonner ses injustices en faveur de ses remords, et de ne le regarder que comme une déplorable victime de la calomnie; il expie, dit-il, par la mort qu'il a méritée, tous les crimes dont il a souillé sa vie.

Fin des fragmens d'Artémire.

MARIAMNE,

TRAGEDIE.

Repréſentée, pour la première fois, le 6 mars 1724.

Revue et corrigée par l'auteur en 1762.

PREFACE

DE LA PREMIERE EDITION.

Je ne donne cette édition qu'en tremblant. Tant d'ouvrages, que j'ai vus applaudis au théâtre et méprisés à la lecture, me font craindre pour le mien le même sort. Une ou deux situations, l'art des acteurs, la docilité que j'ai fait paraître, ont pu m'attirer des suffrages aux représentations; mais il faut un autre mérite pour soutenir le grand jour de l'impression. C'est peu d'une conduite régulière; ce serait peu même d'intéresser. Tout ouvrage en vers, quelque beau qu'il soit d'ailleurs, sera nécessairement ennuyeux, si tous les vers ne sont pas pleins de force et d'harmonie, si l'on n'y trouve pas une élégance continue, si la pièce n'a point ce charme inexprimable de la poësie que le génie seul peut donner, où l'esprit ne saurait jamais atteindre, et sur lequel on raisonne si mal et si inutilement depuis la mort de M. *Despréaux*.

C'est une erreur bien grossière de s'imaginer que les vers soient la dernière partie

d'une pièce de théâtre, et celle qui doit le moins coûter. M. *Racine*, c'eſt-à-dire, l'homme de la terre qui, après *Virgile*, a le mieux connu l'art des vers, ne penſait pas ainſi. Deux années entières lui ſuffirent à peine pour écrire ſa *Phèdre*. *Pradon* ſe vante d'avoir compoſé la ſienne en moins de trois mois. Comme le ſuccès paſſager des repréſentations d'une tragédie ne dépend point du ſtyle, mais des acteurs et des ſituations; il arriva que les deux *Phèdres* ſemblèrent d'abord avoir une égale deſtinée; mais l'impreſſion régla bientôt le rang de l'une et de l'autre. *Pradon*, ſelon la coutume des mauvais auteurs, eut beau faire une préface inſolente, dans laquelle il traitait ſes critiques de malhonnêtes gens; ſa pièce, tant vantée par ſa cabale et par lui, tomba dans le mépris qu'elle mérite; et ſans la *Phèdre* de M. *Racine*, on ignorerait aujourd'hui que *Pradon* en a compoſé une.

Mais d'où vient enfin cette diſtance ſi prodigieuſe entre ces deux ouvrages? La conduite en eſt à peu-près la même. *Phèdre* eſt mourante dans l'une et dans l'autre. *Théſée* eſt abſent dans les premiers actes:

il paſſe pour avoir été aux enfers avec *Pyrithoüs*. *Hippolyte*, ſon fils, veut quitter Trézène; il veut fuir *Aricie*, qu'il aime. Il déclare ſa paſſion à *Aricie*, et reçoit avec horreur celle de *Phèdre* : il meurt du même genre de mort, et ſon gouverneur fait le récit de ſa mort. Il y a plus : les perſonnages des deux pièces ſe trouvant dans les mêmes ſituations, diſent preſque les mêmes choſes; mais c'eſt là qu'on diſtingue le grand homme, et le mauvais poëte. C'eſt lorſque *Racine* et *Pradon* penſent de même, qu'ils ſont le plus différens. En voici un exemple bien ſenſible; dans la déclaration d'*Hippolyte* à *Aricie*, M. *Racine* fait ainſi parler *Hippolyte*.

Moi qui contre l'amour fièrement révolté,
Aux fers de ſes captifs ai long-temps inſulté;
Qui, des faibles mortels déplorant les naufrages,
Penſais toujours du bord contempler les orages;
Aſſervi maintenant ſous la commune loi,
Par quel trouble me vois-je emporté loin de moi?
Un moment a vaincu mon audace imprudente;
Cette ame ſi ſuperbe eſt enfin dépendante.
Depuis près de ſix mois, honteux, déſeſpéré,
Portant par-tout le trait dont je ſuis déchiré,
Contre vous, contre moi, vainement je m'éprouve;

Préfente je vous fuis, abfente je vous trouve.
Dans le fond des forêts votre image me fuit ;
La lumière du jour, les ombres de la nuit,
Tout retrace à mes yeux les charmes que j'évite ;
Tout vous livre à l'envi le rebelle Hippolyte.
Moi-même, pour tout fruit de mes foins fuperflus,
Maintenant je me cherche, et ne me trouve plus.
Mon arc, mes javelots, mon char, tout m'importune.
Je ne me fouviens plus des leçons de Neptune,
Mes feuls gémiffemens font retentir les bois,
Et mes courfiers oififs ont oublié ma voix.

Voici comment *Hippolyte* s'exprime dans *Pradon*.

Affez et trop long-temps, d'une bouche profane,
Je méprifai l'amour et j'adorai Diane.
Solitaire, farouche, on me voyait toujours
Chaffer dans nos forêts les lions et les ours.
Mais un foin plus preffant m'occupe et m'embarraffe.
Depuis que je vous vois j'abandonne la chaffe ;
Elle fit autrefois mes plaifirs les plus doux,
Et quand j'y vais, ce n'eft que pour penfer à vous.

On ne faurait lire ces deux pièces de comparaifon, fans admirer l'une et fans rire de l'autre. C'eft pourtant dans toutes les deux le même fonds de fentiment et de

penſées; car, quand il s'agit de faire parler les paſſions, tous les hommes ont preſque les mêmes idées; mais la façon de les exprimer diſtingue l'homme d'eſprit d'avec celui qui n'en a point, l'homme de génie d'avec celui qui n'a que de l'eſprit, et le poëte d'avec celui qui veut l'être.

Pour parvenir à écrire comme M. *Racine*, il faudrait avoir ſon génie, et polir autant que lui ſes ouvrages. Quelle défiance ne dois-je donc point avoir, moi qui né avec des talens ſi faibles, et accablé par des maladies continuelles, n'ai ni le don de bien imaginer, ni la liberté de corriger par un travail aſſidu les défauts de mes ouvrages? Je ſens avec déplaiſir toutes les fautes qui ſont dans la contexture de cette pièce, auſſi-bien que dans la diction. J'en aurais corrigé quelques-unes, ſi j'avais pu retarder cette édition; mais j'en aurais encore laiſſé beaucoup. Dans tous les arts il y a un terme, par de-là lequel on ne peut plus avancer. On eſt reſſerré dans les bornes de ſon talent; on voit la perfection au de-là de ſoi, et on fait des efforts impuiſſans pour y atteindre.

Je ne ferai point une critique détaillée

de cette pièce : les lecteurs la feront affez fans moi. Mais je crois qu'il eft néceffaire que je parle ici d'une critique générale qu'on a faite fur le choix du fujet de Mariamne. Comme le génie des Français eft de faifir vivement le côté ridicule des chofes les plus férieufes, on difait que le fujet de Mariamne n'était autre chofe qu'*un vieux mari amoureux et brutal, à qui fa femme refufe avec aigreur le devoir conjugal ;* et on ajoutait, qu'une querelle de ménage ne pouvait jamais faire une tragédie. Je fupplie qu'on faffe avec moi quelques réflexions fur ce préjugé.

Les pièces tragiques font fondées, ou fur les intérêts de toute une nation, ou fur les intérêts particuliers de quelques princes. De ce premier genre, font l'Iphigénie en Aulide, où la Gréce affemblée demande le fang de la fille d'*Agamemnon :* les Horaces, où trois combattans ont entre les mains le fort de Rome : l'Oedipe, où le falut des Thébains dépend de la découverte du meurtrier de *Laïus.* Du fecond genre, font Britannicus, Phèdre, Mithridate, &c.

Dans ces trois dernières, tout l'intérêt

eſt renfermé dans la famille du héros de la pièce : tout roule ſur des paſſions que des bourgeois reſſentent comme les princes ; et l'intrigue de ces ouvrages eſt auſſi propre à la comédie qu'à la tragedie. Otez les noms, *Mithridate n'eſt qu'un vieillard amoureux d'une jeune fille : ſes deux fils en ſont amoureux auſſi ; et il ſe ſert d'une ruſe aſſez baſſe pour découvrir celui des deux qui eſt aimé. Phèdre eſt une belle-mère qui, enhardie par une intrigante, fait des propoſitions à ſon beau-fils, lequel eſt occupé ailleurs. Néron eſt un jeune homme impétueux qui devient amoureux tout d'un coup, qui dans le moment veut ſe ſéparer d'avec ſa femme, et qui ſe cache derrière une tapiſſerie pour écouter le diſcours de ſa maîtreſſe.* Voilà des ſujets que *Molière* a pu traiter comme *Racine*. Auſſi, l'intrigue de l'Avare eſt-elle préciſément la même que celle de Mithridate. *Harpagon* et le roi de Pont ſont deux vieillards amoureux ; l'un et l'autre ont leur fils pour rival ; l'un et l'autre ſe ſervent du même artifice pour découvrir l'intelligence qui eſt entre leur fils et leur maîtreſſe ; et les deux pièces finiſſent par le mariage du jeune homme.

Molière et *Racine* ont également réussi, en traitant ces deux intrigues : l'un a amusé, a réjoui, a fait rire les honnêtes gens ; l'autre a attendri, a effrayé, a fait verser des larmes. *Molière* a joué l'amour ridicule d'un vieil avare : *Racine* a représenté les faiblesses d'un grand roi, et les a rendues respectables.

Que l'on donne une noce à peindre à *Wateau* et à *le Brun* : l'un représentera sous une treille des paysans pleins d'une joie naïve, grossière et effrénée, autour d'une table rustique où l'ivresse, l'emportement, la débauche, le rire immodéré régneront ; l'autre peindra les noces de *Thétis* et de *Pélée*, les festins des dieux, leur joie majestueuse : et tous deux seront arrivés à la perfection de leur art par des chemins différens.

On peut appliquer tous ces exemples à Mariamne. La mauvaise humeur d'une femme, l'amour d'un vieux mari, les tracasseries d'une belle-sœur, sont de petits objets, comiques par eux-mêmes ; mais un roi, à qui la terre a donné le nom de *Grand*, éperdument amoureux de la plus belle

femme

femme de l'univers; la paſſion furieuſe de ce roi ſi fameux par ſes vertus et par ſes crimes; ſes cruautés paſſées, ſes remords préſens; ce paſſage ſi continuel et ſi rapide de l'amour à la haine, et de la haine à l'amour; l'ambition de ſa ſœur, les intrigues de ſes miniſtres; la ſituation cruelle d'une princeſſe, dont la vertu et la beauté ſont célèbres encore dans le monde; qui avait vu ſon père et ſon frère livrés à la mort par ſon mari, et qui, pour comble de douleur, ſe voyait aimée du meurtrier de ſa famille : quel champ! quelle carrière pour un autre génie que le mien! Peut-on dire qu'un tel ſujet ſoit indigne de la tragédie? C'eſt là ſur-tout que *ſelon ce qu'on peut être, les choſes changent de nom.*

FRAGMENT

DE LA PREFACE

DE L'EDITION DE 1730.

LA destinée de cette pièce a été extraordinaire. Elle fut jouée pour la première fois en 1724, et fut si mal reçue, qu'à peine put-elle être achevée. Elle fut rejouée en 1725 avec quelques changemens, et fut reçue alors avec une extrême indulgence.

J'avoue avec sincérité qu'elle méritait le mauvais accueil que lui fit d'abord le public; et je supplie qu'on me permette d'entrer sur cela dans un détail qui, peut-être, ne sera pas inutile à ceux qui voudront courir la carrière épineuse du théâtre, où j'ai le malheur de m'être engagé. Ils verront les écueils où j'ai échoué; ce n'est que par-là que je puis leur être utile.

Une des premières règles est de peindre les héros connus tels qu'ils ont été, ou plutôt tels que le public les imagine; car il est bien plus aisé de mener les hommes par les idées qu'ils ont, qu'en voulant leur en donner de nouvelles.

Sit Medea ferox invictaque, flebilis Ino,
Perfidus Ixion, Io vaga, tristis Orestes, &c.

Fondé ſur ces principes, et entraîné par la complaiſance reſpectueuſe que j'ai toujours eue pour des perſonnes qui m'honorent de leur amitié et de leurs conſeils, je réſolus de m'aſſujettir entièrement à l'idée que les hommes ont depuis long-temps de *Mariamne* et d'*Hérode*, et je ne ſongeai qu'à les peindre fidellement d'après le portrait que chacun s'en eſt fait dans ſon imagination.

Ainſi *Hérode* parut dans cette pièce cruel et politique; tyran de ſes ſujets, de ſa famille, de ſa femme; plein d'amour pour *Mariamne*, mais plein d'un amour barbare qui ne lui inſpirait pas le moindre repentir de ſes fureurs. Je ne donnai à *Mariamne* d'autres ſentimens qu'un orgueil imprudent, et qu'une haine inflexible pour ſon mari. Et enfin, dans la vue de me conformer aux opinions reçues, je ménageai une entrevue entre *Hérode* et *Varus*, dans laquelle je fis parler ce préteur avec la hauteur qu'on s'imagine que les Romains affectaient avec les rois.

Qu'arriva-t-il de tout cet arrangement? *Mariamne* intraitable n'intéreſſa point: *Hérode* n'étant que criminel, révolta: et ſon entretien avec *Varus* le rendit mépriſable. J'étais à la première repréſentation: je m'aperçus dès le moment où *Hérode* parut, qu'il était impoſſible que la pièce eût du ſuccès; et je

compris que je m'étais égaré en marchant trop timidement dans la route ordinaire.

Je ſentis qu'il eſt des occaſions où la première règle eſt de s'écarter des règles preſcrites ; et que (comme le dit M. *Paſcal* ſur un ſujet plus ſérieux) les vérités ſe ſuccèdent du pour au contre à meſure qu'on a plus de lumières.

Il eſt vrai qu'il faut peindre les héros tels qu'ils ont été ; mais il eſt encore plus vrai qu'il faut adoucir les caractères déſagréables ; qu'il faut ſonger au public pour qui l'on écrit, encore plus qu'aux héros que l'on fait paraître ; et qu'on doit imiter les peintres habiles qui embelliſſent en conſervant la reſſemblance.

Pour qu'*Hérode* reſſemblât, il était néceſſaire qu'il excitât l'indignation ; mais pour plaire il devait émouvoir la pitié. Il fallait que l'on déteſtât ſes crimes, que l'on plaignît ſa paſſion, qu'on aimât ſes remords ; et que ces mouvemens ſi violens, ſi ſubits, ſi contraires, qui ſont le caractère d'*Hérode*, paſſaſſent rapidement tour à tour dans l'ame du ſpectateur.

Si l'on veut ſuivre l'hiſtoire, *Mariamne* doit haïr *Hérode* et l'accabler de reproches ; mais ſi l'on veut que *Mariamne* intéreſſe, ſes reproches doivent faire eſpérer une réconciliation ; ſa haine ne doit pas paraître toujours inflexible. Par-là le ſpectateur eſt attendri, et l'hiſtoire n'eſt point entièrement démentie.

Enfin je crois que *Varus* ne doit point du tout voir *Hérode* : et en voici les raiſons. S'il parle à ce prince avec hauteur et avec colère, il l'humilie; et il ne faut point avilir un perſonnage qui doit intéreſſer. S'il lui parle avec politeſſe, ce n'eſt qu'une ſcène de complimens, qui ſerait d'autant plus froide qu'elle ſerait inutile. Que ſi *Hérode* répond en juſtifiant ſes cruautés, il dément la douleur et les remords dont il eſt pénétré en arrivant; s'il avoue à *Varus* cette douleur et ce repentir, qu'il ne peut en effet cacher à perſonne, alors il n'eſt plus permis au vertueux *Varus* de contribuer à la fuite de *Mariamne*, pour laquelle il ne doit plus craindre. De plus, *Hérode* ne peut faire qu'un très-méchant perſonnage avec l'amant de ſa femme; et il ne faut jamais faire rencontrer enſemble ſur la ſcène, des acteurs principaux qui n'ont rien d'intéreſſant à ſe dire.

La mort de *Mariamne* qui, à la première repréſentation, était empoiſonnée et expirait ſur le théâtre, acheva de révolter les ſpectateurs; ſoit que le public ne pardonne rien, lorſqu'une fois il eſt mécontent; ſoit qu'en effet il eût raiſon de condamner cette invention qui était une faute contre l'hiſtoire, faute qui, peut-être, n'était rachetée par aucune beauté.

J'aurais pu ne me pas rendre ſur ce dernier

article, et j'avoue que c'eſt contre mon goût que j'ai mis la mort de *Mariamne* en récit, au lieu de la mettre en action ; mais je n'ai voulu combattre en rien le goût du public. C'eſt pour lui et non pour moi que j'écris ; ce ſont ſes ſentimens et non les miens que je dois ſuivre.

Cette docilité raiſonnable, ces efforts que j'ai faits pour rendre intéreſſant un ſujet qui avait paru ſi ingrat, m'ont tenu lieu du mérite qui m'a manqué ; et ont enfin trouvé grâce devant des juges prévenus contre la pièce. (*a*)

(*a*) On trouvera à la fin de Mariamne les ſcènes que l'auteur a cru devoir ſacrifier. En 1762, il ſubſtitua au rôle de *Varus* celui de *Sohême*, prince de la famille des *Aſmonéens ;* et *Ammon*, confident de *Sohême*, remplace *Albin*, confident de *Varus*. On a conſervé dans les variantes les rôles de *Varus* et d'*Albin ;* mais il a été impoſſible de retrouver le premier dénouement.

A la première repréſentation, dans le moment où *Mariamne* tenait la coupe et prenait le poiſon, le parterre cria *la reine boit*. C'était juſtement la veille de la fête des rois : la pièce fut interrompue ; l'on n'entendit point une ſcène très-pathétique entre *Hérode* et *Mariamne* mourante ; du moins c'eſt le jugement que nous en avons entendu porter à ceux qui avaient entendu cette ſcène avant les repréſentations.

M. de *Voltaire* a changé le perſonnage de *Varus ;* parce que ſa défaite et ſa mort en Germanie ſont trop connues, pour que l'on puiſſe ſuppoſer, même dans ſa tragédie, qu'il ait été tué en Judée : parce qu'un préteur romain n'aurait pas excité une ſédition dans Jéruſalem ; il eût défendu à *Hérode*, au nom de *Céſar*, d'attenter à la vie de ſa femme, et *Hérode* eût obéi : parce qu'un romain amoureux d'une reine ne peut intéreſſer, à moins que le ſacrifice de ſa paſſion ne ſoit comme dans Bérénice le ſujet de la pièce : enfin parce qu'il fallait ou avilir *Hérode* devant *Varus*, ou s'écarter des mœurs connues

de ce siècle. Personne n'ignore combien les rois alliés, ou plutôt sujets de Rome, étaient petits auprès des généraux romains envoyés dans les provinces.

M. de *Voltaire* avait projeté une édition corrigée de ses ouvrages dramatiques, et il voulait distinguer les pièces qu'il regardait comme propres au théâtre, de celles qu'il ne croyait faites que pour être lues. Mais il n'appartenait qu'à lui de faire ce choix.

Voici la note qu'il avait placée à la tête de Mariamne.

„ Les gens de lettres qui ont présidé à cette édition, ont „ cru devoir rejeter cette tragédie parmi les pièces de l'auteur „ qui ne sont pas représentées sur le théâtre de Paris, et qui „ ne sont pour la plupart que des pièces de société ; „ Mariamne fut composée dans le temps de la nouveauté „ d'Oedipe : il ne l'a jamais regardée que comme une décla„ mation. „

PERSONNAGES.

HERODE, roi de Paleſtine.

MARIAMNE, femme d'*Hérode.*

SALOME, ſœur d'*Hérode.*

SOHEME, prince de la race des Aſmonéens.

MAZAEL, } miniſtres d'*Hérode.*
IDAMAS, }

NARBAS, ancien officier des rois Aſmonéens.

AMMON, confident de *Sohême.*

ELISE, confidente de *Mariamne.*

Un garde d'*Hérode*, parlant.

Suite d'*Hérode.*

Suite de *Sohême.*

Une ſuivante de *Mariamne*, perſonnage muet.

La ſcène eſt à Jéruſalem dans le palais d'Hérode.

MARIAMNE,

MARIAMNE,

TRAGEDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

SALOME, MAZAEL.

MAZAEL.

Oui, cette autorité qu'Hérode vous confie,
Jusques à son retour est du moins affermie.
J'ai volé vers Azor, et repassé soudain,
Des champs de Samarie aux sources du Jourdain.
Madame, il était temps que du moins ma présence
Des Hébreux inquiets confondît l'espérance.
Hérode votre frère à Rome retenu,
Déjà dans ses Etats n'était plus reconnu.
Le peuple pour ses rois toujours plein d'injustices,
Hardi dans ses discours, aveugle en ses caprices,
Publiait hautement qu'à Rome condamné,
Hérode à l'esclavage était abandonné;
Et que la reine, assise au rang de ses ancêtres,
Ferait régner sur nous le sang de nos grands prêtres.
Je l'avoue à regret : j'ai vu dans tous les lieux
Mariamne adorée, et son nom précieux.
La Judée aime encore avec idolâtrie

Le ſang de ces héros dont elle tient la vie ;
Sa beauté, ſa naiſſance, et ſur-tout ſes malheurs,
D'un peuple qui nous hait ont ſéduit tous les cœurs
Et leurs vœux indiſcrets la nommant ſouveraine,
Semblaient vous annoncer une chute certaine.
J'ai vu par ces faux bruits tout un peuple ébranlé :
Mais j'ai parlé, Madame, et ce peuple a tremblé.
Je leur ai peint Hérode avec plus de puiſſance,
Rentrant dans ſes Etats ſuivi de la vengeance ;
Son nom ſeul a par-tout répandu la terreur ;
Et les Juifs en ſilence ont pleuré leur erreur.

SALOME.

Mazaël, il eſt vrai qu'Hérode va paraître ;
Et ces peuples et moi, nous aurons tous un maître.
Ce pouvoir, dont à peine on me voyait jouir,
N'eſt qu'une ombre qui paſſe et va s'évanouir.
Mon frère m'était cher, et ſon bonheur m'opprime ;
Mariamne triomphe et je ſuis ſa victime.

MAZAEL.

Ne craignez point un frère.

SALOME.

Eh ! que deviendrons-nous,
Quand la reine à ſes pieds reverra ſon époux ?
De mon autorité cette fière rivale,
Auprès d'un roi ſéduit nous fut toujours fatale :
Son eſprit orgueilleux, qui n'a jamais plié,
Conſerve encor pour nous la même inimitié.
Elle nous outragea, je l'ai trop offenſée ;

A notre abaiſſement elle eſt intéreſſée.
Eh ! ne craignez-vous plus ces charmes tout-puiſſans,
Du malheureux Hérode impérieux tyrans ?
Depuis près de cinq ans qu'un fatal hyménée
D'Hérode et de la reine unit la deſtinée,
L'amour prodigieux dont ce prince eſt épris
Se nourrit par la haine et croît par le mépris.
Vous avez vu cent fois ce monarque inflexible
Dépoſer à ſes pieds ſa majeſté terrible,
Et chercher dans ſes yeux irrités ou diſtraits
Quelques regards plus doux qu'il ne trouvait jamais.
Vous l'avez vu frémir, ſoupirer et ſe plaindre;
La flatter, l'irriter, la menacer, la craindre;
Cruel dans ſon amour, ſoumis dans ſes fureurs;
Eſclave en ſon palais, héros par-tout ailleurs.
Que dis-je! en puniſſant une ingrate famille,
Fumant du ſang du père, il adorait la fille:
Le fer encor ſanglant, et que vous excitiez,
Etait levé ſur elle et tombait à ſes pieds.

MAZAEL.

Mais ſongez que dans Rome, éloigné de ſa vue,
Sa chaîne de ſi loin ſemble s'être rompue.

SALOME.

Croyez-moi, ſon retour en reſſerre les nœuds,
Et ſes trompeurs appas ſont toujours dangereux.

MAZAEL.

Oui, mais cette ame altière à ſoi-même inhumaine,
Toujours de ſon époux a recherché la haine:

Elle l'irritera par de nouveaux dédains,
Et vous rendra les traits qui tombent de vos mains.
La paix n'habite point entre deux caractères
Que le ciel a formés l'un à l'autre contraires.
Hérode en tous les temps ſombre, chagrin, jaloux,
Contre ſon amour même aura beſoin de vous.

SALOME.

Mariamne l'emporte, et je ſuis confondue.

MAZAEL.

Au trône d'Aſcalon vous êtes attendue;
Une retraite illuſtre, une nouvelle cour,
Un hymen préparé par les mains de l'amour,
Vous mettront aiſément à l'abri des tempêtes
Qui pourraient dans Solime éclater ſur nos têtes.
Sohême eſt d'Aſcalon paiſible ſouverain,
Reconnu, protégé par le peuple romain,
Indépendant d'Hérode, et cher à ſa province;
Il ſait penſer en ſage et gouverner en prince:
Je n'aperçois pour vous que des deſtins meilleurs;
Vous gouvernez Hérode, ou vous régnez ailleurs.

SALOME.

Ah! connais mon malheur et mon ignominie:
Mariamne en tout temps empoiſonne ma vie;
Elle m'enlève tout, rang, dignités, crédit,
Et pour elle, en un mot, Sohême me trahit.

MAZAEL.

Lui! qui pour cet hymen attendait votre frère!
Lui, dont l'eſprit rigide et la ſageſſe auſtère

Parut tant méprifer ces folles paffions,
De nos vains courtifans vaines illufions!
Au roi fon allié ferait-il cette offenfe ?

SALOME.

Croyez qu'avec la reine il eft d'intelligence.

MAZAEL.

Le fang et l'amitié les uniffent tous deux ;
Mais je n'ai jamais vu...

SALOME.

Vous n'avez pas mes yeux !
Sur mon malheur nouveau je fuis trop éclairée :
De ce trompeur hymen la pompe différée,
Les froideurs de Sohême et fes difcours glacés,
M'ont expliqué ma honte et m'ont inftruite affez.

MAZAEL.

Vous penfez en effet qu'une femme févère,
Qui pleure encore ici fon aïeul et fon frère,
Et dont l'efprit hautain, qu'aigriffent fes malheurs,
Se nourrit d'amertume et vit dans les douleurs,
Recherche imprudemment le funefte avantage
D'enlever un amant qui fous vos lois s'engage!
L'amour eft-il connu de fon fuperbe cœur?

SALOME.

Elle l'infpire au moins, et c'eft-là mon malheur.

MAZAEL.

Ne vous trompez-vous point? Cette ame impérieufe,
Par excès de fierté femble être vertueufe :
A vivre fans reproche elle a mis fon orgueil.

SALOME.

Cet orgueil ſi vanté trouve enfin ſon écueil.
Que m'importe, après tout, que ſon ame hardie,
De mon parjure amant flatte la perfidie ;
Ou qu'exerçant ſur lui ſon dédaigneux pouvoir,
Elle ait fait mes tourmens ſans même le vouloir ?
Qu'elle chériſſe ou non le bien qu'elle m'enlève,
Je le perds, il ſuffit ; ſa fierté s'en élève ;
Ma honte fait ſa gloire ; elle a dans mes douleurs
Le plaiſir inſultant de jouir de mes pleurs.
Enfin c'eſt trop languir dans cette indigne gêne ;
Je veux voir à quel point on mérite ma haine.
Sohême vient : allez, mon ſort va s'éclaircir.

SCENE II.

SALOME, SOHEME, AMMON.

SALOME.

APPROCHEZ ; votre cœur n'eſt point né pour trahir,
Et le mien n'eſt pas fait pour ſouffrir qu'on l'abuſe.
Le roi revient enfin : vous n'avez plus d'excuſe.
Ne conſultez ici que vos ſeuls intérêts,
Et ne me cachez plus vos ſentimens ſecrets.
Parlez : je ne crains point l'aveu d'une inconſtance,
Dont je mépriſerais la vaine et faible offenſe.
Je ne ſais point deſcendre à des tranſports jaloux,
Ni rougir d'un affront dont la honte eſt pour vous.

SOHEME.

Il faut donc m'expliquer, il faut donc vous apprendre
Ce que votre fierté ne craindra point d'entendre.
J'ai beaucoup, je l'avoue, à me plaindre du roi;
Il a voulu, Madame, étendre jusqu'à moi
Le pouvoir que César lui laisse en Palestine;
En m'accordant sa sœur il cherchait ma ruine:
Au rang de ses vassaux il osait me compter.
J'ai soutenu mes droits, il n'a pu l'emporter.
J'ai trouvé comme lui des amis près d'Auguste:
Je ne crains point Hérode, et l'empereur est juste.
Mais je ne puis souffrir (je le dis hautement)
L'alliance d'un roi dont je suis mécontent.
D'ailleurs vous connaissez cette cour orageuse;
Sa famille avec lui fut toujóurs malheureuse;
De tout ce qui l'approche il craint des trahisons:
Son cœur de toutes parts est ouvert aux soupçons.
Au frère de la reine il en coûta la vie;
De plus d'un attentat cette mort fut suivie.
Mariamne a vécu dans ce triste séjour,
Entre la barbarie et les transports d'amour;
Tantôt sous le couteau, tantôt idolâtrée,
Toujours baignant de pleurs une couche abhorrée;
Craignant et son époux, et de vils délateurs
De leur malheureux roi lâches adulateurs.

SALOME.

Vous parlez beaucoup d'elle!

SOHEME.

Ignorez-vous, Princeſſe,
Que ſon ſang eſt le mien, que ſon ſort m'intéreſſe?

SALOME.

Je ne l'ignore pas.

SOHEME.

Apprenez encor plus:
J'ai craint long-temps pour elle, et je ne tremble plus.
Hérode chérira le ſang qui la fit naître,
Il l'a promis, du moins, à l'empereur ſon maître.
Pour moi, loin d'une cour, objet de mon courroux,
J'abandonne Solime, et votre frère et vous;
Je pars. Ne penſez pas qu'une nouvelle chaîne
Me dérobe à la vôtre et loin de vous m'entraîne.
Je renonce à la fois à ce prince, à ſa cour,
A tout engagement, et ſur-tout à l'amour.
Epargnez le reproche à mon eſprit ſincère:
Quand je ne m'en fais point, nul n'a droit de m'en faire.

SALOME.

Non, n'attendez de moi ni courroux ni dépit;
J'en ſavais beaucoup plus que vous n'en avez dit.
Cette cour, il eſt vrai, Seigneur, a vu des crimes;
Il en eſt quelquefois où des cœurs magnanimes
Par le malheur des temps ſe laiſſent emporter;
Que la vertu répare, et qu'il faut reſpecter.
Il en eſt de plus bas, et de qui la faibleſſe
Se pare arrogamment du nom de la ſageſſe.

Vous m'entendez peut-être ? En vain vous déguifez
Pour qui je fuis trahie, et qui vous féduifez ;
Votre fauffe vertu ne m'a jamais trompée.
De votre changement mon ame eft peu frappée ;
Mais fi de ce palais, qui vous femble odieux,
Les orages paffés ont indigné vos yeux ;
Craignez d'en exciter qui vous fuivraient, peut-être,
Jufqu'aux faibles Etats dont vous êtes le maître.

(elle fort.)

SCENE III.

SOHEME, AMMON.

SOHEME.

Ou tendait ce difcours ? que veut-elle ? et pourquoi
Penfe-t-elle en mon cœur pénétrer mieux que moi ?
Qui ? moi, que je foupire ! et que, pour Mariamne,
Mon auftère amitié ne foit qu'un feu profane !
Aux faibleffes d'amour, moi, j'irais me livrer,
Lorfque de tant d'attraits je cours me féparer.

AMMON.

Salome eft outragée, il faut tout craindre d'elle.
La jaloufie éclaire, et l'amour fe décelle.

SOHEME.

Non, d'un coupable amour je n'ai point les erreurs :
La fecte dont je fuis forme en nous d'autres mœurs.
Ces durs Efféniens, ftoïques de Judée,
Ont eu de la morale une plus noble idée.

Nos maîtres, les Romains, vainqueurs des nations,
Commandent à la terre, et nous aux paſſions.
Je n'ai point, grâce au ciel, à rougir de moi-même.
Le ſang unit de près Mariamne et Sohême ;
Je la voyais gémir ſous un affreux pouvoir,
J'ai voulu la ſervir, j'ai rempli mon devoir.

AMMON.

Je connais votre cœur et juſte et magnanime,
Il ſe plaît à venger la vertu qu'on opprime ;
Puiſſiez-vous écouter, dans cette affreuſe cour,
Votre noble pitié plutôt que votre amour !

SOHEME.

Ah ! faut-il donc l'aimer pour prendre ſa défenſe ?
Qui n'aurait comme moi chéri ſon innocence ?
Quel cœur indifférent n'irait à ſon ſecours ?
Et qui pour la ſauver n'eût prodigué ſes jours ?
Ami, mon cœur eſt pur, et tu connais mon zèle ;
Je n'habitais ces lieux que pour veiller ſur elle.
Quand Hérode partit incertain de ſon ſort,
Quand il chercha dans Rome ou le ſceptre ou la mort ;
Plein de ſa paſſion forcenée et jalouſe,
Il tremblait qu'après lui ſa malheureuſe épouſe,
Du trône deſcendue, eſclave des Romains,
Ne fût abandonnée à de moins dignes mains.
Il voulut qu'une tombe, à tous deux préparée,
Enfermât avec lui cette épouſe adorée.
Phérore fut chargé du miniſtère affreux
D'immoler cet objet de ſes horribles feux.

Phérore m'inſtruiſit de ces ordres coupables :
J'ai veillé ſur des jours ſi chers, ſi déplorables :
Toujours armé, toujours prompt à la protéger,
Et ſur-tout à ſes yeux dérobant ſon danger.
J'ai voulu la ſervir ſans lui cauſer d'alarmes,
Ses malheurs me touchaient encor plus que ſes charmes.
L'amour ne règne point ſur mon cœur agité ;
Il ne m'a point vaincu, c'eſt moi qui l'ai dompté :
Et plein du noble feu que ſa vertu m'inſpire,
J'ai voulu la venger, et non pas la ſéduire.
Enfin l'heureux Hérode a fléchi les Romains ;
Le ſceptre de Judée eſt remis en ſes mains ;
Il revient triomphant ſur ce ſanglant théâtre ;
Il revole à l'objet dont il eſt idolâtre,
Qu'il opprima ſouvent, qu'il adora toujours ;
Leurs déſaſtres communs ont terminé leur cours.
Un nouveau jour va luire à cette cour affreuſe :
Je n'ai plus qu'à partir, — Mariamne eſt heureuſe.
Je ne la verrai plus : — mais à d'autres attraits
Mon cœur, mon triſte cœur eſt fermé pour jamais.
Tout hymen à mes yeux eſt horrible et funeſte ;
Qui connaît Mariamne, abhorre tout le reſte.
La retraite a pour moi des charmes aſſez grands ;
J'y vivrai vertueux, loin des yeux des tyrans :
Préférant mon partage au plus beau diadême,
Maître de ma fortune et maître de moi-même.

SCENE IV.

SOHEME, ELISE, AMMON.

ELISE.

La mère de la reine, en proie à ſes douleurs,
Vous conjure, Sohême, au nom de tant de pleurs,
De vous rendre près d'elle, et d'y calmer la crainte
Dont pour ſa fille encore elle a reçu l'atteinte.

SOHEME.

Quelle horreur jetez-vous dans mon cœur étonné ?

ELISE.

Elle a ſu l'ordre affreux qu'Hérode avait donné.
Par les ſoins de Salome elle en eſt informée.

SOHEME.

Ainſi cette ennemie, au trouble accoutumée,
Par ces troubles nouveaux penſe encor maintenir
Le pouvoir emprunté qu'elle veut retenir.
Quelle odieuſe cour, et combien d'artifices !
On ne marche en ces lieux que ſur des précipices.
Hélas ! Alexandra, par des coups inouis,
Vit périr autrefois ſon époux et ſon fils ;
Mariamne lui reſte, elle tremble pour elle ;
La crainte eſt bien permiſe à l'amour maternelle.
Eliſe, je vous ſuis, je marche ſur vos pas. —
— Grand Dieu, qui prenez ſoin de ces triſtes climats,
De Mariamne encore écartez cet orage ;
Conſervez, protégez votre plus digne ouvrage !

Fin du premier acte.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

SALOME, MAZAEL.

MAZAEL.

Ce nouveau coup porté, ce terrible myſtère
Dont vous faites inſtruire et la fille et la mère,
Ce ſecret révélé, cet ordre ſi cruel
Eſt déſormais le ſceau d'un divorce éternel.
Le roi ne croira point que pour votre ennemie,
Sa confiance en vous ſoit en effet trahie ;
Il n'aura plus que vous dans ſes perplexités
Pour adoucir les traits par vous-même portés.
Vous ſeule aurez fait naître et le calme et l'orage.
Diviſez pour régner ; c'eſt-là votre partage.

SALOME.

Que ſert la politique où manque le pouvoir ?
Tous mes ſoins m'ont trahi, tout fait mon déſeſpoir.
Le roi m'écrit : il veut, par ſa lettre fatale,
Que ſa ſœur ſe rabaiſſe aux pieds de ſa rivale.
J'eſpérais de Sohême un noble et sûr appui,
Hérode était le mien ; tout me manque aujourd'hui.
Je vois crouler ſur moi le fatal édifice
Que mes mains élevaient avec tant d'artifice.
Je vois qu'il eſt des temps où tout l'effort humain
Tombe ſous la fortune et ſe débat en vain,

Où la prudence échoue, où l'art nuit à ſoi-même ;
Et je ſens ce pouvoir invincible et ſuprême,
Qui ſe joue à ſon gré, dans nos climats voiſins,
De leurs ſables mouvans comme de nos deſtins.

MAZAEL.

Obéiſſez au roi, cédez à la tempête ;
Sous ſes coups paſſagers il faut courber la tête.
Le temps peut tout changer.

SALOME.

Trop vains ſoulagemens !
Malheureux qui n'attend ſon bonheur que du temps !
Sur l'avenir trompeur tu veux que je m'appuie,
Et tu vois cependant les affronts que j'eſſuie !

MAZAEL.

Sohême part au moins ; votre juſte courroux
Ne craint plus Mariamne, et n'en eſt plus jaloux.

SALOME.

Sa conduite, il eſt vrai, paraît inconcevable ;
Mais m'en trahit-il moins ? en eſt-il moins coupable ?
Suis-je moins outragée ? ai-je moins d'ennemis,
Et d'envieux ſecrets, et de lâches amis ?
Il faut que je combatte et ma chute prochaine,
Et cet affront ſecret, et la publique haine.
Déjà, de Mariamne adorant la faveur,
Le peuple à ma diſgrâce inſulte avec fureur.
Je verrai tout plier ſous ſa grandeur nouvelle,
Et mes faibles honneurs éclipſés devant elle.

Mais c'eſt peu que ſa gloire irrite mon dépit ;
Ma mort va ſignaler ma chute et ſon crédit.
Je ne me flatte point : je ſais comme en ſa place,
De tous mes ennemis je confondrais l'audace :
Ce n'eſt qu'en me perdant qu'elle pourra régner ;
Et ſon juſte courroux ne doit point m'épargner.
Cependant, ô contrainte ! ô comble d'infamie !
Il faut donc qu'à ſes yeux ma fierté s'humilie !
Je viens avec reſpect eſſuyer ſes hauteurs,
Et la féliciter ſur mes propres malheurs.

MAZAEL.

Elle vient en ces lieux.

SALOME.

Faut-il que je la voie ?

SCENE II.

MARIAMNE, ELISE, SALOME, MAZAEL, NARBAS.

SALOME.

Je viens auprès de vous partager votre joie :
Rome me rend un frère et vous rend un époux
Couronné, tout puiſſant, et digne enfin de vous.
Ses triomphes paſſés, ceux qu'il prépare encore,
Ce titre heureux de Grand, dont l'univers l'honore,
Les droits du ſénat même à ſes ſoins confiés,
Sont autant de préſens qu'il va mettre à vos pieds.

Poſſédez déſormais ſon ame et ſon empire,
C'eſt ce qu'à vos vertus mon amitié déſire ;
Et je vais par mes ſoins ſerrer l'heureux lien
Qui doit joindre à jamais votre cœur et le ſien.

MARIAMNE.

Je ne prétends de vous, ni n'attends ce ſervice :
Je vous connais, Madame, et je vous rends juſtice.
Je ſais par quels complots, je ſais par quels détours,
Votre haine impuiſſante a pourſuivi mes jours.
Jugeant de moi par vous, vous me craignez peut-être :
Mais vous deviez du moins apprendre à me connaître.
Ne me redoutez point; je ſais également
Dédaigner votre crime et votre châtiment.
J'ai vu tous vos deſſeins, et je vous les pardonne,
C'eſt à vos ſeuls remords que je vous abandonne ;
Si toutefois, après de ſi lâches efforts,
Un cœur comme le vôtre écoute des remords.

SALOME.

C'eſt porter un peu loin votre injuſte colère.
Ma conduite, mes ſoins, et l'aveu de mon frère,
Peut-être ſuffiront pour me juſtifier.

MARIAMNE.

Je vous l'ai déjà dit, je veux tout oublier;
Dans l'état où je ſuis, c'eſt aſſez pour ma gloire;
Je puis vous pardonner, mais je ne puis vous croire.

MAZAEL.

J'oſe ici, grande Reine, atteſter l'Eternel,
Que mes ſoins à regret...

MARIAMNE.

MARIAMNE.

Arrêtez, Mazaël.
Vos excuſes pour moi ſont un nouvel outrage.
Obéiſſez au roi, voilà votre partage.
A mes tyrans vendu, ſervez bien leur courroux ;
Je ne m'abaiſſe pas à me plaindre de vous.

(*à Salome.*)

Je ne vous retiens point, et vous pouvez, Madame,
Aller apprendre au roi les ſecrets de mon ame ;
Dans ſon cœur aiſément vous pouvez ranimer
Un courroux que mes yeux dédaignent de calmer.
De tous vos délateurs armez la calomnie :
J'ai laiſſé juſqu'ici leur audace impunie,
Et je n'oppoſe encore à mes vils ennemis
Qu'une vertu ſans tache et qu'un juſte mépris.

SALOME.

Ah ! c'en eſt trop enfin : vous auriez dû peut-être
Ménager un peu plus la ſœur de votre maître.
L'orgueil de vos attraits penſe tout aſſervir :
Vous me voyez tout perdre et croyez tout ravir.
Votre victoire un jour peut vous être fatale.
Vous triomphez, — tremblez, imprudente rivale.

SCENE III.

MARIAMNE, ELISE, NARBAS.

ELISE.

Ah ! Madame, à ce point pouvez-vous irriter
Des ennemis ardens à vous perſécuter ?
La vengeance d'Hérode un moment ſuſpendue,
Sur votre tête encore eſt peut-être étendue ;
Et loin d'en détourner les redoutables coups,
Vous appelez la mort qui s'éloignait de vous.
Vous n'avez plus ici de bras qui vous appuie.
Ce défenſeur heureux de votre illuſtre vie,
Sohême, dont le nom ſi craint, ſi reſpecté,
Long-temps de vos tyrans contint la cruauté
Sohême va partir, nul eſpoir ne vous reſte.
Auguſte à votre époux laiſſe un pouvoir funeſte.
Qui ſait dans quels deſſeins il revient aujourd'hui ?
Tout, juſqu'à ſon amour, eſt à craindre de lui ;
Vous le voyez trop bien ; ſa ſombre jalouſie
Au-delà du tombeau portait ſa frénéſie ;
Cet ordre qu'il donna me fait encor trembler.
Avec vos ennemis daignez diſſimuler.
La vertu ſans prudence, hélas ! eſt dangereuſe.

MARIAMNE.

Oui, mon ame, il eſt vrai, fut trop impérieuſe.
Je n'ai point connu l'art, et j'en avais beſoin.
De mon ſort à Sohême abandonnons le ſoin ;

Qu'il vienne, je l'attends ; qu'il règle ma conduite.
Mon projet eſt hardi, je frémis de la ſuite.
Faites venir Sohême. (*Eliſe ſort.*)

SCENE IV.

MARIAMNE, NARBAS.

MARIAMNE.

Et vous, mon cher Narbas,
De mes vœux incertains apaiſez les combats.
Vos vertus, votre zèle et votre expérience,
Ont acquis dès long-temps toute ma confiance.
Mon cœur vous eſt connu, vous ſavez mes deſſeins,
Et les maux que j'éprouve, et les maux que je crains.
Vous avez vu ma mère au déſeſpoir réduite,
Me preſſer en pleurant d'accompagner ſa fuite.
Son eſprit accablé d'une juſte terreur,
Croit à tous les momens voir Hérode en fureur,
Encor tout dégouttant du ſang de ſa famille,
Venir à ſes yeux même aſſaſſiner ſa fille.
Elle veut à mes fils, menacés du tombeau,
Donner Céſar pour père, et Rome pour berceau.
On dit que l'infortune à Rome eſt protégée ;
Rome eſt le tribunal où la terre eſt jugée.
Je vais me préſenter aux rois des ſouverains.
Je ſais qu'il eſt permis de fuir ſes aſſaſſins,

Que c'eſt le ſeul parti que le deſtin me laiſſe.
Toutefois en ſecret, ſoit vertu, ſoit faibleſſe,
Prête à fuir un époux, mon cœur frémit d'effroi,
Et mes pas chancelans s'arrêtent malgré moi.

NARBAS.

Cet effroi généreux n'a rien que je n'admire ;
Tout injuſte qu'il eſt, la vertu vous l'inſpire.
Ce cœur indépendant des outrages du ſort,
Craint l'ombre d'une faute, et ne craint point la mort.
Banniſſez toutefois ces alarmes ſecrètes :
Ouvrez les yeux, Madame, et voyez où vous êtes.
C'eſt là que, répandu par les mains d'un époux,
Le ſang de votre père a rejailli ſur vous.
Votre frère en ces lieux a vu trancher ſa vie ;
En vain de ſon trépas le roi ſe juſtifie ;
En vain Céſar trompé l'en abſout aujourd'hui ;
L'Orient révolté n'en accuſe que lui.
Regardez, conſultez les pleurs de votre mère,
L'affront fait à vos fils, le ſang de votre père,
La cruauté du roi, la haine de ſa ſœur,
Et (ce que je ne puis prononcer ſans horreur,
Mais dont votre vertu n'eſt point épouvantée)
La mort plus d'une fois à vos yeux préſentée.

Enfin ſi tant de maux ne vous étonnent pas,
Si d'un front aſſuré vous marchez au trépas ;
Du moins de vos enfans embraſſez la défenſe.
Le roi leur a du trône arraché l'eſpérance ;

Et vous connaiſſez trop ces oracles affreux,
Qui depuis ſi long-temps vous font trembler pour eux.
Le ciel vous a prédit qu'une main étrangère
Devait un jour unir vos fils à votre père.
Un arabe implacable a déjà ſans pitié
De cet oracle obſcur accompli la moitié.
Madame, après l'horreur d'un eſſai ſi funeſte,
Sa cruauté, ſans doute, accomplirait le reſte ;
Dans ſes emportemens rien n'eſt ſacré pour lui.
Eh ! qui vous répondra que lui-même aujourd'hui
Ne vienne exécuter ſa ſanglante menace,
Et des Aſmonéens anéantir la race ?
Il eſt temps déſormais de prévenir ſes coups,
Il eſt temps d'épargner un meurtre à votre époux,
Et d'éloigner du moins de ces tendres victimes
Le fer de vos tyrans, et l'exemple des crimes.
Nourri dans ce palais, près des rois vos aïeux,
Je ſuis prêt à vous ſuivre en tout temps, en tous lieux.
Partez, rompez vos fers, allez, dans Rome même,
Implorer du ſénat la juſtice ſuprême,
Remettre de vos fils la fortune en ſa main,
Et les faire adopter par le peuple romain.
Qu'une vertu ſi pure aille étonner Auguſte.
Si l'on vante à bon droit ſon règne heureux et juſte,
Si la terre avec joie embraſſe ſes genoux,
S'il mérite ſa gloire, il fera tout pour vous.

MARIAMNE.

Je vois qu'il n'eſt plus temps que mon cœur délibère;

Je cède à vos conseils, aux larmes de ma mère,
Au danger de mes fils, au sort, dont les rigueurs
Vont m'entraîner, peut-être, en de plus grands malheurs.
Retournez chez ma mère, allez : quand la nuit sombre
Dans ces lieux criminels aura porté son ombre,
Qu'au fond de ce palais on me vienne avertir :
On le veut, il le faut, je suis prête à partir.

SCENE V.

MARIAMNE, SOHEME, ELISE.

SOHEME.

Je viens m'offrir, Madame, à votre ordre suprême.
Vos volontés pour moi sont les lois du ciel même.
Faut-il armer mon bras contre vos ennemis?
Commandez, j'entreprends ; parlez, et j'obéis.

MARIAMNE.

Je vous dois tout, Seigneur, et dans mon infortune
Ma douleur ne craint point de vous être importune,
Ni de solliciter par d'inutiles vœux
Les secours d'un héros, l'appui des malheureux.

Lorsqu'Hérode attendait le trône ou l'esclavage,
Moi-même des Romains j'ai brigué le suffrage ;
Malgré ses cruautés, malgré mon désespoir,
Malgré mes intérêts, j'ai suivi mon devoir.
J'ai servi mon époux ; je le ferais encore.
Il faut que pour moi-même enfin je vous implore ;

Il faut que je dérobe à d'inhumaines lois
Les reſtes malheureux du pur ſang de nos rois.
J'aurais dû dès long-temps, loin d'un lieu ſi coupable,
Demander au ſénat un aſile honorable :
Mais, Seigneur, je n'ai pu, dans les troubles divers
Dont la guerre civile a rempli l'univers,
Chercher parmi l'effroi, la guerre et les ravages
Un port aux mêmes lieux d'où partaient les orages.
Auguſte au monde entier donne aujourd'hui la paix;
Sur toute la nature il répand ſes bienfaits.
Après les longs travaux d'une guerre odieuſe,
Ayant vaincu la terre, il veut la rendre heureuſe.
Du haut du Capitole il juge tous les rois,
Et de ceux qu'on opprime il prend en main les droits.
Qui peut à ſes bontés plus juſtement prétendre,
Que mes faibles enfans, que rien ne peut défendre,
Et qu'une mère en pleurs amène auprès de lui
Du bout de l'univers implorer ſon appui ?
Pour conſerver le fils, pour conſoler la mère,
Pour finir tous mes maux, c'eſt en vous que j'eſpère :
Je m'adreſſe à vous ſeul, à vous, à ce grand cœur,
De la ſimple vertu généreux protecteur :
A vous, à qui je dois ce jour que je reſpire.
Seigneur, éloignez-moi de ce fatal empire.
Ma mère, mes enfans, je mets tout en vos mains;
Enlevez l'innocence au fer des aſſaſſins.
Vous ne répondez rien ! que faut-il que je penſe
De ces ſombres regards et de ce long ſilence ?

Je vois que mes malheurs excitent vos refus.

SOHEME.

Non, . . . je refpecte trop vos ordres abfolus.
Mes gardes vous fuivront jufque dans l'Italie ;
Difpofez d'eux, de moi, de mon cœur, de ma vie.
Fuyez le roi ; rompez vos nœuds infortunés :
Il eft affez puni, fi vous l'abandonnez.
Il ne vous verra plus, grâce à fon injuftice ;
Et je fens qu'il n'eft point de fi cruel fupplice. . .
Pardonnez-moi ce mot, il m'échappe à regret ;
La douleur de vous perdre a trahi mon fecret.
J'ai parlé, c'en eft fait : mais malgré ma faibleffe,
Songez que mon refpect égale ma tendreffe.
Sohême en vous aimant, ne veut que vous fervir,
Adorer vos vertus, vous venger et mourir.

MARIAMNE.

Je me flattais, Seigneur, et j'avais lieu de croire,
Qu'avec mes intérêts, vous chériffiez ma gloire.
Quand Sohême en ces lieux a veillé fur mes jours,
J'ai cru qu'à fa pitié je devais fon fecours.
Je ne m'attendais pas qu'une flamme coupable
Dût ajouter ce comble à l'horreur qui m'accable,
Ni que dans mes périls il me fallût jamais
Rougir de vos bontés, et craindre vos bienfaits.
Ne penfez pas pourtant qu'un difcours qui m'offenfe
Vous ait rien dérobé de ma reconnaiffance :
Tout efpoir m'eft ravi, je ne vous verrai plus.
J'oublîrai votre flamme, et non pas vos vertus.

Je

Je ne peux voir en vous qu'un héros magnanime,
Qui jusqu'à ce moment mérita mon estime ;
Un plus long entretien pourrait vous en priver,
Seigneur, et je vous fuis pour vous la conserver.

SOHEME.

Arrêtez, et sachez que je l'ai méritée.
Quand votre gloire parle, elle est seule écoutée ;
A cette gloire, à vous, soigneux de m'immoler,
Epris de vos vertus, je les sais égaler.
Je ne fuyais que vous, je veux vous fuir encore.
Je quittais pour jamais une cour que j'abhorre ;
J'y reste, s'il le faut, pour vous désabuser,
Pour vous respecter plus, pour ne plus m'exposer
Au reproche accablant que m'a fait votre bouche.
Votre intérêt, Madame, est le seul qui me touche ;
J'y sacrifîrai tout. Mes amis, mes soldats,
Vous conduiront aux bords où s'adressent vos pas.
J'ai dans ces murs encore un reste de puissance ;
D'un tyran soupçonneux je crains peu la vengeance;
Et s'il me faut périr des mains de votre époux,
Je périrai du moins en combattant pour vous.
Dans mes derniers momens je vous aurai servie,
Et j'aurai préféré votre honneur à ma vie.

MARIAMNE.

Il suffit, je vous crois : d'indignes passions
Ne doivent point souiller les nobles actions.
Oui, je vous devrai tout ; mais moi je vous expose :
Vous courez à la mort, et j'en serai la cause.

Comment puis-je vous ſuivre ? et comment demeurer ?
Je n'ai de ſentiment que pour vous admirer.

SOHEME.

Venez prendre conſeil de votre mère en larmes,
De votre fermeté plus que de ſes alarmes,
Du péril qui vous preſſe, et non de mon danger.
Avec votre tyran rien n'eſt à ménager :
Il eſt roi, je le ſais ; mais Céſar eſt ſon juge.
Tout vous menace ici, Rome eſt votre refuge ;
Mais ſongez que Sohême, en vous offrant ſes vœux,
S'il oſe être ſenſible, en eſt plus vertueux ;
Que le ſang de nos rois nous unit l'un et l'autre,
Et que le ciel m'a fait un cœur digne du vôtre.

MARIAMNE.

Je n'en veux point douter : et dans mon déſeſpoir,
Je vais conſulter Dieu, l'honneur et le devoir.

SOHEME.

C'eſt eux que j'en atteſte ; ils ſont tous trois mes guides ;
Ils vous arracheront aux mains des parricides.

Fin du ſecond acte.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

SOHEME, NARBAS, AMMON, Suite.

NARBAS.

Le temps eſt précieux, Seigneur, Hérode arrive;
Du fleuve de Judée il a revu la rive.
Salome qui ménage un reſte de crédit,
Déjà par ſes conſeils aſſiége ſon eſprit.
Ses courtiſans en foule auprès de lui ſe rendent;
Les palmes dans les mains, nos pontifes l'attendent;
Idamas le devance, et vous le connaiſſez.

SOHEME.

Je ſais qu'on paya mal ſes ſervices paſſés.
C'eſt ce même Idamas, cet hébreu plein de zèle,
Qui toujours à la reine eſt demeuré fidèle,
Qui, ſage courtiſan d'un roi plein de fureur,
A quelquefois d'Hérode adouci la rigueur.

NARBAS.

Bientôt vous l'entendrez. Cependant Mariamne
Au moment de partir s'arrête, ſe condamne;
Ce grand projet l'étonne, et prête à le tenter,
Son auſtère vertu craint de l'exécuter.
Sa mère eſt à ſes pieds, et, le cœur plein d'alarmes,
Lui préſente ſes fils, la baigne de ſes larmes,

La conjure en tremblant de preſſer ſon départ.
La reine flotte, héſite, et partira trop tard.
C'eſt vous dont la bonté peut hâter ſa ſortie ;
Vous avez dans vos mains la fortune et la vie
De l'objet le plus rare et le plus précieux
Que jamais à la terre aient accordé les cieux.
Protégez, conſervez une auguſte famille ;
Sauvez de tant de rois la déplorable fille.
Vos gardes ſont-ils prêts ? Puis-je enfin l'avertir ?

SOHEME.

Oui, j'ai tout ordonné, la reine peut partir.

NARBAS.

Souffrez donc qu'à l'inſtant un ſerviteur fidelle
Se prépare, Seigneur, à marcher après elle.

SOHEME.

Allez, loin de ces lieux je conduirai vos pas.
Ce ſéjour odieux ne la méritait pas.
Qu'un dépôt ſi ſacré ſoit reſpecté des ondes ;
Que le ciel attendri par ſes douleurs profondes
Faſſe lever ſur elle un ſoleil plus ſerein.
Et vous, vieillard heureux, qui ſuivez ſon deſtin,
Des ſerviteurs des rois ſage et parfait modèle,
Votre ſort eſt trop beau, vous vivrez auprès d'elle.

SCENE II.

SOHEME, AMMON, Suite de Sohême.

SOHEME.

Mais déjà le roi vient ; déjà dans ce féjour
Le fon de la trompette annonce fon retour.
Quel retour, juftes Dieux ! Que je crains fa préfence !
Le cruel peut d'un coup affurer fa vengeance.
Plût au ciel que la reine eût déjà pour jamais
Abandonné ces lieux confacrés aux forfaits !
Oferai-je moi-même accompagner fa fuite ?
Peut-être en la fervant il faut que je l'évite.
Eft-ce un crime, après tout, de fauver tant d'appas ?
De venger fa vertu ? . . . Mais je vois Idamas.

SCENE III.

SOHEME, IDAMAS, AMMON, Suite.

SOHEME.

Ami, j'épargne au roi de frivoles hommages,
De l'amitié des grands importuns témoignages,
D'un peuple curieux trompeur amufement,
Qu'on étale avec pompe, et que le cœur dément.
Mais parlez ; Rome enfin vient de vous rendre un maître :
Hérode eft fouverain, eft-il digne de l'être ?
Vient-il dans un efprit de fureur ou de paix ?
Craint-on des cruautés ? attend-on des bienfaits ?

IDAMAS.

Veuille le juſte ciel, formidable au parjure,
Ecarter loin de lui l'erreur et l'impoſture !
Salome et Mazaël s'empreſſent d'écarter
Quiconque a le cœur juſte et ne ſait point flatter.
Ils révèlent, dit-on, des ſecrets redoutables ;
Hérode en a pâli : des cris épouvantables
Sont ſortis de ſa bouche ; et ſes yeux en fureur
A tout ce qui l'entoure inſpirent la terreur.
Vous le ſavez aſſez, leur cabale attentive
Tint toujours près de lui la vérité captive.
Ainſi ce conquérant qui fit trembler les rois,
Ce roi dont Rome même admira les exploits,
De qui la renommée alarme encor l'Aſie,
Dans ſa propre maiſon voit ſa gloire avilie.
Haï de ſon épouſe, abuſé par ſa ſœur,
Déchiré de ſoupçons, accablé de douleur,
J'ignore en ce moment le deſſein qui l'entraîne.
On le plaint, on murmure, on craint tout pour la reine.
On ne peut pénétrer ſes ſecrets ſentimens,
Et de ſon cœur troublé les ſoudains mouvemens.
Il obſerve avec nous un ſilence farouche,
Le nom de Mariamne échappe de ſa bouche,
Il menace, il ſoupire, il donne en frémiſſant
Quelques ordres ſecrets qu'il révoque à l'inſtant.
D'un ſang qu'il déteſtait Mariamne eſt formée ;
Il voulut la punir de l'avoir trop aimée :
Je tremble encor pour elle.

SOHEME.

Il ſuffit, Idamas.
La reine eſt en danger; Ammon, ſuivez mes pas:
Venez, c'eſt à moi ſeul de ſauver l'innocence.

IDAMAS.

Seigneur, ainſi du roi vous fuirez la préſence?
Vous de qui la vertu, le rang, l'autorité,
Impoſeraient ſilence à la perverſité?

SOHEME.

Un intérêt plus grand, un autre ſoin m'anime;
Et mon premier devoir eſt d'empêcher le crime.

(*il ſort.*)

IDAMAS.

Quels orages nouveaux! quel trouble je prévoi!
Puiſſant Dieu des Hébreux, changez le cœur du roi.

SCENE IV.

HERODE, MAZAEL, IDAMAS, Suite d'Hérode.

HERODE.

Eh quoi, Sohême auſſi ſemble éviter ma vue!
Quelle horreur devant moi s'eſt par-tout répandue!
Ciel! ne puis-je inſpirer que la haine ou l'effroi?
Tous les cœurs des humains ſont-ils fermés pour moi?
En horreur à la reine, à mon peuple, à moi-même,
A regret ſur mon front je vois le diadême.

Hérode en arrivant recueille avec terreur
Les chagrins dévorans qu'a semés sa fureur.
Ah Dieu !

MAZAEL.

Daignez calmer ces injustes alarmes.

HERODE.

Malheureux, qu'ai-je fait ?

MAZAEL.

Quoi ! vous versez des larmes !
Vous, ce roi fortuné, si sage en ses desseins !
Vous, la terreur du Parthe, et l'ami des Romains !
Songez, Seigneur, songez à ces noms pleins de gloire,
Que vous donnaient jadis Antoine et la victoire.
Songez que près d'Auguste, appelé par son choix,
Vous marchiez distingué de la foule des rois.
Revoyez à vos lois Jérusalem rendue,
Jadis par vous conquise et par vous défendue,
Reprenant aujourd'hui sa première splendeur
En contemplant son prince au faîte du bonheur.
Jamais roi plus heureux dans la paix, dans la guerre...

HERODE.

Non, il n'est plus pour moi de bonheur sur la terre.
Le destin m'a frappé de ses plus rudes coups,
Et pour comble d'horreur je les mérite tous.

IDAMAS.

Seigneur, m'est-il permis de parler sans contrainte ?
Ce trône auguste et saint, qu'environne la crainte,
Serait mieux affermi s'il l'était par l'amour.

En fefant des heureux, un roi l'eft à fon tour.
A d'éternels chagrins votre ame abandonnée,
Pourrait tarir d'un mot leur fource empoifonnée.
Seigneur, ne fouffrez plus que d'indignes difcours
Ofent troubler la paix et l'honneur de vos jours;
Ni que de vils flatteurs écartent de leur maître
Des cœurs infortunés, qui vous cherchaient peut-être.
Bientôt de vos vertus tout Ifraël charmé...

HERODE.

Eh! croyez-vous encor que je puiffe être aimé?
Qu'Hérode eft aujourd'hui différent de lui-même!

MAZAEL.

Tout adore à l'envi votre grandeur fuprême.

IDAMAS.

Un feul cœur vous réfifte, et l'on peut le gagner.

HERODE.

Non : je fuis un barbare, indigne de régner.

IDAMAS.

Votre douleur eft jufte, et fi pour Mariamne...

HERODE.

Et c'eft ce nom fatal, hélas! qui me condamne;
C'eft ce nom qui reproche à mon cœur agité
L'excès de ma faibleffe et de ma cruauté.

MAZAEL.

Elle fera toujours inflexible en fa haine.
Elle fuit votre vue.

HERODE.

Ah! j'ai cherché la fienne.

MAZAEL.

Qui ? vous, Seigneur ?

HERODE.

Eh quoi ! mes tranſports furieux,
Ces pleurs que mes remords arrachent de mes yeux,
Ce changement ſoudain, cette douleur mortelle,
Tout ne te dit-il pas que je viens d'auprès d'elle ?
Toujours troublé, toujours plein de haine et d'amour,
J'ai trompé, pour la voir, une importune cour.
Quelle entrevue, ô Cieux ! quels combats ! quel ſupplice !
Dans ſes yeux indignés j'ai lu mon injuſtice,
Ses regards inquiets n'oſaient tomber ſur moi,
Et tout, juſqu'à mes pleurs, augmentait ſon effroi.

MAZAEL.

Seigneur, vous le voyez ; ſa haine envenimée
Jamais par vos bontés ne ſera déſarmée :
Vos reſpects dangereux nourriſſent ſa fierté.

HERODE.

Elle me hait ! ah Dieu ! je l'ai trop mérité.
Je lui pardonne, hélas ! dans le ſort qui l'accable,
De haïr à ce point un époux ſi coupable.

MAZAEL.

Vous coupable ? Eh, Seigneur, pouvez-vous oublier
Ce que la reine a fait pour vous juſtifier ?
Ses mépris outrageans, ſa ſuperbe colère,
Ses deſſeins contre vous, les complots de ſon père ?
Le ſang qui la forma fut un ſang ennemi :
Le dangereux Hircan vous eût toujours trahi :

Et des Asmonéens la brigue était si forte,
Que sans un coup d'Etat vous n'auriez pu. . .

HERODE.

N'importe.
Hircan était son père, il fallait l'épargner;
Mais je n'écoutai rien que la soif de régner.
Ma politique affreuse a perdu sa famille;
J'ai fait périr le père, et j'ai proscrit la fille;
J'ai voulu la haïr; j'ai trop su l'opprimer;
Le ciel pour m'en punir me condamne à l'aimer.

IDAMAS.

Seigneur, daignez m'en croire, une juste tendresse
Devient une vertu, loin d'être une faiblesse:
Digne de tant de biens que le ciel vous a faits,
Mettez votre amour même au rang de ses bienfaits.

HERODE.

Hircan, manes sacrés, fureurs que je déteste!

IDAMAS.

Perdez-en pour jamais le souvenir funeste.

MAZAEL.

Puisse la reine aussi l'oublier comme vous!

HERODE.

O père infortuné! plus malheureux époux!
Tant d'horreurs, tant de sang, le meurtre de son père,
Les maux que je lui fais me la rendent plus chère.
Si son cœur, . . . si sa foi, . . . mais c'est trop différer.
Idamas, en un mot, je veux tout réparer.
Va la trouver; dis-lui, que mon ame asservie

Met à ſes pieds mon trône, et ma gloire, et ma vie.
Je veux dans ſes enfans choiſir un ſucceſſeur.
Des maux qu'elle a ſoufferts elle accuſe ma ſœur;
C'en eſt aſſez; ma ſœur aujourd'hui renvoyée,
A ce cher intérêt ſera ſacrifiée.
Je laiſſe à Mariamne un pouvoir abſolu.

MAZAEL.

Quoi! Seigneur, vous voulez...

HERODE.

Oui, je l'ai réſolu.
Oui, mon cœur déſormais la voit, la conſidère
Comme un préſent des cieux qu'il faut que je révère.
Que ne peut point ſur moi l'amour qui m'a vaincu!
A Mariamne enfin je devrai ma vertu.
Il le faut avouer, on m'a vu dans l'Aſie
Régner avec éclat, mais avec barbarie.
Craint, reſpecté du peuple, admiré, mais haï;
J'ai des adorateurs, et n'ai pas un ami.
Ma ſœur, que trop long-temps mon cœur a daigné croire,
Ma ſœur n'aima jamais ma véritable gloire.
Plus cruelle que moi dans ſes ſanglans projets,
Sa main feſait couler le ſang de mes ſujets,
Les accablait du poids de mon ſceptre terrible;
Tandis qu'à leurs douleurs Mariamne ſenſible,
S'occupant de leur peine, et s'oubliant pour eux,
Portait à ſon époux les pleurs des malheureux.
C'en eſt fait: je prétends, plus juſte et moins ſévère,
Par le bonheur public eſſayer de lui plaire;

L'Etat va refpirer fous un règne plus doux;
Mariamne a changé le cœur de fon époux.
Mes mains loin de mon trône écartant les alarmes,
Des peuples opprimés vont effuyer les larmes.
Je veux fur mes fujets régner en citoyen,
Et gagner tous les cœurs, pour mériter le fien.
Va la trouver, te dis-je, et fur-tout à fa vue
Peins bien le repentir de mon ame éperdue :
Dis-lui que mes remords égalent ma fureur.
Va, cours, vole, et reviens. Que vois-je? c'eft ma fœur.
(*à Mazaël.*)
Sortez... A quels chagrins ma vie eft condamnée!

SCENE V.

HERODE, SALOME.

SALOME.

Je les partage tous : mais je fuis étonnée
Que la reine et Sohême évitant votre afpect,
Montrent fi peu de zèle et fi peu de refpect.

HERODE.

L'un m'offenfe, il eft vrai, — mais l'autre eft excufable;
N'en parlons plus.

SALOME.

Sohême à vos yeux condamnable,
A toujours de la reine allumé le courroux.

HERODE.

Ah! trop d'horreurs enfin fe répandent fur nous;

Je cherche à les finir. Ma rigueur implacable,
En me rendant plus craint, m'a fait plus misérable.
Assez et trop long-temps sur ma triste maison
La vengeance et la haine ont versé leur poison.
De la reine et de vous les discordes cruelles
Seraient de mes tourmens les sources éternelles.
Ma sœur, pour mon repos, pour vous, pour toutes deux,
Séparons-nous, quittez ce palais malheureux ;
Il le faut.

SALOME.

Ciel ! qu'entends-je ? Ah, fatale ennemie !

HERODE.

Un roi vous le commande, un frère vous en prie.
Que puisse désormais ce frère malheureux
N'avoir point à donner d'ordre plus rigoureux,
N'avoir plus sur les siens de vengeances à prendre,
De soupçons à former, ni de sang à répandre !
Ne persécutez plus mes jours trop agités.
Murmurez, plaignez-vous, plaignez-moi ; mais partez.

SALOME.

Moi, Seigneur, je n'ai point de plaintes à vous faire.
Vous croyez mon exil et juste et nécessaire ;
A vos moindres désirs instruite à consentir,
Lorsque vous commandez, je ne fais qu'obéir.
Vous ne me verrez point, sensible à mon injure,
Attester devant vous le sang et la nature ;
Sa voix trop rarement se fait entendre aux rois,
Et près des passions le sang n'a point de droits.

Je ne vous vante plus cette amitié ſincère,
Dont le zèle aujourd'hui commence à vous déplaire;
Je rappelle encor moins mes ſervices paſſés;
Je vois trop qu'un regard les a tous effacés.
Mais avez-vous penſé que Mariamne oublie
Cet ordre d'un époux donné contre ſa vie?
Vous qu'elle craint toujours, ne la craignez-vous plus?
Ses vœux, ſes ſentimens, vous ſont-ils inconnus?
Qui préviendra jamais, par des avis utiles,
De ſon cœur outragé les vengeances faciles?
Quels yeux intéreſſés à veiller ſur vos jours
Pourront de ſes complots démêler les détours?
Son courroux aura-t-il quelque frein qui l'arrête?
Et penſez-vous enfin, que lorſque votre tête
Sera par vos ſoins même expoſée à ſes coups,
L'amour qui vous ſéduit lui parlera pour vous?
Quoi donc! tant de mépris, cet horreur inhumaine...

HERODE.

Ah! laiſſez-moi douter un moment de ſa haine!
Laiſſez-moi me flatter de regagner ſon cœur,
Ne me détrompez point; reſpectez mon erreur.
Je veux croire, et je crois, que votre haine altière
Entre la reine et moi mettait une barrière;
Que par vos cruautés ſon cœur s'eſt endurci;
Et que ſans vous enfin j'euſſe été moins haï.

SALOME.

Si vous pouviez ſavoir, ſi vous pouviez comprendre
A quel point...

HERODE.

Non, ma fœur, je ne veux rien entendre.
Mariamne à fon gré peut menacer mes jours,
Ils me font odieux ; qu'elle en tranche le cours ;
Je périrai du moins d'une main qui m'eft chère.

SALOME.

Ah ! c'eft trop l'épargner, vous tromper et me taire.
Je m'expofe à me perdre et cherche à vous fervir :
Et je vais vous parler, duffiez-vous m'en punir.
Epoux infortuné ! qu'un vil amour furmonte,
Connaiffez Mariamne, et voyez votre honte.
C'eft peu des fiers dédains dont fon cœur eft armé ;
C'eft peu de vous haïr ; un autre en eft aimé.

HERODE.

Un autre en eft aimé ! Pouvez-vous bien, barbare,
Soupçonner devant moi la vertu la plus rare ?
Ma fœur, c'eft donc ainfi que vous m'affaffinez ?
Laiffez-vous pour adieux ces traits empoifonnés,
Ces flambeaux de difcorde, et la honte et la rage,
Qui de mon cœur jaloux font l'horrible partage !
Mariamne... mais non, je ne veux rien favoir ;
Vos confeils fur mon ame ont eu trop de pouvoir.
Je vous ai long-temps crue, et les cieux m'en puniffent.
Mon fort était d'aimer des cœurs qui me haïffent.
Oui, c'eft moi feul ici que vous perfécutez.

SALOME.

Hé bien donc, loin de vous...

HERODE.

Non, Madame, arrêtez.

Un autre en eſt aimé ! montrez-moi donc, cruelle,
Le ſang que doit verſer ma vengeance nouvelle ;
Pourſuivez votre ouvrage ; achevez mon malheur.

SALOME.

Puiſque vous le voulez. . .

HERODE.

Frappe : voilà mon cœur.

Dis-moi qui m'a trahi ; mais quoi qu'il en puiſſe être,
Songe que cette main t'en punira peut-être.
Oui, je te punirai de m'ôter mon erreur.
Parle à ce prix.

SALOME.

N'importe.

HERODE.

Eh bien !

SALOME.

C'eſt. . .

SCENE VI.

HERODE, SALOME, MAZAEL.

MAZAEL.

Ah ! Seigneur,
Venez, ne fouffrez pas que ce crime s'achève :
Votre époufe vous fuit, Sohême vous l'enlève.

HERODE.

Mariamne ! Sohême ! où fuis-je ? juftes Cieux !

MAZAEL.

Sa mère, fes enfans quittaient déjà ces lieux.
Sohême a préparé cette indigne retraite,
Il a près de ces murs une efcorte fecrète ;
Mariamne l'attend pour fortir du palais,
Et vous allez, Seigneur, la perdre pour jamais.

HERODE.

Ah ! le charme eft rompu ; le jour enfin m'éclaire.
Venez ; à fon courroux connaiffez votre frère.
Surprenons l'infidelle, et vous allez juger,
S'il eft encore Hérode, et s'il fait fe venger.

Fin du troifième acte.

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

SALOME, MAZAEL.

MAZAEL.

Quoi ! lorſque ſans retour Mariamne eſt perdue ;
Quand la faveur d'Hérode à vos vœux eſt rendue :
Dans ces ſombres chagrins qui peut donc vous plonger ?
Madame, en ſe vengeant le roi va vous venger :
Sa fureur eſt au comble ; et moi-même je n'oſe
Regarder ſans effroi les malheurs que je cauſe.
Vous avez vu tantôt ce ſpectacle inhumain,
Ces eſclaves tremblans égorgés de ſa main,
Près de leurs corps ſanglans la reine évanouie,
Le roi le bras levé, prêt à trancher ſa vie ;
Ses fils baignés de pleurs, embraſſant ſes genoux,
Et préſentant leur tête au-devant de ſes coups.
Que vouliez-vous de plus ? que craignez-vous encore?

SALOME.

Je crains le roi ; je crains ces charmes qu'il adore,
Ce bras prompt à punir, prompt à ſe déſarmer,
Cette colère enfin, facile à s'enflammer ;
Mais qui, toujours douteuſe, et toujours aveuglée,
En ſes tranſports ſoudains s'eſt peut-être exhalée.

Quel fruit me revient-il de ſes emportemens ?
Sohême a-t-il pour moi de plus doux ſentimens?
Il me hait encor plus : et mon malheureux frère,
Forcé de ſe venger d'une épouſe adultère,
Semble me reprocher ſa honte et ſon malheur.
Il voudrait pardonner, dans le fond de ſon cœur
Il gémit en ſecret de perdre ce qu'il aime ;
Il voudrait, s'il ſe peut, ne punir que moi-même :
Mon funeſte triomphe eſt encore incertain.
J'ai deux fois en un jour vu changer mon deſtin ;
Deux fois j'ai vu l'amour ſuccéder à la haine ;
Et nous ſommes perdus s'il voit encor la reine.

SCENE II.

HERODE, SALOME, MAZAEL, Gardes.

MAZAEL.

Il vient : de quelle horreur il paraît agité !

SALOME.

Seigneur, votre vengeance eſt-elle en ſureté ?

MAZAEL.

Me préſerve le ciel que ma voix téméraire,
D'un roi clément et ſage irritant la colère,
Oſe ſe faire entendre entre la reine et lui !
Mais, Seigneur, contre vous Sohême eſt ſon appui.
Non, ne vous vengez point ; mais veillez ſur vous-même :
Redoutez ſes complots et la main de Sohême.

HERODE.

Ah ! je ne le crains point.

MAZAEL.

Seigneur, n'en doutez pas,
De l'adultère au meurtre il n'eſt ſouvent qu'un pas.

HERODE.

Que dites-vous ?

MAZAEL.

Sohême incapable de feindre,
Fut de vos ennemis toujours le plus à craindre.
Ceux dont il s'aſſura le coupable ſecours,
Ont parlé hautement d'attenter à vos jours.

HERODE.

Mariamne me hait, c'eſt-là ſon plus grand crime.
Ma ſœur, vous approuvez la fureur qui m'anime ;
Vous voyez mes chagrins, vous en avez pitié ;
Mon cœur n'attend plus rien que de votre amitié.
Hélas, plein d'une erreur trop fatale et trop chère,
Je vous ſacrifiais au ſeul ſoin de lui plaire :
Je vous comptais déjà parmi mes ennemis ;
Je puniſſais ſur vous ſa haine et ſes mépris.
Ah ! j'atteſte à vos yeux ma tendreſſe outragée,
Qu'avant la fin du jour vous en ſerez vengée.
Je veux ſur-tout, je veux dans ma juſte fureur,
La punir du pouvoir qu'elle avait ſur mon cœur.
Hélas ! jamais ce cœur ne brûla que pour elle ;
J'aimai, je déteſtai, j'adorai l'infidelle.

Et toi, Sohême, et toi, ne crois pas m'échapper.
Avant le coup mortel dont je dois te frapper,
Va, je te punirai dans un autre toi-même.
Tu verras cet objet qui m'abhorre et qui t'aime,
Cet objet à mon cœur jadis ſi précieux,
Dans l'horreur des tourmens expirant à tes yeux.
Que ſur toi, ſous mes coups, tout ſon ſang rejailliſſe!
Tu l'aimes, il ſuffit, ſa mort eſt ton ſupplice.

MAZAEL.

Ménagez, croyez-moi, des momens précieux;
Et tandis que Sohême eſt abſent de ces lieux,
Que par lui, loin des murs, ſa garde eſt diſperſée,
Saiſiſſez, achevez une vengeance aiſée.

SALOME.

Mais au peuple, ſur-tout, cachez votre douleur.
D'un ſpectacle funeſte épargnez-vous l'horreur.
Loin de ces triſtes lieux témoins de votre outrage,
Fuyez de tant d'affronts la douloureuſe image.

HERODE.

Je vois quel eſt ſon crime et quel fut ſon projet.
Je vois pour qui Sohême ainſi vous outrageait.

SALOME.

Laiſſez mes intérêts; ſongez à votre offenſe.

HERODE.

Elle avait juſqu'ici vécu dans l'innocence;
Je ne lui reprochais que ſes emportemens,
Cette audace oppoſée à tous mes ſentimens,

Ses mépris pour ma race, et ses altiers murmures.
Du sang Asmonéen j'essuyai trop d'injures.
Mais a-t-elle en effet voulu mon déshonneur ?

SALOME.

Ecartez cette idée : oubliez-la, Seigneur,
Calmez-vous.

HERODE.

Non, Je veux la voir et la confondre ;
Je veux l'entendre ici, la forcer à répondre ;
Qu'elle tremble en voyant l'appareil du trépas ;
Qu'elle demande grâce et ne l'obtienne pas.

SALOME.

Quoi, Seigneur, vous voulez vous montrer à sa vue ?

HERODE.

Ah! ne redoutez rien ; sa perte est résolue.
Vainement l'infidelle espère en mon amour ;
Mon cœur à la clémence est fermé sans retour.
Loin de craindre ces yeux qui m'avaient trop su plaire,
Je sens que sa présence aigrira ma colère.
Gardes, que dans ces lieux on la fasse venir,
Je ne veux que la voir, l'entendre et la punir.
Ma sœur, pour un moment, souffrez que je respire.
Qu'on appelle la reine : et vous, qu'on se retire.

SCENE III.

HERODE *seul.*

Tu veux la voir, Hérode, à quoi te résous-tu?
Conçois-tu les desseins de ton cœur éperdu ?
Quoi ! son crime à tes yeux n'est-il pas manifeste ?
N'es-tu pas outragé ? que t'importe le reste ?
Quel fruit espères-tu de ce triste entretien ?
Ton cœur peut-il douter des sentimens du sien?
Hélas ! tu sais assez combien elle t'abhorre.
Tu prétends te venger ! pourquoi vit-elle encore?
Tu veux la voir ! ah! lâche, indigne de régner,
Va soupirer près d'elle, et cours lui pardonner.
Va voir cette beauté si long-temps adorée.
Non, elle périra ; non, sa mort est jurée.
Vous serez répandu, sang de mes ennemis,
Sang des Asmonéens dans ses veines transmis,
Sang qui me haïssez, et que mon cœur déteste.
Mais la voici, grand Dieu ! quel spectacle funeste !

SCENE IV.

MARIAMNE, HERODE, ELISE, Gardes.

ELISE.

Reprenez vos esprits, Madame, c'est le roi.

MARIAMNE.

Où suis-je ? où vais-je ? ô Dieu ! je me meurs, je le voi.

HERODE.

HERODE.

D'où vient qu'à ſon aſpect mes entrailles frémiſſent ?

MARIAMNE.

Eliſe, ſoutiens-moi, mes forces s'affaibliſſent.

ELISE.

Avançons.

MARIAMNE.

Quel tourment !

HERODE.

Que lui dirai-je, ô Cieux !

MARIAMNE.

Pourquoi m'ordonnez-vous de paraître à vos yeux ?
Voulez-vous, de vos mains, m'ôter ce faible reſte
D'une vie à tous deux également funeſte ?
Vous le pouvez : frappez, le coup m'en ſera doux,
Et c'eſt l'unique bien que je tiendrai de vous.

HERODE.

Oui, je me vengerai, vous ſerez ſatisfaite.
Mais parlez, défendez votre indigne retraite.
Pourquoi, lorſque mon cœur ſi long-temps offenſé,
Indulgent pour vous ſeule, oubliait le paſſé,
Lorſque vous partagiez mon Empire et ma gloire,
Pourquoi prépariez-vous cette fuite ſi noire ?
Quel deſſein, quelle haine a pu vous poſſéder ?

MARIAMNE.

Ah ! Seigneur, eſt-ce à vous à me le demander ?
Je ne veux point vous faire un reproche inutile :
Mais ſi, loin de ces lieux, j'ai cherché quelque aſile,

Si Mariamne enfin, pour la première fois,
Du pouvoir d'un époux méconnaiſſant les droits,
A voulu ſe ſouſtraire à ſon obéiſſance;
Songez à tous ces rois dont je tiens la naiſſance,
A mes périls préſens, à mes malheurs paſſés,
Et condamnez ma fuite après, ſi vous l'oſez.

HERODE.

Quoi! lorſqu'avec un traître un fol amour vous lie;
Quand Sohême...

MARIAMNE.

Arrêtez; il ſuffit de ma vie.
D'un ſi cruel affront ceſſez de me couvrir;
Laiſſez-moi chez les morts deſcendre ſans rougir.
N'oubliez pas du moins, qu'attachés l'un à l'autre,
L'hymen qui nous unit joint mon honneur au vôtre.
Voilà mon cœur: frappez. Mais en portant vos coups,
Reſpectez Mariamne et même ſon époux.

HERODE.

Perfide! il vous ſied bien de prononcer encore
Ce nom qui vous condamne et qui me déshonore!
Vos coupables dédains vous accuſent aſſez,
Et je crois tout de vous, ſi vous me haïſſez.

MARIAMNE.

Quand vous me condamnez, quand ma mort eſt certaine,
Que vous importe, hélas! ma tendreſſe ou ma haine?
Et quel droit déſormais avez-vous ſur mon cœur,
Vous qui l'avez rempli d'amertume et d'horreur?

Vous, qui depuis cinq ans insultez à mes larmes,
Qui marquez sans pitié mes jours par mes alarmes ?
Vous, de tous mes parens destructeur odieux ?
Vous, teint du sang d'un père expirant à mes yeux ?
Cruel ! ah ! si du moins votre fureur jalouse
N'eût jamais attenté qu'aux jours de votre épouse,
Les cieux me sont témoins que mon cœur tout à vous,
Vous chérirait encore, en mourant par vos coups.
Mais qu'au moins mon trépas calme votre furie ;
N'étendez point mes maux au-delà de ma vie ;
Prenez soin de mes fils, respectez votre sang ;
Ne les punissez pas d'être nés dans mon flanc.
Hérode, ayez pour eux des entrailles de père ;
Peut-être un jour, hélas ! vous connaîtrez leur mère.
Vous plaindrez, mais trop tard, ce cœur infortuné
Que seul dans l'univers vous avez soupçonné :
Ce cœur qui n'a point su, trop superbe peut-être,
Déguiser ses douleurs et ménager un maître ;
Mais qui jusqu'au tombeau conserva sa vertu,
Et qui vous eût aimé si vous l'aviez voulu.

HERODE.

Qu'ai-je entendu ? quel charme, et quel pouvoir suprême
Commande à ma colère et m'arrache à moi-même ?
Mariamne...

MARIAMNE.

Cruel !

HERODE.

... O faiblesse ! ô fureur !

MARIAMNE.

De l'état où je suis voyez du moins l'horreur.
Otez-moi par pitié cette odieuse vie.

HERODE.

Ah! la mienne à la vôtre est pour jamais unie.
C'en est fait, je me rends : banniffez votre effroi ;
Puisque vous m'avez vu, vous triomphez de moi.
Vous n'avez plus besoin d'excuse et de défense.
Ma tendresse pour vous vous tient lieu d'innocence.
En est-ce assez, ô Ciel! en est-ce assez, amour ?
C'est moi qui vous implore et qui tremble à mon tour.
Serez-vous aujourd'hui la seule inexorable?
Quand j'ai tout pardonné, serai-je encor coupable?
Mariamne, cessons de nous persécuter,
Nos cœurs ne sont-ils faits que pour se détester?
Nous faudra-t-il toujours redouter l'un et l'autre?
Finissons à la fois ma douleur et la vôtre.
Commençons sur nous-même à régner en ce jour ;
Rendez-moi votre main, rendez-moi votre amour.

MARIAMNE.

Vous demandez ma main! Juste Ciel que j'implore,
Vous savez de quel sang la sienne fume encore.

HERODE.

Eh bien, j'ai fait périr et ton père et mon roi;
J'ai répandu son sang pour régner avec toi.
Ta haine en est le prix, ta haine est légitime :
Je n'en murmure point, je connais tout mon crime.

Que dis-je? ſon trépas, l'affront fait à tes fils,
Sont les moindres forfaits que mon cœur ait commis.
Hérode a juſqu'à toi porté ſa barbarie ;
Durant quelques momens je t'ai même haïe ;
J'ai fait plus, ma fureur a pu te ſoupçonner ;
Et l'effort des vertus eſt de me pardonner.
D'un trait ſi généreux ton cœur ſeul eſt capable :
Plus Hérode à tes yeux doit paraître coupable,
Plus ta grandeur éclate à reſpecter en moi
Ces nœuds infortunés qui m'uniſſent à toi.
Tu vois où je m'emporte et quelle eſt ma faibleſſe ;
Garde-toi d'abuſer du trouble qui me preſſe.
Cher et cruel objet d'amour et de fureur,
Si du moins la pitié peut entrer dans ton cœur,
Calme l'affreux déſordre où mon ame s'égare.
Tu détournes les yeux... Mariamne...

MARIAMNE.

Ah barbare!
Un juſte repentir produit-il vos tranſports?
Et pourrai-je en effet compter ſur vos remords?

HERODE.

Oui, tu peux tout ſur moi, ſi j'amollis ta haine.
Hélas! ma cruauté, ma fureur inhumaine,
C'eſt toi qui dans mon cœur as ſu la rallumer;
Tu m'as rendu barbare en ceſſant de m'aimer.
Que ton crime et le mien ſoient noyés dans mes larmes.
Je te jure...

SCENE V.

HERODE, MARIAMNE, ELISE, UN GARDE.

LE GARDE.

Seigneur, tout le peuple eſt en armes.
Dans le ſang des bourreaux il vient de renverſer
L'échafaud que Salome a déjà fait dreſſer.
Au peuple, à vos ſoldats, Sohême parle en maître :
Il marche vers ces lieux, il vient, il va paraître.

HERODE.

Quoi ! dans le moment même où je ſuis à vos pieds,
Vous auriez pu, perfide !

MARIAMNE.

Ah ! Seigneur, vous croiriez...

HERODE.

Tu veux ma mort ! eh bien, je vais remplir ta haine.
Mais au moins dans ma tombe il faut que je t'entraîne,
Et qu'unis malgré toi... Qu'on la garde, Soldats.

SCENE VI.

HERODE, MARIAMNE, SALOME, MAZAEL, ELISE, Gardes.

SALOME.

Ah mon frère, aux Hébreux ne vous préſentez pas.
Le peuple ſoulevé demande votre vie ;
Le nom de Mariamne excite leur furie ;

De vos mains, de ces lieux, ils viennent l'arracher.

HERODE.

Allons. Ils me verront, et je cours les chercher.
De l'horreur où je ſuis tu répondras, cruelle.
Ne l'abandonnez pas, ma ſœur, veillez ſur elle.

MARIAMNE.

Je ne crains point la mort; mais j'atteſte les cieux. . .

MAZAEL.

Seigneur, vos ennemis ſont déjà ſous vos yeux.

HERODE.

Courons. . . Mais quoi! laiſſer la coupable impunie!
Ah! je veux dans ſon ſang laver ſa perfidie;
Je veux, j'ordonne, . . hélas! dans mon funeſte ſort,
Je ne puis rien réſoudre et vais chercher la mort.

Fin du quatrième acte.

ACTE V.

SCENE PREMIERE.

MARIAMNE, ELISE, Gardes.

MARIAMNE.

ELOIGNEZ-vous, Soldats, daignez laiffer du moins
Votre reine un moment refpirer fans témoins.

(*Les gardes fe retirent au coin du théâtre.*)

Voilà donc, jufte Dieu, quelle eft ma deftinée!
La fplendeur de mon fang, la pourpre où je fuis née,
Enfin ce qui femblait promettre à mes beaux jours
D'un bonheur affuré l'inaltérable cours;
Tout cela n'a donc fait que verfer fur ma vie
Le funefte poifon dont elle fut remplie.
O naiffance, ô jeuneffe, et toi, trifte beauté, (*a*)
Dont l'éclat dangereux enfla ma vanité,
Flatteufe illufion dont je fus occupée,
Vaine ombre de bonheur, que vous m'avez trompée!
Sur ce trône coupable un éternel ennui
M'a creufé le tombeau que l'on m'ouvre aujourd'hui.
Dans les eaux du Jourdain j'ai vu périr mon frère;
Mon époux à mes yeux a maffacré mon père;
Par ce cruel époux condamnée à périr,
Ma vertu me reftait, on ofe la flétrir.
Grand Dieu! dont les rigueurs éprouvent l'innocence,
Je ne demande point ton aide ou ta vengeance.

J'appris de mes aïeux que je fais imiter,
A voir la mort fans crainte et fans la mériter.
Je t'offre tout mon fang, défends au moins ma gloire ;
Commande à mes tyrans d'épargner ma mémoire ;
Que le menfonge impur n'ofe plus m'outrager.
Honorer la vertu c'eft affez la venger.
Mais quel tumulte affreux ! quels cris ! quelles alarmes !
Ce palais retentit du bruit confus des armes.
Hélas ! j'en fuis la caufe, et l'on périt pour moi.
On enfonce la porte. Ah ! qu'eft-ce que je voi ?

SCENE II.

MARIAMNE, SOHEME, ELISE, AMMON,
Soldats d'Hérode, Soldats de Sohême.

SOHEME.

FUYEZ, vils ennemis qui gardez votre reine,
Lâches, difparaiffez. Soldats, qu'on les enchaîne.
(Les gardes et les foldats d'Hérode s'en vont.)
Venez, Reine, venez, fecondez nos efforts :
Suivez mes pas, marchons dans la foule des morts.
A vos perfécuteurs vous n'êtes plus livrée :
Ils n'ont pu de ces lieux me défendre l'entrée.
Dans fon perfide fang Mazaël eft plongé,
Et du moins à demi mon bras vous a vengé.
D'un inftant précieux faififfez l'avantage ;
Mettez ce front augufte à l'abri de l'orage :

Avançons.

MARIAMNE.

Non, Sohême, il ne m'eſt plus permis
D'accepter vos bontés contre mes ennemis;
Après l'affront cruel, et la tache trop noire
Dont les ſoupçons d'Hérode ont offenſé ma gloire;
Je les mériterais ſi je pouvais ſouffrir
Cet appui dangereux que vous venez m'offrir.
Je crains votre ſecours et non ſa barbarie.
Il eſt honteux pour moi de vous devoir la vie;
L'honneur m'en fait un crime; il le faut expier;
Et j'attends le trépas pour me juſtifier.

SOHEME.

Que faites-vous, hélas! malheureuſe Princeſſe?
Un moment peut vous perdre. On combat. Le temps preſſe;
Craignez encor Hérode armé du déſeſpoir.

MARIAMNE.

Je ne crains que la honte et je fais mon devoir.

SOHEME.

Faut-il qu'en vous ſervant, toujours je vous offenſe?
Je vais donc, malgré vous, ſervir votre vengeance.
Je cours à ce tyran qu'en vain vous reſpectez.
Je revole au combat, et mon bras...

MARIAMNE.

Arrêtez:
Je déteſte un triomphe à mes yeux ſi coupable;
Seigneur, le ſang d'Hérode eſt pour moi reſpectable.

C'eſt lui de qui les droits. . .

SOHEME.

L'ingrat les a perdus.

MARIAMNE.

Par les nœuds les plus ſaints. . .

SOHEME.

Tous vos nœuds ſont rompus.

MARIAMNE.

Le devoir nous unit.

SOHEME.

Le crime vous ſépare.
N'arrêtez plus mes pas ; vengez-vous d'un barbare :
Sauvez tant de vertus. . .

MARIAMNE.

Vous les déshonorez.

SOHEME.

Il va trancher vos jours.

MARIAMNE.

Les ſiens me ſont ſacrés.

SOHEME.

Il a ſouillé ſa main du ſang de votre père.

MARIAMNE.

Je ſais ce qu'il a fait, et ce que je dois faire ;
De ſa fureur ici j'attends les derniers traits,
Et ne prends point de lui l'exemple des forfaits.

SOHEME.

O courage ! ô conſtance ! ô cœur inébranlable !
Dieux ! que tant de vertu rend Hérode coupable !

Plus vous me commandez de ne point vous ſervir,
Et plus je vous promets de vous déſobéir.
Votre honneur s'en offenſe, et le mien me l'ordonne;
Il n'eſt rien qui m'arrête, il n'eſt rien qui m'étonne;
Et je cours réparer, en cherchant votre époux,
Ce temps qne j'ai perdu ſans combattre pour vous.

MARIAMNE.

Seigneur...

SCENE III.

MARIAMNE, ELISE, Gardes.

MARIAMNE.

Mais il m'échappe, il ne veut point m'entendre.
Ciel! ô Ciel! épargnez le ſang qu'on va répandre!
Epargnez mes ſujets, épuiſez tout ſur moi!
Sauvez le roi lui-même!

SCENE IV.

MARIAMNE, ELISE, NARBAS, Gardes.

MARIAMNE.

Ah! Narbas, eſt-ce toi?
Qu'as-tu fait de mes fils, et que devient ma mère?

NARBAS.

Le roi n'a point ſur eux étendu ſa colère.

Unique et trifte objet de fes tranfports jaloux,
Dans ces extrémités ne craignez que pour vous.
Le feul nom de Sohême augmente fa furie ;
Si Sohême eft vaincu, c'eft fait de votre vie :
Déjà même, déjà, le barbare Zarès
A marché vers ces lieux, chargé d'ordres fecrets.
Ofez paraître, ofez-vous fecourir vous-même ;
Jetez-vous dans les bras d'un peuple qui vous aime ;
Faites voir Mariamne à ce peuple abattu ;
Vos regards lui rendront fon antique vertu.
Appelons à grands cris nos hébreux et nos prêtres ;
Tout Juda défendra le pur fang de fes maîtres ;
Madame, avec courage il faut vaincre ou périr :
Daignez. . .

MARIAMNE.

Le vrai courage eft de favoir fouffrir :
Non d'aller exciter une foule rebelle
A lever fur fon prince une main criminelle.
Je rougirais de moi, fi, craignant mon malheur,
Quelques vœux pour fa mort avaient furpris mon cœur ;
Si j'avais un moment fouhaité ma vengeance,
Et fondé fur fa perte un refte d'efpérance.
Narbas, en ce moment le ciel met dans mon fein
Un défefpoir plus noble, un plus digne deffein.
Le roi, qui me foupçonne, enfin va me connaître.
Au milieu du combat on me verra paraître.
De Sohême et du roi j'arrêterai les coups ;
Je remettrai ma tête aux mains de mon époux.

Je fuyais ce matin fa vengeance cruelle,
Ses crimes m'exilaient, fon danger me rappelle.
Ma gloire me l'ordonne, et prompte à l'écouter
Je vais fauver au roi le jour qu'il veut m'ôter.

NARBAS.

Hélas ! où courez-vous ? dans quel défordre extrême ?

MARIAMNE.

Je fuis perdue, hélas ! c'eft Hérode lui-même.

SCENE V.

HERODE, MARIAMNE, ELISE, NARBAS, IDAMAS, Gardes.

HERODE.

Ils fe font vus ! Ah Dieu ! . . . Perfide, tu mourras.

MARIAMNE.

Pour la dernière fois, Seigneur, ne fouffrez pas. . .

HERODE.

Sortez. . . Vous, qu'on la fuive.

NARBAS.

O juftice éternelle !

SCENE VI.

HERODE, IDAMAS, Gardes.

HERODE.

Que je n'entende plus le nom de l'infidelle.
Hé bien, braves Soldats, n'ai-je plus d'ennemis ?

IDAMAS.

Seigneur, ils ſont défaits; les Hébreux ſont ſoumis ;
Sohême tout ſanglant vous laiſſe la victoire :
Ce jour vous a comblé d'une nouvelle gloire.

HERODE.

Quelle gloire !

IDAMAS.

Elle eſt triſte; et tant de ſang verſé,
Seigneur, doit ſatisfaire à votre honneur bleſſé.
Sohême a de la reine atteſté l'innocence.

HERODE.

De la coupable, enfin, je vais prendre vengeance.
Je perds l'indigne objet que je n'ai pu gagner,
Et de ce ſeul moment je commence à régner.
J'étais trop aveuglé ; ma fatale tendreſſe
Etait ma ſeule tache et ma ſeule faibleſſe.
Laiſſons mourir l'ingrate; oublions ſes attraits;
Que ſon nom dans ces lieux s'efface pour jamais :
Que dans mon cœur ſur-tout ſa mémoire périſſe
Enfin tout eſt-il prêt pour ce juſte ſupplice ?

IDAMAS.

Oui, Seigneur.

HERODE.

Quoi ! ſitôt on a pu m'obéir ?
Infortuné Monarque ! elle va donc périr ?
Tout eſt prêt, Idamas ?

IDAMAS.

Vos gardes l'ont ſaiſie ;
Votre vengeance, hélas ! ſera trop bien ſervie.

HERODE.

Elle a voulu ſa perte, elle a ſu m'y forcer.
Que l'on me venge. Allons, il n'y faut plus penſer.
Hélas ! j'aurais voulu vivre et mourir pour elle.
A quoi m'as-tu réduit, épouſe criminelle ?

SCENE VII et dernière.

HERODE, IDAMAS, NARBAS.

HERODE.

NARBAS, où courez-vous ? juſte Ciel ! vous pleurez !
De crainte, en le voyant, mes ſens ſont pénétrés.

NARBAS.

Seigneur...

HERODE.

Ah ! malheureux, que venez-vous me dire ?

NARBAS.

Ma voix, en vous parlant, ſur mes lèvres expire.

HERODE.

Mariamne...

NARBAS.

NARBAS.

O douleur ! ô regrets ſuperflus !

HERODE.

Quoi ! c'en eſt fait ?

NARBAS.

Seigneur, Mariamne n'eſt plus.

HERODE.

Elle n'eſt plus ? grand Dieu !

NARBAS.

Je dois à ſa mémoire,
A ſa vertu trahie, à vous, à votre gloire,
De vous montrer le bien que vous avez perdu,
Et le prix de ce ſang par vos mains répandu.
Non, Seigneur, non, ſon cœur n'était point infidelle.
Hélas ! lorſque Sohême a combattu pour elle,
Votre épouſe, à mes yeux déteſtant ſon ſecours,
Volait pour vous défendre au péril de ſes jours.

HERODE.

Qu'entends-je ? ah malheureux ! ah déſeſpoir extrême !
Narbas, que m'as-tu dit ?

NARBAS.

C'eſt dans ce moment même
Où ſon cœur ſe feſait ce généreux effort,
Que vos ordres cruels l'ont conduite à la mort.
Salome avait preſſé l'inſtant de ſon ſupplice.

HERODE.

O monſtre, qu'à regret épargna ma juſtice !

Monftre, quels châtimens font pour toi réfervés !
Que ton fang, que le mien... Ah ! Narbas, achevez :
Achevez mon trépas par ce récit funefte.

NARBAS.

Comment pourrai-je, hélas ! vous apprendre le refte ?
Vos gardes de ces lieux ont ofé l'arracher.
Elle a fuivi leurs pas fans vous rien reprocher,
Sans affecter d'orgueil, et fans montrer de crainte.
La douce majefté fur fon front était peinte.
La modefte innocence, et l'aimable pudeur,
Régnaient dans fe beaux yeux, ainfi que dans fon cœur ;
Son malheur ajoutait à l'éclat de fes charmes.
Nos prêtres, nos hébreux. dans les cris, dans les larmes,
Conjuraient vos foldats, levaient les mains vers eux,
Et demandaient la mort avec des cris affreux.
Hélas ! de tous côtés, dans ce défordre extrême,
En pleurant Mariamne, on vous plaignait vous-même :
On difait hautement, qu'un arrêt fi cruel
Accablerait vos jours d'un remords éternel.

HERODE.

Grand Dieu ! que chaque mot me porte un coup terrible !

NARBAS.

Aux larmes des hébreux Mariamne fenfible,
Confolait tout ce peuple en marchant au trépas.
Enfin vers l'échafaud on a conduit fes pas.
C'eft là qu'en foulevant fes mains appefanties,
Du poids affreux des fers indignement flétries,

„ Cruel, a-t-elle dit, et malheureux époux !
„ Mariamne en mourant ne pleure que ſur vous.
„ Puiſſiez-vous par ma mort finir vos injuſtices !
„ Vivez, régnez heureux ſous de meilleurs auſpices ;
„ Voyez d'un œil plus doux mes peuples et mes fils ;
„ Aimez-les ; je mourrai trop contente à ce prix. „
En achevant ces mots, votre épouſe innocente
Tend au fer des bourreaux cette tête charmante
Dont la terre admirait les modeſtes appas.
Seigneur, j'ai vu lever le parricide bras ;
J'ai vu tomber. . .

HERODE.

Tu meurs, et je reſpire encore !
Manes ſacrés, chère ombre, épouſe que j'adore ;
Reſte pâle et ſanglant de l'objet le plus beau,
Je te ſuivrai du moins dans la nuit du tombeau.
Quoi ! vous me retenez ? Quoi, Citoyens perfides,
Vous arrachez ce fer à mes mains parricides ?
Ma chère Mariamne, arme-toi, punis-moi,
Viens déchirer ce cœur qui brûle encor pour toi.
Je me meurs.

(il tombe dans un fauteuil.)

NARBAS.

De ſes ſens il a perdu l'uſage ;
Il ſuccombe à ſes maux.

HERODE.

Quel funeſte nuage
S'eſt répandu ſoudain ſur mes eſprits troublés ?

D'un ſombre et noir chagrin mes ſens ſont accablés.
D'où vient qu'on m'abandonne au trouble qui me gêne ?
Je ne vois point ma ſœur, je ne vois point la reine.
Vous pleurez ! vous n'oſez vous approcher de moi !
Triſte Jéruſalem, tu fuis devant ton roi !
Qu'ai-je donc fait ? Pourquoi ſuis-je en horreur au monde?
Qui me délivrera de ma douleur profonde ?
Par qui ce long tourment ſera-t-il adouci ?
Qu'on cherche Mariamne et qu'on l'amène ici.

NARBAS.

Mariamne, Seigneur ?

HERODE.

Oui : je ſens que ſa vue
Va rendre un calme heureux à mon ame éperdue.
Toujours devant ſes yeux que j'aime et que je crains,
Mon cœur eſt moins troublé, mes jours ſont plus ſereins.
Déjà même à ſon nom mes douleurs s'affaibliſſent ;
Déjà de mon chagrin les ombres s'éclairciſſent.
Qu'elle vienne.

NARBAS.

Seigneur...

HERODE.

Je veux la voir.

NARBAS.

Hélas!
Avez-vous pu, Seigneur, oublier ſon trépas ?

HERODE.

Cruel ! que dites-vous ?

NARBAS.

La douleur le tranſporte ;
Il ne ſe connaît plus.

HERODE.

Quoi, Mariamne eſt morte ? (*b*)
Ah ! funeſte raiſon, pourquoi m'éclaires-tu ?
Jour triſte, jour affreux, pourquoi m'es-tu rendu ?
Lieux teints de ce beau ſang que l'on vient de répandre,
Murs que j'ai relevés, Palais, tombez en cendre :
Cachez ſous les débris de vos ſuperbes tours
La place où Mariamne a vu trancher ſes jours.
Quoi ! Mariamne eſt morte, et j'en ſuis l'homicide !
Puniſſez, déchirez un monſtre parricide,
Armez-vous contre moi, Sujets qui la perdez,
Tonnez, écraſez-moi, Cieux qui la poſſédez.

Fin du cinquième et dernier acte.

VARIANTES

DES PREMIERES EDITIONS DE MARIAMNE.

(*a*) MES yeux n'ont jamais vu le jour qu'avec douleur :
L'inftant où je naquis commença mon malheur :
Mon berceau fut couvert du fang de ma patrie :
J'ai vu du peuple faint la gloire anéantie :
Sur ce trône coupable. . . . .

(*b*) HERODE.

. . . . Quoi ! Mariamne eft morte ?
Infidelles Hébreux, vous ne la vengez pas !
Cieux qui la poffédez, tonnez fur ces ingrats !
Lieux teints de ce beau fang que l'on vient de répandre,
Murs que j'ai relevés, Palais, tombez en cendre !
Cachez fous les débris de vos fuperbes tours
La place où Mariamne a vu trancher fes jours !
Temple, que pour jamais tes voûtes fe renverfent ;
Que d'Ifraël détruit les enfans fe difperfent :
Que fans temples, fans rois, errans, perfécutés,
Fugitifs en tous lieux, et par-tout déteftés,
Sur leurs fronts égarés portant, dans leur misère,
Des vengeances de Dieu l'effrayant caractère,
Ce peuple aux nations tranfmette avec terreur,
Et l'horreur de mon nom, et la honte du leur.

SCENES III et IV

DU TROISIEME ACTE,

Telles qu'elles ont été jouées à la première repréſentation.

VARUS, HERODE, MAZAEL, Suite.

HERODE.

Avant que ſur mon front je mette la couronne
Que m'ôta la fortune, et que Céſar me donne,
Je viens en rendre hommage au héros dont la voix,
De Rome en ma faveur a fait pencher le choix.
De vos lettres, Seigneur, les heureux témoignages,
D'Auguſte et du Sénat m'ont gagné les ſuffrages;
Et pour premier tribut, j'apporte à vos genoux
Un ſceptre, que ma main n'eût point porté ſans vous.
Je vous dois encor plus: vos ſoins, votre préſence,
De mon peuple indocile ont dompté l'inſolence;
Vos ſuccès m'ont appris l'art de le gouverner;
Et m'inſtruire était plus que de me couronner.
Sur vos derniers bienfaits excuſez mon ſilence;
Je ſais ce qu'en ces lieux a fait votre prudence;
Et trop plein de mon trouble et de mon repentir,
Je ne puis à vos yeux que me taire et ſouffrir.

VARUS.

Puiſqu'aux yeux du Sénat vous avez trouvé grâce,
Sur le trône aujourd'hui reprenez votre place.
Régnez: Céſar le veut. Je remets en vos mains
L'autorité qu'aux rois permettent les Romains.
J'oſe eſpérer de vous qu'un règne heureux et juſte
Juſtifîra mes ſoins et les bontés d'Auguſte;
Je ne me flatte pas de ſavoir enſeigner
A des rois tels que vous, le grand art de régner.
On vous a vu long-temps, dans la paix, dans la guerre,
En donner des leçons au reſte de la terre:

Votre gloire en un mot ne peut aller plus loin,
Mais il eſt des vertus dont vous avez beſoin.
Voici le temps ſur-tout, que ſur ce qui vous touche
L'auſtere vérité doit paſſer par ma bouche;
D'autant plus, qu'entouré de flatteurs aſſidus,
Puiſque vous êtes roi, vous ne l'entendrez plus.

On vous a vu long-temps, reſpecté dans l'Aſie,
Régner avec éclat, mais avec barbarie:
Craint de tous vos ſujets; admiré, mais haï;
Et par vos flatteurs même à regret obéi.
Jaloux d'une grandeur avec peine achetée,
Du ſang de vos parens vous l'avez cimentée.
Je ne dis rien de plus: mais vous devez ſonger
Qu'il eſt des attentats que Céſar peut venger:
Qu'il n'a point en vos mains mis ſon pouvoir ſuprême,
Pour régner en tyran ſur un peuple qu'il aime:
Et que, du haut du trône, un prince en ſes Etats
Eſt comptable aux Romains du moindre de ſes pas.
Croyez-moi: la Judée eſt laſſe de ſupplices;
Vous en fûtes l'effroi; ſoyez-en les délices.
Vous connaiſſez le peuple: on le change en un jour;
Il prodigue aiſément ſa haine et ſon amour:
Si la rigueur l'aigrit, la clémence l'attire.
Enfin ſouvenez-vous, en reprenant l'empire,
Que Rome à l'eſclavage a pu vous deſtiner,
Et du moins apprenez de Rome à pardonner.

HERODE.

Oui, Seigneur, il eſt vrai que les deſtins ſévères
M'ont ſouvent arraché des rigueurs néceſſaires.
Souvent, vous le ſavez, l'intérêt des Etats
Dédaigne la juſtice et veut des attentats.
Rome, que l'univers avec frayeur contemple,
Rome, dont vous voulez que je ſuive l'exemple,
Aux rois qu'elle gouverne a pris ſoin d'enſeigner
Comme il faut qu'on la craigne, et comme il faut régner.
De ſes proſcriptions nous gardons la mémoire:
Céſar même, Céſar au comble de la gloire,

N'eût

N'eût point vu l'univers à fes pieds profterné,
Si fa bonté facile eût toujours pardonné.
Ce peuple de rivaux, d'ennemis et de traîtres,
Ne pouvait.......

VARUS.

Arrêtez, et refpectez vos maîtres:
Ne leur reprochez point ce qu'ils ont réparé :
Et, du fceptre aujourd'hui par leurs mains honoré,
Sans rechercher en eux cet exemple funefte,
Imitez leurs vertus, oubliez tout le refte.
Sur votre trône affis, ne vous fouvenez plus
Que des biens que fur vous leurs mains ont répandus.
Gouvernez en bon roi, fi vous voulez leur plaire.
Commencez par chaffer ce flatteur mercenaire
Qui, du mafque impofant d'une feinte bonté,
Cache un cœur ténébreux par le crime infecté.
C'eft lui qui le premier écarta de fon maître
Des cœurs infortunés, qui vous cherchaient peut-être :
Le pouvoir odieux dont il eft revêtu
A fait fuir devant vous la timide vertu.
Il marche accompagné de délateurs perfides,
Qui, des triftes Hébreux inquifiteurs avides,
Par cent rapports honteux, par cent détours abjects,
Trafiquent avec lui du fang de vos fujets.
Ceffez; n'honorez plus leurs bouches criminelles
D'un prix que vous devez à des fujets fidelles.
De tous ces délateurs le fecours tant vanté
Fait la honte du trône, et non la fureté.
Pour Salome, Seigneur, vous devez la connaître:
Et fi vous aimez tant à gouverner en maître,
Confiez à des cœurs plus fidelles pour vous,
Ce pouvoir fouverain dont vous êtes jaloux.
Après cela, Seigneur, je n'ai rien à vous dire;
Reprenez déformais les rènes de l'Empire;
De Tyr à Samarie allez donner la loi:
Je vous parle en romain, fongez à vivre en Roi.

SCENE IV.

HERODE, MAZAEL.

MAZAEL.

Vous avez entendu ce ſuperbe langage,
Seigneur, ſouffrirez-vous qu'un préteur vous outrage,
Et que dans votre cour il oſe impunément....

HERODE *à ſa ſuite.*

Sortez, et qu'en ces lieux on nous laiſſe un moment.
(*à Mazaël.*)
Tu vois ce qu'il m'en coûte, et ſans doute on peut croire
Que le joug des Romains offenſe aſſez ma gloire;
Mais je règne à ce prix. Leur orgueil faſtueux
Se plaît à voir les rois s'abaiſſer devant eux.
Leurs dédaigneuſes mains jamais ne nous couronnent
Que pour mieux avilir les ſceptres qu'ils nous donnent;
Pour avoir des ſujets qu'ils nomment ſouverains;
Et ſur des fronts ſacrés ſignaler leurs dédains.
Il m'a fallu dans Rome, avec ignominie,
Oublier cet éclat tant vanté dans l'Aſie:
Tel qu'un vil courtiſan, dans la foule jeté,
J'allais des affranchis careſſer la fierté;
J'attendais leurs momens, je briguais leurs ſuffrages;
Tandis qu'accoutumés à de pareils hommages,
Au milieu de vingt rois à leur cour aſſidus,
A peine ils remarquaient un monarque de plus.
Je vis Céſar enfin: je ſus que ſon courage
Mépriſait tous ces rois qui briguaient l'eſclavage.
Je changeai ma conduite: une noble fierté,
De mon rang avec lui ſoutint la dignité.
Je fus grand ſans audace, et ſoumis ſans baſſeſſe;
Céſar m'en eſtima; j'en acquis ſa tendreſſe;
Et bientôt, dans ſa cour appelé par ſon choix,
Je marchai diſtingué dans la foule des rois.
Ainſi, ſelon les temps, il faut qu'avec ſoupleſſe
Mon courage docile ou s'élève ou s'abaiſſe.

Je fais diſſimuler, me venger et ſouffrir :
Tantôt parler en maître, et tantôt obéir.
Ainſi j'ai ſubjugué Solime et l'Idumée,
Ainſi j'ai fléchi Rome à ma perte animée ;
Et toujours enchaînant la fortune à mon char,
J'étais ami d'Antoine, et le ſuis de Céſar.
Heureux, après avoir avec tant d'artifice,
Des deſtins ennemis corrigé l'injuſtice ;
Quand je reviens en maître, à l'Hébreu conſterné
Montrer encor le front que Rome a couronné ;
Heureux, ſi de mon cœur la faibleſſe immortelle
Ne mêlait à ma gloire une honte éternelle !
Si mon fatal penchant n'aveuglait pas mes yeux ;
Si Mariamne enfin n'était point en ces lieux !

MAZAEL.

Quoi ! Seigneur, ſe peut-il que votre ame abuſée
De ce feu malheureux ſoit encore embraſée ?

HERODE.

Que me demandes-tu ! ma main, ma faible main
A ſigné ſon arrêt, et l'a changé ſoudain.
Je cherche à la punir ; je m'empreſſe à l'abſoudre ;
Je lance en même temps et je retiens la foudre ;
Je mêle malgré moi ſon nom dans mes diſcours ;
Et tu peux demander ſi je l'aime toujours !

MAZAEL.

Seigneur, a-t-elle au moins cherché votre préſence ?

HERODE.

Non... j'ai cherché la ſienne...

MAZAEL.

Eh quoi ! ſon arrogance !...
A-t-elle en ſon palais dédaigné de vous voir ?

HERODE.

Mazaël, je l'ai vue ; et c'eſt mon déſeſpoir.
Honteux, plein de regret de ma rigueur cruelle,
Interdit et tremblant j'ai paru devant elle.
Ses regards, il eſt vrai, n'étaient point enflammés
Du courroux dont ſouvent je les ai vus armés.

. . . .
. . . .
Ces cris défefpérés, ces mouvemens d'horreur
Dont il fallut long-temps effuyer la fureur,
Quand par un coup d'Etat, peut-être trop févère,
J'eus fait affaffiner et fon père et fon frere.
De fes propres périls fon cœur moins agité
M'a furpris aujourd'hui par fa tranquillité.
Ses beaux yeux, dont l'éclat n'eut jamais tant de charmes,
S'efforçaient devant moi de me cacher leurs larmes.
J'admirais en fecret fa modefte douleur :
Qu'en cet état, ô Ciel, elle a touché mon cœur!
Combien je déteftais ma fureur homicide!
Je ne le cèle point : plein d'un zèle timide,
Sans rougir, à fes pieds je me fuis profterné :
J'adorais cet objet que j'avais condamné.
Hélas! mon défefpoir la fatiguait encore;
Elle fe détournait d'un époux qu'elle abhorre;
Ses regards inquiets n'ofaient tomber fur moi;
Et tout, jufqu'à mes pleurs, augmentait fon effroi.

MAZAEL.

Sans doute elle vous hait; fa haine envenimée
Jamais par vos bontés ne fera défarmée :
Vos refpects dangereux nourriffent fa fierté.

HERODE.

Elle me hait! Ah Dieux! je l'ai trop mérité;
Je n'en murmure point : ma jaloufe furie
A de malheurs fans nombre empoifonné fa vie.
J'ai dans le fein d'un père enfoncé le couteau,
Je fuis fon ennemi, fon tyran, fon bourreau.
Je lui pardonne, hélas! dans le fort qui l'accable,
De haïr à ce point un époux fi coupable.

MAZAEL.

Etouffez les remords dont vous êtes preffé;
Le fang de fes parens fut juftement verfé.
Les rois font affranchis de ces règles auftères
Que le devoir infpire aux ames ordinaires.

HERODE.

Mariamne me hait! Cependant autrefois,
Quand ce fatal hymen te rangea fous mes lois,
O Reine! s'il fe peut que ton cœur s'en fouvienne,
Ta tendreffe en ce temps fut égale à la mienne.
Au milieu des périls, fon généreux amour
Aux murs de Maffada me conferva le jour.
Mazaël, fe peut-il que d'une ardeur fi fainte
La flamme fans retour foit pour jamais éteinte!
Le cœur de Mariamne eft-il fermé pour moi!

MAZAEL.

Seigneur, m'eft-il permis de parler à mon roi?

HERODE.

Ne me déguife rien, parle; que faut-il faire?
Comment puis-je adoucir fa trop jufte colère?
Par quel charme, à quel prix puis-je enfin l'apaifer?

MAZAEL.

Pour la fléchir, Seigneur, il la faut méprifer:
Des fuperbes beautés tel eft le caractère.
Sa rigueur fe nourrit de l'orgueil de vous plaire;
Sa main qui vous enchaîne et que vous careffez
Appefantit le joug fous qui vous gémiffez.
Ofez humilier fon imprudente audace,
Forcez cette ame altière à vous demander grâce;
Par un jufte dédain fongez à l'accabler,
Et que devant fon maître elle apprenne à trembler.
Quoi donc! ignorez-vous tout ce que l'on publie?
Cet Hérode, dit-on, fi vanté dans l'Afie,
Si grand dans fes exploits, fi grand dans fes deffeins,
Qui fut dompter l'Arabe et fléchir les Romains,
Aux pieds de fon époufe, efclave fur fon trône,
Reçoit d'elle en tremblant les ordres qu'il nous donne!

HERODE.

Malheureux, à mon cœur ceffe de retracer
Ce que de tout mon fang je voudrais effacer:
Ne me parle jamais de ces temps déplorables.
Mes rigueurs n'ont été que trop impitoyables,

Je n'ai que trop bien mis mes ſoins à l'opprimer ;
Le ciel pour m'en punir me condamne à l'aimer.
Ses chagrins, ſa priſon, la perte de ſon pere,
Les maux que je lui fais, me la rendent plus chère.
Enfin, c'eſt trop vous craindre et trop vous déchirer,
Mariamne, en un mot je veux tout réparer.
Va la trouver : dis-lui que mon ame aſſervie
Met à ſes pieds mon ſceptre, et ma gloire, et ma vie.
Des maux qu'elle a ſoufferts elle accuſe ma ſœur ;
Je ſais qu'elle a pour elle une invincible horreur ;
C'en eſt aſſez : ma ſœur aujourd'hui renvoyée,
A ſes chers intérêts ſera ſacrifiée.
Je laiſſe à Mariamne un pouvoir abſolu....

MAZAEL.

Quoi! Seigneur, vous voulez...

HERODE.

Oui je l'ai réſolu.
Va la trouver, te dis-je : et ſur-tout à ſa vue
Peins bien le repentir de mon ame éperdue ;
Dis-lui que mes remords égalent ma fureur :
Va, cours, vole et reviens... Juſte Ciel! c'eſt ma ſœur.

VARIANTES

Contenant les changemens occaſionnés par la ſubſtitution du rôle de Sohême à celui de Varus.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

SALOME, MAZAEL.

. . . .
. . . .

SALOME.

Vous ne me trompiez point ; Hérode va paraître :
L'indocile Sion va trembler ſous ſon maître.
Il enchaîne à jamais la fortune à ſon char ;
Le favori d'Antoine eſt l'ami de Céſar.
Sa politique habile, égale à ſon courage,
De ſa chute imprévue a réparé l'outrage.
Le Sénat le couronne.

MAZAEL.

. . . .
. . . .
Mais c'en eſt fait, Madame, il rentre en ſes Etats.
Il l'aimait, il verra ſes dangereux appas.
Ces yeux toujours puiſſans, toujours sûrs de lui plaire,
Reprendront malgré vous leur empire ordinaire ;
Et tous ſes ennemis, bientôt humiliés,
A ſes moindres regards ſeront ſacrifiés.
Otons-lui, croyez-moi, l'intérêt de nous nuire ;
Songeons à la gagner, n'ayant pu la détruire ;
Et par de vains reſpects, par des ſoins aſſidus. . .

SALOME.

Il eſt d'autres moyens de ne la craindre plus.

MAZAEL.

Quel eſt donc ce deſſein ? Que prétendez-vous dire?

SALOME.

Peut-être en ce moment notre ennemie expire.

MAZAEL.

D'un coup ſi dangereux oſez-vous vous charger,
Sans que le roi. . .

SALOME.

Le roi conſent à me venger.
Zarès eſt arrivé, Zarès eſt dans Solime ;
Miniſtre de ma haine, il attend ſa victime ;
Le lieu, le temps, le bras, tout eſt choiſi par lui :
Il vint hier de Rome, et nous venge aujourd'hui.

MAZAEL.

Quoi ! vous avez enfin gagné cette victoire ?
Quoi ? malgré ſon amour, Hérode a pu vous croire ?
Il vous la ſacrifie ! Il prend de vous des lois ?

SALOME.

Je puis encor ſur lui bien moins que tu ne crois.
Pour arracher de lui cette lente vengeance,
Il m'a fallu choiſir le temps de ſon abſence.
Tant qu'Hérode en ces lieux demeurait expoſé
Aux charmes dangereux qui l'ont tyranniſé,
Mazaël, tu m'as vue, avec inquiétude,
Traîner de mon deſtin la triſte incertitude.
Quand par mille détours aſſurant mes ſuccès,
De ſon cœur ſoupçonneux j'avais trouvé l'accès ;
Quand je croyais ſon ame à moi ſeule rendue ;
Il voyait Mariamne, et j'étais confondue :
Un coup d'œil renverſait ma brigue et mes deſſeins.
La reine a vu cent fois mon ſort entre ſes mains ;
Et ſi ſa politique avait avec adreſſe
D'un époux amoureux ménagé la tendreſſe,
Cet ordre, cet arrêt prononcé par ſon roi,
Ce coup que je lui porte aurait tombé ſur moi.

Mais fon farouche orgueil a fervi ma vengeance :
J'ai fu mettre à profit fa fatale imprudence :
Elle a voulu fe perdre, et je n'ai fait enfin
Que lui lancer les traits qu'a préparés fa main.

Tu te fouviens affez de ce temps plein d'alarmes,
Lorfqu'un bruit fi funefte à l'efpoir de nos armes,
Apprit à l'Orient étonné de fon fort,
Qu'Augufte était vainqueur, et qu'Antoine était mort.
Tu fais, comme à ce bruit nos peuples fe troublèrent ;
De l'Orient vaincu les monarques tremblèrent :
Mon frère enveloppé dans ce commun malheur,
Crut perdre fa couronne avec fon protecteur.
Il fallut, fans s'armer d'une inutile audace,
Au vainqueur de la terre aller demander grâce.
Rappelle en ton efprit ce jour infortuné ;
Songe à quel défefpoir Hérode abandonné,
Vit fon époufe altière, abhorrant fes approches,
Déteftant fes adieux, l'accablant de reproches,
Redemander encore, en ce moment cruel,
Et le fang de fon frère, et le fang paternel.
Hérode auprès de moi vint déplorer fa peine ;
Je faifis cet inftant précieux à ma haine ;
Dans fon cœur déchiré je repris mon pouvoir ;
J'enflammai fon courroux, j'aigris fon défefpoir ;
J'empoifonnai le trait dont il fentait l'atteinte.
Tu le vis, plein de trouble, et d'horreur, et de crainte,
Jurer d'exterminer les reftes dangereux
D'un fang toujours trop cher aux perfides Hébreux :
Et dès ce même inftant, fa facile colère
Déshérita les fils et condamna la mère.

Mais fa fureur encor flattait peu mes fouhaits ;
L'amour qui la caufait en repouffait les traits :
De ce fatal objet telle était la puiffance,
Un regard de l'ingrate arrêtait fa vengeance.
Je preffai fon départ ; il partit, et depuis,
Mes lettres chaque jour ont nourri fes ennuis.

Ne voyant plus la reine, il vit mieux ſon outrage :
Il eut honte en ſecret de ſon peu de courage :
De moment en moment ſes yeux ſe ſont ouverts,
J'ai levé le bandeau qui les avait couverts.
Zarès, étudiant le moment favorable,
A peint à ſon eſprit cette reine implacable,
Son crédit, ſes amis, ces juifs ſéditieux,
Du ſang aſmonéen partiſans factieux.
J'ai fait plus ; j'ai moi-même armé ſa jalouſie :
Il a craint pour ſa gloire, il a craint pour ſa vie.
Tu ſais que dès long-temps, en butte aux trahiſons,
Son cœur de toutes parts eſt ouvert aux ſoupçons :
Il croit ce qu'il redoute, et dans ſa défiance,
Il confond quelquefois le crime et l'innocence.
Enfin j'ai ſu fixer ſon courroux incertain,
Il a ſigné l'arrêt, et j'ai conduit ſa main.

MAZAEL.

Il n'en faut point douter, ce coup eſt néceſſaire :
Mais avez-vous prévu, ſi ce préteur auſtere
Qui ſous les lois d'Auguſte a remis cet Etat,
Verrait d'un œil tranquille un pareil attentat ?
Varus, vous le ſavez, eſt ici votre maître.
En vain le peuple hébreu, prompt à vous reconnaître,
Tremble encor ſous le poids de ce trône ébranlé :
Votre pouvoir n'eſt rien, ſi Rome n'a parlé.
Avant qu'en ce palais, des mains de Varus même,
Votre frère ait repris l'autorité ſuprême ;
Il ne peut, ſans bleſſer l'orgueil du nom romain,
Dans ſes Etats encore agir en ſouverain.
Varus ſouffrira-t-il, que l'on oſe à ſa vue
Immoler une reine en ſa garde reçue ?
Je connais les Romains ; leur eſprit irrité
Vengera le mépris de leur autorité.
Vous allez ſur Hérode attirer la tempête,
Dans leurs ſuperbes mains la foudre eſt toujours prête ;
Ces vainqueurs ſoupçonneux ſont jaloux de leurs droits,
Et ſur-tout leur orgueil aime à punir les rois.

SALOME.

Non, non, l'heureux Hérode à César a su plaire;
Varus en est instruit, Varus le considère.
Croyez-moi, ce romain voudra le ménager;
Mais, quoi qu'il fasse enfin, songeons à nous venger.
Je touche à ma grandeur, et je crains ma disgrace;
Demain, dès aujourd'hui, tout peut changer de face.
Qui sait même, qui sait, si, passé ce moment,
Je pourrai satisfaire à mon ressentiment?
Qui nous a répondu, qu'Hérode en sa colère,
D'un esprit si constant jusqu'au bout persévère?
Je connais sa tendresse, il la faut prévenir
Et ne lui point laisser le temps du repentir.
Qu'après, Rome menace et que Varus foudroie;
Leur courroux passager troublera peu ma joie:
Mes plus grands ennemis ne sont pas les Romains;
Mariamne en ces lieux est tout ce que je crains.
Il faut que je périsse, ou que je la prévienne;
Et si je n'ai sa tête, elle obtiendra la mienne.
Mais Varus vient à nous: il le faut éviter.
Zarès à mes regards devait se présenter;
Je vais l'attendre: allez, et qu'aux moindres alarmes
Mes soldats en secret puissent prendre les armes.

SCENE II.

VARUS, ALBIN, MAZAEL, Suite de Varus.

VARUS.

SALOME et Mazaël semblent fuir devant moi;
Dans leurs yeux étonnés je lis leur juste effroi:
Le crime à mes regards doit craindre de paraître.
Mazaël, demeurez. Mandez à votre maître
Que ses cruels desseins sont déjà découverts;
Que son ministre infame est ici dans les fers;
Et que Varus, peut-être, au milieu des supplices,
Eût dû faire expirer ce monstre, .. et ses complices.

Mais je refpecte Hérode affez pour me flatter,
Qu'il connaîtra le piége où l'on veut l'arrêter ;
Qu'un jour il punira les traîtres qui l'abufent,
Et vengera fur eux la vertu qu'ils accufent.
Vous, fi vous m'en croyez, pour lui, pour fon honneur,
Calmez de fes chagrins la honteufe fureur :
Ne l'empoifonnez plus de vos lâches maximes.
Songez que les Romains font les vengeurs des crimes ;
Que Varus vous connaît ; qu'il commande en ces lieux ;
Et que fur vos complots il ouvrira les yeux.
Allez : que Mariamne en reine foit fervie,
Et refpectez fes lois fi vous aimez la vie.

MAZAEL.

Seigneur. . .

VARUS.

Vous entendez mes ordres abfolus ;
Obéiffez, vous dis-je, et ne répliquez plus.

SCENE III.

VARUS, ALBIN.

VARUS.

Ainsi donc, fans tes foins, fans ton avis fidelle,
Mariamne expirait fous cette main cruelle ?

ALBIN.

Le retour de Zarès n'était que trop fufpect :
Le foin myftérieux d'éviter votre afpect,
Son trouble, fon effroi, fut mon premier indice.

VARUS.

Que ne te dois-je point pour un fi grand fervice !
C'eft par toi qu'elle vit : c'eft par toi que mon cœur
A goûté, cher Albin, ce folide bonheur,
Ce bien fi précieux pour un cœur magnanime,
D'avoir pu fecourir la vertu qu'on opprime.

ALBIN.

Je reconnais Varus à ces foins généreux :
Votre bras fut toujours l'appui des malheureux,

Quand de Rome en vos mains vous portiez le tonnerre,
Vous étiez occupé du bonheur de la terre.
Puiffiez-vous feulement écouter en ce jour, &c.

. . . .

. . . .

ALBIN.

Ainfi l'amour trompeur dont vous fentez la flamme,
Se déguife en vertu pour mieux vaincre votre ame;
Et ce feu malheureux. . .

VARUS.

Je ne m'en défends pas :
L'infortuné Varus adore fes appas :
Je l'aime, il eft trop vrai ; mon ame toute nue
Ne craint point, cher Albin, de paraître à ta vue :
Juge fi fon péril a dû troubler mon cœur ;
Moi, qui borne à jamais mes vœux à fon bonheur ;
Moi, qui rechercherais la mort la plus affreufe,
Si ma mort un moment pouvait la rendre heureufe !

ALBIN.

Seigneur, que dans ces lieux ce grand cœur eft changé !
Qu'il venge bien l'amour qu'il avait outragé !
Je ne reconnais plus ce Romain, fi févère,
Qui, parmi tant d'objets empreffés à lui plaire,
N'a jamais abaiffé fes fuperbes regards
Sur ces beautés que Rome enferme en fes remparts.

VARUS.

Ne t'en étonne point ; tu fais que mon courage
A la feule vertu réferva fon hommage.
Dans nos murs corrompus, ces coupables beautés
Offraient de vains attraits à mes yeux révoltés ;
Je fuyais leurs complots, leurs brigues éternelles,
Leurs amours paffagers, leurs vengeances cruelles.
Je voyais leur orgueil accrû du déshonneur,
Se montrer triomphant fur leur front fans pudeur ;
L'altière ambition, l'intérêt, l'artifice,
La folle vanité, le frivole caprice,

Chez les Romains féduits prenant le nom d'amour,
Gouverner Rome entiere, et régner tour à tour.
J'abhorrais, il eft vrai, leur indigne conquête;
A leur joug odieux je dérobais ma tête:
L'Amour dans l'Orient fut enfin mon vainqueur.
De la trifte Syrie établi gouverneur,
J'arrivai dans ces lieux, quand le droit de la guerre
Eut au pouvoir d'Augufte abandonné la terre;
Et qu'Hérode à fes pieds, au milieu de cent rois,
De fon fort incertain vint attendre des lois.
Lieu funefte à mon cœur! malheureufe contrée!
C'eft là que Mariamne à mes yeux s'eft montrée.
L'univers était plein du bruit de fes malheurs;
Son parricide époux fefait couler fes pleurs.
Ce roi fi redoutable au refte de l'Afie,
Fameux par fes exploits et par fa jaloufie,
Prudent, mais foupçonneux; vaillant, mais inhumain;
Au fang de fon beau-père avait trempé fa main.
Sur ce trône fanglant, il laiffait en partage
A la fille des rois la honte et l'efclavage.
Du fort qui la pourfuit tu connais la rigueur;
Sa vertu, cher Albin, furpaffe fon malheur.
Loin de la cour des rois, la vérité profcrite,
L'aimable vérité fur fes lèvres habite;
Son unique artifice eft le foin généreux
D'affurer des fecours aux jours des malheureux;
Son devoir eft fa loi, fa tranquille innocence
Pardonne à fon tyran, méprife fa vengeance;
Et près d'Augufte encore implore mon appui
Pour ce barbare époux qui l'immole aujourd'hui.
Tant de vertus enfin, de malheurs et de charmes,
Contre ma liberté font de trop fortes armes.
Je l'aime, cher Albin, mais non d'un fol amour
Que le caprice enfante et détruife en un jour;
Non d'une paffion que mon ame troublée
Reçoive avidement, par les fens aveuglée.
Ce cœur qu'elle a vaincu, fans l'avoir amolli,
Par un amour honteux ne s'eft point avili;

Et plein du noble feu que ſa vertu m'inſpire,
Je prétends la venger, et non pas la ſéduire.

ALBIN.

Mais ſi le roi, Seigneur, a fléchi les Romains,
S'il rentre en ſes Etats ? . . .

VARUS.

Et c'eſt ce que je crains.
Hélas ! près du Sénat je l'ai ſervi moi-même !
Sans doute il a déjà reçu ſon diadême ;
Et cet indigne arrêt que ſa bouche a dicté
Eſt le premier eſſai de ſon autorité.
Ah ! ſon retour ici lui peut être funeſte :
Mon pouvoir va finir, mais mon amour me reſte.
Reine, pour vous défendre on me verra périr.
L'univers doit vous plaindre, et je dois vous ſervir.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

SALOME, MAZAEL.

SALOME.

ENFIN vous le voyez, ma haine eſt confondue :
Mariamne triomphe, et Salome eſt perdue.
Zarès fut ſur les eaux trop long-temps arrêté ;
La mer alors tranquille à regret l'a porté.
Mais Hérode, en partant pour ſon nouvel empire,
Revole avec les vents vers l'objet qui l'attire ;
Et les mers, et l'amour, et Varus, et le roi,
Le ciel, les élémens, ſont armés contre moi.
Fatale ambition, que j'ai trop écoutée,
Dans quel abyme affreux m'as-tu précipitée !
Je vous l'avais bien dit, que dans le fond du cœur
Le roi ſe repentait de ſa juſte rigueur.

De ſon fatal penchant l'aſcendant ordinaire
A revoqué l'arrêt dicté dans ſa colere.
J'en ai déja reçu les funeſtes avis ;
Et Zares à ſon roi renvoyé par mépris,
Ne me laiſſe en ces lieux qu'une douleur ſtérile,
Et le danger qui ſuit un éclat inutile.

. . . .

MAZAEL.

Contre elle encor, Madame, il vous reſte des armes.
J'ai toujours redouté le pouvoir de ſes charmes,
J'ai toujours craint du roi les ſentimens ſecrets ;
Mais, ſi je m'en rapporte aux avis de Zarès,
La colère d'Hérode, autrefois peu durable,
Eſt enfin devenue une haine implacable :
Il déteſte la reine, il a juré ſa mort ;
Et s'il ſuſpend le coup qui terminait ſon ſort,
C'eſt qu'il veut ménager ſa nouvelle puiſſance ;
Et lui-même en ces lieux aſſurer ſa vengeance.
Mais ſoit qu'enfin ſon cœur, en ce funeſte jour,
Soit aigri par la haine ou fléchi par l'amour ;
C'eſt aſſez qu'une fois il ait proſcrit ſa tête :
Mariamne aiſément groſſira la tempête ;
La foudre gronde encore : un arrêt ſi cruel
Va mettre entre eux, Madame, un divorce éternel.
Vous verrez Mariamne à ſoi-même inhumaine,
Forcer le cœur d'Hérode à ranimer ſa haine ;
Irriter ſon époux par de nouveaux dédains,
Et vous rendre les traits qui tombent de vos mains.
De ſa perte, en un mot, repoſez-vous ſur elle.

SALOME.

Non, cette incertitude eſt pour moi trop cruelle ;
Non, c'eſt par d'autres coups que je veux la frapper ;
Dans un piége plus sûr il faut l'envelopper.
Contre mes ennemis mon intérêt m'éclaire.
Si j'ai bien de Varus obſervé la colère,
Ce tranſport violent de ſon cœur agité
N'eſt point un ſimple effet de généroſité :

La tranquille pitié n'a point ce caractère.
La reine a des appas, Varus a pu lui plaire.
Ce n'eſt pas que mon cœur, injuſte en ſon dépit,
Diſpute à ſa beauté cet éclat qui la ſuit;
Que j'envie à ſes yeux le pouvoir de leurs armes,
Ni ce flatteur encens qu'on prodigue à ſes charmes;
Elle peut payer cher ce bonheur dangereux :
Et ſoit que de Varus elle écoute les vœux,
Soit que ſa vanité de ce pompeux hommage
Tire indiſcrétement un frivole avantage,
Il ſuffit; c'eſt par là que je peux maintenir
Ce pouvoir qui m'échappe, et qu'il faut retenir.
Faites veiller ſur-tout les regards mercenaires
De tous ces délateurs aujourd'hui néceſſaires,
Qui vendent les ſecrets de leurs concitoyens,
Et dont cent fois les yeux ont éclairé les miens.
Mais la voici. Pourquoi faut-il que je la voie ?

SCENE II.

MARIAMNE, ELISE, SALOME, MAZAEL, NABAL.

SALOME.

. . . .
Son amour mépriſé, ſon trop de défiance,
Avaient contre vos jours allumé ſa vengeance;
Mais ce feu violent s'eſt bientôt conſumé :
L'amour arma ſon bras, l'amour l'a déſarmé.
. . . .
. . . .

MAZAEL.

Quel orgueil !

SALOME.

Il aura ſa juſte récompenſe :
Viens, c'eſt à l'artifice à punir l'imprudence.

SCENE III.

MARIAMNE, ELISE, NABAL.

ELISE.

Ah! Madame, à ce point pouvez-vous irriter
Des ennemis ardens à vous persécuter?
La vengeance d'Hérode un moment suspendue,
Sur votre tête encore est peut-être étendue:
. . . .
Varus, aux nations qui bornent cet Etat
Ira porter bientôt les ordres du Sénat.
Hélas! grâce à ses soins, grâce à vos bontés même,
Rome à votre tyran donne un pouvoir suprême;
Il revient plus terrible et plus fier que jamais.
Vous le verrez armé de vos propres bienfaits;
Vous dépendrez ici de ce superbe maitre,
D'autant plus dangereux qu'il vous aime peut-être;
Et que cet amour même aigri par vos refus. . . ;

MARIAMNE.

Chère Elise, en ces lieux faites venir Varus;
Je conçois vos raisons, j'en demeure frappée;
Mais d'un autre intérêt mon ame est occupée;
Par de plus grands objets mes vœux sont attirés:
Que Varus vienne ici. Vous, Nabal, demeurez.

SCENE IV.

MARIAMNE, NABAL.

MARIAMNE.

. . . .
Elle veut que mes fils portés entre nos bras,
S'éloignent avec nous de ces affreux climats.
Les vaisseaux des Romains, des bords de la Syrie,
Nous ouvrent sur les eaux les chemins d'Italie.

J'attends tout de Varus, d'Auguſte et des Romains.

. . . .

SCENE V.

MARIAMNE, VARUS, ELISE.

MARIAMNE.

. . . .

Loin de ces lieux ſanglans que le crime environne,
Je mettrai leur enfance à l'ombre de ſon trône;
Ses généreuſes mains pourront ſécher nos pleurs.
Je ne demande point qu'il venge mes malheurs,
Que ſur mes ennemis ſon bras s'appeſantiſſe;
C'eſt aſſez que mes fils, témoins de ſa juſtice,
Formés par ſon exemple, et devenus romains,
Apprennent à régner des maîtres des humains.

. . . .

Donnez-moi dans la nuit des guides aſſurés,
Juſque ſur vos vaiſſeaux dans Sidon préparés.

. . . .

Je ne m'attendais pas que vous duſſiez vous-même
Mettre aujourd'hui le comble à ma douleur extrême.

. . . .

Ma conſtante amitié reſpecte encor Varus.

. . . .

SCENE VI.

VARUS, ALBIN.

ALBIN.

Vous vous troublez, Seigneur, et changez de viſage.

VARUS.

J'ai ſenti, je l'avoue, ébranler mon courage.

Ami, pardonne au feu dont je fuis confumé
Ces faibleffes d'un cœur qui n'avait point aimé.
Je ne connaiffais pas tout le poids de ma chaine,
Je la fens à regret, je la romps avec peine.
Avec quelle douceur, avec quelle bonté,
Elle impofait filence à ma témérité!
Sans trouble et fans courroux, fa tranquille fageffe
M'apprenait mon devoir, et plaignait ma faibleffe;
J'adorais, cher Albin, jufques à fes refus :
J'ai perdu l'efpérance, et je l'aime encor plus.
A quelle épreuve, ô Dieux! ma conftance eft réduite!

ALBIN.

Etes-vous réfolu de préparer fa fuite?

VARUS.

Quel emploi!

ALBIN.

Pourrez-vous refpecter fes rigueurs,
Jufques à vous charger du foin de vos malheurs?
Quel eft votre deffein?

VARUS.

Moi! que je l'abandonne!
Que je défobéiffe aux lois qu'elle me donne!
Non, non, mon cœur encore eft trop digne du fien;
Mariamne a parlé, je n'examine rien.
Que loin de fes tyrans elle aille auprès d'Augufte;
Sa fuite eft raifonnable, et ma douleur injufte;
L'amour me parle en vain. je vole à mon devoir :
Je fervirai la reine, et même fans la voir.
Elle me laiffe, au moins, la douceur éternelle
D'avoir tout entrepris, d'avoir tout fait pour elle.
Je brife fes liens, je lui fauve le jour;
Je fais plus, je lui veux immoler mon amour :
Et fuyant fa beauté, qui me féduit encore,
Egaler, s'il fe peut, fa vertu que j'adore.

ACTE III.

SCENE III.

VARUS, IDAMAS, ALBIN, Suite de Varus.

IDAMAS.

Avant que dans ces lieux mon roi vienne lui-même
Recevoir de vos mains le sacré diadême,
Et vous soumettre un rang qu'il doit à vos bontés,
Seigneur, souffrirez-vous ?...

VARUS.

Idamas, arrêtez.
Le roi peut s'épargner ces frivoles hommages.
. . . .
La reine en ce moment est-elle en sureté ?
Et le sang innocent sera-t-il respecté ?

IDAMAS.

. . . .
Le perfide Zarès par votre ordre arrêté,
Et par votre ordre enfin remis en liberté,
Artisan de la fraude et de la calomnie,
De Salome avec soin servira la furie.
Mazaël en secret leur prête son secours,
Le soupçonneux Hérode écoute leurs discours ;
. . . .

VARUS.

Je sais qu'en ce palais je dois le recevoir ;
Le Sénat me l'ordonne, et tel est mon devoir.

SCENE IV.

HERODE, MAZAEL, IDAMAS, Suite d'Hérode.

. . . .
. . . .

MAZAEL.

Seigneur, à vos desseins Zarès toujours fidèle,
Renvoyé près de vous, et plein d'un même zèle,
De la part de Salome attend pour vous parler.

HERODE.

Quoi ! tous deux ſans relâche ils veulent m'accabler !
Que jamais devant moi ce monſtre ne paraiſſe.
Je l'ai trop écouté. Sortez tous, qu'on me laiſſe.
Ciel ! qui pourra calmer un trouble ſi cruel ? . . .
Demeurez, Idamas, demeurez, Mazaël.

SCENE V.

HERODE, MAZAEL, IDAMAS.

HERODE.

Eh bien ! voilà ce roi ſi fier et ſi terrible !
Ce roi dont on craignait le courage inflexible,
Qui ſut vaincre et régner, qui ſut briſer ſes fers,
Et dont la politique étonna l'univers.

. . . .

. . . .

(*à Mazaël.*)

Sortez. Termine, ô Ciel ! les chagrins de ma vie.

SCENE VI.

HERODE, SALOME.

SALOME.

Eh bien ! vous avez vu votre chère ennemie.
Avez-vous eſſuyé des outrages nouveaux ?

HERODE.

Madame, il n'eſt plus temps d'appeſantir mes maux ;

. . . .

. . . .

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

SALOME, MAZAEL.

MAZAEL.

Jamais, je l'avouerai, plus heureuſe apparence
N'a d'un menſonge adroit ſoutenu la prudence.
Ma bouche auprès d'Hérode, avec dextérité,
Confondait l'artifice avec la vérité.

. . . .

. . . .

SCENE II.

HERODE, SALOME, MAZAEL, Gardes.

MAZAEL.

Non, ne vous vengez point; mais ſauvez votre vie,
Prévenez de Varus l'indiſcrète furie :
Ce ſuperbe préteur, ardent à tout tenter,
Se fait une vertu de vous perſécuter.

HERODE.

Ah! ma ſœur, à quel point ma flamme était trahie!
Venez contre une ingrate animer ma furie.

. . . .

Et toi, Varus, et toi, faudra-t-il que ma main
Reſpecte ici ton crime, et le ſang d'un romain?

. . . .

Mais... Croyez-vous qu'Auguſte approuve ma rigueur?

SALOME.

Il la conſeillerait; n'en doutez point, Seigneur.
Auguſte a des autels où le Romain l'adore,
Mais de ſes ennemis le ſang y fume encore.
Auguſte à tous les rois a pris ſoin d'enſeigner
Comme il faut qu'on les craigne, et comme il faut régner :

Imitez ſon exemple, aſſurez votre vie.
Tout condamne la reine, et tout vous juſtifie.
. . . .
Ne montrez qu'à des yeux éclairés et diſcrets
Un cœur encor percé de ces indignes traits.

ACTE V.

SCENE VI.

HERODE, IDAMAS, Gardes.

. . . .
. . . .

IDAMAS.

Mais le ſang de Varus, répandu par vos mains,
Peut attirer ſur vous le courroux des Romains.
Songez-y bien, Seigneur, et qu'une telle offenſe. . .

BRUTUS,

BRUTUS,

TRAGEDIE.

Repréſentée, pour la première fois, le 11 décembre 1730.

AVERTISSEMENT.

CETTE tragédie fut jouée pour la première fois en 1730. C'eſt de toutes les pièces de l'auteur celle qui eut en France le moins de ſuccès aux repréſentations; elle ne fut jouée que ſeize fois, et c'eſt celle qui a été traduite en plus de langues, et que les nations étrangères aiment le mieux. Elle eſt ici fort différente des premières éditions.

DISCOURS

SUR

LA TRAGEDIE.

A

MILORD BOLINGBROKE.

Si je dédie à un anglais un ouvrage repréſenté à Paris, ce n'eſt pas, Milord, qu'il n'y ait auſſi dans ma patrie des juges très-éclairés, et d'excellens eſprits auxquels j'euſſe pu rendre cet hommage ; mais vous ſavez que la tragédie de Brutus eſt née en Angleterre. Vous vous ſouvenez que lorſque j'étais retiré à Wandſworth, chez mon ami Mr. *Falkener*, ce digne et vertueux citoyen, je m'occupai chez lui à écrire en proſe anglaiſe le premier acte de cette pièce, à peu-près tel qu'il eſt aujourd'hui en vers français. Je vous en parlais quelquefois, et nous nous étonnions qu'aucun anglais n'eût traité ce ſujet qui, de tous, eſt peut-être le plus convenable à votre théâtre (*a*). Vous m'encouragiez à continuer un ouvrage ſuſceptible de

(*a*) Il y a un Brutus d'un auteur nommé *Lée;* mais c'eſt un ouvrage ignoré, qu'on ne repréſente jamais à Londres.

ſi grands ſentimens. Souffrez donc que je vous préſente Brutus, quoique écrit dans une autre langue, *docte ſermonis utriuſque linguæ*, à vous qui me donneriez des leçons de français auſſi-bien que d'anglais, à vous qui m'apprendriez du moins à rendre à ma langue cette force et cette énergie qu'inſpire la noble liberté de penſer; car les ſentimens vigoureux de l'ame paſſent toujours dans le langage; et qui penſe fortement parle de même.

Je vous avoue, Milord, qu'à mon retour d'Angleterre, où j'avais paſſé près de deux années dans une étude continuelle de votre langue, je me trouvai embarraſſé lorſque je voulus compoſer une tragédie françaiſe. Je m'étais preſque accoutumé à penſer en anglais: je ſentais que les termes de ma langue ne venaient plus ſe préſenter à mon imagination avec la même abondance qu'auparavant; c'était comme un ruiſſeau dont la ſource avait été détournée: il me fallut du temps et de la peine pour le faire couler dans ſon premier lit. Je compris bien alors que pour réuſſir dans un art, il le faut cultiver toute ſa vie.

De la rime et de la difficulté de la verſification françaiſe.

Ce qui m'effraya le plus en rentrant dans cette carrière, ce fut la ſévérité de notre poëſie, et l'eſclavage de la rime. Je regrettais cette heureuſe liberté que vous avez d'écrire vos tragédies en vers non rimés; d'alonger

et ſur-tout d'accourcir preſque tous vos mots ; de faire enjamber les vers les uns ſur les autres ; et de créer dans le beſoin des termes nouveaux qui ſont toujours adoptés chez vous, lorſqu'ils ſont ſonores, intelligibles et néceſſaires. Un poëte anglais, diſais-je, eſt un homme libre qui aſſervit ſa langue à ſon génie ; le français eſt un eſclave de la rime, obligé de faire quelquefois quatre vers, pour exprimer une penſée qu'un anglais peut rendre en une ſeule ligne. L'anglais dit tout ce qu'il veut, le français ne dit que ce qu'il peut ; l'un court dans une carrière vaſte, et l'autre marche avec des entraves dans un chemin gliſſant et étroit.

Malgré toutes ces réflexions et toutes ces plaintes, nous ne pourrons jamais ſecouer le joug de la rime ; elle eſt eſſentielle à la poëſie française. Notre langue ne comporte que peu d'inverſions : nos vers ne ſouffrent point d'enjambement, du moins cette liberté eſt très-rare : nos ſyllabes ne peuvent produire une harmonie ſenſible par leurs meſures longues ou brèves : nos céſures et un certain nombre de pieds ne ſuffiraient pas pour diſtinguer la proſe d'avec la verſification ; la rime eſt donc néceſſaire aux vers français. De plus, tant de grands maîtres qui ont fait des vers rimés, tels que les *Corneilles*, les *Racines*,

les *Defpréaux*, ont tellement accoutumé nos oreilles à cette harmonie, que nous n'en pourrions pas fupporter d'autres; et je le répète encore, quiconque voudrait fe délivrer d'un fardeau qu'a porté le grand *Corneille*, ferait regardé avec raifon, non pas comme un génie hardi qui s'ouvre une route nouvelle, mais comme un homme très-faible qui ne peut marcher dans l'ancienne carrière.

Tragédies en profe.

On a tenté de nous donner des tragédies en profe; mais je ne crois pas que cette entreprife puiffe déformais réuffir: qui a le plus, ne faurait fe contenter du moins. On fera toujours mal venu à dire au public: Je viens diminuer votre plaifir. Si au milieu des tableaux de *Rubens* ou de *Paul-Véronèfe*, quelqu'un venait placer fes deffins au crayon, n'aurait-il pas tort de s'égaler à ces peintres? On eft accoutumé dans les fêtes à des danfes et à des chants; ferait-ce affez de marcher et de parler, fous prétexte qu'on marcherait et qu'on parlerait bien, et que cela ferait plus aifé et plus naturel?

Il y a grande apparence qu'il faudra toujours des vers fur tous les théâtres tragiques, et de plus, toujours des rimes fur le nôtre. C'eft même à cette contrainte de la rime et à cette févérité extrême de notre verfification, que nous devons ces excellens ouvrages que

nous avons dans notre langue. Nous voulons que la rime ne coûte jamais rien aux penſées, qu'elle ne ſoit ni triviale ni trop recherchée; nous exigeons rigoureuſement dans un vers la même pureté, la même exactitude que dans la proſe. Nous ne permettons pas la moindre licence; nous demandons qu'un auteur porte ſans diſcontinuer toutes ces chaînes, et cependant qu'il paraiſſe toujours libre: et nous ne reconnaiſſons pour poëtes que ceux qui ont rempli toutes ces conditions.

Exemples de la difficulté des vers français.

Voilà pourquoi il eſt plus aiſé de faire cent vers en toute autre langue que quatre vers en français. L'exemple de notre abbé *Regnier-Deſmarais*, de l'académie françaiſe et de celle de *la Cruſca*, en eſt une preuve bien évidente. Il traduiſit Anacréon en italien avec ſuccès; et ſes vers français ſont, à l'exception de deux ou trois quatrains, au rang des plus médiocres. Notre *Ménage* était dans le même cas. Combien de nos beaux eſprits ont fait de très-beaux vers latins, et n'ont pu être ſupportables en leur langue!

La rime plaît aux Français, même dans les comédies.

Je ſais combien de diſputes j'ai eſſuyées ſur notre verſification en Angleterre, et quels reproches me fait ſouvent le ſavant évêque de Rocheſter ſur cette contrainte puérile qu'il prétend que nous nous impoſons de gaieté de cœur. Mais ſoyez perſuadé, Milord, que plus

un étranger connaîtra notre langue, et plus il ſe réconciliera avec cette rime qui l'effraie d'abord. Non-ſeulement elle eſt néceſſaire à notre tragédie, mais elle embellit nos comédies mêmes. Un bon mot en vers en eſt retenu plus aiſément : les portraits de la vie humaine ſeront toujours plus frappans en vers qu'en proſe, et qui dit *vers* en français, dit néceſſairement des vers rimés : en un mot, nous avons des comédies en proſe du célèbre *Molière*, que l'on a été obligé de mettre en vers après ſa mort, et qui ne ſont plus jouées que de cette manière nouvelle.

Caractère du théâtre anglais.

Ne pouvant, Milord, haſarder ſur le théâtre français des vers non rimés, tels qu'ils ſont en uſage en Italie et en Angleterre, j'aurais du moins voulu tranſporter ſur notre ſcène certaines beautés de la vôtre. Il eſt vrai, et je l'avoue, que le théâtre anglais eſt bien défectueux. J'ai entendu de votre bouche, que vous n'aviez pas une bonne tragédie : mais en récompenſe, dans ces pièces ſi monſtrueuſes, vous avez des ſcènes admirables. Il a manqué juſqu'à préſent à preſque tous les auteurs tragiques de votre nation, cette pureté, cette conduite régulière, ces bienſéances de l'action et du ſtyle, cette élégance, et toutes ces fineſſes de l'art, qui ont établi la réputation du théâtre français depuis le grand

Corneille : mais vos pièces les plus irrégulières ont un grand mérite, c'eſt celui de l'action.

Défaut du théatre français.

Nous avons en France des tragédies eſtimées qui ſont plutôt des converſations, qu'elles ne ſont la repréſentation d'un événement. Un auteur italien m'écrivait dans une lettre ſur les théâtres : *Un critico del noſtro Paſtor-fido diſſe, che quel componimento era un riaſſunto di belliſſimi madrigali; credo, ſe viveſſe, che direbbe delle tragedie franceſe, che ſono un riaſſunto di belle elegie e ſontuoſi epitalami.* J'ai bien peur que cet Italien n'ait trop raiſon. Notre délicateſſe exceſſive nous force quelquefois à mettre en récit ce que nous voudrions expoſer aux yeux. Nous craignons de haſarder ſur la ſcène des ſpectacles nouveaux devant une nation accoutumée à tourner en ridicule tout ce qui n'eſt pas *d'uſage.*

L'endroit où l'on joue la comédie, et les abus qui s'y ſont gliſſés, ſont encore une cauſe de cette ſéchereſſe qu'on peut reprocher à quelques-unes de nos pièces. Les bancs qui ſont ſur le théâtre deſtinés aux ſpectateurs, rétréciſſent la ſcène, et rendent toute action preſque impraticable. (*b*) Ce défaut eſt cauſe que les décorations tant recommandées par

(*b*) Enfin ces plaintes réitérées de M. de *Voltaire* ont opéré la réforme du théatre en France, et ces abus ne ſubſiſtent plus.

les anciens ſont rarement convenables à la pièce. Il empêche ſur-tout que les acteurs ne paſſent d'un appartement dans un autre aux yeux des ſpectateurs, comme les Grecs et les Romains le pratiquaient ſagement, pour conſerver à la fois l'unité de lieu et la vraiſemblance.

Exemple du Caton anglais.

Comment oſerions-nous ſur nos théâtres faire paraître, par exemple, l'ombre de *Pompée*, ou le génie de *Brutus*, au milieu de tant de jeunes gens qui ne regardent jamais les choſes les plus ſérieuſes que comme l'occaſion de dire un bon mot ? Comment apporter au milieu d'eux ſur la ſcène, le corps de *Marcus* devant *Caton* ſon père, qui s'écrie : „ Heureux jeune „ homme, tu es mort pour ton pays ! O mes „ amis, laiſſez-moi compter ces glorieuſes „ bleſſures ! Qui ne voudrait mourir ainſi „ pour la patrie ? Pourquoi n'a-t-on qu'une „ vie à lui ſacrifier ? . . . . . Mes amis, ne „ pleurez point ma perte, ne regrettez point „ mon fils ; pleurez Rome ; la maîtreſſe du „ monde n'eſt plus : ô liberté ! ô ma patrie ! „ ô vertu ! &c. „ Voilà ce que feu M. *Addiſſon* ne craignit point de faire repréſenter à Londres ; voilà ce qui fut joué, traduit en italien, dans plus d'une ville d'Italie. Mais ſi nous haſardions à Paris un tel ſpectacle, n'entendez-vous pas déjà le parterre qui ſe

récrie ? et ne voyez-vous pas nos femmes qui détournent la tête ?

Vous n'imagineriez pas à quel point va cette délicateffe. L'auteur de notre tragédie de Manlius prit fon fujet de la pièce anglaife de M. *Otway*, intitulée Venife fauvée. Le fujet eft tiré de l'hiftoire de la conjuration du Marquis de *Bedmar*, écrite par l'abbé de *Saint-Réal*; et permettez-moi de dire en paffant, que ce morceau d'hiftoire, égal peut-être à *Sallufte*, eft fort au-deffus de la pièce d'*Otway* et de notre Manlius. Premièrement, vous remarquez le préjugé qui a forcé l'auteur français à déguifer fous des noms romains une aventure connue que l'anglais a traitée naturellement fous les noms véritables. On n'a point trouvé ridicule au théâtre de Londres, qu'un ambaffadeur efpagnol s'appelât *Bedmar*, et que des conjurés euffent le nom de *Jaffier*, de *Jacques-Pierre*, d'*Elliot* ; cela feul en France eût pu faire tomber la pièce.

Comparaifon du Manlius de M. de *la Foffe*, avec la Venife de M. *Otway*.

Mais voyez qu'*Otway* ne craint point d'affembler tous les conjurés. *Renaud* prend leur ferment, affigne à chacun fon pofte, prefcrit l'heure du carnage, et jette de temps en temps des regards inquiets et foupçonneux fur *Jaffier* dont il fe défie. Il leur fait à tous ce difcours pathétique, traduit mot pour mot de l'abbé de *Saint-Réal* : *Jamais repos fi profond ne précéda*

un trouble si grand. Notre bonne destinée a aveuglé les plus clair-voyans de tous les hommes, rassuré les plus timides, endormi les plus soupçonneux, confondu les plus subtils : nous vivons encore, mes chers amis, nous vivons, et notre vie sera bientôt funeste aux tyrans de ces lieux, &c.

Qu'a fait l'auteur français ? Il a craint de hasarder tant de personnages sur la scène ; il se contente de faire réciter par *Renaud*, sous le nom de *Rutile*, une faible partie de ce même discours qu'il vient, dit-il, de tenir aux conjurés. Ne sentez-vous pas, par ce seul exposé, combien cette scène anglaise est au-dessus de la française, la pièce d'*Otway* fût-elle d'ailleurs monstrueuse ?

Examen du Jules-César de *Shakespeare.*

Avec quel plaisir n'ai-je point vu à Londres votre tragédie de Jules-César, qui depuis cent cinquante années fait les délices de votre nation ! Je ne prétends pas assurément approuver les irrégularités barbares dont elle est remplie : il est seulement étonnant qu'il ne s'en trouve pas davantage dans un ouvrage composé dans un siècle d'ignorance, par un homme qui même ne savait pas le latin, et qui n'eut de maître que son génie. Mais au milieu de tant de fautes grossières, avec quel ravissement je voyais *Brutus* tenant encore un poignard teint du sang de *César*, assembler le peuple romain, et lui parler ainsi du haut de la tribune aux harangues !

Romains, compatriotes, amis, s'il eſt quelqu'un de vous qui ait été attaché à Céſar, qu'il ſache que Brutus ne l'était pas moins : Oui, je l'aimais, Romains ; et ſi vous me demandez pourquoi j'ai verſé ſon ſang, c'eſt que j'aimais Rome davantage. Voudriez-vous voir Céſar vivant, et mourir ſes eſclaves, plutôt que d'acheter votre liberté par ſa mort ? Céſar était mon ami, je le pleure ; il était heureux, j'applaudis à ſes triomphes ; il était vaillant, je l'honore ; mais il était ambitieux, je l'ai tué. Y a-t-il quelqu'un parmi vous aſſez lâche pour regretter la ſervitude ? S'il en eſt un ſeul, qu'il parle, qu'il ſe montre ; c'eſt lui que j'ai offenſé : Y a-t-il quelqu'un aſſez infame pour oublier qu'il eſt romain ? Qu'il parle ; c'eſt lui ſeul qui eſt mon ennemi.

CHOEUR DES ROMAINS.

Perſonne, non, Brutus, perſonne.

BRUTUS.

Ainſi donc je n'ai offenſé perſonne. Voici le corps du dictateur qu'on vous apporte ; les derniers devoirs lui ſeront rendus par Antoine, par cet Antoine qui, n'ayant point eu de part au châtiment de Céſar, en retirera le même avantage que moi : et que chacun de vous ſente le bonheur ineſtimable d'être libre. Je n'ai plus qu'un mot à vous dire : J'ai tué de cette main mon meilleur ami pour le

ſalut de Rome ; je garde ce même poignard pour moi, quand Rome demandera ma vie.

LE CHOEUR.

Vivez, Brutus, vivez à jamais.

Après cette ſcène, *Antoine* vient émouvoir de pitié ces mêmes Romains à qui *Brutus* avait inſpiré ſa rigueur et ſa barbarie. *Antoine*, par un diſcours artificieux, ramène inſenſiblement ces eſprits ſuperbes; et quand il les voit radoucis, alors il leur montre le corps de *Céſar* ; et ſe ſervant des figures les plus pathétiques, il les excite au tumulte et à la vengeance. Peut-être les Français ne ſouffriraient pas que l'on fît paraître ſur leurs théâtres un chœur composé d'artiſans et de plébéïens romains ; que le corps ſanglant de *Céſar* y fût expoſé aux yeux du peuple, et qu'on excitât ce peuple à la vengeance du haut de la tribune aux harangues : c'eſt à la coutume, qui eſt la reine de ce monde, à changer le goût des nations, et à tourner en plaiſir les objets de notre averſion.

Les Grecs ont haſardé des ſpectacles non moins révoltans pour nous. *Hippolyte* briſé par ſa chûte vient compter ſes bleſſures et pouſſer des cris douloureux. *Philoctete* tombe dans ſes accès de ſouffrance ; un ſang noir coule de ſa plaie. *Oedipe* couvert du ſang qui

dégoutte encore des reſtes de ſes yeux qu'il vient d'arracher, ſe plaint des dieux et des hommes. On entend les cris de *Clytemneſtre* que ſon propre fils égorge; et *Electre* crie ſur le théâtre : *Frappez*, *ne l'épargnez pas*, *elle n'a pas épargné notre père*. *Prométhée* eſt attaché ſur un rocher avec des clous qu'on lui enfonce dans l'eſtomac et dans les bras. Les Furies répondent à l'ombre ſanglante de *Clytemneſtre* par des hurlemens ſans aucune articulation. Beaucoup de tragédies grecques, en un mot, ſont remplies de cette terreur portée à l'excès.

Je ſais bien que les tragiques grecs, d'ailleurs ſupérieurs aux anglais, ont erré en prenant ſouvent l'horreur pour la terreur, et le dégoûtant et l'incroyable pour le tragique et le merveilleux. L'art était dans ſon enfance du temps d'*Eſchyle*, comme à Londres du temps de *Shakeſpeare* ; mais parmi les grandes fautes des poëtes grecs, et même des vôtres, on trouve un vrai pathétique et de ſingulières beautés ; et ſi quelques français qui ne connaiſſent les tragédies et les mœurs étrangères que par des traductions et ſur des ouï-dire, les condamnent ſans aucune reſtriction ; ils ſont, ce me ſemble, comme des aveugles qui aſſureraient qu'une roſe ne peut avoir de couleurs vives, parce qu'ils en compteraient les épines à tâtons. Mais ſi les Grecs

et vous, vous passez les bornes de la bienséance, et si les Anglais sur-tout ont donné des spectacles effroyables, voulant en donner de terribles; nous autres Français, aussi scrupuleux que vous avez été téméraires, nous nous arrêtons trop de peur de nous emporter, et quelquefois nous n'arrivons pas au tragique dans la crainte d'en passer les bornes.

Je suis bien loin de proposer que la scène devienne un lieu de carnage, comme elle l'est dans *Shakespeare*, et dans ses successeurs qui, n'ayant pas son génie, n'ont imité que ses défauts; mais j'ose croire qu'il y a des situations qui ne paraissent encore que dégoûtantes et horribles aux Français, et qui, bien ménagées, représentées avec art, et sur-tout adoucies par le charme des beaux vers, pourraient nous faire une sorte de plaisir dont nous ne nous doutons pas.

Il n'est point de serpent, ni de monstre odieux
Qui par l'art imité ne puisse plaire aux yeux.

Bienséances et unités.

Du moins que l'on me dise pourquoi il est permis à nos héros et à nos héroïnes de théâtre de se tuer, et qu'il leur est défendu de tuer personne? La scène est-elle moins ensanglantée par la mort d'*Atalide* qui se poignarde pour son amant, qu'elle ne le serait par le meurtre de *César*? Et si le spectacle du fils de

Caton,

Caton, qui paraît mort aux yeux de ſon père, eſt l'occaſion d'un diſcours admirable de ce vieux romain ; ſi ce morceau a été applaudi en Angleterre et en Italie par ceux qui ſont les plus grands partiſans de la bienſéance françaiſe ; ſi les femmes les plus délicates n'en ont point été choquées ; pourquoi les Français ne s'y accoutumeraient-ils pas ? La nature n'eſt-elle pas la même dans tous les hommes ?

Toutes ces lois, de ne point enſanglanter la ſcène, de ne point faire parler plus de trois interlocuteurs, &c. ſont des lois qui, ce me ſemble, pourraient avoir quelques exceptions parmi nous, comme elles en ont eu chez les Grecs. Il n'en eſt pas des règles de la bienſéance, toujours un peu arbitraires, comme des règles fondamentales du théâtre, qui ſont les trois unités. Il y aurait de la faibleſſe et de la ſtérilité à étendre une action au-delà de l'eſpace de temps et du lieu convenable. Demandez à quiconque aura inſéré dans une pièce trop d'évenemens, la raiſon de cette faute : s'il eſt de bonne foi, il vous dira qu'il n'a pas eu aſſez de génie pour remplir ſa pièce d'un ſeul fait ; et s'il prend deux jours et deux villes pour ſon action, croyez que c'eſt parce qu'il n'aurait pas eu l'adreſſe de la reſſerrer dans l'eſpace de trois heures et dans l'enceinte d'un palais, comme l'exige la

vraiſemblance. Il en eſt tout autrement de celui qui haſarderait un ſpectacle horrible ſur le théâtre. Il ne choquerait point la vraiſemblance ; et cette hardieſſe, loin de ſuppoſer de la faibleſſe dans l'auteur, demanderait au contraire un grand génie pour mettre par ſes vers de la véritable grandeur dans une action qui ſans un ſtyle ſublime ne ſerait qu'atroce et dégoûtante.

Cinquième acte de Rodogune.

Voilà ce qu'a oſé tenter une fois notre grand *Corneille*, dans ſa Rodogune. Il fait paraître une mère qui, en préſence de la cour et d'un ambaſſadeur, veut empoiſonner ſon fils et ſa belle-fille, après avoir tué ſon autre fils de ſa propre main. Elle leur préſente la coupe empoiſonnée, et ſur leur refus et leurs ſoupçons, elle la boit elle-même, et meurt du poiſon qu'elle leur deſtinait. Des coups auſſi terribles ne doivent pas être prodigués, et il n'appartient pas à tout le monde d'oſer les frapper. Ces nouveautés demandent une grande circonſpection, et une exécution de maître. Les Anglais eux-mêmes avouent que *Shakeſpeare*, par exemple, a été le ſeul parmi eux qui ait ſu évoquer et faire parler des ombres avec ſuccès.

Within that circle none durſt move hut he.

Plus une action théâtrale eſt majeſtueuſe

Pompe et dignité du ſpectacle dans la tragédie.

ou effrayante, plus elle deviendrait inſipide, ſi elle était ſouvent répétée; à peu-près comme les détails de batailles, qui étant par eux-mêmes ce qu'il y a de plus terrible, deviennent froids et ennuyeux, à force de reparaître ſouvent dans les hiſtoires. La ſeule pièce où M. *Racine* ait mis du ſpectacle, c'eſt ſon chef-d'œuvre d'Athalie. On y voit un enfant ſur un trône, ſa nourrice et des prêtres qui l'environnent, une reine qui commande à ſes ſoldats de le maſſacrer, des Lévites armés qui accourent pour le défendre. Toute cette action eſt pathétique; mais ſi le ſtyle ne l'était pas auſſi, elle ne ferait que puérile.

Plus on veut frapper les yeux par un appareil éclatant, plus on s'impoſe la néceſſité de dire de grandes choſes; autrement on ne ferait qu'un décorateur, et non un poëte tragique. Il y a près de trente années qu'on repréſenta la tragédie de Montezume, à Paris; la ſcène ouvrait par un ſpectacle nouveau; c'était un palais d'un goût magnifique et barbare; *Montezume* paraiſſait avec un habit ſingulier; des eſclaves armés de flèches étaient dans le fond; autour de lui étaient huit grands de ſa cour, proſternés le viſage contre terre: *Montezume* commençait la pièce en leur diſant:

Levez-vous, votre roi vous permet aujourd'hui
Et de l'enviſager, et de parler à lui.

Ce ſpectacle charma : mais voilà tout ce qu'il y eut de beau dans cette tragédie.

Pour moi, j'avoue que ce n'a pas été ſans quelque crainte que j'ai introduit ſur la ſcène françaiſe le Sénat de Rome en robes rouges, allant aux opinions. Je me ſouvenais que lorſque j'introduiſis autrefois dans Oedipe un chœur de Thébains qui diſait :

O Mort, nous implorons ton funeſte ſecours !
O Mort, viens nous ſauver, viens terminer nos jours !

le parterre, au lieu d'être frappé du pathétique qui pouvait être en cet endroit, ne ſentit d'abord que le prétendu ridicule d'avoir mis ces vers dans la bouche d'acteurs peu accoutumés, et il fit un éclat de rire. C'eſt ce qui m'a empêché dans Brutus de faire parler les *Sénateurs*, quand *Titus* eſt accuſé devant eux, et d'augmenter la terreur de la ſituation, en exprimant l'étonnement et la douleur de ces pères de Rome, qui ſans doute devaient marquer leur ſurpriſe autrement que par un jeu muet qui même n'a pas été exécuté. (*)

Les Anglais donnent beaucoup plus à l'action que nous, ils parlent plus aux yeux : les Français donnent plus à l'élégance, à l'harmonie, aux charmes des vers. Il eſt certain qu'il eſt plus difficile de bien écrire, que

(*) Voyez les Variantes à la fin de la Tragédie.

de mettre ſur le théâtre des aſſaſſinats, des roues, des potences, des ſorciers et des revenans. Auſſi, la tragédie de Caton, qui fait tant d'honneur à M. *Addiſſon*, votre ſucceſſeur dans le miniſtère ; cette tragédie, la ſeule bien écrite d'un bout à l'autre chez votre nation, à ce que je vous ai entendu dire à vous-même, ne doit ſa grande réputation qu'à ſes beaux vers, c'eſt-à-dire, à des penſées fortes et vraies, exprimées en vers harmonieux. Ce ſont les beautés de détail qui ſoutiennent les ouvrages en vers, et qui les font paſſer à la poſtérité. C'eſt ſouvent la manière ſingulière de dire des choſes communes ; c'eſt cet art d'embellir par la diction ce que penſent et ce que ſentent tous les hommes, qui fait les grands poëtes. Il n'y a ni ſentimens recherchés, ni aventure romaneſque dans le quatrième livre de *Virgile ;* il eſt tout naturel, et c'eſt l'effort de l'eſprit humain. M. *Racine* n'eſt ſi au-deſſus des autres qui ont tous dit les mêmes choſes que lui, que parce qu'il les a mieux dites. *Corneille* n'eſt véritablement grand, que quand il s'exprime auſſi-bien qu'il penſe. Souvenons-nous de ce précepte de *Deſpréaux :*

Et que tout ce qu'il dit, facile à retenir,
De ſon ouvrage en vous laiſſe un long ſouvenir.

Conſeil d'un excellent critique.

Voilà ce que n'ont point tant d'ouvrages dramatiques, que l'art d'un acteur, et la figure et la voix d'une actrice ont fait valoir ſur nos théâtres. Combien de pièces mal écrites ont eu plus de repréſentations que Cinna et Britannicus ? Mais on n'a jamais retenu deux vers de ces faibles poëmes, au lieu qu'on ſait une partie de Britannicus et de Cinna par cœur. En vain le Regulus de *Pradon* a fait verſer des larmes par quelques ſituations touchantes ; cet ouvrage et tous ceux qui lui reſſemblent ſont mépriſés, tandis que leurs auteurs s'applaudiſſent dans leurs préfaces.

De l'amour.

Des critiques judicieux pourraient me demander pourquoi j'ai parlé d'amour dans une tragédie dont le titre eſt JUNIUS-BRUTUS ; pourquoi j'ai mêlé cette paſſion avec l'auſtère vertu du Sénat romain et la politique d'un ambaſſadeur.

On reproche à notre nation d'avoir amolli le théâtre par trop de tendreſſe ; et les Anglais méritent bien le même reproche depuis près d'un ſiècle ; car vous avez toujours un peu pris nos modes et nos vices. Mais me permettez-vous de vous dire mon ſentiment ſur cette matière ?

Vouloir de l'amour dans toutes les tragédies, me paraît un goût efféminé ; l'en

profcrire toujours, eft une mauvaife humeur bien déraifonnable.

Le théâtre, foit tragique, foit comique, eft la peinture vivante des paffions humaines. L'ambition d'un prince eft repréfentée dans la tragédie ; la comédie tourne en ridicule la vanité d'un bourgeois. Ici vous riez de la coquetterie et des intrigues d'une citoyenne; là vous pleurez la malheureufe paffion de *Phèdre :* de même, l'amour vous amufe dans un roman ; et il vous tranfporte dans la Didon de *Virgile.* L'amour dans une tragédie n'eft pas plus un défaut effentiel que dans l'Enéïde; il n'eft à reprendre que quand il eft amené mal à propos, ou traité fans art.

Les Grecs ont rarement hafardé cette paffion fur le théâtre d'Athènes ; premièrement parce que leurs tragédies n'ayant roulé d'abord que fur des fujets terribles, l'efprit des fpectateurs était plié à ce genre de fpectacles ; fecondement parce que les femmes menaient une vie beaucoup plus retirée que les nôtres ; et qu'ainfi, le langage de l'amour n'étant pas comme aujourd'hui le fujet de toutes les converfations, les poëtes en étaient moins invités à traiter cette paffion, qui de toutes eft la plus difficile à repréfenter, par les ménagemens délicats qu'elle demande. Une troifième raifon qui me paraît affez forte, c'eft

que l'on n'avait point de comédiennes. Les rôles des femmes étaient joués par des hommes masqués ; il semble que l'amour eût été ridicule dans leur bouche.

C'est tout le contraire à Londres et à Paris ; et il faut avouer que les auteurs n'auraient guère entendu leurs intérêts, ni connu leur auditoire, s'ils n'avaient jamais fait parler les *Oldfields*, ou les *Duclos* et les *Le Couvreurs*, que d'ambition et de politique.

Le mal est que l'amour n'est souvent chez nos héros de théâtre que de la galanterie, et que chez les vôtres il dégénère quelquefois en débauche. Dans notre Alcibiade, pièce très-suivie, mais faiblement écrite, et ainsi peu estimée, on a admiré long-temps ces mauvais vers que récitait d'un ton séduisant l'*Esopus* (*c*) du dernier siècle.

Ah ! lorsque pénétré d'un amour véritable,
Et gémissant aux pieds d'un objet adorable,
J'ai connu dans ses yeux timides et distraits,
Que mes soins de son cœur ont pu troubler la paix ;
Que par l'aveu secret d'une ardeur mutuelle,
La mienne a pris encore une force nouvelle :
Dans ces momens si doux, j'ai cent fois éprouvé
Qu'un mortel peut goûter un bonheur achevé.

Dans votre Venise sauvée, le vieux *Renaud*

(*c*) Le comédien *Baron*.

veut

veut violer la femme de *Jaffier*, et elle s'en plaint en termes affez indécens, jufqu'à dire qu'il eft venu à elle *vn' buton' d*, déboutonné.

Pour que l'amour foit digne du théâtre tragique, il faut qu'il foit le nœud néceffaire de la pièce, et non qu'il foit amené par force, pour remplir le vide de vos tragédies et des nôtres qui font toutes trop longues ; il faut que ce foit une paffion véritablement tragique, regardée comme une faibleffe, et combattue par des remords. Il faut ou que l'amour conduife aux malheurs et aux crimes, pour faire voir combien il eft dangereux ; ou que la vertu en triomphe, pour montrer qu'il n'eft pas invincible : fans cela ce n'eft plus qu'un amour d'églogue ou de comédie.

C'eft à vous, Milord, à décider fi j'ai rempli quelques-unes de ces conditions ; mais que vos amis daignent fur-tout ne point juger du génie et du goût de notre nation par ce difcours, et par cette tragédie que je vous envoie. Je fuis peut-être un de ceux qui cultivent les lettres en France avec moins de fuccès ; et fi les fentimens que je foumets ici à votre cenfure font défapprouvés, c'eft à moi feul qu'en appartient le blâme.

PERSONNAGES.

JUNIUS BRUTUS, } Consuls.
VALERIUS PUBLICOLA, }

TITUS, fils de *Brutus.*

TULLIE, fille de *Tarquin.*

ALGINE, confidente de *Tullie.*

ARONS, ambaſſadeur de *Porſenna.*

MESSALA, ami de *Titus.*

PROCULUS, tribun militaire.

ALBIN, confident d'*Arons.*

Sénateurs.

Licteurs.

La ſcène eſt à Rome.

BRUTUS,

TRAGEDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

Le théâtre représente une partie de la maison des Consuls sur le mont Tarpeïen ; le temple du Capitole se voit dans le fond. Les Sénateurs sont assemblés entre le temple et la maison, devant l'autel de Mars. Brutus et Valerius-Publicola, Consuls, président à cette assemblée : les Sénateurs sont rangés en demi-cercle. Des Licteurs avec leurs faisceaux sont debout derrière les Sénateurs.

BRUTUS, LES SENATEURS.

BRUTUS.

DESTRUCTEURS des tyrans, vous qui n'avez pour rois
Que les dieux de Numa, vos vertus et nos lois ;
Enfin notre ennemi commence à nous connaître.
Ce superbe toscan qui ne parlait qu'en maître,
Porsenna, de Tarquin ce formidable appui,
Ce tyran, protecteur d'un tyran comme lui,
Qui couvre de son camp les rivages du Tibre,
Respecte le Sénat et craint un peuple libre.

Aujourd'hui, devant vous abaiſſant ſa hauteur,
Il demande à traiter par un ambaſſadeur.
Arons qu'il nous députe, en ce moment s'avance ;
Aux Sénateurs de Rome il demande audience :
Il attend dans ce temple, et c'eſt à vous de voir
S'il le faut refuſer, s'il le faut recevoir.

VALERIUS-PUBLICOLA.

Quoi qu'il vienne annoncer, quoi qu'on puiſſe en attendre,
Il le faut à ſon roi renvoyer ſans l'entendre :
Tel eſt mon ſentiment. Rome ne traite plus
Avec ſes ennemis, que quand ils ſont vaincus.
Votre fils, il eſt vrai, vengeur de ſa patrie,
A deux fois repouſſé le tyran d'Etrurie ;
Je ſais tout ce qu'on doit à ſes vaillantes mains ;
Je ſais qu'à votre exemple il ſauva les Romains ;
Mais ce n'eſt point aſſez : Rome aſſiégée encore,
Voit dans les champs voiſins ces tyrans qu'elle abhorre.
Que Tarquin ſatisfaſſe aux ordres du Sénat,
Exilé par nos lois, qu'il ſorte de l'Etat ;
De ſon coupable aſpect qu'il purge nos frontières ;
Et nous pourrons enſuite écouter ſes prières.
Ce nom d'ambaſſadeur a paru vous frapper ;
Tarquin n'a pu vous vaincre, il cherche à vous tromper.
L'ambaſſadeur d'un roi m'eſt toujours redoutable.
Ce n'eſt qu'un ennemi, ſous un titre honorable,
Qui vient, rempli d'orgueil ou de dextérité,
Inſulter ou trahir avec impunité.

Rome ! n'écoute point leur féduifant langage,
Tout art t'eft étranger ; combattre eft ton partage:
Confonds tes ennemis de ta gloire irrités ;
Tombe, ou punis les rois ; ce font-là tes traités.

BRUTUS.

Rome fait à quel point fa liberté m'eft chère :
Mais, plein du même efprit, mon fentiment diffère.
Je vois cette ambaffade, au nom des fouverains,
Comme un premier hommage aux citoyens romains.
Accoutumons des rois la fierté defpotique
A traiter en égale avec la république ;
Attendant que du ciel rempliffant les décrets,
Quelque jour avec elle ils traitent en fujets.
Arons vient voir ici Rome encor chancelante,
Découvrir les refforts de fa grandeur naiffante,
Epier fon génie, obferver fon pouvoir ;
Romains, c'eft pour cela qu'il le faut recevoir.
L'ennemi du Sénat connaîtra qui nous fommes :
Et l'efclave d'un roi va voir enfin des hommes.
Que dans Rome à loifir il porte fes regards ;
Il la verra dans vous : vous êtes fes remparts.
Qu'il révère en ces lieux le dieu qui nous raffemble ;
Qu'il paraiffe au Sénat, qu'il écoute, et qu'il tremble.

(*Les Sénateurs fe lèvent, et s'approchent un moment pour donner leurs voix.*)

VALERIUS-PUBLICOLA.

Je vois tout le Sénat paffer à votre avis ;
Rome et vous l'ordonnez : à regret j'y foufcris.

Licteurs, qu'on l'introduise ; et puisse sa présence
N'apporter en ces lieux rien dont Rome s'offense.
(*à Brutus.*)
C'est sur vous seul ici que nos yeux sont ouverts :
C'est vous qui le premier avez rompu nos fers :
De notre liberté soutenez la querelle ;
Brutus en est le père, et doit parler pour elle.

SCENE II.

LE SENAT, ARONS, ALBIN, Suite.

(*Arons entre par le côté du théâtre, précédé de deux Licteurs et d'Albin son confident ; il passe devant les Consuls et le Sénat qu'il salue ; et il va s'asseoir sur un siége préparé pour lui sur le devant du théâtre.*)

ARONS.

CONSULS et vous Sénat, qu'il m'est doux d'être admis
Dans ce conseil sacré de sages ennemis,
De voir tous ces héros dont l'équité sévère
N'eut, jusques aujourd'hui, qu'un reproche à se faire;
Témoin de leurs exploits, d'admirer leurs vertus ;
D'écouter Rome enfin par la voix de Brutus.
Loin des cris de ce peuple indocile et barbare,
Que la fureur conduit, réunit et sépare,
Aveugle dans sa haine, aveugle en son amour,
Qui menace et qui craint, règne et sert en un jour ;
Dont l'audace. . . .

BRUTUS.

Arrêtez, ſachez qu'il faut qu'on nomme
Avec plus de reſpect les citoyens de Rome.
La gloire du Sénat eſt de repréſenter
Ce peuple vertueux que l'on oſe inſulter.
Quittez l'art avec nous ; quittez la flatterie ;
Ce poiſon qu'on prépare à la cour d'Etrurie,
N'eſt point encor connu dans le Sénat romain.
Pourſuivez.

ARONS.

Moins piqué d'un diſcours ſi hautain,
Que touché des malheurs où cet Etat s'expoſe ;
Comme un de ſes enfans j'embraſſe ici ſa cauſe.

Vous voyez quel orage éclate autour de vous,
C'eſt en vain que Titus en détourna les coups ;
Je vois avec regret ſa valeur et ſon zèle
N'aſſurer aux Romains qu'une chute plus belle.
Sa victoire affaiblit vos remparts déſolés ;
Du ſang qui les inonde ils ſemblent ébranlés.
Ah ! ne refuſez plus une paix néceſſaire :
Si du peuple romain le Sénat eſt le père,
Porſenna l'eſt des rois que vous perſécutez.

Mais vous, du nom romain vengeurs ſi redoutés,
Vous des droits des mortels éclairés interprètes,
Vous qui jugez les rois, regardez où vous êtes.
Voici ce Capitole, et ces mêmes autels,
Où jadis, atteſtant tous les dieux immortels,

J'ai vu chacun de vous, brûlant d'un autre zele,
A Tarquin votre roi jurer d'être fidele.
Quels dieux ont donc changé les droits des fouverains?
Quel pouvoir a rompu des nœuds jadis fi faints?
Qui du front de Tarquin ravit le diadême?
Qui peut de vos fermens vous dégager?

BRUTUS.

Lui-même.
N'alléguez point ces nœuds que le crime a rompus,
Ces dieux qu'il outragea; ces droits qu'il a perdus.
Nous avons fait, Arons, en lui rendant hommage,
Serment d'obéiffance et non point d'efclavage;
Et puifqu'il vous fouvient d'avoir vu dans ces lieux
Le Sénat à fes pieds, fefant pour lui des vœux;
Songez qu'en ce lieu même, à cet autel augufte,
Devant ces mêmes dieux, il jura d'être jufte.
De fon peuple et de lui tel était le lien;
Il nous rend nos fermens lorfqu'il trahit le fien:
Et dès qu'aux lois de Rome il ofe être infidelle,
Rome n'eft plus fujette et lui feul eft rebelle.

ARONS.

Ah! quand il ferait vrai que l'abfolu pouvoir
Eût entraîné Tarquin par-delà fon devoir;
Qu'il en eût trop fuivi l'amorce enchantereffe;
Quel homme eft fans erreur? et quel roi fans faibleffe?
Eft-ce à vous de prétendre au droit de le punir?
Vous, nés tous fes fujets; vous, faits pour obéir!

Un fils ne s'arme point contre un coupable père ;
Il détourne les yeux, le plaint et le révère.
Les droits des fouverains font-ils moins précieux ?
Nous fommes leurs enfans ; leurs juges font les dieux.
Si le ciel quelquefois les donne en fa colère,
N'allez pas mériter un préfent plus févère ;
Trahir toutes les lois en voulant les venger,
Et renverfer l'Etat au lieu de le changer.
Inftruit par le malheur, ce grand maître de l'homme,
Tarquin fera plus jufte, et plus digne de Rome.
Vous pouvez raffermir, par un accord heureux,
Des peuples et des rois les légitimes nœuds,
Et faire encor fleurir la liberté publique
Sous l'ombrage facré du pouvoir monarchique.

BRUTUS.

Arons, il n'eft plus temps : chaque Etat a fes lois, (1)
Qu'il tient de fa nature, ou qu'il change à fon choix.
Efclaves de leurs rois, et même de leurs prêtres,
Les Tofcans femblent nés pour fervir fous des maîtres :
Et de leur chaîne antique adorateurs heureux,
Voudraient que l'univers fût efclave comme eux.
La Gréce entière eft libre, et la molle Ionie
Sous un joug odieux languit affujettie.
Rome eut fes fouverains, mais jamais abfolus.
Son premier citoyen fut le grand Romulus ;
Nous partagions le poids de fa grandeur fuprême.
Numa qui fit nos lois, y fut foumis lui-même.
Rome enfin, je l'avoue, a fait un mauvais choix :

Chez les Toſcans, chez vous elle a choiſi ſes rois ;
Ils nous ont apporté, du fond de l'Etrurie,
Les vices de leur cour avec la tyrannie.

(*il ſe lève.*)

Pardonnez-nous, grands Dieux ! ſi le peuple Romain
A tardé ſi long-temps à condamner Tarquin.
Le ſang qui régorgea ſous ſes mains meurtrieres,
De notre obéiſſance a rompu les barrières.
Sous un ſceptre de fer tout ce peuple abattu,
A force de malheurs a repris ſa vertu.
Tarquin nous a remis dans nos droits légitimes ;
Le bien public eſt né de l'excès de ſes crimes :
Et nous donnons l'exemple à ces mêmes Toſcans,
S'ils pouvaient, à leur tour, être las des tyrans.

(*Les Conſuls deſcendent vers l'autel, et le Sénat ſe lève.*)

O Mars ! dieu des héros, de Rome et des batailles,
Qui combats avec nous, qui défends ces murailles !
Sur ton autel ſacré, Mars, reçois nos ſermens,
Pour ce Sénat, pour moi, pour tes dignes enfans.
Si dans le ſein de Rome il ſe trouvait un traître,
Qui regrettât les rois et qui voulût un maître,
Que le perfide meure au milieu des tourmens :
Que ſa cendre coupable, abandonnée aux vents,
Ne laiſſe ici qu'un nom, plus odieux encore
Que le nom des tyrans que Rome entière abhorre.

ARONS *avançant vers l'autel.*

Et moi, ſur cet autel qu'ainſi vous profanez,
Je jure au nom du roi que vous abandonnez,

Au nom de Porſenna, vengeur de ſa querelle,
A vous, à vos enfans, une guerre immortelle.

(*Les Sénateurs font un pas vers le Capitole.*)

Sénateurs, arrêtez, ne vous ſéparez pas ;
Je ne me ſuis pas plaint de tous vos attentats.
La fille de Tarquin, dans vos mains demeurée,
Eſt-elle une victime à Rome conſacrée ?
Et donnez-vous des fers à ſes royales mains,
Pour mieux braver ſon père et tous les ſouverains ?
Que dis-je ! tous ces biens, ces tréſors, ces richeſſes
Que des Tarquins dans Rome épuiſaient les largeſſes,
Sont-ils votre conquête, ou vous ſont-ils donnés ?
Eſt-ce pour les ravir que vous le détrônez ?
Sénat, ſi vous l'oſez, que Brutus les dénie.

BRUTUS *ſe tournant vers Arons.*

Vous connaiſſez bien mal, et Rome et ſon génie.
Ces pères des Romains, vengeurs de l'équité,
Ont blanchi dans la pourpre et dans la pauvreté ;
Au-deſſus des tréſors que ſans peine ils vous cèdent,
Leur gloire eſt de dompter les rois qui les poſsèdent. (2)
Prenez cet or, Arons, il eſt vil à nos yeux.
Quant au malheureux ſang d'un tyran odieux,
Malgré la juſte horreur que j'ai pour ſa famille,
Le Sénat à mes ſoins a confié ſa fille.
Elle n'a point ici de ces reſpects flatteurs
Qui des enfans des rois empoiſonnent les cœurs ;
Elle n'a point trouvé la pompe et la molleſſe
Dont la cour des Tarquins enivra ſa jeuneſſe ;

Mais je fais ce qu'on doit de bontés et d'honneur,
A son sexe, à son âge, et sur-tout au malheur.
Dès ce jour, en son camp, que Tarquin la revoie;
Mon cœur même en conçoit une secrète joie.
Qu'aux tyrans désormais rien ne reste en ces lieux,
Que la haine de Rome et le courroux des dieux.
Pour emporter au camp l'or qu'il faut y conduire,
Rome vous donne un jour, ce temps doit vous suffire.
Ma maison cependant est votre sureté,
Jouissez-y des droits de l'hospitalité.
Voilà ce que par moi le Sénat vous annonce.
Ce soir à Porsenna rapportez ma réponse:
Reportez-lui la guerre, et dites à Tarquin
Ce que vous avez vu dans le Sénat romain.

(*aux Sénateurs.*)

Et nous du Capitole allons orner le faîte,
Des lauriers dont mon fils vient de ceindre sa tête;
Suspendons ces drapeaux, et ces dards tous sanglans
Que ses heureuses mains ont ravis aux Toscans.
Ainsi puisse toujours, plein du même courage,
Mon sang, digne de vous, vous servir d'âge en âge!
Dieux! protégez ainsi contre nos ennemis
Le consulat du père, et les armes du fils!

SCENE III.

ARONS, ALBIN.

(Qui sont supposés être entrés de la salle d'audience dans un autre appartement de la maison de Brutus.)

ARONS.

As-tu bien remarqué cet orgueil inflexible,
Cet esprit d'un Sénat qui se croit invincible ?
Il le serait, Albin, si Rome avait le temps
D'affermir cette audace au cœur de ses enfans.
Crois-moi, la liberté que tout mortel adore,
Que je veux leur ôter, mais que j'admire encore,
Donne à l'homme un courage, inspire une grandeur
Qu'il n'eût jamais trouvés dans le fond de son cœur.
Sous le joug des Tarquins, la cour et l'esclavage
Amollissaient leurs mœurs, énervaient leur courage,
Leurs rois, trop occupés à dompter leurs sujets,
De nos heureux Toscans ne troublaient point la paix ;
Mais si ce fier Sénat réveille leur génie,
Si Rome est libre, Albin, c'est fait de l'Italie.
Ces lions, que leur maître avait rendus plus doux,
Vont reprendre leur rage et s'élancer sur nous.
Etouffons dans leur sang la semence féconde
Des maux de l'Italie et des troubles du monde.
Affranchissons la terre : et donnons aux Romains
Ces fers qu'ils destinaient au reste des humains.

Meſſala viendra-t-il ? Pourrai-je ici l'entendre ?
Oſera-t-il ? . . . .

ALBIN.

Seigneur, il doit ici ſe rendre ;
A toute heure il y vient : Titus eſt ſon appui.

ARONS.

As-tu pu lui parler ? Puis-je compter ſur lui ?

ALBIN.

Seigneur, ou je me trompe, ou Meſſala conſpire
Pour changer ſes deſtins plus que ceux de l'Empire ;
Il eſt ferme, intrépide, autant que ſi l'honneur
Ou l'amour du pays excitait ſa valeur ;
Maître de ſon ſecret, et maître de lui-même,
Impénétrable et calme en ſa fureur extrême.

ARONS.

Tel autrefois dans Rome il parut à mes yeux,
Lorſque Tarquin régnant me reçut dans ces lieux ;
Et ſes lettres depuis.... Mais je le vois paraître.

SCENE IV.

ARONS, MESSALA, ALBIN.

ARONS.

GENEREUX Meſſala, l'appui de votre maître,
Eh bien, l'or de Tarquin, les préſens de mon roi,
Des Sénateurs romains n'ont pu tenter la foi ?
Les plaiſirs d'une cour, l'eſpérance, la crainte,
A ces cœurs endurcis n'ont pu porter d'atteinte ?

Ces fiers patriciens ſont-ils autant de dieux,
Jugeant tous les mortels, et ne craignant rien d'eux?
Sont-ils ſans paſſions, ſans intérêt, ſans vice?

MESSALA.

Ils oſent s'en vanter; mais leur feinte juſtice,
Leur âpre auſtérité que rien ne peut gagner,
N'eſt dans ces cœurs hautains que la ſoif de régner:
Leur orgueil foule aux pieds l'orgueil du diadême,
Ils ont briſé le joug pour l'impoſer eux-même.
De notre liberté ces illuſtres vengeurs,
Armés pour la défendre, en ſont les oppreſſeurs.
Sous les noms ſéduiſans de patrons et de pères,
Ils affectent des rois les démarches altières.
Rome a changé de fers; et ſous le joug des grands,
Pour un roi qu'elle avait, a trouvé cent tyrans.

ARONS.

Parmi vos citoyens en eſt-il d'aſſez ſage,
Pour déteſter tout bas cet indigne eſclavage?

MESSALA.

Peu ſentent leur état: leurs eſprits égarés
De ce grand changement ſont encore enivrés.
Le plus vil citoyen, dans ſa baſſeſſe extrême,
Ayant chaſſé les rois penſe être roi lui-même.
Mais je vous l'ai mandé, Seigneur, j'ai des amis
Qui ſous ce joug nouveau ſont à regret ſoumis;
Qui dédaignant l'erreur des peuples imbéciles,
Dans ce torrent fougueux reſtent ſeuls immobiles;

Des mortels éprouvés, dont la tête et les bras
Sont faits pour ébranler ou changer les Etats.

ARONS.

De ces braves Romains que faut-il que j'efpère ?
Serviront-ils leur prince ?

MESSALA.

Ils font prêts à tout faire :
Tout leur fang eft à vous. Mais ne prétendez pas
Qu'en aveugles fujets ils fervent des ingrats.
Ils ne fe piquent point du devoir fanatique (3)
De fervir de victime au pouvoir defpotique,
Ni du zèle infenfé de courir au trépas,
Pour venger un tyran qui ne les connaît pas.
Tarquin promet beaucoup ; mais devenu leur maître,
Il les oublîra tous, ou les craindra peut-être.
Je connais trop les grands : dans le malheur amis,
Ingrats dans la fortune, et bientôt ennemis.
Nous fommes de leur gloire un inftrument fervile,
Rejeté par dédain dès qu'il eft inutile,
Et brifé fans pitié, s'il devient dangereux.
A des conditions on peut compter fur eux ;
Ils demandent un chef digne de leur courage,
Dont le nom feul impofe à ce peuple volage,
Un chef affez puiffant pour obliger le roi,
Même après le fuccès, à nous tenir fa foi ;
Ou fi de nos deffeins la trame eft découverte,
Un chef affez hardi pour venger notre perte.

ARONS.

ARONS.

Mais vous m'aviez écrit que l'orgueilleux Titus...

MESSALA.

Il eſt l'appui de Rome, il eſt fils de Brutus ;
Cependant....

ARONS.

De quel œil voit-il les injuſtices
Dont ce Sénat ſuperbe a payé ſes ſervices ?
Lui ſeul a ſauvé Rome, et toute ſa valeur
En vain du conſulat lui mérita l'honneur ;
Je ſais qu'on le refuſe.

MESSALA.

Et je ſais qu'il murmure :
Son cœur altier et prompt eſt plein de cette injure ;
Pour toute récompenſe il n'obtient qu'un vain bruit,
Qu'un triomphe frivole, un éclat qui s'enfuit.
J'obſerve d'aſſez près ſon ame impérieuſe,
Et de ſon fier courroux la fougue impétueuſe ;
Dans le champ de la gloire il ne fait que d'entrer,
Il y marche en aveugle ; on l'y peut égarer.
La bouillante jeuneſſe eſt facile à ſéduire :
Mais que de préjugés nous aurions à détruire !
Rome, un conſul, un père, et la haine des rois,
Et l'horreur de la honte, et ſur-tout ſes exploits.
Connaiſſez donc Titus, voyez toute ſon ame,
Le courroux qui l'aigrit, le poiſon qui l'enflamme ;
Il brûle pour Tullie.

ARONS.

Il l'aimerait !

MESSALA.

Seigneur,
A peine ai-je arraché ce ſecret de ſon cœur ;
Il en rougit lui-même : et cette ame inflexible
N'oſe avouer qu'elle aime, et craint d'être ſenſible.
Parmi les paſſions dont il eſt agité,
Sa plus grande fureur eſt pour la liberté.

ARONS.

C'eſt donc des ſentimens et du cœur d'un ſeul homme,
Qu'aujourd'hui, malgré moi, dépend le ſort de Rome !
(*à Albin.*)
Ne nous rebutons pas. Préparez-vous, Albin,
A vous rendre ſur l'heure aux tentes de Tarquin.
(*à Meſſala.*)
Entrons chez la princeſſe. Un peu d'expérience
M'a pu du cœur humain donner quelque ſcience :
Je lirai dans ſon ame, et peut-être ſes mains
Vont former l'heureux piége où j'attends les Romains.

Fin du premier acte.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

(*Le théâtre repréſente, ou eſt ſuppoſé repréſenter un appartement du palais des Conſuls.*)

TITUS, MESSALA.

MESSALA.

Non, c'eſt trop offenſer ma ſenſible amitié.
Qui peut de ſon ſecret me cacher la moitié,
En dit trop et trop peu, m'offenſe et me ſoupçonne.

TITUS.

Va, mon cœur à ta foi tout entier s'abandonne;
Ne me reproche rien.

MESSALA.

Quoi? vous dont la douleur
Du Sénat avec moi déteſta la rigueur,
Qui verſiez dans mon ſein ce grand ſecret de Rome,
Ces plaintes d'un héros, ces larmes d'un grand homme!
Comment avez-vous pu dévorer ſi long-temps
Une douleur plus tendre, et des maux plus touchans?
De vos feux devant moi vous étouffiez la flamme.
Quoi donc! l'ambition qui domine en votre ame,
Eteignait-elle en vous de ſi chers ſentimens?
Le Sénat a-t-il fait vos plus cruels tourmens?
Le haïſſez-vous plus que vous n'aimez Tullie?

TITUS.

Ah ! j'aime avec tranſport : je hais avec furie :
Je ſuis extrême en tout, je l'avoue, et mon cœur
Voudrait en tout ſe vaincre, et connaît ſon erreur.

MESSALA.

Et pourquoi, de vos mains déchirant vos bleſſures,
Déguiſer votre amour, et non pas vos injures ?

TITUS.

Que veux-tu, Meſſala ? J'ai, malgré mon courroux,
Prodigué tout mon ſang pour ce Sénat jaloux.
Tu le ſais, ton courage eut part à ma victoire.
Je ſentais du plaiſir à parler de ma gloire,
Mon cœur, enorgueilli des ſuccès de mon bras,
Trouvait de la grandeur à venger des ingrats ;
On confie aiſément des malheurs qu'on ſurmonte :
Mais qu'il eſt accablant de parler de ſa honte !

MESSALA.

Quelle eſt donc cette honte, et ce grand repentir ?
Et de quels ſentimens auriez-vous à rougir ?

TITUS.

Je rougis de moi-même, et d'un feu téméraire,
Inutile, imprudent, à mon devoir contraire.

MESSALA.

Quoi donc ! l'ambition, l'amour et ſes fureurs,
Sont-ce des paſſions indignes des grands cœurs ?

TITUS.

L'ambition, l'amour, le dépit, tout m'accable ;
De ce conſeil de rois l'orgueil inſupportable

Méprife ma jeuneffe, et me refufe un rang
Brigué par ma valeur, et payé par mon fang.
Au milieu du dépit dont mon ame eft faifie,
Je perds tout ce que j'aime, on m'enlève Tullie.
On te l'enlève, hélas! trop aveugle courroux!
Tu n'ofais y prétendre, et ton cœur eft jaloux.
Je l'avoûrai, ce feu, que j'avais fu contraindre,
S'irrite en s'échappant, et ne peut plus s'éteindre.
Ami, c'en était fait; elle partait: mon cœur
De fa funefte flamme allait être vainqueur:
Je rentrais dans mes droits: je fortais d'efclavage. (*b*)
Le ciel a-t-il marqué ce terme à mon courage?
Moi le fils de Brutus, moi l'ennemi des rois, (*c*)
C'eft du fang de Tarquin que j'attendrais des lois?
Elle refufe encor de m'en donner, l'ingrate!
Et par-tout dédaigné, par-tout ma honte éclate.
Le dépit, la vengeance, et la honte, et l'amour,
De mes fens foulevés difpofent tour à tour.

MESSALA.

Puis-je ici vous parler, mais avec confiance?

TITUS.

Toujours de tes confeils j'ai chéri la prudence.
Eh bien, fais-moi rougir de mes égaremens.

MESSALA.

J'approuve et votre amour et vos reffentimens.
Faudra-t-il donc toujours que Titus autorife
Ce Sénat de tyrans, dont l'orgueil nous maîtrife?

Non ; s'il vous faut rougir, rougiſſez en ce jour
De votre patience, et non de votre amour.
Quoi ! pour prix de vos feux, et de tant de vaillance,
Citoyen ſans pouvoir, amant ſans eſpérance,
Je vous verrais languir victime de l'Etat,
Oublié de Tullie, et bravé du Sénat ?
Ah ! peut-être, Seigneur, un cœur tel que le vôtre
Aurait pu gagner l'une, et ſe venger de l'autre.

TITUS.

De quoi viens-tu flatter mon eſprit éperdu ?
Moi, j'aurais pu fléchir ſa haine ou ſa vertu ?
N'en parlons plus : tu vois les fatales barrières (*d*)
Qu'élèvent entre nous nos devoirs et nos pères :
Sa haine déformais égale mon amour.
Elle va donc partir ?

MESSALA.

Oui, Seigneur, dès ce jour.

TITUS.

Je n'en murmure point. Le ciel lui rend juſtice ;
Il la fit pour régner.

MESSALA.

Ah ! ce ciel plus propice
Lui deſtinait peut-être un Empire plus doux ;
Et ſans ce fier Sénat, ſans la guerre, ſans vous.....
Pardonnez ; vous ſavez quel eſt ſon héritage ?
Son frère ne vit plus, Rome était ſon partage.
Je m'emporte, Seigneur : mais ſi pour vous ſervir,
Si pour vous rendre heureux il ne faut que périr ;

Si mon ſang. . . .

TITUS.

Non, ami, mon devoir eſt le maître.
Non, crois-moi, l'homme eſt libre au moment qu'il veut l'être.
Je l'avoue, il eſt vrai, ce dangereux poiſon
A pour quelques momens égaré ma raiſon ;
Mais le cœur d'un ſoldat ſait dompter la molleſſe ;
Et l'amour n'eſt puiſſant que par notre faibleſſe.

MESSALA.

Vous voyez des Toſcans venir l'ambaſſadeur ;
Cet honneur qu'il vous rend. . .

TITUS.

Ah ! quel funeſte honneur !
Que me veut-il ? C'eſt lui qui m'enlève Tullie ;
C'eſt lui qui met le comble au malheur de ma vie.

SCENE II.

TITUS, ARONS.

ARONS.

Apres avoir en vain, près de votre Sénat,
Tenté ce que j'ai pu pour ſauver cet Etat,
Souffrez qu'à la vertu rendant un juſte hommage,
J'admire en liberté ce généreux courage,
Ce bras qui venge Rome, et ſoutient ſon pays
Au bord du précipice où le Sénat l'a mis.
Ah ! que vous étiez digne, et d'un prix plus auguſte,
Et d'un autre adverſaire, et d'un parti plus juſte !

Et que ce grand courage, ailleurs mieux employé,
D'un plus digne salaire aurait été payé !
Il est, il est des rois, j'ose ici vous le dire,
Qui mettraient en vos mains le sort de leur Empire,
Sans craindre ces vertus qu'ils admirent en vous,
Dont j'ai vu Rome éprise, et le Sénat jaloux.
Je vous plains de servir sous ce maître farouche,
Que le mérite aigrit, qu'aucun bienfait ne touche ;
Qui, né pour obéir, se fait un lâche honneur
D'appesantir sa main sur son libérateur ;
Lui qui, s'il n'usurpait les droits de la couronne,
Devrait prendre de vous les ordres qu'il vous donne.

TITUS.

Je rends grâce à vos soins, Seigneur, et mes soupçons
De vos bontés pour moi respectent les raisons.
Je n'examine point si votre politique
Pense armer mes chagrins contre ma république,
Et porter mon dépit, avec un art si doux,
Aux indiscrétions qui suivent le courroux.
Perdez moins d'artifice à tromper ma franchise ;
Ce cœur est tout ouvert et n'a rien qu'il déguise.
Outragé du Sénat j'ai droit de le haïr ;
Je le hais : mais mon bras est prêt à le servir.
Quand la cause commune au combat nous appelle,
Rome au cœur de ses fils éteint toute querelle ;
Vainqueurs de nos débats nous marchons réunis ;
Et nous ne connaissons que vous pour ennemis.

Voilà

Voilà ce que je ſuis et ce que je veux être.
Soit grandeur, ſoit vertu, ſoit préjugé, peut-être,
Né parmi les Romains, je périrai pour eux.
J'aime encor mieux, Seigneur, ce Sénat rigoureux,
Tout injuſte pour moi, tout jaloux qu'il peut être,
Que l'éclat d'une cour et le ſceptre d'un maître.
Je ſuis fils de Brutus, et je porte en mon cœur
La liberté gravée, et les rois en horreur.

ARONS.

Ne vous flattez-vous point d'un charme imaginaire?
Seigneur, ainſi qu'à vous la liberté m'eſt chère;
Quoique né ſous un roi j'en goûte les appas;
Vous vous perdez pour elle, et n'en jouiſſez pas.
Eſt-il donc, entre nous, rien de plus deſpotique
Que l'eſprit d'un Etat qui paſſe en république?
Vos lois ſont vos tyrans: leur barbare rigueur
Devient ſourde au mérite, au ſang, à la faveur,
Le Sénat vous opprime, et le peuple vous brave;
Il faut s'en faire craindre, ou ramper leur eſclave.
Le citoyen de Rome, inſolent ou jaloux,
Ou hait votre grandeur, ou marche égal à vous.
Trop d'éclat l'effarouche; il voit d'un œil ſévère,
Dans le bien qu'on lui fait, le mal qu'on lui peut faire,
Et d'un banniſſement le décret odieux
Devient le prix du ſang qu'on a verſé pour eux.

Je ſais bien que la cour, Seigneur, a ſes naufrages;
Mais ſes jours ſont plus beaux, ſon ciel a moins d'orages.

Souvent la liberté dont on ſe vante ailleurs,
Etale auprès d'un roi ſes dons les plus flatteurs.
Il récompenſe, il aime, il prévient les ſervices;
La gloire auprès de lui ne fuit point les délices.
Aimé du ſouverain, de ſes rayons couvert,
Vous ne ſervez qu'un maître, et le reſte vous ſert.
Ebloui d'un éclat qu'il reſpecte et qu'il aime,
Le vulgaire applaudit juſqu'à nos fautes même;
Nous ne redoutons rien d'un Sénat trop jaloux,
Et les ſévères lois ſe taiſent devant nous.
Ah! que né pour la cour, ainſi que pour les armes,
Des faveurs de Tarquin vous goûteriez les charmes!
Je vous l'ai déjà dit; il vous aimait, Seigneur;
Il aurait avec vous partagé ſa grandeur;
Du Sénat à vos pieds la fierté proſternée
Aurait...

TITUS.

J'ai vu ſa cour, et je l'ai dédaignée.
Je pourrais, il eſt vrai, mendier ſon appui,
Et ſon premier eſclave être tyran ſous lui;
Grâce au ciel! je n'ai point cette indigne faibleſſe:
Je veux de la grandeur, et la veux ſans baſſeſſe.
Je ſens que mon deſtin n'était point d'obéir;
Je combattrai vos rois, retournez les ſervir.

ARONS.

Je ne puis qu'approuver cet excès de conſtance,
Mais ſongez que lui-même éleva votre enfance;

Il s'en fouvient toujours : hier encor, Seigneur,
En pleurant avec moi fon fils et fon malheur ;
Titus, me difait-il, foutiendrait ma famille,
Et lui feul méritait mon Empire et ma fille.

TITUS *en fe détournant.*

Sa fille ! Dieux ! Tullie ? O vœux infortunés !

ARONS *en regardant Titus.*

Je la ramène au roi que vous abandonnez :
Elle va, loin de vous et loin de fa patrie,
Accepter pour époux le roi de Ligurie.
Vous cependant ici fervez votre Sénat,
Perfécutez fon père, opprimez fon Etat ;
J'efpère que bientôt ces voûtes embrafées,
Ce capitole en cendre, et ces tours écrafées,
Du Sénat et du peuple éclairant les tombeaux,
A cet hymen heureux vont fervir de flambeaux.

SCENE III.

TITUS, MESSALA.

TITUS.

Ah ! mon cher Meffala, dans quel trouble il me laiffe !
Tarquin me l'eût donnée ! ô douleur qui me preffe !
Moi, j'aurais pu !... mais non, miniftre dangereux,
Tu venais épier le fecret de mes feux.
Hélas ! en me voyant fe peut-il qu'on l'ignore !
Il a lu dans mes yeux l'ardeur qui me dévore.

Certain de ma faibleſſe, il retourne à ſa cour
Inſulter aux projets d'un téméraire amour.
J'aurais pu l'épouſer ! lui conſacrer ma vie !
Le ciel à mes déſirs eût deſtiné Tullie !
Malheureux que je ſuis !

MESSALA.

Vous pourriez être heureux ;
Arons pourrait ſervir vos légitimes feux.
Croyez-moi.

TITUS.

Banniſſons un eſpoir ſi frivole :
Rome entière m'appelle aux murs du capitole.
Le peuple raſſemblé ſous ces arcs triomphaux,
Tout chargés de ma gloire, et pleins de mes travaux,
M'attend pour commencer les ſermens redoutables,
De notre liberté garans inviolables.

MESSALA.

Allez ſervir ces rois.

TITUS.

Oui, je les veux ſervir ;
Oui, tel eſt mon devoir, et je le veux remplir.

MESSALA.

Vous gémiſſez pourtant !

TITUS.

Ma victoire eſt cruelle.

MESSALA.

Vous l'achetez trop cher.

TITUS.

Elle en ſera plus belle.
Ne m'abandonne point dans l'état où je ſuis.

MESSALA.

Allons, ſuivons ſes pas, aigriſſons ſes ennuis ;
Enfonçons dans ſon cœur le trait qui le déchire.

SCENE IV.

BRUTUS, MESSALA.

BRUTUS.

ARRETEZ, Meſſala, j'ai deux mots à vous dire.

MESSALA.

A moi, Seigneur ?

BRUTUS.

A vous. Un funeſte poiſon
Se répand en ſecret ſur toute ma maiſon.
Tiberinus mon fils, aigri contre ſon frère,
Laiſſe éclater déjà ſa jalouſe colère ;
Et Titus, animé d'un autre emportement,
Suit contre le Sénat ſon fier reſſentiment.
L'ambaſſadeur toſcan, témoin de leur faibleſſe,
En profite avec joie autant qu'avec adreſſe ;
Il leur parle, et je crains les diſcours ſéduiſans
D'un miniſtre vieilli dans l'art des courtiſans.
Il devait dès demain retourner vers ſon maître ;
Mais un jour quelquefois eſt beaucoup pour un traître.

Messala, je prétends ne rien craindre de lui ;
Allez lui commander de partir aujourd'hui ;
Je le veux.

MESSALA.

C'est agir sans doute avec prudence,
Et vous serez content de mon obéissance.

BRUTUS.

Ce n'est pas tout : mon fils avec vous est lié ;
Je sais sur son esprit ce que peut l'amitié.
Comme sans artifice il est sans défiance,
Sa jeunesse est livrée à votre expérience.
Plus il se fie à vous, plus je dois espérer
Qu'habile à le conduire, et non à l'égarer,
Vous ne voudrez jamais, abusant de son âge,
Tirer de ses erreurs un indigne avantage ;
Le rendre ambitieux et corrompre son cœur.

MESSALA.

C'est de quoi dans l'instant je lui parlais, Seigneur.
Il sait vous imiter, servir Rome et lui plaire ;
Il aime aveuglément sa patrie et son père.

BRUTUS.

Il le doit : mais sur-tout il doit aimer les lois :
Il doit en être esclave, en porter tout le poids.
Qui veut les violer, n'aime point sa patrie.

MESSALA.

Nous avons vu tous deux si son bras l'a servie.

BRUTUS.

Il a fait son devoir.

MESSALA.

Et Rome eût fait le ſien,
En rendant plus d'honneurs à ce cher citoyen.

BRUTUS.

Non, non: le conſulat n'eſt point fait pour ſon âge;
J'ai moi-même à mon fils refuſé mon ſuffrage.
Croyez-moi, le ſuccès de ſon ambition
Serait le premier pas vers la corruption.
Le prix de la vertu ſerait héréditaire;
Bientôt l'indigne fils du plus vertueux père,
Trop aſſuré d'un rang d'autant moins mérité,
L'attendrait dans le luxe et dans l'oiſiveté.
Le dernier des Tarquins en eſt la preuve inſigne.
Qui naquit dans la pourpre en eſt rarement digne.
Nous préſervent les cieux d'un ſi funeſte abus,
Berceau de la molleſſe et tombeau des vertus!
Si vous aimez mon fils, (je me plais à le croire)
Repréſentez-lui mieux ſa véritable gloire;
Etouffez dans ſon cœur un orgueil inſenſé:
C'eſt en ſervant l'Etat qu'il eſt récompenſé.
De toutes les vertus mon fils doit un exemple;
C'eſt l'appui des Romains que dans lui je contemple.
Plus il a fait pour eux, plus j'exige aujourd'hui.
Connaiſſez à mes vœux l'amour que j'ai pour lui;
Tempérez cette ardeur de l'eſprit d'un jeune homme:
Le flatter c'eſt le perdre, et c'eſt outrager Rome.

MESSALA.

Je me bornais, Seigneur, à le ſuivre aux combats;

J'imitais sa valeur, et ne l'instruisais pas.
J'ai peu d'autorité ; mais s'il daigne me croire,
Rome verra bientôt comme il chérit la gloire.

BRUTUS.

Allez donc, et jamais n'encensez ses erreurs ;
Si je hais les tyrans, je hais plus les flatteurs.

SCENE V.

MESSALA *seul.*

Il n'est point de tyran plus dur, plus haïssable,
Que la sévérité de ton cœur intraitable.
Va, je verrai peut-être à mes pieds abattu,
Cet orgueil insultant de ta fausse vertu.
Colosse qu'un vil peuple éleva sur nos têtes,
Je pourrai t'écraser, et les foudres sont prêtes.

Fin du second acte.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

ARONS, ALBIN, MESSALA.

ARONS *une lettre à la main.*

Je commence à goûter une juste espérance ;
Vous m'avez bien servi par tant de diligence :
Tout succède à mes vœux. Oui, cette lettre, Albin,
Contient le sort de Rome, et celui de Tarquin.
Avez-vous dans le camp réglé l'heure fatale ?
A-t-on bien observé la porte Quirinale ?
L'assaut sera-t-il prêt, si par nos conjurés
Les remparts cette nuit ne nous sont point livrés ?
Tarquin est-il content ? crois-tu qu'on l'introduise,
Ou dans Rome sanglante, ou dans Rome soumise ?

ALBIN.

Tout sera prêt, Seigneur, au milieu de la nuit.
Tarquin de vos projets goûte déjà le fruit ;
Il pense de vos mains tenir son diadême ;
Il vous doit, a-t-il dit, plus qu'à Porsenna même.

ARONS.

Ou les dieux, ennemis d'un prince malheureux,
Confondront des desseins si grands, si dignes d'eux ;
Ou demain sous ses lois Rome sera rangée :
Rome en cendre, peut-être, et dans son sang plongée.

Mais il vaut mieux qu'un roi, ſur le trône remis,
Commande à des ſujets malheureux et ſoumis,
Que d'avoir à dompter, au ſein de l'abondance,
D'un peuple trop heureux l'indocile arrogance.

(*à Albin.*)

Allez, j'attends ici la princeſſe en ſecret.

(*à Meſſala.*)

Meſſala, demeurez.

SCENE II.

ARONS, MESSALA.

ARONS.

Eh bien! qu'avez-vous fait?
Avez-vous de Titus fléchi le fier courage?
Dans le parti des rois penſez-vous qu'il s'engage?

MESSALA.

Je vous l'avais prédit: l'inflexible Titus
Aime trop ſa patrie, et tient trop de Brutus.
Il ſe plaint du Sénat, il brûle pour Tullie;
L'orgueil, l'ambition, l'amour, la jalouſie,
Le feu de ſon jeune âge et de ſes paſſions,
Semblaient ouvrir ſon ame à mes ſéductions;
Cependant, qui l'eût cru? la liberté l'emporte:
Son amour eſt au comble, et Rome eſt la plus forte.
J'ai tenté, par degrés, d'effacer cette horreur
Que pour le nom de roi Rome imprime en ſon cœur.

En vain j'ai combattu ce préjugé févère ;
Le feul nom des Tarquins irritait fa colère ;
De fon entretien même il m'a foudain privé,
Et je hafardais trop fi j'avais achevé.

ARONS.

Ainfi de le fléchir Meffala défefpère.

MESSALA.

J'ai trouvé moins d'obftacle à vous donner fon frère,
Et j'ai du moins féduit un des fils de Brutus.

ARONS.

Quoi ! vous auriez déjà gagné Tiberinus ?
Par quels refforts fecrets, par quelle heureufe intrigue ?

MESSALA.

Son ambition feule a fait toute ma brigue.
Avec un œil jaloux il voit, depuis long-temps,
De fon frère et de lui les honneurs différens.
Ces drapeaux fufpendus à ces voûtes fatales,
Ces feftons de lauriers, ces pompes triomphales,
Tous les cœurs des Romains et celui de Brutus
Dans ces folennités volant devant Titus,
Sont pour lui des affronts qui, dans fon ame aigrie,
Echauffent le poifon de fa fecrète envie.
Et cependant, Titus, fans haine et fans courroux,
Trop au-deffus de lui pour en être jaloux,
Lui tend encor la main de fon char de victoire,
Et femble en l'embraffant l'accabler de fa gloire.
J'ai faifi ces momens, j'ai fu peindre à fes yeux
Dans une cour brillante un rang plus glorieux.

J'ai preſſé, j'ai promis, au nom de Tarquin même,
Tous les honneurs de Rome après le rang ſuprême;
Je l'ai vu s'éblouir, je l'ai vu s'ébranler;
Il eſt à vous, Seigneur, et cherche à vous parler.

ARONS.

Pourra-t-il nous livrer la porte Quirinale?

MESSALA.

Titus ſeul y commande, et ſa vertu fatale
N'a que trop arrêté le cours de vos deſtins;
C'eſt un dieu qui préſide au ſalut des Romains.
Gardez de haſarder cette attaque ſoudaine,
Sûre avec ſon appui, ſans lui trop incertaine.

ARONS.

Mais ſi du conſulat il a brigué l'honneur,
Pourrait-il dédaigner la ſuprême grandeur,
Et Tullie, et le trône offerts à ſon courage?

MESSALA.

Le trône eſt un affront à ſa vertu ſauvage.

ARONS.

Mais il aime Tullie.

MESSALA.

Il l'adore, Seigneur.
Il l'aime d'autant plus qu'il combat ſon ardeur.
Il brûle pour la fille en déteſtant le père;
Il craint de lui parler, il gémit de ſe taire;
Il la cherche, il la fuit, il dévore ſes pleurs;
Et de l'amour encore il n'a que les fureurs.

Dans l'agitation d'un ſi cruel orage,
Un moment quelquefois renverſe un grand courage.
Je ſais quel eſt Titus : ardent, impétueux,
S'il ſe rend, il ira plus loin que je ne veux.
La fière ambition qu'il renferme dans l'ame,
Au flambeau de l'amour peut rallumer ſa flamme.
Avec plaiſir ſans doute il verrait à ſes pieds
Des ſénateurs tremblans les fronts humiliés ;
Mais je vous tromperais, ſi j'oſais vous promettre
Qu'à cet amour fatal il veuille ſe ſoumettre.
Je peux parler encore, et je vais aujourd'hui. . .

ARONS.

Puiſqu'il eſt amoureux, je compte encor ſur lui.
Un regard de Tullie, un ſeul mot de ſa bouche,
Peut plus pour amollir cette vertu farouche,
Que les ſubtils détours et tout l'art ſéducteur
D'un chef de conjurés et d'un ambaſſadeur.
N'eſpérons des humains rien que par leur faibleſſe.
L'ambition de l'un, de l'autre la tendreſſe,
Voilà des conjurés qui ſerviront mon roi ;
C'eſt d'eux que j'attends tout; ils ſont plus forts que moi.

(*Tullie entre. Meſſala ſe retire.*)

SCENE III.

TULLIE, ARONS, ALGINE.

ARONS.

MADAME, en ce moment je reçois cette lettre
Qu'en vos auguſtes mains mon ordre eſt de remettre,
Et que juſqu'en la mienne a fait paſſer Tarquin.

TULLIE.

Dieux! protégez mon père, et changez ſon deſtin.

(*elle lit.*)

» Le trône des Romains peut ſortir de ſa cendre :
» Le vainqueur de ſon roi peut en être l'appui :
» Titus eſt un héros ; c'eſt à lui de défendre
» Un ſceptre que je veux partager avec lui.
» Vous, ſongez que Tarquin vous a donné la vie;
» Songez que mon deſtin va dépendre de vous.
» Vous pourriez refuſer le roi de Ligurie;
» Si Titus vous eſt cher, il ſera votre époux. »

Ai-je bien lu?...Titus?...Seigneur...eſt-il poſſible?
Tarquin, dans ſes malheurs juſqu'alors inflexible,
Pourrait?... mais d'où ſait-il?... et comment?... Ah! Seigneur!
Ne veut-on qu'arracher les ſecrets de mon cœur?
Epargnez les chagrins d'une triſte princeſſe;
Ne tendez point de piége à ma faible jeuneſſe.

ARONS.

Non, Madame, à Tarquin je ne fais qu'obéir,

Ecouter mon devoir, me taire et vous ſervir.
Il ne m'appartient point de chercher à comprendre
Des ſecrets qu'en mon ſein vous craignez de répandre.
Je ne veux point lever un œil préſomptueux
Vers le voile ſacré que vous jetez ſur eux.
Mon devoir ſeulement m'ordonne de vous dire
Que le ciel veut par vous relever cet Empire,
Que ce trône eſt un prix qu'il met à vos vertus.

TULLIE.

Je ſervirais mon père, et ſerais à Titus !
Seigneur, il ſe pourrait. . .

ARONS.

N'en doutez point, Princeſſe.
Pour le ſang de ſes rois ce héros s'intéreſſe.
De ces républicains la triſte auſtérité
De ſon cœur généreux révolte la fierté ;
Les refus du Sénat ont aigri ſon courage ;
Il penche vers ſon prince ; achevez cet ouvrage.
Je n'ai point dans ſon cœur prétendu pénétrer ;
Mais puiſqu'il vous connaît, il vous doit adorer.
Quel œil, ſans s'éblouir, peut voir un diadême
Préſenté par vos mains, embelli par vous-même ?
Parlez-lui ſeulement, vous pourrez tout ſur lui.
De l'ennemi des rois triomphez aujourd'hui.
Arrachez au Sénat, rendez à votre père,
Ce grand appui de Rome et ſon dieu tutélaire ;
Et méritez l'honneur d'avoir entre vos mains,
Et la cauſe d'un père, et le ſort des Romains.

SCENE IV.

TULLIE, ALGINE.

TULLIE.

Ciel ! que je dois d'encens à ta bonté propice !
Mes pleurs t'ont défarmé, tout change : et ta juftice,
Aux feux dont j'ai rougi rendant leur pureté,
En les récompenfant, les met en liberté.

(*à Algine.*)

Va le chercher, va, cours. Dieux ! il m'évite encore :
Faut-il qu'il foit heureux, hélas ! et qu'il l'ignore ?
Mais... n'écouté-je point un efpoir trop flatteur ?
Titus pour le Sénat a-t-il donc tant d'horreur ?
Que dis-je ? hélas ! devrais-je au dépit qui le preffe
Ce que j'aurais voulu devoir à fa tendreffe ?

ALGINE.

Je fais que le Sénat alluma fon courroux,
Qu'il eft ambitieux, et qu'il brûle pour vous.

TULLIE.

Il fera tout pour moi ; n'en doute point : il m'aime.
Va, dis-je...

(*Algine fort.*)

Cependant, ce changement extrême....
Ce billet !... De quels foins mon cœur eft combattu !
Eclatez mon amour, ainfi que ma vertu !
La gloire, la raifon, le devoir, tout l'ordonne.
Quoi ! mon père à mes feux va devoir fa couronne !

De

De Titus et de lui je ferais le lien !
Le bonheur de l'Etat va donc naître du mien !
Toi que je peux aimer, quand pourrai-je t'apprendre
Ce changement du fort où nous n'ofions prétendre ?
Quand pourrai-je, Titus, dans mes juftes tranfports,
T'entendre fans regrets, te parler fans remords ?
Tous mes maux font finis : Rome, je te pardonne :
Rome, tu vas fervir fi Titus t'abandonne ;
Sénat, tu vas tomber fi Titus eft à moi ;
Ton héros m'aime ; tremble, et reconnais ton roi.

SCENE V.

TITUS, TULLIE.

TITUS.

MADAME, eft-il bien vrai ? Daignez-vous voir encore
Cet odieux romain que votre cœur abhorre,
Si juftement haï, fi coupable envers vous,
Cet ennemi ?

TULLIE.

Seigneur, tout eft changé pour nous.
Le deftin me permet... Titus... il faut me dire,
Si j'avais fur votre ame un véritable empire.

TITUS.

Eh ! pouvez-vous douter de ce fatal pouvoir,
De mes feux, de mon crime et de mon défefpoir ?
Vous ne l'avez que trop, cet empire funefte :
L'amour vous a foumis mes jours que je détefte.

Commandez, épuifez votre jufte courroux;
Mon fort eft en vos mains.

TULLIE.

Le mien dépend de vous.

TITUS.

De moi ! Titus tremblant ne vous en croit qu'à peine.
Moi ! je ne ferais plus l'objet de votre haine !
Ah ! Princeffe, achevez; quel efpoir enchanteur
M'élève en un moment au faîte du bonheur ?

TULLIE *en donnant la lettre.*

Lifez, rendez heureux, vous, Tullie, et mon père.

(*tandis qu'il lit.*)

Je puis donc me flatter... mais quel regard févère !
D'où vient ce morne accueil, et ce front confterné ?
Dieux !...

TITUS.

Je fuis des mortels le plus infortuné,
Le fort dont la rigueur à m'accabler s'attache,
M'a montré mon bonheur et foudain me l'arrache ;
Et pour combler les maux que mon cœur a foufferts,
Je puis vous pofféder, je vous aime, et vous perds.

TULLIE.

Vous, Titus ?

TITUS.

Ce moment a condamné ma vie
Au comble des horreurs ou de l'ignominie,
A trahir Rome ou vous; et je n'ai deformais
Que le choix des malheurs, ou celui des forfaits.

TULLIE.

Que dis-tu ? quand ma main te donne un diadême,
Quand tu peux m'obtenir, quand tu vois que je t'aime!
Je ne m'en cache plus : un trop juſte pouvoir,
Autoriſant mes vœux, m'en a fait un devoir.
Hélas! j'ai cru ce jour le plus beau de ma vie;
Et le premier moment où mon ame ravie
Peut de ſes ſentimens s'expliquer ſans rougir,
Ingrat, eſt le moment qu'il m'en faut repentir!
Que m'oſes-tu parler de malheur et de crime?
Ah! ſervir des ingrats contre un roi légitime,
M'opprimer, me chérir, déteſter mes bienfaits;
Ce ſont-là mes malheurs, et voilà tes forfaits.
Ouvre les yeux, Titus, et mets dans la balance
Les refus du Sénat, et la toute-puiſſance.
Choiſis de recevoir ou de donner la loi,
D'un vil peuple ou d'un trône, et de Rome ou de moi.
Inſpirez-lui, grands Dieux! le parti qu'il doit prendre.

TITUS *en lui rendant la lettre.*

Mon choix eſt fait.

TULLIE.

Eh bien! crains-tu de me l'apprendre?
Parle, oſe mériter ta grâce ou mon courroux.
Quel ſera ton deſtin ?...

TITUS.

D'être digne de vous;
Digne encor de moi-même, à Rome encor fidelle;
Brûlant d'amour pour vous, de combattre pour elle;

D'adorer vos vertus, mais de les imiter ;
De vous perdre, Madame, et de vous mériter.

TULLIE.

Ainſi donc pour jamais.....

TITUS.

Ah ! pardonnez, Princeſſe :
Oubliez ma fureur, épargnez ma faibleſſe ;
Ayez pitié d'un cœur de ſoi-même ennemi,
Moins malheureux cent fois quand vous l'avez haï.
Pardonnez, je ne puis vous quitter, ni vous ſuivre.
Ni pour vous, ni ſans vous, Titus ne ſaurait vivre ;
Et je mourrai plutôt qu'un autre ait votre foi.

TULLIE.

Je te pardonne tout, elle eſt encore à toi.

TITUS.

Eh bien, ſi vous m'aimez, ayez l'ame romaine,
Aimez ma république, et ſoyez plus que reine ;
Apportez-moi pour dot, au lieu du rang des rois,
L'amour de mon pays, et l'amour de mes lois.
Acceptez aujourd'hui Rome pour votre mère,
Son vengeur pour époux, Brutus pour votre père :
Que les Romains vaincus en généroſité,
A la fille des rois doivent leur liberté.

TULLIE.

Qui ? moi j'irais trahir ?...

TITUS.

Mon déſeſpoir m'égare ;
Non, toute trahiſon eſt indigne et barbare.

Je ſais ce qu'eſt un père, et ſes droits abſolus;
Je ſais... que je vous aime... et ne me connais plus.

TULLIE.

Ecoute au moins ce ſang qui m'a donné la vie.

TITUS.

Eh! dois-je écouter moins mon ſang et ma patrie?

TULLIE.

Ta patrie! ah barbare! en eſt-il donc ſans moi?

TITUS.

Nous ſommes ennemis... La nature, la loi,
Nous impoſe à tous deux un devoir ſi farouche.

TULLIE.

Nous ennemis! ce nom peut ſortir de ta bouche!

TITUS.

Tout mon cœur la dément.

TULLIE.

Oſe donc me ſervir;
Tu m'aimes, venge-moi.

SCENE VI.

BRUTUS, ARONS, TITUS, TULLIE, MESSALA, ALBIN, PROCULUS, Licteurs.

BRUTUS *à Tullie.*

MADAME, il faut partir.
Dans les premiers éclats des tempêtes publiques,
Rome n'a pu vous rendre à vos dieux domeſtiques;

Tarquin même en ce temps, prompt à vous oublier,
Et du ſoin de nous perdre occupé tout entier,
Dans nos calamités confondant ſa famille,
N'a pas même aux Romains redemandé ſa fille.
Souffrez que je rappelle un triſte ſouvenir:
Je vous privai d'un père, et dus vous en ſervir.
Allez, et que du trône où le ciel vous appelle,
L'inflexible équité ſoit la garde éternelle.
Pour qu'on vous obéiſſe, obéiſſez aux lois;
Tremblez en contemplant tout le devoir des rois;
Et ſi de vos flatteurs la funeſte malice
Jamais dans votre cœur ébranlait la juſtice;
Prête alors d'abuſer du pouvoir ſouverain,
Souvenez-vous de Rome, et ſongez à Tarquin:
Et que ce grand exemple, où mon eſpoir ſe fonde,
Soit la leçon des rois et le bonheur du monde.

(*à Arons.*)

Le Sénat vous la rend, Seigneur, et c'eſt à vous
De la remettre aux mains d'un père et d'un époux.
Proculus va vous ſuivre à la porte Sacrée.

TITUS *éloigné.*

O de ma paſſion fureur déſeſpérée!

(*il va vers Arons.*)

Je ne ſouffrirai point, non... permettez, Seigneur...

(*Brutus et Tullie ſortent avec leur ſuite.*)

(*Arons et Meſſala reſtent.*)

Dieux! ne mourrai-je point de honte et de douleur?

(*à Arons.*)

Pourrai-je vous parler ?

ARONS.

Seigneur, le temps me preſſe ;
Il me faut ſuivre ici Brutus et la princeſſe ;
Je puis d'une heure encor retarder ſon départ ;
Craignez, Seigneur, craignez de me parler trop tard.
Dans ſon appartement nous pouvons l'un et l'autre
Parler de ſes deſtins, et peut-être du vôtre.

(*il ſort.*)

SCENE VII.

TITUS, MESSALA.

TITUS.

SORT qui nous as rejoints et qui nous déſunis !
Sort ! ne nous as-tu faits que pour être ennemis ?
Ah ! cache, ſi tu peux, ta fureur et tes larmes.

MESSALA.

Je plains tant de vertus, tant d'amour et de charmes ;
Un cœur tel que le ſien méritait d'être à vous.

TITUS.

Non, c'en eſt fait ; Titus n'en ſera point l'époux.

MESSALA.

Pourquoi ? Quel vain ſcrupule à vos déſirs s'oppoſe ?

TITUS.

Abominables lois que la cruelle impoſe !

Tyrans que j'ai vaincus, je pourrais vous ſervir !
Peuples que j'ai ſauvés, je pourrais vous trahir !
L'amour dont j'ai ſix mois vaincu la violence,
L'amour aurait ſur moi cette affreuſe puiſſance !
J'expoſerais mon père à ſes tyrans cruels !
Et quel père ! Un héros, l'exemple des mortels,
L'appui de ſon pays, qui m'inſtruiſit à l'être,
Que j'imitai ; qu'un jour j'euſſe égalé peut-être.
Après tant de vertus, quel horrible deſtin !

MESSALA.

Vous eûtes les vertus d'un citoyen romain,
Il ne tiendra qu'à vous d'avoir celles d'un maître ;
Seigneur, vous ſerez roi dès que vous voudrez l'être.
Le ciel met dans vos mains, en ce moment heureux,
La vengeance, l'Empire, et l'objet de vos feux.
Que dis-je ? ce conſul, ce héros que l'on nomme
Le père, le ſoutien, le fondateur de Rome,
Qui s'enivre à vos yeux de l'encens des humains,
Sur les débris d'un trône écraſé par vos mains ;
S'il eût mal ſoutenu cette grande querelle,
S'il n'eût vaincu par vous, il n'était qu'un rebelle.

Seigneur, embelliſſez ce grand nom de vainqueur,
Du nom plus glorieux de pacificateur ;
Daignez nous ramener ces jours où nos ancêtres,
Heureux, mais gouvernés, libres, mais ſous des maîtres,
Peſaient dans la balance, avec un même poids,
Les intérêts du peuple et la grandeur des rois.

Rome

Rome n'a point pour eux une haine immortelle ;
Rome va les aimer, ſi vous régnez ſur elle.
Ce pouvoir ſouverain que j'ai vu tour à tour
Attirer de ce peuple et la haine et l'amour,
Qu'on craint en des Etats, et qu'ailleurs on déſire,
Eſt des gouvernemens le meilleur ou le pire ;
Affreux ſous un tyran, divin ſous un bon roi.

TITUS.

Meſſala, ſongez-vous que vous parlez à moi ?
Que déſormais en vous je ne vois plus qu'un traître,
Et qu'en vous épargnant je commence de l'être ?

MESSALA.

Eh bien, apprenez donc que l'on va vous ravir
L'ineſtimable honneur dont vous n'oſez jouir ;
Qu'un autre accomplira ce que vous pouviez faire.

TITUS.

Un autre ! arrête ; Dieux ! parle.... qui ?

MESSALA.

Votre frère.

TITUS.

Mon frère ?

MESSALA.

A Tarquin même il a donné ſa foi :

TITUS.

Mon frère trahit Rome ?

MESSALA.

Il ſert Rome et ſon roi.
Et Tarquin, malgré vous, n'acceptera pour gendre
Que celui des romains qui l'aura pu défendre.

TITUS.

Ciel!.. perfide!.. écoutez: mon cœur long-temps séduit
A méconnu l'abyme où vous m'avez conduit.
Vous pensez me réduire au malheur nécessaire
D'être ou le délateur, ou complice d'un frère :
Mais plutôt votre sang....

MESSALA.

Vous pouvez m'en punir ;
Frappez, je le mérite en voulant vous servir.
Du sang de votre ami, que cette main fumante
Y joigne encor le sang d'un frère et d'une amante ;
Et leur tête à la main, demandez au Sénat
Pour prix de vos vertus l'honneur du consulat ;
Ou moi-même à l'instant déclarant les complices,
Je m'en vais commencer ces affreux sacrifices.

TITUS.

Demeure, malheureux, ou crains mon désespoir.

SCENE VIII.

TITUS, MESSALA, ALBIN.

ALBIN.

L'AMBASSADEUR toscan peut maintenant vous voir,
Il est chez la princesse.

TITUS.

... Oui, je vais chez Tullie...
J'y cours. O Dieux de Rome! O Dieux de ma patrie!

Frappez, percez ce cœur de ſa honte alarmé,
Qui ſerait vertueux, s'il n'avait point aimé.
C'eſt donc à vous, Sénat, que tant d'amour s'immole?
A vous, ingrats! ... Allons...
(*à Meſſala.*)
Tu vois ce Capitole
Tout plein des monumens de ma fidélité.

MESSALA.

Songez qu'il eſt rempli d'un Sénat déteſté.

TITUS.

Je le ſais. Mais... du ciel qui tonne ſur ma tête
J'entends la voix qui crie: arrête, ingrat, arrête:
Tu trahis ton pays... Non, Rome! non, Brutus!
Dieux qui me ſecourez, je ſuis encor Titus.
La gloire a de mes jours accompagné la courſe;
Je n'ai point de mon ſang déshonoré la ſource;
Votre victime eſt pure; et s'il faut qu'aujourd'hui
Titus ſoit aux forfaits entraîné malgré lui;
S'il faut que je ſuccombe au deſtin qui m'opprime;
Dieux! ſauvez les Romains, frappez avant le crime.

Fin du troiſième acte.

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

TITUS, ARONS, MESSALA.

TITUS.

OUI, j'y fuis réfolu, partez, c'eft trop attendre,
Honteux, défefpéré, je ne veux rien entendre;
Laiffez-moi ma vertu, laiffez-moi mes malheurs.
Fort contre vos raifons, faible contre fes pleurs,
Je ne la verrai plus. Ma fermeté trahie
Craint moins tous vos tyrans, qu'un regard de Tullie.
Je ne la verrai plus! oui, qu'elle parte... Ah Dieux!

ARONS.

Pour vos intérêts feuls arrêté dans ces lieux,
J'ai bientôt paffé l'heure avec peine accordée,
Que vous-même, Seigneur, vous m'aviez demandée.

TITUS.

Moi, je l'ai demandée?

ARONS.

Hélas! que pour vous deux
J'attendais en fecret un deftin plus heureux! (e)
J'efpérais couronner des ardeurs fi parfaites;
Il n'y faut plus penfer.

TITUS.

Ah! cruel que vous êtes!

Vous avez vu ma honte et mon abaiſſement,
Vous avez vu Titus balancer un moment.
Allez, adroit témoin de mes lâches tendreſſes,
Allez à vos deux rois annoncer mes faibleſſes :
Contez à ces tyrans terraſſés par mes coups,
Que le fils de Brutus a pleuré devant vous. (4)
Mais ajoutez au moins, que parmi tant de larmes,
Malgré vous et Tullie, et ſes pleurs, et ſes charmes ;
Vainqueur encor de moi, libre, et toujours romain,
Je ne ſuis point ſoumis par le ſang de Tarquin ;
Que rien ne me ſurmonte, et que je jure encore
Une guerre éternelle à ce ſang que j'adore.

ARONS.

J'excuſe la douleur où vos ſens ſont plongés ;
Je reſpecte en partant vos triſtes préjugés.
Loin de vous accabler, avec vous je ſoupire :
Elle en mourra, c'eſt tout ce que je peux vous dire.
Adieu, Seigneur.

MESSALA.

O Ciel !

SCENE II.

TITUS, MESSALA.

TITUS.

Non, je ne puis souffrir
Que des remparts de Rome on la laisse sortir :
Je veux la retenir au péril de ma vie.

MESSALA.

Vous voulez....

TITUS.

Je suis loin de trahir ma patrie.
Rome l'emportera, je le sais; mais enfin
Je ne puis séparer Tullie et mon destin.
Je respire, je vis, je périrai pour elle.
Prends pitié de mes maux, courons, et que ton zèle
Soulève nos amis, rassemble nos soldats.
En dépit du Sénat, je retiendrai ses pas;
Je prétends que dans Rome elle reste en otage :
Je le veux.

MESSALA.

Dans quels soins votre amour vous engage !
Et que prétendez-vous par ce coup dangereux,
Que d'avouer sans fruit un amour malheureux ?

TITUS.

Eh bien, c'est au Sénat qu'il faut que je m'adresse.
Va de ces rois de Rome adoucir la rudesse;

Dis-leur que l'intérêt de l'Etat, de Brutus....
Hélas ! que je m'emporte en desseins superflus !

MESSALA.

Dans la juste douleur où votre ame est en proie,
Il faut pour vous servir....

TITUS.

Il faut que je la voie;
Il faut que je lui parle. Elle passe en ces lieux;
Elle entendra du moins mes éternels adieux.

MESSALA.

Parlez-lui, croyez-moi.

TITUS.

Je suis perdu, c'est elle.

SCENE III.

TITUS, MESSALA, TULLIE, ALGINE.

ALGINE.

On vous attend, Madame.

TULLIE.

Ah ! sentence cruelle !
L'ingrat me touche encore, et Brutus à mes yeux
Paraît un dieu terrible armé contre nous deux.
J'aime, je crains, je pleure, et tout mon cœur s'égare.
Allons.

TITUS.

Non, demeurez.

TULLIE.

Que me veux-tu, barbare?
Me tromper, me braver?

TITUS.

Ah dans ce jour affreux,
Je ſais ce que je dois, et non ce que je veux;
Je n'ai plus de raiſon, vous me l'avez ravie.
Eh bien, guidez mes pas, gouvernez ma furie;
Régnez donc en tyran ſur mes ſens éperdus;
Dictez, ſi vous l'oſez, les crimes de Titus.
Non, plutôt que je livre aux flammes, au carnage,
Ces murs, ces citoyens qu'a ſauvés mon courage;
Qu'un père abandonné par un fils furieux,
Sous le fer de Tarquin...

TULLIE.

M'en préſervent les Dieux!
La nature te parle, et ſa voix m'eſt trop chère,
Tu m'as trop bien appris à trembler pour un père;
Raſſure-toi; Brutus eſt déſormais le mien,
Tout mon ſang eſt à toi, qui te répond du ſien;
Notre amour, mon hymen, mes jours en ſont le gage:
Je ſerai dans tes mains, ſa fille, ſon otage.
Peux-tu délibérer? Penſes-tu qu'en ſecret
Brutus te vît au trône avec tant de regret?
Il n'a point ſur ſon front placé le diadême;
Mais ſous un autre nom n'eſt-il pas roi lui-même?
Son règne eſt d'une année, et bientôt... mais hélas!
Que de faibles raiſons, ſi tu ne m'aimes pas!

Je ne dis plus qu'un mot. Je pars... et je t'adore.
Tu pleures, tu frémis, il en eſt temps encore ;
Achève, parle, ingrat ! que te faut-il de plus ?

TITUS.

Votre haine, elle manque au malheur de Titus.

TULLIE.

Ah ! c'eſt trop eſſuyer tes indignes murmures,
Tes vains engagemens, tes plaintes, tes injures ;
Je te rends ton amour dont le mien eſt confus,
Et tes trompeurs ſermens, pires que tes refus.
Je n'irai point chercher au fond de l'Italie
Ces fatales grandeurs que je te ſacrifie ;
Et pleurer loin de Rome, entre les bras d'un roi,
Cet amour malheureux que j'ai ſenti pour toi.
J'ai réglé mon deſtin ; Romain dont la rudeſſe
N'affecte de vertu que contre ta maîtreſſe,
Héros pour m'accabler, timide à me ſervir ;
Incertain dans tes vœux, apprends à les remplir.
Tu verras qu'une femme, à tes yeux mépriſable,
Dans ſes projets au moins était inébranlable ;
Et par la fermeté dont ce cœur eſt armé,
Titus, tu connaîtras comme il t'aurait aimé.
Au pied de ces murs même où régnaient mes ancêtres
De ces murs que ta main défend contre leurs maîtres,
Où tu m'oſes trahir, et m'outrager comme eux ;
Où ma foi fut ſéduite, où tu trompas mes feux,
Je jure à tous les dieux qui vengent les parjures,
Que mon bras, dans mon ſang effaçant mes injures,

Plus juſte que le tien, mais moins irréſolu,
Ingrat, va me punir de t'avoir mal connu;
Et je vais....

TITUS *l'arrêtant.*

Non, Madame, il faut vous ſatisfaire.
Je le veux, j'en frémis, et j'y cours pour vous plaire.
D'autant plus malheureux, que, dans ma paſſion,
Mon cœur n'a pour excuſe aucune illuſion;
Que je ne goûte point dans mon déſordre extrême,
Le triſte et vain plaiſir de me tromper moi-même;
Que l'amour aux forfaits me force de voler;
Que vous m'avez vaincu ſans pouvoir m'aveugler;
Et qu'encore indigné de l'ardeur qui m'anime,
Je chéris la vertu, mais j'embraſſe le crime.
Haïſſez-moi, fuyez, quittez un malheureux
Qui meurt d'amour pour vous et déteſte ſes feux;
Qui va s'unir à vous, ſous ces affreux augures,
Parmi les attentats, le meurtre et les parjures.

TULLIE.

Vous inſultez, Titus, à ma funeſte ardeur;
Vous ſentez à quel point vous régnez dans mon cœur.
Oui, je vis pour toi ſeul, oui, je te le confeſſe;
Mais malgré ton amour, mais malgré ma faibleſſe;
Sois sûr que le trépas m'inſpire moins d'effroi;
Que la main d'un époux qui craindrait d'être à moi;
Qui ſe repentirait d'avoir ſervi ſon maître;
Que je fais ſouverain, et qui rougit de l'être.

Voici l'inſtant affreux qui va nous éloigner.
Souviens-toi que je t'aime, et que tu peux régner.
L'ambaſſadeur m'attend ; conſulte, délibère :
Dans une heure avec moi tu reverras mon père.
Je pars, et je reviens ſous ces murs odieux,
Pour y rentrer en reine, ou périr à tes yeux.

TITUS.

Vous ne périrez point. Je vais....

TULLIE.

Titus, arrête ;
En me ſuivant plus loin, tu haſardes ta tête ;
On peut te ſoupçonner : demeure ; adieu, réſous
D'être mon meurtrier, ou d'être mon époux.

SCENE IV.

TITUS *ſeul.*

Tu l'emportes, cruelle, et Rome eſt aſſervie,
Reviens régner ſur elle, ainſi que ſur ma vie.
Reviens, je vais me perdre, ou vais te couronner ;
Le plus grand des forfaits eſt de t'abandonner.
Qu'on cherche Meſſala : ma fougueuſe imprudence
A de ſon amitié laſſé la patience.
Maîtreſſe, amis, Romains, je perds tout en un jour.

SCENE V.

TITUS, MESSALA.

TITUS.

SERS ma fureur enfin, fers mon fatal amour;
Viens, fuis-moi.

MESSALA.

Commandez, tout eſt prêt; mes cohortes
Sont au mont Quirinal, et livreront les portes.
Tous nos braves amis vont jurer avec moi
De reconnaître en vous l'héritier de leur roi.
Ne perdez point de temps, déjà la nuit plus ſombre
Voile nos grands deſſeins du ſecret de ſon ombre.

TITUS.

L'heure approche; Tullie en compte les momens...
Et Tarquin après tout eut mes premiers ſermens.
Le ſort en eſt jeté.

(*le fond du théâtre s'ouvre.*)

Que vois-je? c'eſt mon père!

SCENE VI.

BRUTUS, TITUS, MESSALA, Licteurs.

BRUTUS.

VIENS, Rome eſt en danger; c'eſt en toi que j'eſpère.
Par un avis ſecret le Sénat eſt inſtruit,
Qu'on doit attaquer Rome au milieu de la nuit.

J'ai brigué pour mon ſang, pour le héros que j'aime,
L'honneur de commander dans ce péril extrême;
Le Sénat te l'accorde ; arme-toi, mon cher fils ;
Une ſeconde fois, va ſauver ton pays ;
Pour notre liberté, va prodiguer ta vie ;
Va, mort ou triomphant, tu feras mon envie.

TITUS.

Ciel !...

BRUTUS.

Mon fils !...

TITUS.

Remettez, Seigneur, en d'autres mains
Les faveurs du Sénat et le ſort des Romains.

MESSALA.

Ah ! quel déſordre affreux de ſon ame s'empare !

BRUTUS.

Vous pourriez refuſer l'honneur qu'on vous prépare !

TITUS.

Qui ? moi, Seigneur !

BRUTUS.

Eh quoi ! votre cœur égaré,
Des refus du Sénat eſt encore ulcéré ?
De vos prétentions je vois les injuſtices.
Ah ! mon fils, eſt-il temps d'écouter vos caprices ?
Vous avez ſauvé Rome, et n'êtes pas heureux ?
Cet immortel honneur n'a pas comblé vos vœux ?
Mon fils au conſulat a-t-il oſé prétendre,
Avant l'âge où les lois permettent de l'attendre ?

Va, cesse de briguer une injuste faveur ;
La place où je t'envoie est ton poste d'honneur.
Va, ce n'est qu'aux tyrans que tu dois ta colère :
De l'Etat et de toi je sens que je suis père.
Donne ton sang à Rome, et n'en exige rien ;
Sois toujours un héros, sois plus ; sois citoyen.
Je touche, mon cher fils, au bout de ma carrière ;
Tes triomphantes mains vont fermer ma paupière ;
Mais, soutenu du tien, mon nom ne mourra plus ;
Je renaîtrai pour Rome, et vivrai dans Titus.
Que dis-je ? je te suis. Dans mon âge débile,
Les Dieux ne m'ont donné qu'un courage inutile ;
Mais je te verrai vaincre, ou mourrai comme toi,
Vengeur du nom romain, libre encore, et sans roi.

TITUS.

Ah ! Messala !

SCENE VII.

BRUTUS, VALERIUS, TITUS, MESSALA.

VALERIUS.

Seigneur, faites qu'on se retire.

BRUTUS *à son fils.*

Cours, vole...

(*Titus et Messala sortent.*)

VALERIUS.

On trahit Rome.

BRUTUS.

Ah ! qu'entends-je ?

VALERIUS.

On conſpire,
Je n'en ſaurais douter ; on nous trahit, Seigneur.
De cet affreux complot j'ignore encor l'auteur ;
Mais le nom de Tarquin vient de ſe faire entendre,
Et d'indignes romains ont parlé de ſe rendre.

BRUTUS.

Des citoyens romains ont demandé des fers !

VALERIUS.

Les perfides m'ont fui par des chemins divers ;
On les ſuit. Je ſoupçonne et Ménas et Lélie,
Ces partiſans des rois et de la tyrannie,
Ces ſecrets ennemis du bonheur de l'Etat,
Ardens à déſunir le peuple et le Sénat.
Meſſala les protége ; et dans ce trouble extrême,
J'oſerais ſoupçonner juſqu'à Meſſala même,
Sans l'étroite amitié dont l'honore Titus.

BRUTUS.

Obſervons tous leurs pas, je ne puis rien de plus ;
La liberté, la loi dont nous ſommes les pères,
Nous défend des rigueurs peut-être néceſſaires.
Arrêter un romain ſur de ſimples ſoupçons,
C'eſt agir en tyrans, nous qui les puniſſons.
Allons parler au peuple, enhardir les timides,
Encourager les bons, étonner les perfides.

Que les pères de Rome et de la liberté
Viennent rendre aux Romains leur intrépidité ;
Quels cœurs en nous voyant ne reprendront courage?
Dieux ! donnez-nous la mort plutôt que l'esclavage.
Que le Sénat nous suive.

SCENE VIII.

BRUTUS, VALERIUS, PROCULUS.

PROCULUS.

Un esclave, Seigneur,
D'un entretien secret implore la faveur.

BRUTUS.

Dans la nuit ? à cette heure ?

PROCULUS.

Oui, d'un avis fidelle
Il apporte, dit-il, la pressante nouvelle.

BRUTUS.

Peut-être des Romains le salut en dépend :
Allons, c'est les trahir que tarder un moment.
(*à Proculus.*)
Vous, allez vers mon fils ; qu'à cette heure fatale
Il défende sur-tout la porte Quirinale ;
Et que la terre avoue, au bruit de ses exploits,
Que le sort de mon sang est de vaincre les rois.

Fin du quatrième acte.

ACTE

ACTE V.

SCENE PREMIERE.

BRUTUS, les SENATEURS, PROCULUS,
Licteurs, l'efclave VINDEX.

BRUTUS.

Oui, Rome n'était plus ; oui, fous la tyrannie
L'augufte liberté tombait anéantie.
Vos tombeaux fe rouvraient ; c'en était fait : Tarquin
Rentrait dès cette nuit, la vengeance à la main.
C'eft cet ambaffadeur, c'eft lui dont l'artifice
Sous les pas des Romains creufait ce précipice.
Enfin, le croirez-vous ? Rome avait des enfans
Qui confpiraient contre elle, et fervaient les tyrans ;
Meffala conduifait leur aveugle furie ;
A ce perfide Arons il vendait fa patrie.
Mais le ciel a veillé fur Rome et fur vos jours.
Cet efclave a d'Arons écouté les difcours.
(*en montrant l'efclave.*)
Il a prévu le crime, et fon avis fidèle
A réveillé ma crainte, a ranimé mon zèle.
Meffala, par mon ordre arrêté cette nuit,
Devant vous à l'inftant allait être conduit ;
J'attendais que du moins l'appareil des fupplices
De fa bouche infidelle arrachât fes complices ;

Mes licteurs l'entouraient, quand Meſſala ſoudain,
Saiſiſſant un poignard qu'il cachait dans ſon ſein,
Et qu'à vous, Sénateurs, il deſtinait peut-être;
Mes ſecrets, a-t-il dit, que l'on cherche à connaître,
C'eſt dans ce cœur ſanglant qu'il faut les découvrir:
Et qui ſait conſpirer, ſait ſe taire et mourir.
On s'écrie, on s'avance, il ſe frappe, et le traître
Meurt encore en romain, quoique indigne de l'être.
Déjà des murs de Rome Arons était parti,
Aſſez loin vers le camp nos gardes l'ont ſuivi;
On arrête à l'inſtant Arons avec Tullie.
Bientôt, n'en doutez point, de ce complot impie
Le ciel va découvrir toutes les profondeurs;
Publicola par-tout en cherche les auteurs.
Mais quand nous connaîtrons le nom des parricides,
Prenez garde, Romains, point de grâce aux perfides;
Fuſſent-ils nos amis, nos frères, nos enfans,
Ne voyez que leur crime, et gardez vos ſermens.
Rome, la liberté, demandent leur ſupplice;
Et qui pardonne au crime, en devient le complice.
(*à l'eſclave.*)
Et toi dont la naiſſance et l'aveugle deſtin
N'avait fait qu'un eſclave, et dut faire un romain,
Par qui le Sénat vit, par qui Rome eſt ſauvée,
Reçois la liberté que tu m'as conſervée;
Et prenant déſormais des ſentimens plus grands,
Sois l'égal de mes fils et l'effroi des tyrans.
Mais qu'eſt-ce que j'entends? quelle rumeur ſoudaine?

PROCULUS.

Arons eſt arrêté, Seigneur, et je l'amene.

BRUTUS.

De quel front pourra-t-il ?...

SCENE II.

BRUTUS, les SENATEURS, ARONS, Licteurs.

ARONS.

Jusques à quand, Romains,
Voulez-vous profaner tous les droits des humains ?
D'un peuple révolté conſeils vraiment ſiniſtres,
Penſez-vous abaiſſer les rois dans leurs miniſtres ?
Vos licteurs inſolens viennent de m'arrêter ;
Eſt-ce mon maître, ou moi que l'on veut inſulter ?
Et chez les nations ce rang inviolable...

BRUTUS.

Plus ton rang eſt ſacré, plus il te rend coupable ;
Ceſſe ici d'atteſter des titres ſuperflus.

ARONS.

L'ambaſſadeur d'un roi !...

BRUTUS.

Traître, tu ne l'es plus :
Tu n'es qu'un conjuré, paré d'un nom ſublime,
Que l'impunité ſeule enhardiſſait au crime.
Les vrais ambaſſadeurs, interprètes des lois,
Sans les déshonorer ſavent ſervir leurs rois ;

De la foi des humains discrets dépositaires,
La paix seule est le fruit de leurs saints ministères;
Des souverains du monde ils sont les nœuds sacrés,
Et par-tout bienfesans, sont par-tout révérés.
A ces traits, si tu peux, ose te reconnaître;
Mais si tu veux au moins rendre compte à ton maître
Des ressorts, des vertus, des lois de cet Etat,
Comprends l'esprit de Rome, et connais le Sénat.
Ce peuple auguste et saint fait respecter encore
Les lois des nations que ta main déshonore,
Plus tu les méconnais, plus nous les protégeons;
Et le seul châtiment qu'ici nous t'imposons,
C'est de voir expirer les citoyens perfides
Qui liaient avec toi leurs complots parricides.
Tout couvert de leur sang répandu devant toi,
Va d'un crime inutile entretenir ton roi;
Et montre en ta personne aux peuples d'Italie
La sainteté de Rome et ton ignominie.
Qu'on l'emmène, Licteurs.

SCENE III.

Les SENATEURS, BRUTUS, VALERIUS, PROCULUS.

BRUTUS.

Eh bien, Valerius,
Ils ſont ſaiſis ſans doute, ils ſont au moins connus?
Quel ſombre et noir chagrin, couvrant votre viſage,
De maux encor plus grands ſemble être le préſage?
Vous frémiſſez.

VALERIUS.

Songez que vous êtes Brutus.

BRUTUS.

Expliquez-vous...

VALERIUS.

Je tremble à vous en dire plus.
(*il lui donne des tablettes.*)
Voyez, Seigneur, liſez, connaiſſez les coupables.

BRUTUS *prenant les tablettes.*

Me trompez-vous, mes yeux? O jours abominables!
O père infortuné! Tibérinus? mon fils!
Sénateurs, pardonnez... Le perfide eſt-il pris?

VALERIUS.

Avec deux conjurés il s'eſt oſé défendre;
Ils ont choiſi la mort plutôt que de ſe rendre;
Percé de coups, Seigneur, il eſt tombé près d'eux;
Mais il reſte à vous dire un malheur plus affreux,

Pour vous, pour Rome entière et pour moi plus ſenſible.

BRUTUS.

Qu'entends-je ?

VALERIUS.

Reprenez cette liſte terrible
Que chez Meſſala même a ſaiſi Proculus.

BRUTUS.

Liſons donc. . . je frémis, je tremble : Ciel ! Titus !

(*il ſe laiſſe tomber entre les bras de Proculus.*)

VALERIUS.

Aſſez près de ces lieux je l'ai trouvé ſans armes,
Errant, déſeſpéré, plein d'horreur et d'alarmes :
Peut-être il déteſtait cet horrible attentat.

BRUTUS.

Allez, Pères conſcrits, retournez au Sénat ;
Il ne m'appartient plus d'oſer y prendre place ;
Allez, exterminez ma criminelle race.
Puniſſez-en le père, et juſque dans mon flanc
Recherchez ſans pitié la ſource de leur ſang.
Je ne vous ſuivrai point, de peur que ma préſence
Ne ſuſpendît de Rome ou fléchît la vengeance.

SCENE IV.

BRUTUS *seul.*

GRANDS Dieux! à vos décrets tous mes vœux sont soumis!
Dieux vengeurs de nos lois, vengeurs de mon pays!
C'est vous qui par mes mains fondiez sur la justice
De notre liberté l'éternel édifice :
Voulez-vous renverser ses sacrés fondemens ?
Et contre votre ouvrage armez-vous mes enfans ?
Ah ! que Tibérinus, en sa lâche furie
Ait servi nos tyrans, ait trahi sa patrie ;
Le coup en est affreux, le traître était mon fils.
Mais, Titus ! un héros ! l'amour de son pays !
Qui dans ce même jour, heureux et plein de gloire
A vu par un triomphe honorer sa victoire!
Titus, qu'au capitole ont couronné mes mains!
L'espoir de ma vieillesse, et celui des Romains!
Titus! Dieux !

SCENE V.

BRUTUS, VALERIUS, Suite, Licteurs.

VALERIUS.

DU Sénat la volonté suprême
Est que sur votre fils vous prononciez vous-même.

BRUTUS.

Moi?

VALERIUS.

Vous feul.

BRUTUS.

Et du refte en a-t-il ordonné ?

VALERIUS.

Des conjurés, Seigneur, le refte eft condamné ;
Au moment où je parle, ils ont vécu peut-être.

BRUTUS.

Et du fort de mon fils le Sénat me rend maître ?

VALERIUS.

Il croit à vos vertus devoir ce rare honneur.

BRUTUS.

O Patrie !

VALERIUS.

Au Sénat que dirai-je, Seigneur ?

BRUTUS.

Que Brutus voit le prix de cette grâce infigne,
Qu'il ne la cherchait pas... mais qu'il s'en rendra digne...
Mais mon fils s'eft rendu fans daigner réfifter ;
Il pourrait... pardonnez fi je cherche à douter ;
C'était l'appui de Rome, et je fens que je l'aime.

VALERIUS.

Seigneur, Tullie...

BRUTUS.

Eh bien...

VALERIUS.

Tullie au moment même,

N'a

N'a que trop confirmé ces ſoupçons odieux.

BRUTUS.

Comment, Seigneur?

VALERIUS.

A peine elle a revu ces lieux,
A peine elle aperçoit l'appareil des ſupplices,
Que ſa main conſommant ces triſtes ſacrifices,
Elle tombe, elle expire, elle immole à nos lois
Ce reſte infortuné de nos indignes rois.
Si l'on nous trahiſſait, Seigneur, c'était pour elle.
Je reſpecte en Brutus la douleur paternelle;
Mais tournant vers ces lieux ſes yeux appeſantis,
Tullie en expirant a nommé votre fils.

BRUTUS.

Juſtes Dieux!

VALERIUS.

C'eſt à vous à juger de ſon crime,
Condamnez, épargnez, ou frappez la victime.
Rome doit approuver ce qu'aura fait Brutus.

BRUTUS.

Licteurs, que devant moi l'on amène Titus.

VALERIUS.

Plein de votre vertu, Seigneur, je me retire:
Mon eſprit étonné vous plaint, et vous admire;
Et je vais au Sénat apprendre avec terreur
La grandeur de votre ame et de votre douleur.

SCENE VI.

BRUTUS, PROCULUS.

BRUTUS.

Non, plus j'y penſe encore, et moins je m'imagine
Que mon fils des Romains ait tramé la ruine :
Pour ſon père et pour Rome il avait trop d'amour ;
On ne peut à ce point s'oublier en un jour.
Je ne le puis penſer, mon fils n'eſt point coupable.

PROCULUS.

Meſſala qui forma ce complot déteſtable,
Sous ce grand nom peut-être a voulu ſe couvrir ;
Peut-être on hait ſa gloire, on cherche à la flétrir.

BRUTUS.

Plût au ciel !

PROCULUS.

De vos fils c'eſt le ſeul qui vous reſte ;
Qu'il ſoit coupable ou non de ce complot funeſte,
Le Sénat indulgent vous remet ſes deſtins ;
Ses jours ſont aſſurés, puiſqu'ils ſont dans vos mains.
Vous ſaurez à l'Etat conſerver ce grand homme,
Vous êtes père enfin.

BRUTUS.

Je ſuis conſul de Rome.

SCENE VII.

BRUTUS, PROCULUS, TITUS *dans le fond du théâtre, avec des Licteurs.*

PROCULUS.

Le voici.

TITUS.

C'eſt Brutus! ô douloureux momens!
O terre, entr'ouvre-toi ſous mes pas chancelans!
Seigneur, ſouffrez qu'un fils...

BRUTUS.

Arrête, téméraire.
De deux fils que j'aimai les dieux m'avaient fait père;
J'ai perdu l'un. Que dis-je? ah! malheureux Titus!
Parle: ai-je encore un fils?

TITUS.

Non, vous n'en avez plus.

BRUTUS.

Réponds donc à ton juge, opprobre de ma vie.
(il s'aſſied.)
Avais-tu réſolu d'opprimer ta patrie?
D'abandonner ton père au pouvoir abſolu?
De trahir tes ſermens?

TITUS.

Je n'ai rien réſolu.
Plein d'un mortel poiſon dont l'horreur me dévore,
Je m'ignorais moi-même et je me cherche encore;

Mon cœur encor ſurpris de ſon égarement,
Emporté loin de ſoi, fut coupable un moment;
Ce moment m'a couvert d'une honte éternelle,
A mon pays que j'aime il m'a fait infidelle:
Mais ce moment paſſé, mes remords infinis
Ont égalé mon crime, et vengé mon pays.
Prononcez mon arrêt. Rome, qui vous contemple,
A beſoin de ma perte et veut un grand exemple.
Par mon juſte ſupplice il faut épouvanter
Les Romains, s'il en eſt qui puiſſent m'imiter.
Ma mort ſervira Rome autant qu'eût fait ma vie;
Et ce ſang en tout temps utile à ſa patrie,
Dont je n'ai qu'aujourd'hui ſouillé la pureté,
N'aura coulé jamais que pour la liberté.

BRUTUS.

Quoi! tant de perfidie avec tant de courage?
De crimes, de vertus, quel horrible aſſemblage!
Quoi! ſous ces lauriers même, et parmi ces drapeaux,
Que ton ſang à mes yeux rendait encor plus beaux,
Quel démon t'inſpira cette horrible inconſtance?

TITUS.

Toutes les paſſions, la ſoif de la vengeance,
L'ambition, la haine, un inſtant de fureur...

BRUTUS.

Achève, malheureux.

TITUS.

Une plus grande erreur,

Un feu qui de mes ſens eſt même encor le maître,
Qui fit tout mon forfait, qui l'augmente peut-être.
C'eſt trop vous offenſer par cet aveu honteux,
Inutile pour Rome, indigne de nous deux.
Mon malheur eſt au comble, ainſi que ma furie ;
Terminez mes forfaits, mon déſeſpoir, ma vie,
Votre opprobre et le mien. Mais ſi dans les combats
J'avais ſuivi la trace où m'ont conduit vos pas,
Si je vous imitai, ſi j'aimai ma patrie,
D'un remords aſſez grand ſi ma faute eſt ſuivie,

(*il ſe jette à genoux.*)

A cet infortuné daignez ouvrir les bras;
Dites du moins, mon fils, Brutus ne te hait pas.
Ce mot ſeul me rendant mes vertus et ma gloire,
De la honte où je ſuis défendra ma mémoire.
On dira que Titus, deſcendant chez les morts,
Eut un regard de vous pour prix de ſes remords,
Que vous l'aimiez encore, et que malgré ſon crime
Votre fils dans la tombe emporta votre eſtime.

BRUTUS.

Son remords me l'arrache. O Rome! ô mon pays!
Proculus....... à la mort que l'on mène mon fils.
Lève-toi, triſte objet d'horreur et de tendreſſe :
Lève-toi, cher appui qu'eſpérait ma vieilleſſe :
Viens embraſſer ton père : il t'a dû condamner;
Mais s'il n'était Brutus, il t'allait pardonner.
Mes pleurs, en te parlant, inondent ton viſage :
Va, porte à ton ſupplice un plus mâle courage;

Va, ne t'attendris point, sois plus romain que moi ;
Et que Rome t'admire en se vengeant de toi.

TITUS.

Adieu, je vais périr, digne encor de mon père.
(on l'emmène.)

SCENE VIII.

BRUTUS, PROCULUS.

PROCULUS.

SEIGNEUR, tout le Sénat dans sa douleur sincère,
En frémissant du coup qui doit vous accabler. . .

BRUTUS.

Vous connaissez Brutus, et l'osez consoler ?
Songez qu'on nous prépare une attaque nouvelle.
Rome seule a mes soins, mon cœur ne connaît qu'elle.
Allons : que les Romains, dans ces momens affreux,
Me tiennent lieu du fils que j'ai perdu pour eux ;
Que je finisse au moins ma déplorable vie
Comme il eût dû mourir, en vengeant la patrie.

SCENE IX et dernière.

BRUTUS, PROCULUS, UN SENATEUR.

LE SENATEUR.

Seigneur...

BRUTUS.

Mon fils n'eſt plus ?

LE SENATEUR.

C'en eſt fait... et mes yeux...

BRUTUS.

Rome eſt libre : il ſuffit... Rendons grâces aux dieux.

Fin du cinquième et dernier acte.

VARIANTES

DE LA TRAGEDIE DE BRUTUS.

(*a*) NOUS joindrons ici ce morceau que M. de *Voltaire* a retranché dans les éditions postérieures à 1738.

„ Au reste, Milord, s'il y a quelques endroits passables dans cet ouvrage, il faut que j'avoue que j'en ai l'obligation à des amis qui pensent comme vous. Ils m'encourageaient à tempérer l'austérité de *Brutus* par l'amour paternel, afin qu'on admirât et qu'on plaignît l'effort qu'il se fait en condamnant son fils. Ils m'exhortaient à donner à la jeune *Tullie* un caractère de tendresse et d'innocence, parce que si j'en avais fait une héroïne altière qui n'eût parlé à *Titus* que comme à un sujet qui devait servir son prince ; alors *Titus* aurait été avili, et l'ambassadeur eût été inutile. Ils voulaient que *Titus* fût un jeune homme furieux dans ses passions, aimant Rome et son père, adorant *Tullie*, se fesant un devoir d'être fidelle au Sénat même dont il se plaignait, et emporté loin de son devoir par une passion dont il avait cru être le maître. En effet, si *Titus* avait été de l'avis de sa maîtresse, et s'était dit à lui-même de bonnes raisons en faveur des rois, *Brutus* alors n'eût été regardé que comme un chef de rebelles ; *Titus* n'aurait plus eu de remords ; son père n'eût plus excité la pitié.

„ Gardez, me disaient-ils, que les deux enfans de *Brutus* paraissent sur la scène ; vous savez que l'intérêt est perdu quand il se partage. Mais sur-tout, que votre

pièce soit simple ; imitez cette beauté des Grecs, croyez que la multiplicité des événemens et des intérêts compliqués, n'est que la ressource des génies stériles qui ne savent pas tirer d'une seule passion de quoi faire cinq actes. Tâchez de travailler chaque scène comme si c'était la seule que vous eussiez à écrire. Ce sont les beautés de détail, &c. &c.

(*b*) Edition de 1738.

* Je devenais romain, je sortais d'esclavage.

(*c*) *Ibidem.*

* Quoi ! le fils de Brutus, un soldat, un romain,
* Aime, idolâtre ici la fille de Tarquin !
* Coupable envers Tullie, envers Rome et moi-même,
* Le Sénat que je hais, ce fier objet que j'aime,
* Le dépit, &c.

(*d*) *Ibid.*

* Hélas ! ne vois-tu pas les fatales barrières ?

(*e*) *Ibid.*

* J'attendais un destin plus digne et plus heureux.

NOTES

SUR LA TRAGÉDIE DE BRUTUS.

(1) IMITATION de ces vers de Cinna.

. . . . et par tous les climats
Ne ſont pas bien reçus toutes ſortes d'Etats.
Chaque peuple a le ſien conforme à ſa nature,
Qu'on ne ſaurait changer ſans lui faire une injure.
Telle eſt la loi du ciel dont la ſage équité
Sème dans l'univers cette diverſité.
Les Macédoniens aiment le monarchique,
Et le reſte des Grecs la liberté publique.
Les Parthes, les Perſans veulent des ſouverains,
Et le ſeul conſulat eſt bon pour les Romains.

(2) *Curius* répond aux ambaſſadeurs des Samnites qui lui offraient des richeſſes :

J'aime mieux commander à ceux qui les poſsèdent.

(3) Imitation de ces vers d'*Acomat* dans Bajazet :

Je fais rendre aux ſultans de fidelles ſervices ;
Mais je laiſſe au vulgaire adorer leurs caprices,
Et ne me pique point du ſcrupule inſenſé
De bénir mon trepas, quand ils l'ont prononcé.

(4) Ces vers ont été imités dans Warwick, par M. de *la Harpe*.

Et s'il faut encor plus pour réveiller leur foi,
Dis que le fier Warwick a pleuré devant toi.

ERYPHILE,

TRAGEDIE.

Repréſentée, pour la première fois, le 7 mars 1732.

AVERTISSEMENT

DES EDITEURS.

CETTE pièce fut jouée avec ſuccès en 1732, quoique l'ombre d'*Amphiaraüs* et les cris d'*Eryphile* immolée par ſon fils, ne puſſent produire d'effet ſur un théâtre alors rempli de ſpectateurs. Malgré ce ſuccès, M. de *Voltaire*, plus difficile que ſes critiques, vit tous les défauts d'Eryphile; il retira la pièce, ne voulut point la donner au public, et fit Sémiramis.

Nous donnons Eryphile d'après un manuſcrit trouvé dans les papiers de M. de *Voltaire*. Il ne peut y avoir d'autres variantes dans cette tragédie, que les changemens faits par l'auteur entre les repréſentations. Nous en avons raſſemblé les principales, d'après les copies les plus correctes.

On a indiqué par des aſtériſques * les vers d'Eryphile, que M. de *Voltaire* a placés dans d'autres tragédies.

DISCOURS

Prononcé avant la repréſentation d'Eryphile.

JUGES plus éclairés que ceux qui dans Athène
Firent naître et fleurir les lois de Melpomène,
Daignez encourager des jeux et des écrits
Qui de votre ſuffrage attendent tout leur prix.
De vos déciſions le flambeau ſalutaire
Eſt le guide aſſuré qui mène à l'art de plaire.
En vain contre ſon juge un auteur mutiné
Vous accuſe ou ſe plaint quand il eſt condamné;
Un peu tumultueux, mais juſte et reſpectable,
Ce tribunal eſt libre et toujours équitable.

Si l'on vit quelquefois des écrits ennuyeux
Trouver, par d'heureux traits, grâce devant vos yeux,
Ils n'obtinrent jamais grâce en votre mémoire :
Applaudis ſans mérite, ils ſont reſtés ſans gloire;
Et vous vous empreſſez ſeulement à cueillir
Ces fleurs que vous ſentez qu'un moment va flétrir.
D'un acteur quelquefois la ſéduiſante adreſſe
D'un vers dur et ſans grâce adoucit la rudeſſe;
Des défauts embellis ne vous révoltent plus :
C'eſt *Baron* qu'on aimait, ce n'eſt pas *Régulus*.
Sous le nom de *Couvreur*, *Conſtance* a pu paraître;
Le public eſt ſéduit, mais alors il doit l'être :
Et ſe livrant lui-même à ce charmant attrait,
Ecoute avec plaiſir ce qu'il lit à regret.

Souvent vous démêlez, dans un nouvel ouvrage,
De l'or faux et du vrai le trompeur aſſemblage :
On vous voit tour à tour applaudir, réprouver,
Et pardonner ſa chute à qui peut s'élever.

Des ſons fiers et hardis du théâtre tragique,
Paris court avec joie aux grâces du comique.
C'eſt là qu'il veut qu'on change et d'eſprit et de ton :
Il ſe plaît au naïf, il s'égaie au bouffon ;
Mais il aime ſur-tout qu'une main libre et sûre
Trace des mœurs du temps la riante peinture.
Ainſi dans ce ſentier, avant lui peu battu,
Molière en ſe jouant conduit à la vertu.

Folâtrant quelquefois ſous un habit groteſque,
Une muſe deſcend au faux goût du burleſque :
On peut à ce caprice en paſſant s'abaiſſer,
Moins pour être applaudi, que pour ſe délaſſer.
Heureux ces purs écrits que la ſageſſe anime,
Qui font rire l'eſprit, qu'on aime et qu'on eſtime !
Tel eſt du Glorieux le chaſte et ſage auteur :
Dans ſes vers épurés la vertu parle au cœur.
Voilà ce qui nous plaît, voilà ce qui nous touche ;
Et non ces froids bons mots dont l'honneur s'effarouche,
Inſipide entretien des plus groſſiers eſprits,
Qui font naître à la fois le rire et le mépris.
Ah, qu'à jamais la ſcène, ou ſublime ou plaiſante,
Soit des vertus du monde une école charmante !

Français, c'eſt dans ces lieux qu'on vous peint tour à tour
La grandeur des héros, les dangers de l'amour.
Souffrez que la terreur aujourd'hui reparaiſſe;
Que d'Eſchyle au tombeau l'audace ici renaiſſe.
Si l'on a trop oſé, ſi dans nos faibles chants,
Sur des tons trop hardis nous montons nos accens,
Ne découragez point un effort téméraire.
Eh! peut-on trop oſer, quand on cherche à vous plaire?
Daignez vous tranſporter dans ces temps, dans ces lieux,
Chez ces premiers humains vivans avec les dieux:
Et que votre raiſon ſe ramène à des fables
Que Sophocle et la Gréce ont rendu vénérables.
Vous n'aurez point ici ce poiſon ſi flatteur
Que la main de l'Amour apprête avec douceur.

Souvent dans l'art d'aimer Melpomène avilie,
Farda ſes nobles traits du pinceau de Thalie.
On vit des courtiſans, des héros déguiſés
Pouſſer des froids ſoupirs en madrigaux uſés.
Non, ce n'eſt point ainſi qu'il eſt permis qu'on aime;
L'amour n'eſt excuſé que quand il eſt extrême.
Mais ne vous plairez-vous qu'aux fureurs des amans,
A leurs pleurs, à leur joie, à leurs emportemens?
N'eſt-il point d'autres coups pour ébranler une ame?
Sans les flambeaux d'amour, il eſt des traits de flamme;
Il eſt des ſentimens, des vertus, des malheurs
Qui d'un cœur élevé ſavent tirer des pleurs.
Aux ſublimes accens des chantres de la Gréce

On

On s'attendrit en homme, on pleure ſans faibleſſe;
Mais pour ſuivre les pas de ces premiers auteurs,
De ce ſpectacle utile illuſtres inventeurs,
Il faudrait pouvoir joindre en ſa fougue tragique,
L'élégance moderne avec la force antique.
D'un œil critique et juſte il faut s'examiner,
Se corriger cent fois, ne ſe rien pardonner;
Et ſoi-même avec fruit ſe jugeant par avance,
Par ſes ſévérités gagner votre indulgence.

PERSONNAGES.

ERYPHILE, Reine d'Argos.

ALCMEON, fils inconnu d'*Amphiaraüs* et d'*Eryphile.*

HERMOGIDE, Prince du ſang d'Argos.

LE GRAND PRETRE de Jupiter.

POLEMON, Officier de la maiſon de la reine.

THEANDRE, cru père d'*Alcméon.*

ZELONIDE, confidente d'*Eryphile.*

EUPHORBE, confident d'*Hermogide.*

L'Ombre d'*Amphiaraüs.*

Suite de la Reine.

Suite du Grand Prêtre.

Soldats de la ſuite d'*Alcméon.*

Soldats de la ſuite d'*Hermogide.*

Chœur d'Argiens.

La ſcène eſt à Argos.

E R Y P H I L E,

T R A G E D I E.

A C T E P R E M I E R.

S C E N E P R E M I E R E.

LE GRAND PRETRE, THEANDRE,
Suite de Grand Prêtre.

LE GRAND PRETRE.

Allez, Miniſtres ſaints, annoncez à la terre
La juſtice du ciel et la fin de la guerre.
Des pompes de la paix que ces murs ſoient parés.
Quelle paix ! Dieux vengeurs !.. Théandre, demeurez.
Le ſort va s'accomplir : la ſageſſe éternelle
A béni de vos ſoins la piété fidelle. (*a*)
Alcméon déſormais eſt le ſoutien d'Argos ;
La victoire a ſuivi le char de ce héros ;
Et lorſque devant lui deux rois vaincus fléchiſſent,
De ſa gloire ſur vous les rayons rejailliſſent :
Alcméon dans Argos paſſe pour votre fils.

THEANDRE.

Depuis qu'entre mes mains cet enfant fut remis,
Ses vertus m'ont donné des entrailles de père.
Je m'indigne en ſecret de ſon deſtin ſévère ;
J'oſe accuſer des dieux l'irrévocable loi
Qui le fit naître eſclave avec l'ame d'un roi ;

Qui se plut à produire au sein de la bassesse
Le plus grand des héros dont s'honora la Gréce.

LE GRAND PRETRE.

Aux yeux des immortels et devant leur splendeur,
Il n'est point de bassesse, il n'est point de grandeur.
Le plus vil des humains, le roi le plus auguste,
Tout est égal pour eux ; rien n'est grand que le juste.
Quels que soient ses aïeux, les destins aujourd'hui
De leurs ordres sacrés se reposent sur lui.
Songez à cet oracle, à cette loi suprême
Que la reine autrefois a reçu des dieux même :
„ Lorsqu'en un même jour deux rois seront vaincus,
„ Tes mains prépareront un second hyménée :
„ Ces temps, ce jour affreux feront la destinée
„ Et des peuples d'Argos, et du sang d'Inachus.
Ce jour est arrivé. Votre élève intrépide
A vaincu les deux rois de Pilos et d'Elide.
Tous vos chefs divisés qui désolaient Argos,
Ce puissant Hermogide et tous ces rois rivaux,
Dans une ombre de paix ont assoupi leur haine ;
Ils ont remis leur sort à la voix de la reine ;
Et l'hymen d'Eryphile est bientôt déclaré.
Vous, si du dernier roi le nom vous est sacré ;
D'Amphiaraüs encor si vous aimez la gloire,
Si ce roi malheureux vit dans votre mémoire,
Dans le cœur d'Alcméon gravez ces sentimens :
Conduisez sa vertu.... mais tremblez....

THEANDRE.

Dieux puiſſans !
Que nous annoncez-vous !

LE GRAND PRETRE.

Voici le jour peut-être
Qui va redemander le ſang de votre maître.
La vengeance implacable et qui marche à pas lents
Deſcend du haut des cieux après plus de quinze ans.
Gardez que d'Alcméon le courage inutile
Contre ces dieux vengeurs ne protége Eryphile.

THEANDRE.

Quoi ! ce jour qui ſemblait marqué par leurs bienfaits..

LE GRAND PRETRE.

Jamais jour ne ſera plus terrible aux forfaits,
Il faut d'Amphiaraüs venger la mort funeſte ;
Dans une obſcure nuit les dieux cachent le reſte.

THEANDRE.

Il n'eſt donc que trop vrai : ce prince infortuné,
Ce grand Amphiaraüs eſt mort aſſaſſiné.
Quoi ? Sa femme elle-même aurait pu.... la barbare !
Hélas ! quand de bons rois le ciel toujours avare
A ſes triſtes ſujets ravit Amphiaraüs,
Il m'en ſouvient aſſez ; un murmure confus,
Quelques ſecrètes voix que je croyais à peine,
De cette mort funeſte oſaient charger la reine.
Mais quel mortel hardi pouvait jeter les yeux
Dans la nuit qui couvrait ce myſtère odieux ?

Nos timides ſoupçons ont tremblé de paraître ;
Ce bruit s'eſt diſſipé.

LE GRAND PRETRE.

Le ciel l'a fait renaître.
La vérité terrible, avec des yeux vengeurs,
Vient ſur l'aile du temps et lit au fond des cœurs.
Son flambeau redoutable éclaire enfin l'abyme
Où dans l'impunité s'était caché le crime. (1)

THEANDRE.

O mon maître ! O grand Roi lâchement égorgé,
Je mourrai ſatisfait ſi vous êtes vengé ! (*b*)
Comment dois-tu finir, ſolennelle journée
Que le deſtin fixa pour ce grand hyménée ?
Ah ! pour ce nouveau choix quel étrange appareil !
Ce matin, devançant le retour du ſoleil,
La reine était en pleurs, interdite, éperdue ;
Elle a d'Amphiaraüs embraſſé la ſtatue ;
Dans ſon appartement elle n'oſait rentrer ;
Une ſecrète horreur ſemblait la pénétrer.
Tel eſt des criminels le partage effroyable :
Ciel ! qu'elle doit ſouffrir ſi ſon cœur eſt coupable !

LE GRAND PRETRE.

Bientôt de ces horreurs vous ſerez éclairci.
Suivez-moi dans ce temple.

THEANDRE.

Ah, Seigneur, la voici !

SCENE II.

ERYPHILE, ZELONIDE, LE GRAND PRETRE, THEANDRE, Suite de la Reine.

(*Eryphile paraît accablée de triſteſſe.*)

ZELONIDE *à la Reine.*

* PRINCESSE, rappelez votre force première :
* Que vos yeux ſans frémir s'ouvrent à la lumière.

ERYPHILE.

Ah Dieux !

ZELONIDE.

Puiſſent ces dieux diſſiper votre effroi.

ERYPHILE *au Grand Prêtre.*

* Eh quoi, Miniſtre ſaint, vous fuyez devant moi !
Demeurez ; ſecourez votre reine éperdue :
Ecartez cette main ſur ma tête étendue.
* Un ſpectre épouvantable en tous lieux me pourſuit :
* Les dieux l'ont déchaîné de l'éternelle nuit.
* Je l'ai vu, ce n'eſt point une erreur paſſagère
* Que produit du ſommeil la vapeur menſongère :
Le ſommeil à mes yeux refuſant ſes douceurs,
N'a point ſur mon eſprit répandu ſes erreurs.
Je l'ai vu, je le vois... Cette image effrayante
A mes ſens égarés demeure encor préſente.
Du ſein de ces tombeaux de cent rois mes aïeux,
Il a percé l'abyme, il marche dans ces lieux.

Ces voiles malheureux qu'ici l'hymen m'apprête,
Sanglans et déchirés semblaient couvrir sa tête,
Et cachaient son visage à mon œil alarmé :
D'un glaive étincelant son bras était armé.
J'entends encor ses cris et ses plaintes funestes.
Vous, confident sacré des volontés célestes,
Répondez : Quel est donc ce fantôme cruel ?
Est - ce un dieu des enfers, ou l'ombre d'un mortel ?
* Quel pouvoir a brisé l'éternelle barrière
* Dont le ciel sépara l'enfer et la lumière ?
* Les manes des humains, malgré l'arrêt du sort,
* Peuvent-ils revenir du séjour de la mort ?

LE GRAND PRETRE.

* Oui : du ciel quelquefois la justice suprême
* Suspend l'ordre éternel établi par lui - même.
* Il permet à la mort d'interrompre ses lois,
* Pour l'effroi de la terre et l'exemple des rois.

ERYPHILE.

Hélas ! lorsque le ciel à vos autels m'entraîne,
Et d'un second hymen me fait subir la chaîne,
M'annonce-t-il la mort, ou défend-il ses jours ?
S'arme-t-il pour ma perte, ou bien pour mon secours ?
Que veut cet habitant du ténébreux abyme ?
Que vient - il m'annoncer ?

LE GRAND PRETRE.

Il vient punir le crime.

(*il sort.*)

SCENE III.

SCENE III.

ERYPHILE, ZELONIDE.

ERYPHILE.

QUELLE réponse, ô Ciel! et quel présage affreux!

ZELONIDE.

Ce jour semblait pour vous des jours le plus heureux.
De ces rois ennemis l'audace est confondue;
Par les mains d'Alcméon la paix vous est rendue; (*c*)
Ces princes qui briguaient l'empire et votre main,
D'un mot de votre bouche attendent leur destin.

ERYPHILE.

Le bras d'Alcméon seul a fait tous ces miracles.

ZELONIDE.

Les destins à vos vœux ne mettront plus d'obstacles.
Songez à votre gloire, à tous ces rois rivaux:
A l'hymen qui pour vous rallume ses flambeaux.

ERYPHILE.

Moi, rallumer encor ces flammes détestées!
Moi, porter aux autels des mains ensanglantées!
Moi, choisir un époux! ce nom cher et sacré
Par ma faiblesse horrible est trop déshonoré:
Qu'on détruise à jamais ces pompes solennelles.
Quelles mains s'uniraient à mes mains criminelles!
Je ne puis...

ZELONIDE.

Rassurez votre cœur éperdu:

Hermogide bientôt...

ERYPHILE.

Quel nom prononces-tu ?
Hermogide, grands Dieux ! lui de qui la furie
Empoisonna les jours de ma fatale vie.
Hermogide ! ah, sans lui, sans ses coupables feux,
Mon cœur, mon triste cœur eût été vertueux.

ZELONIDE.

Quel trouble vous saisit : quel remords vous tourmente ?

ERYPHILE.

Pardonne, Amphiaraüs, pardonne, Ombre sanglante !
Cesse de m'effrayer du sein de ce tombeau :
Je n'ai point dans tes flancs enfoncé le couteau :
Je n'ai point consenti... que dis-je ? misérable !

ZELONIDE.

Quoi, vous ! de quels forfaits seriez-vous donc coupable ?

ERYPHILE.

Je n'ai pu jusqu'ici t'avouer tant d'horreurs.
Les malheureux sans peine exhalent leurs douleurs,
Mais, hélas ! qu'il en coûte à déclarer sa honte ! (2)

ZELONIDE.

Une douleur injuste, un vain effroi vous dompte ;
La vertu la plus pure eut toujours tous vos soins :
Votre cœur n'aime qu'elle.

ERYPHILE.

Il le voudrait du moins.
Tu n'étais pas à moi, lorsqu'un triste hyménée
Au sage Amphiaraüs unit ma destinée.

ZELONIDE.

Vous ſortiez de l'enfance, et de vos heureux jours
Seize printemps à peine avaient marqué le cours.

ERYPHILE.

C'eſt cet âge fatal et ſans expérience,
Ouvert aux paſſions, faible, plein d'imprudence,
C'eſt cet âge indiſcret qui fit tout mon malheur.
Un traître avait ſurpris le chemin de mon cœur :
Hélas ! qui l'aurait cru que ce fier Hermogide,
Race des demi-dieux, iſſu du ſang d'Alcide,
Sous l'appât d'un amour ſi tendre, ſi flatteur,
Des plus noirs ſentimens cachât la profondeur.
On lui promit ma main : mon cœur faible et ſincère,
Dans ſes rapides vœux ſoumis aux lois d'un père,
Trompé par ſon devoir et trop tôt enflammé,
Brûla pour un barbare indigne d'être aimé ;
Et lorſqu'à l'oublier on voulut me contraindre,
Mes feux trop allumés ne pouvaient plus s'éteindre. (*d*)
Amphiaraüs parut et changea mon deſtin ;
Il obtint de mon père et l'empire et ma main.
Il régna : je l'armai de ce fer redoutable,
Du fer ſacré des rois, dont une main coupable
Oſa depuis . . . enfin je lui donnai ma foi ;
Je lui devais mon cœur, il n'était plus à moi.
Ingrate à ce héros qui ſeul m'aurait dû plaire,
Je portais dans ſes bras une amour étrangère.
Objet de mes remords, objet de ma pitié,
Demi-dieu dont je fus la coupable moitié,

Quand tu quittas ces lieux, quand ce traître Hermogide
Te fit abandonner les champs de l'Argolide,
Pourquoi le vis-je encor? Trop faible que je ſuis,
Mon front mal déguiſé fit parler mes ennuis.
L'aveugle ambition dont il brûlait dans l'ame
De ſon fatal amour empoiſonna la flamme ;
Il entrevit le trône ouvert à ſes déſirs ;
Il expliqua mes pleurs, mes regrets, mes ſoupirs,
Comme un ordre ſecret que ma timide bouche
Héſitait de preſcrire à ſa rage farouche.
Je t'en ai dit aſſez ; et mon époux eſt mort.

ZELONIDE.

Le roi dans un combat vit terminer ſon ſort.

ERYPHILE.

Argos le croit ainſi ; mais une main impie,
Ou plutôt ma faibleſſe a terminé ſa vie.
Hermogide en ſecret l'immola ſous ſes coups.
Le cruel, tout couvert du ſang de mon époux,
Vint armé de ce fer, inſtrument de ſa rage,
Qui des droits à l'empire était l'auguſte gage :
Et d'un aſſaſſinat pour moi ſeule entrepris
Aux pieds de nos autels il demanda le prix.
Grands dieux ! qui m'inſpirez des remords légitimes,
Mon cœur, vous le ſavez, n'eſt point fait pour les crimes;
Il eſt né vertueux : je vis avec horreur
Le coupable ennemi qui fut mon ſéducteur ;
Je déteſtai l'amour et le trône et la vie.

ZELONIDE.

Eh ! ne pouviez-vous point punir ſa barbarie ?
Etiez-vous ſourde aux cris de ce ſang innocent ?

ERYPHILE.

Celui qui le verſa fut toujours trop puiſſant ;
Et ſon habileté ſecondant ſon audace,
De ce crime aux mortels a dérobé la trace.
Je ne puis que pleurer, me taire et le haïr.
Le ciel en même temps s'arma pour me punir ;
La main des dieux ſur moi toujours appeſantie,
Opprima mes ſujets, perſécuta ma vie.
Les princes de Cyrrha, d'Elide et de Pylos,
Se diſputaient mon cœur et l'empire d'Argos.
De nos chefs diviſés les brigues et les haines
De l'Etat qui chancelle embarraſſaient les rènes, (*e*)
Le barbare Hermogide a diſputé contre eux
Et le prix de ſon crime et l'objet de ſes feux.
Et moi, ſur mon hymen, ſur le ſort de la guerre,
Je conſultai la voix du maître du tonnerre :
A ſa divinité, dont ces lieux ſont remplis,
J'offris en frémiſſant mon encens et mes cris.
Sans doute tu l'appris : cet oracle funeſte,
Ce triſte avant-coureur du châtiment céleſte,
Cet oracle me dit de ne choiſir un roi
Que quand deux rois vaincus fléchiraient ſous ma loi ;
Mais qu'alors, d'un époux vengeant le ſang qui crie,
Mon fils, mon propre fils m'arracherait la vie.

ZELONIDE.

Juſte Ciel ! Eh ! que faire en cette extrémité ?

ERYPHILE.

O mon fils ! que de pleurs ton deſtin m'a coûté ! (*f*)
Trop de crainte peut-être, et trop de prévoyance
M'ont fait injuſtement éloigner ſon enfance.
Je n'oſais ni trancher, ni ſauver ſes deſtins ;
J'abandonnai ſon ſort à d'étrangeres mains ;
Il mourut pour ſa mère : et ma bouche infidelle
De ſon trépas ici répandit la nouvelle.
Je l'arrachai pleurant de mes bras maternels.
Quelle perte, grands Dieux ! et quels deſtins cruels !
J'ôte à mon fils le trône, à mon époux la vie ;
Et ma ſeule faibleſſe a fait ma barbarie.
Mais tant d'horreurs encor ne peuvent égaler
Ce déteſtable hymen dont tu m'oſes parler.

SCENE IV.

ERYPHILE, ZELONIDE, POLEMON.

ERYPHILE.

Eh bien ! cher Polémon, que venez-vous me dire ?

POLEMON.

J'apporte à vos genoux les vœux de cet empire ;
Son ſort dépend de vous : le don de votre foi
Fait la paix de la Gréce et le bonheur d'un roi.
Ce long retardement à vous-même funeſte,
De nos diviſions peut ranimer le reſte.

Euryale, Tydée, et ces rois repouffés,
Vaincus par Alcméon ne font point terraffés.
Dans Argos incertain leur parti peut renaître ;
Hermogide eft puiffant, le peuple veut un maître :
Il fe plaint, il murmure, et prompt à s'alarmer,
Bientôt malgré vous-même il pourrait le nommer.
Veuve d'Amphiaraüs, et digne de ce titre,
De ces grands différens et la caufe et l'arbitre,
Reine, daignez d'Argos accomplir les fouhaits.
Que le droit de régner foit un de vos bienfaits !
Que votre voix décide, et que cet hyménée
De la Gréce et de vous règle la deftinée !

ERYPHILE.

Pour qui penche ce peuple ?

POLEMON.

Il attend votre choix :
Mais on fait qu'Hermogide eft du fang de nos rois.
Du fouverain pouvoir il eft dépofitaire ;
Cet hymen à l'Etat femble être néceffaire.

ERYPHILE.

On veut que je l'époufe, et qu'il foit votre roi ?

POLEMON.

Madame, avec refpect on fuivra votre loi.
Prononcez : un feul mot réglera nos hommages.

ERYPHILE.

Mais du peuple Hermogide a-t-il tous les fuffrages ?

POLEMON.

S'il faut parler, Madame, avec sincérité,
Ce prince est dans ces lieux moins cher que redouté.
On croit qu'à son hymen il vous faudra souscrire,
Mais, Madame, on le croit plus qu'on ne le désire.

ERYPHILE.

Alcméon ne vient point! l'a-t-on fait avertir ?

POLEMON.

Déjà du camp, Madame, il aura dû partir.

ERYPHILE.

Ce n'est qu'en sa vertu que j'ai quelque espérance.
Puisse-t-il de sa reine embrasser la defense!
Puisse-t-il me sauver de tous mes ennemis!
O Dieux de mon époux! et vous, Dieux de mon fils!
Prenez de cet Etat les rènes languissantes;
Remettez-les vous-même en des mains innocentes:
Ou si dans ce grand jour il me faut déclarer,
Conduisez donc mon cœur, et daignez l'inspirer.

Fin du premier acte.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

ALCMEON, THEANDRE.

THEANDRE.

ALCMEON, j'ai pitié de voir tant de faibleſſe.
L'erreur qui vous ſéduit, la douleur qui vous preſſe,
De vos déſirs ſecrets l'orgueil préſomptueux,
Eclatent malgré vous et parlent dans vos yeux ;
Et j'ai tremblé cent fois que la reine offenſée
Ne punît de vos vœux la fureur inſenſée.
Qui ? vous ! jeter ſur elle un œil audacieux ?
Vous cherchez à vous perdre. Ah ! jeune ambitieux,
Faut-il vous voir ôter par vos fougueux caprices
L'honneur de vos exploits, le fruit de vos ſervices,
Le prix de tant de ſang verſé dans les combats !

ALCMEON.

Cher ami, pardonnez : je ne me connais pas.
La reine, oui, je l'avoue, oui, ſa fatale vue
Porte au fond de mon ame une atteinte inconnue.
Je ne veux point voiler à vos regards diſcrets
L'erreur de mon jeune âge, et mes troubles ſecrets.
Je vous dirai bien plus : l'aſpect du diadême
Semble emporter mon ame au-delà de moi-même.
J'ignore pour quel roi ce bras a triomphé :
Mais preſſé d'un dépit avec peine étouffé,

A mon cœur étonné c'eſt un ſecret outrage
Qu'un autre emporte ici le prix de mon courage.
Que ce trône ébranlé , dont je fus le rempart,
Dépende d'un coup d'œil, ou ſe donne au haſard.
Que dis-je ? Hélas ! peut-être il eſt le prix du crime !
Mais non , n'écoutons point le tranſport qui m'anime;
Banniſſons loin de moi le funeſte ſoupçon
Qui règne en mon eſprit et trouble ma raiſon.
Ah ! ſi la vertu ſeule , et non pas la naiſſance....

THEANDRE.

Ecoutez : j'ai moi-même élevé votre enfance ;
Souffrez-moi quelquefois , généreux Alcméon ,
L'autorité d'un père auſſi-bien que le nom.
Vous paſſez pour mon fils , la fortune ſévère,
Inégale en ſes dons , pour vous marâtre et mère ,
De vos jours conſervés voulut mêler le fil
De l'éclat le plus grand , et du ſort le plus vil.
J'ai d'un profond ſecret couvert votre origine ;
Mais vous la connaiſſez ; et cette ame divine ,
Du haut de ſa fortune et parmi tant d'éclat ,
Devrait baiſſer les yeux ſur ſon premier état.
Gardez que quelque jour, cet orgueil téméraire
N'attire ſur vous-même une triſte lumière ;
N'éclaire enfin l'envie , et montre à l'univers
Sous vos lauriers pompeux la honte de vos fers.

ALCMEON.

Ah ! c'eſt ce qui m'accable et qui me déſeſpère.
Il faut rougir de moi , trembler au nom d'un père :

Me cacher par faibleſſe aux moindres citoyens,
Et reprocher ma vie à ceux dont je la tiens.
Préjugé malheureux ! éclatante chimère
Que l'orgueil inventa, que le faible révère,
Par qui je vois languir le mérite abattu
Aux pieds d'un prince indigne, ou d'un grand ſans vertu.
* Les mortels ſont égaux : ce n'eſt point la naiſſance,
* C'eſt la ſeule vertu qui fait leur différence.
C'eſt elle qui met l'homme au rang des demi-dieux ;
* Et qui ſert ſon pays n'a pas beſoin d'aïeux.
Princes, rois, la fortune a fait votre partage,
Mes grandeurs ſont à moi ; mon ſort eſt mon ouvrage :
Et ces fers ſi honteux, ces fers où je naquis,
Je les ai fait porter aux mains des ennemis.
* Je n'ai plus rien du ſang qui m'a donné la vie ;
* Il a dans les combats coulé pour la patrie ;
* Je vois ce que je ſuis et non ce que je fus,
* Et crois valoir au moins des rois que j'ai vaincus.

THEANDRE.

Alcméon, croyez-moi, l'orgueil qui vous inſpire,
Que je dois condamner, et que pourtant j'admire,
Ce principe éclatant de tant d'exploits fameux,
En vous rendant ſi grand, vous fait trop malheureux.
Pliez à votre état ce fougueux caractère
Qui d'un brave guerrier ferait un téméraire :
C'eſt un des ennemis qu'il vous faut ſubjuguer.
Né pour ſervir le trône et non pour le briguer,
Sachez vous contenter de votre deſtinée ;

D'une gloire affez haute elle eft environnée :
N'en recherchez point d'autre. Eh ! qui fait fi les dieux
Qui toujours fur vos pas ont attaché les yeux,
Qui pour venger Argos, et pour calmer la Gréce,
Ont voulu vous tirer du fein de la baffeffe,
N'ont point encor fur vous quelques fecrets deffeins ?
Peut-être leur vengeance eft mife entre vos mains.
Le fang de votre roi dont la terre eft fumante,
Elève encore au ciel une voix gémiffante ;
Sa voix eft entendue : et les dieux aujourd'hui
Contre fes affaffins fe déclarent pour lui.
Le grand prêtre déjà voit la foudre allumée,
Qui fe cache à nos yeux dans la nue enfermée.
Enfin, que feriez-vous fi les arrêts du ciel
Vous preffaient de punir un meurtre fi cruel ?
Si, chargé malgré vous de leur ordre fuprême,
Vous vous trouviez entre eux, et la reine elle-même ?
S'il vous fallait choifir...

SCENE II.

ALCMEON, THEANDRE, POLEMON.

POLEMON.

La reine en ce moment
Vous mande de l'attendre en cet appartement.
Elle vient : il s'agit du falut de l'empire.

THEANDRE *à part.*

Prête à nommer un roi, qu'aurait-elle à lui dire?
D'Amphiaraüs, ô Dieux, daignez vous ſouvenir!

ALCMEON.

Pour la dernière fois je vais l'entretenir.

SCENE III.

ERYPHILE, ALCMEON, ZELONIDE.

ERYPHILE.

C'EST à vous, Alcméon, c'eſt à votre victoire
Qu'Argos doit ſon bonheur, Eryphile ſa gloire.
C'eſt par vous, que maîtreſſe, et du trône et de moi,
Dans ces murs relevés je puis choiſir un roi.
Mais prête à le nommer, ma juſte prévoyance
Veut s'aſſurer ici de votre obéiſſance.
J'ai de nommer un roi le dangereux honneur:
Faites plus, Alcméon, ſoyez ſon défenſeur.

ALCMEON.

D'un prix trop glorieux ma vie eſt honorée:
A vous ſervir, Madame, elle fut conſacrée.
* Je vous devais mon ſang, et quand je l'ai verſé,
* Puiſqu'il coulait pous vous, je fus récompenſé.
Mais telle eſt de mon ſort la dure violence,
Qu'il faut que je vous trompe ou que je vous offenſe.
Reine, je vais parler: Des rois humiliés
Briguent votre ſuffrage et tombent à vos pieds:

Tout vous rit ; que pourrais-je, en ce féjour tranquille,
Vous offrir qu'un vain zèle, et qu'un bras inutile ?
Laiffez-moi fuir des lieux où le deftin jaloux
Me ferait, malgré moi, trop coupable envers vous.

ERYPHILE.

Vous me quittez ! ô Dieux, dans quel temps !

ALCMEON.

Les orages
Ont ceffé de gronder fur ces heureux rivages.
Ma main les écarta : la Gréce en ce grand jour
Va voir enfin l'Hymen, et peut-être l'Amour,
Par votre augufte voix nommer un nouveau maître.
Reine, jufqu'aujourd'hui vous avez pu connaître
Quelle fidélité m'attachait à vos lois ;
Quel zèle inaltérable échauffait mes exploits.
J'efpérais à jamais vivre fous votre empire :
Mes vœux pourraient changer, et j'ofe ici vous dire
Que cet heureux époux, fur ce trône monté,
Eprouverait en moi moins de fidélité ;
Et qu'un fujet foumis, dévoué, plein de zèle,
Peut-être à d'autres lois deviendrait un rebelle.

ERYPHILE.

Vous me quittez ! eh quoi ! pourriez-vous donc penfer
Qu'Eryphile héfitât à vous récompenfer ?
Que craignez-vous ? parlez : il faut ne me rien taire.

ALCMEON.

Je ne dois point lever un regard téméraire

Sur les ſecrets du trône , et ſur ces nouveaux nœuds
Préparés par vos mains pour un roi trop heureux.
Mais de ce jour enfin la pompe ſolennelle ,
De votre choix au peuple annonce la nouvelle.
Ce ſecret dans Argos eſt déjà répandu :
Princeſſe , à cet hymen on s'était attendu. (*g*)
Ce choix ſans doute eſt juſte , et la raiſon le guide ;
Mais je ne ſerai point le ſujet d'Hermogide.
Voilà mes ſentimens : et mon bras aujourd'hui
Ayant vaincu pour vous , ne peut ſervir ſous lui.
Puniſſez ma fierté , d'autant plus condamnable ,
Qu'ayant oſé paraître , elle eſt inébranlable.

ERYPHILE.

Alcméon , demeurez ; j'atteſte ici les dieux ,
Ces dieux qui ſur le crime ouvrent toujours les yeux,
Qu'Hermogide jamais ne ſera votre maître ;
Sachez que c'eſt à vous à l'empêcher de l'être :
Et contre ſes rivaux , et ſur - tout contre lui ,
Songez que votre reine implore votre appui.

ALCMEON.

Qu'entends-je ! ah ! diſpoſez de mon ſang , de ma vie.
Que je meure à vos pieds en vous ayant ſervie !
Que ma mort ſoit utile au bonheur de vos jours !

ERYPHILE.

C'eſt de vous ſeul ici que j'attends du ſecours.
Allez : aſſurez - vous des ſoldats dont le zèle
Se montre à me ſervir auſſi prompt que fidèle.

Que de tous vos amis ces murs ſoient entourés ;
Qu'à tout événement leurs bras ſoient préparés.
Dans l'horreur où je ſuis, ſachez que je ſuis prête
A marcher s'il le faut, à mourir à leur tête.
Allez.

SCENE IV.

ERYPHILE, ZELONIDE.

ZELONIDE.

Que faites-vous ? Quel eſt votre deſſein ?
Que veut cet ordre affreux ?

ERYPHILE.

Ah ! je ſuccombe enfin.
Dieux ! comme en lui parlant, mon ame déchirée
Par des nœuds inconnus ſe ſentait attirée !
De quel charmes ſecrets mon cœur eſt combattu !
Quel état ! . . Achevons ce que j'ai réſolu.
Je le veux : étouffons ces indignes alarmes.

ZELONIDE.

Vous parlez d'Alcméon, et vous verſez des larmes!
Que je crains qu'en ſecret une fatale erreur...

ERYPHILE.

Ah, que jamais l'amour ne rentre dans mon cœur !
Il m'en a trop coûté : que ce poiſon funeſte
De mes jours languiſſans n'accable point le reſte !
Jours trop infortunés, vous ne fûtes remplis
Qu'à pleurer mon époux, qu'à regretter mon fils !

* Leur fouvenir fatal a toutes mes tendreffes.
* Malheureufe ! eft-ce à toi d'éprouver des faibleffes ?
Pénétré des remords qui viennent m'alarmer,
Ce cœur plein d'amertume eft-il fait pour aimer ?

ZELONIDE.

Pourquoi donc à fon nom redoublez-vous vos plaintes?
Pardonnez à mon zèle, et permettez mes craintes.
Songez que fi l'amour décidait aujourd'hui...

ERYPHILE.

* Non, ce n'eft point l'amour qui m'entraîne vers lui ;
Non, un dieu plus puiffant me contraint à me rendre.
L'amour n'eft pas fi pur, l'amour n'eft pas fi tendre.
Non, plus je m'examine, et plus j'ofe approuver
Les fentimens fecrets qui m'ont fu captiver.
* Ce n'eft point par les yeux que mon ame eft vaincue.
Ne crois pas qu'à ce point de mon rang defcendue,
* Ecoutant de mes fens le charme empoifonneur,
* Je donne à la beauté le prix de la valeur.
Je chéris fa vertu, j'aime ce que j'admire.

ZELONIDE.

Ah, Dieux ! oferiez-vous le nommer à l'empire ? (*h*)

ERYPHILE.

En de fi pures mains ce fceptre enfin remis
Deviendrait refpectable à nos dieux ennemis.
Mais une loi plus fainte, et m'éclaire et me guide ;
Je chéris Alcméon, je détefte Hermogide.
Et je vais rejeter en ce funefte jour,
Les confeils de la haine et la voix de l'amour.

Nature, dans mon cœur si long-temps combattue,
Sentimens partagés d'une mère éperdue,
Tendre ressouvenir, amour de mon devoir,
Reprenez sur mon ame un absolu pouvoir.
Moi, régner! moi, bannir l'héritier véritable!
Ce sceptre ensanglanté pèse à ma main coupable.
Réparons tout: allons; et vous, Dieux dont je sors,
Pardonnez des forfaits moindres que mes remords.
Qu'on cherche Polémon. Ciel! que vois-je? Hermogide!

SCENE V.

ERYPHILE, HERMOGIDE, ZELONIDE, EUPHORBE.

HERMOGIDE.

MADAME, je vois trop le transport qui vous guide;
Je vois que votre cœur sait peu dissimuler;
Mais les momens sont chers, et je dois vous parler.
Souffrez de mon respect un conseil salutaire,
Votre destin dépend du choix qu'il vous faut faire.
Je ne viens point ici rappeler des sermens
Dictés par votre père, effacés par le temps;
Mon cœur ainsi que vous doit oublier, Madame,
Les jours infortunés d'une inutile flamme;
Et je rougirais trop, et pour vous, et pour moi,
Si c'était à l'amour à nous donner un roi.
Un sentiment plus digne, et de l'un et de l'autre,
Doit gouverner mon sort et commander au vôtre.

Vos aïeux et les miens, les dieux dont nous fortons,
Cet Etat périffant fi nous nous divifons,
Le fang qui nous a joints, l'intérêt qui nous lie,
Nos ennemis communs, l'amour de la patrie,
Votre pouvoir, le mien, tous deux à redouter,
Ce font-là les confeils qu'il vous faut écouter.
Banniffez pour jamais un fouvenir funefte;
Le préfent nous appelle, oublions tout le refte.
Le paffé n'eft plus rien : maitres de l'avenir,
Le grand art de régner doit feul nous réunir.
Les plaintes, les regrets, les vœux font inutiles :
C'eft par la fermeté qu'on rend les dieux faciles (*i*)
Ce fantôme odieux qui vous trouble en ce jour,
Qui naquit de la crainte, et l'enfante à fon tour,
Doit-il nous alarmer par tous fes vains preftiges ?
Pour qui ne les craint point, il n'eft point de prodiges :
Ils font l'appât groffier des peuples ignorans,
L'invention du fourbe, et le mépris des grands.
Penfez en roi, Madame, et laiffez au vulgaire
Des fuperftitions le joug imaginaire.

ERYPHILE.

Quoi! vous...

HERMOGIDE.

Encore un mot, Madame, et je me tais
Le feul bien de l'Etat doit remplir vos fouhaits :
Vous n'avez plus les noms, et d'époufe, et de mère;
Le ciel vous honora d'un plus grand caractère.

Vous régnez ; mais ſongez qu'Argos demande un roi.
Vous avez à choiſir : vos ennemis, ou moi.
Moi, né près de ce trône, et dont la main ſanglante
A ſoutenu quinze ans ſa grandeur chancelante :
Moi, dis-je, ou l'un des rois, ſans force et ſans appui,
Que mon lieutenant ſeul a vaincus aujourd'hui.
* Je me connais, je ſais que blanchi ſous les armes
* Ce front triſte et ſévère a pour vous peu de charmes.
* Je ſais que vos appas, encor dans leur printemps,
* Devraient s'effaroucher de l'hiver de mes ans ;
* Mais la raiſon d'Etat connaît peu ces caprices ;
* Et de ce front guerrier les nobles cicatrices
* Ne peuvent ſe couvrir que du bandeau des rois.
Vous connaiſſez mon rang, mes attentats, mes droits ;
Sachant ce que j'ai fait, et voyant où j'aſpire,
Vous me devez, Madame, ou la mort, ou l'empire.
Quoi ! vos yeux ſont en pleurs ; et vos eſprits troublés...

ERYPHILE.

Non, Seigneur, je me rends ; mes deſtins ſont réglés.
On le veut ; il le faut ; ce peuple me l'ordonne ;
C'en eſt fait : à mon ſort, Seigneur, je m'abandonne.
Vous, lorſque le ſoleil deſcendra dans les flots,
Trouvez-vous dans ce temple avec les chefs d'Argos.
A mes aïeux, à vous, je vais rendre juſtice :
Je prétends qu'à mon choix l'univers applaudiſſe ;
Et vous pourrez juger ſi ce cœur abattu
Sait conſerver ſa gloire, et connaît la vertu.

HERMOGIDE.

Mais, Madame, voyez...

ERYPHILE.

Dans mon inquiétude,
Mon efprit a befoin d'un peu de folitude ;
Mais jufqu'à ces momens que mon ordre a fixés,
Si je fuis reine encor, Seigneur, obéiffez.

SCENE VI.

HERMOGIDE, EUPHORBE.

HERMOGIDE.

DEMEURE : ce n'eft pas au gré de fon caprice
Qu'il faut que mon courage, et que mon fort fléchiffe ;
Et je n'ai pas verfé tout le fang de mes rois,
Pour dépendre aujourd'hui du hafard de fon choix.
Parle : as-tu difpofé cette troupe intrépide,
Ces compagnons hardis du deftin d'Hermogide ?
Contre la reine même ofent-ils me fervir ?

EUPHORBE.

Pour vos intérêts feuls ils font prêts à périr.

HERMOGIDE.

Je faurai me fauver du reproche et du blâme
D'attendre pour régner les bontés d'une femme.
Je fus quinze ans fans maître, et ne puis obéir.
Le fruit de tant de foins eft lent à recueillir.
Argos n'a plus de rois, et c'était trop attendre
Pour les fuivre aux enfers, ou régner fur leur cendre.

Je n'ai plus, il eſt vrai, ce fer ſi révéré
Qu'on croit ici du trône être un gage aſſuré ;
Mais je conſerve, au moins, de cette auguſte place
Des gages plus certains, la conſtance et l'audace.
Mon deſtin ſe décide, et ſi le premier pas,
Ne m'élève à l'empire, il m'entraîne au trépas.
Entre l'empire et moi tu vois le précipice :
* Allons, que ma fortune y tombe, ou le franchiſſe !

Fin du ſecond acte.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

HERMOGIDE, EUPHORBE, Suite d'Hermogide.

HERMOGIDE.

Enfin donc, voici l'heure où dans ce temple même,
La reine avec sa main donne son diadême.
Euphorbe, ou je me trompe, ou de bien des horreurs
Ces dangereux momens sont les avant-coureurs.

EUPHORBE.

Polémon de sa part flatte votre espérance.

HERMOGIDE.

Polémon veut en vain tromper ma défiance.

EUPHORBE.

Eh ! qui choisir que vous ? Cet empire aujourd'hui
Demande un bras puissant qui lui serve d'appui.
Que dis-je ? Vous l'aimiez, Seigneur, et tant de flamme...

HERMOGIDE.

Moi ! que cette faiblesse ait amolli mon ame !
Hermogide amoureux ! Ah ! qui veut être roi,
Ou n'est pas fait pour l'être, ou sait régner sur soi.
* A la reine engagé, je pris sur sa jeunesse
* Cet heureux ascendant que les soins, la souplesse,
* L'attention, le temps, savent si bien donner
* Sur un cœur sans desseins, facile à gouverner.

Le bandeau de l'amour, et l'art trompeur de plaire,
De mes vaſtes deſſeins ont voilé le myſtère.
Mais de tout temps, crois-moi, la ſoif de la grandeur
Fut le ſeul ſentiment qui régna dans mon cœur.

EUPHORBE.

Tout vous portait au trône: et les vœux de l'armée,
Et la voix de ce peuple et de la renommée,
Et celle de la reine en qui vous eſpériez.

HERMOGIDE.

Par quels funeſtes nœuds mes deſtins ſont liés!
* Son époux et ſon fils, privés de la lumière,
* Du trône à mon courage entr'ouvraient la barrière,
* Quand la main de nos dieux la ferma ſous mes pas.
Je ſais que j'eus les vœux du peuple et des ſoldats;
Mais la voix de ces dieux, ou plutôt de nos prêtres,
M'a dépouillé quinze ans du rang de mes ancêtres.
Il fallut ſuccomber aux ſuperſtitions,
* Qui ſont, bien plus que nous, les rois des nations; (*k*)
Et le zèle aveuglé d'un peuple fanatique
Fut plus fort que mon bras et que ma politique.

EUPHORBE

En faveur de vos droits ce peuple enfin s'unit;
Du trône devant vous le chemin s'applanit;
Argos, par votre main fait à la ſervitude,
Long-temps de votre joug prit l'heureuſe habitude:
Nos chefs feront pour vous.

HERMOGIDE.

Je compte ſur leur foi,

Tant

Tant que leur intérêt les peut joindre avec moi.
L'un d'eux, je l'avoûrai, me trouble et m'importune;
Son destin qui s'élève, étonne ma fortune.
Je le crains malgré moi.

EUPHORBE.

Quoi! ce jeune Alcméon,
Ce soldat qui vous doit sa grandeur et son nom?

HERMOGIDE.

Oui, ce fils de Théandre, et qui fut mon ouvrage,
Qui sous moi de la guerre a fait l'apprentissage,
Maître de trop de cœurs à mon char arrachés,
Au bonheur qui le suit les a tous attachés.
Par ses heureux exploits ma grandeur est ternie;
Son ascendant vainqueur impose à mon génie:
Son seul aspect ici commence à m'alarmer.
Je le hais d'autant plus qu'il sait se faire aimer,
Que des peuples séduits l'estime est son partage;
Sa gloire m'avilit et sa vertu m'outrage.
Je ne sais, mais le nom de ce fier citoyen,
Tout obscur qu'il était, semble égaler le mien.
Et moi, près de ce trône où je dois seul prétendre,
* J'ai lassé ma fortune à force de l'attendre.
Mon crédit, mon pouvoir adoré si long-temps,
N'est qu'un colosse énorme ébranlé par les ans,
Qui penche vers sa chute, et dont le poids immense
Veut, pour se soutenir, la suprême puissance; (3)
Mais du moins en tombant je saurai me venger. (l)

EUPHORBE.

Qu'allez-vous faire ici ?

HERMOGIDE.

Ne plus rien ménager ;
Déchirer, s'il le faut, le voile heureux et sombre
Qui couvrit mes forfaits du secret de son ombre :
Les justifier tous par un nouvel effort,
Par les plus grands succès, ou la plus belle mort ;
Et dans le désespoir où je vois qu'on m'entraîne,
Ma fureur.... Mais on entre, et j'aperçois la reine.

SCENE II.

ERYPHILE, ALCMEON, HERMOGIDE, POLEMON, EUPHORBE, Chœur d'Argiens.

ALCMEON.

Oui, ce peuple, Madame, et les chefs, et les rois,
Sont prêts à confirmer, à chérir votre choix ;
Et je viens, en leur nom, présenter leur hommage
A votre heureux époux, leur maître et votre ouvrage.
Ce jour va de la Gréce assurer le repos.

ERYPHILE.

Vous, Chefs qui m'écoutez, et vous, peuple d'Argos,
Qui venez en ces lieux reconnaître l'empire
Du nouveau souverain que ma main doit élire,
Je n'ai point à choisir : je n'ai plus qu'à quitter
Un sceptre que mes mains n'avaient pas dû porter.

Votre maître eſt vivant, mon fils reſpire encore.
Ce fils infortuné, qu'à ſa première aurore
Par un trépas ſoudain vous crûtes enlevé,
Loin des yeux de ſa mère en ſecret élevé, (*m*)
Fut porté, fut nourri dans l'enceinte ſacrée
Dont le ciel à mon ſexe a défendu l'entrée.
Celui que je chargeai de ſes triſtes deſtins,
Ignorait quel dépôt fut mis entre ſes mains.
Je voulus qu'avec lui renfermé dès l'enfance,
Mon fils de ſes parens n'eût jamais connaiſſance.
Mon amour maternel, timide et curieux,
A cent fois ſur ſa vie interrogé les cieux;
Aujourd'hui même encore, ils m'ont dit qu'il reſpire.
Je vais mettre en ſes mains mes jours et mon empire.
Je ſais trop que ce dieu, maître éternel des dieux,
Jupiter, dont l'oracle eſt préſent en ces lieux,
Me prédit, m'aſſura que ce fils ſanguinaire
Porterait le poignard dans le ſein de ſa mère.
Puiſſe aujourd'hui, grand Dieu, l'effort que je me fais,
Vaincre l'affreux deſtin qui l'entraîne aux forfaits!
Oui, peuple, je le veux: oui, le roi va paraître:
Je vais à le montrer obliger le grand prêtre.
Les dieux qui m'ont parlé veillent encor ſur lui;
Ce ſecret au grand jour va briller aujourd'hui.
De mon fils déſormais il n'eſt rien que je craigne;
Qu'on me rende mon fils, qu'il m'immole, et qu'il règne.

HERMOGIDE.

Peuple, Chefs, il faut donc m'expliquer à mon tour:

L'affreuſe vérité va donc paraître au jour.
Ce fils qu'on redemande afin de mieux m'exclure,
Cet enfant dangereux, l'horreur de la nature,
Né pour le parricide, et dont la cruauté
Devait verſer le ſang du ſein qui l'a porté :
Il n'eſt plus. Son ſupplice a prévenu ſon crime.

ERYPHILE.

Ciel !

HERMOGIDE.

Aux portes du temple on frappa la victime.
Celui qui l'enlevait le ſuivit au tombeau. (*n*)
Il fallait étouffer ce monſtre en ſon berceau ;
A la reine, à l'Etat ſon ſang fut néceſſaire ;
Les dieux le demandaient : je ſervis leur colère.
Peuple, n'en doutez point : Euphorbe, Nicétas,
Sont les ſecrets témoins de ce juſte trépas.
J'atteſte mes aïeux et ce jour qui m'éclaire,
Que j'immolai le fils, que j'ai ſauvé la mère ;
Que ſi ce ſang coupable a coulé ſous nos coups,
J'ai prodigué le mien pour la Gréce et pour vous.
Vous m'en devez le prix ; vous voulez tous un maître ;
L'oracle en promet un, je vais périr, ou l'être ;
Je vais venger mes droits contre un roi ſuppoſé ;
Je vais rompre un vain charme à moi ſeul oppoſé.
Soldat par mes travaux, et roi par ma naiſſance,
De vingt ans de combats j'attends la récompenſe.
Je vous ai tous ſervis. Ce rang des demi-dieux
Défendu par mon bras, fondé par mes aïeux,

Cimenté de mon ſang, doit être mon partage.
Je le tiendrai de vous, de moi, de mon courage,
De ces dieux dont je ſors, et qui ſeront pour moi.
Amis, ſuivez mes pas, et ſervez votre roi.
(il ſort ſuivi des ſiens.)

SCENE III.

ERYPHILE, ALCMEON, POLEMON,
Chœur d'Argiens.

ERYPHILE.

Ou ſuis-je ? De quels traits le cruel m'a frappée ?
Mon fils ne ſerait plus ! Dieux, m'auriez-vous trompée !
(à Polémon.)
Et vous que j'ai chargé de rechercher ſon ſort....

POLEMON.

On l'ignore en ce temple, et ſans doute il eſt mort.

ALCMEON.

Reine, c'eſt trop ſouffrir qu'un monſtre vous outrage:
Confondez ſon orgueil et puniſſez ſa rage.
Tous vos guerriers ſont prêts; permettez que mon bras...

ERYPHILE.

Es-tu laſſe, Fortune ? Eſt-ce aſſez d'attentats ?
Ah ! trop malheureux fils, et toi, cendre ſacrée,
Cendre de mon époux de vengeance altérée,
Manes ſanglans, faut-il que votre meurtrier
Règne ſur votre tombe et ſoit votre héritier !

Le temps, le péril presse, il faut donner l'empire.
Un dieu dans ce moment, un dieu parle et m'inspire;
Je cède, je ne puis, dans ce jour de terreur,
Résister à la voix qui s'explique à mon cœur.
C'est vous, Maître des rois et de la destinée;
C'est vous qui me forcez à ce grand hyménée.
Alcméon, si mon fils est tombé sous ses coups. . .
Seigneur. . . . vengez mon fils, et le trône est à vous.

ALCMEON.

Grande Reine, est-ce à moi que ces honneurs insignes...

ERYPHILE.

Ah! quels rois dans la Gréce en seraient aussi dignes? (o)
Ils n'ont que des aïeux, vous avez des vertus.
Ils sont rois, mais c'est vous qui les avez vaincus.
C'est vous que le ciel nomme et qui m'allez défendre:
C'est vous qui de mon fils allez venger la cendre.
Peuple, voilà ce roi si long-temps attendu,
Qui seul vous a fait vaincre, et seul vous était dû,
Le vainqueur de deux rois, prédit par les dieux même.
Qu'il soit digne à jamais de ce saint diadème!
Que je retrouve en lui les biens qu'on m'a ravis,
Votre appui, votre roi, mon époux et mon fils!

SCENE IV.

ERYPHILE, ALCMEON, POLEMON, THEANDRE, Chœur d'Argiens.

THEANDRE.

Que faites-vous, Madame? et qu'allez-vous résoudre?
Le jour fuit, le ciel gronde : entendez-vous la foudre?
De la tombe du roi le pontife a tiré
Un fer que sur l'autel ses mains ont consacré.
Sur l'autel à l'instant ont paru les furies :
Les flambeaux de l'hymen sont dans leurs mains impies.
Tout le peuple tremblant, d'un saint respect touché,
Baisse un front immobile, à la terre attaché.

ERYPHILE.

Jusqu'où veux-tu pousser ta fureur vengeresse,
O Ciel! Peuple, rentrez : Théandre, qu'on me laisse.
Quel juste effroi saisit mes esprits égarés!
Quel jour pour un hymen!

SCENE V.

ERYPHILE, ALCMEON.

ERYPHILE.

Ah, Seigneur, demeurez.
Eh, quoi! je vois les dieux, les enfers et la terre
S'élever tous ensemble et m'apporter la guerre :

Mes ennemis, les morts contre moi déchaînés ;
Tout l'univers m'outrage, et vous m'abandonnez !

ALCMEON.

Je vais périr pour vous, ou punir Hermogide :
Vous servir, vous venger, vous sauver d'un perfide.

ERYPHILE.

Je vous fesais son roi : mais, hélas ! mais, Seigneur,
Arrêtez ; connaissez mon trouble et ma douleur.
Le désespoir, la mort, le crime m'environne ;
J'ai cru les écarter en vous plaçant au trône.
J'ai cru même apaiser ces manes en courroux,
Ces manes soulevés de mon premier époux.
Hélas ! combien de fois de mes douleurs pressée,
Quand le sort de mon fils accablait ma pensée,
Et qu'un léger sommeil venait enfin couvrir
* Mes yeux trempés de pleurs et lassés de s'ouvrir :
Combien de fois ces dieux ont semblé me prescrire
De vous donner ma main, mon cœur et mon empire.
Cependant, quand je touche au moment fortuné
Où vous montez au trône à mon fils destiné,
Le ciel et les enfers alarment mon courage ;
Je vois les dieux armés condamner leur ouvrage :
* Et vous seul m'inspirez plus de trouble et d'effroi
* Que le ciel et ces morts irrités contre moi.
* Je tremble en vous donnant ce sacré diadème ;
* Ma bouche en frémissant prononce, je vous aime.
* D'un pouvoir inconnu l'invincible ascendant
* M'entraîne ici vers vous, m'en repousse à l'instant ;

* Et par un ſentiment que je ne puis comprendre
* Mêle une horreur affreuſe à l'amour le plus tendre.

ALCMEON.

Quels momens ! quel mélange, ô Dieux qui m'écoutez,
D'étonnement, d'horreurs, et de félicités !
L'orgueil de vous aimer, le bonheur de vous plaire,
Vos terreurs, vos bontés, la céleſte colère,
Tant de biens, tant de maux me preſſent à la fois,
Que mes ſens accablés ſuccombent ſous leur poids.
Encor loin de ce rang que vos bontés m'apprêtent,
C'eſt ſur vos ſeuls dangers que mes regards s'arrêtent.
C'eſt pour vous délivrer de ce péril nouveau,
Que votre époux lui-même a quitté le tombeau.
Vous avez d'un barbare entendu la menace ;
Où ne peut point aller ſa criminelle audace ?
Souffrez qu'au palais même aſſemblant vos ſoldats,
J'aſſure au moins vos jours contre ſes attentats ;
Que du peuple étonné j'apaiſe les alarmes ;
Que prêts au moindre bruit, mes amis ſoient en armes.
C'eſt en vous défendant que je dois mériter
Le trône où votre choix m'ordonne de monter.

ERYPHILE.

Allez : je vais au temple, où d'autres ſacrifices
Pourront rendre les dieux à mes vœux plus propices.
Ils ne recevront pas d'un regard de courroux
Un encens que mes mains n'offriront que pour vous.

Fin du troiſième acte.

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

ALCMEON, THEANDRE.

ALCMEON.

TOUT eſt en ſureté : ce palais eſt tranquille,
Et je réponds du peuple, et ſur-tout d'Eryphile.

THEANDRE.

Penſez plus au péril dont vous êtes preſſé ;
Il eſt rival et prince, et de plus offenſé.
Il ſonge à la vengeance : il la jure : il l'apprête :
J'entends gronder l'orage autour de votre tête :
Son rang lui donne ici des ſoutiens trop puiſſans,
Et ſes heureux forfaits lui font des partiſans.
Cette foule d'amis qu'à force d'injuſtices....

ALCMEON.

Lui, des amis! Théandre, il n'a que des complices,
Plus prêts à le trahir que prompts à le venger ;
Des cœurs nés pour le crime, et non pour le danger.
Je compte ſur les miens : la guerre et la victoire
Nous ont long-temps unis par les nœuds de la gloire,
Avant que tant d'honneurs ſur ma tête amaſſés,
Traînaſſent après moi des cœurs intéreſſés.
Ils ſont tous éprouvés, vaillans, incorruptibles ;
La vertu qui nous joint nous rend tous invincibles ;

Leurs bras victorieux m'aideront à monter
A ce rang qu'avec eux j'appris à mériter.
Mon courage a franchi cet intervalle immenſe
Que mit du trône à moi mon indigne naiſſance;
L'hymen va me payer le prix de ma valeur;
Je ne vois qu'Eryphile, un ſceptre et mon bonheur.

THEANDRE.

Mais ne craignez-vous point ces prodiges funeſtes
Qu'étalent à vos yeux les vengeances céleſtes?
Ces tremblemens ſoudains, ces ſpectres menaçans,
Ces morts dont le retour eſt l'effroi des vivans? (*p*)
Du ciel qui nous pourſuit la vengeance obſtinée,
Semble ſe déclarer contre votre hyménée.

ALCMEON.

Mon cœur fut toujours pur; il honora les dieux:
J'eſpère en leur juſtice, et je ne crains rien d'eux.
De quel indigne effroi ton ame eſt-elle atteinte?
Ah! les cœurs vertueux ſont-ils nés pour la crainte?
Mon orgueilleux rival ne ſaurait me troubler;
Tout chargé de forfaits, c'eſt à lui de trembler.
C'eſt ſur ſes attentats que mon eſpoir ſe fonde;
C'eſt lui qu'un dieu menace; et ſi la foudre gronde,
La foudre me raſſure; et le ciel que tu crains
Pour l'en mieux écraſer la mettra dans mes mains.

THEANDRE.

Le ciel n'a pas toujours puni les plus grands crimes;
Il frappe quelquefois d'innocentes victimes.

Amphiaraüs fut juſte, et vous ne ſavez pas
Par quelles mains ce ciel a permis ſon trépas.

ALCMEON.

Hermogide!

THEANDRE.

Souffrez que, laiſſant la contrainte,
Seigneur, un vieux ſoldat vous parle ici ſans feinte.

ALCMEON.

Tu ſais combien mon cœur chérit la vérité.

THEANDRE.

Je connais de ce cœur toute la pureté.
Des héros de la Gréce imitateur fidelle,
Vous jurez aux forfaits une guerre immortelle;
Vous vous croyez, Seigneur, armé pour les venger,
Gardez de les défendre et de les partager.

ALCMEON.

Comment! que dites-vous?

THEANDRE.

Vous êtes jeune encore:
A peine aviez-vous vu votre première aurore,
Quand ce roi malheureux deſcendit chez les morts.
Peut-être ignorez-vous ce qu'on diſait alors,
Et de la cour du roi quel fut l'affreux langage.

ALCMEON.

Eh bien!

THEANDRE.

Je vais vous faire un trop ſenſible outrage;

Mais je vous trahirais à le diſſimuler :
Je vous tiens lieu de père, et je dois vous parler.

ALCMEON.

Eh bien! que diſait-on ? achève.

THEANDRE.

Que la reine
Avait lié ſon cœur d'une coupable chaîne ;
Qu'au barbare Hermogide elle promit ſa main,
Et juſqu'à ſon époux conduiſit l'aſſaſſin.

ALCMEON.

Rends grâce à l'amitié qui pour toi m'intéreſſe ;
Si tout autre que toi ſoupçonnait la princeſſe,
Si quelque audacieux avait pu l'offenſer...
Mais que dis-je ? toi-même, as-tu pu le penſer ?
Peux-tu me préſenter ce poiſon que l'envie
Répand aveuglément ſur la plus belle vie ?
J'ai peu connu la cour, mais la crédulité
Aiguiſe ici les traits de la malignité.
Vos oiſifs courtiſans que les chagrins dévorent,
S'efforcent d'obſcurcir les aſtres qu'ils adorent.
Là, ſi vous en croyez leur coup d'œil pénétrant,
Tout miniſtre eſt un traître, et tout prince un tyran :
L'hymen n'eſt entouré que de feux adultères,
Le frère à ſes rivaux eſt vendu par ſes frères ;
Et ſitôt qu'un grand roi penche vers ſon déclin,
Ou ſon fils, ou ſa femme ont hâté ſon deſtin.
Je hais de ces ſoupçons la barbare imprudence,
Je crois que ſur la terre il eſt quelque innocence ;

Et mon cœur, repouſſant ces ſentimens cruels,
Aime à juger par lui du reſte des mortels.
Qui croit toujours le crime, en paraît trop capable.
A mes yeux comme aux tiens Hermogide eſt coupable;
Lui ſeul a pu commettre un meurtre ſi fatal.
Lui ſeul eſt parricide.

THEANDRE.

Il eſt votre rival :
Vous écoutez ſur lui vos ſoupçons légitimes;
Vous trouvez du plaiſir à déteſter ſes crimes.
Mais un objet trop cher . . .

ALCMEON.

Ah! ne l'outragez plus;
Et gardez le ſilence, ou vantez ſes vertus.

SCENE II.

ERYPHILE, ALCMEON, THEANDRE, ZELONIDE, Suite de la Reine.

ERYPHILE.

Roi d'Argos, paraiſſez et portez la couronne;
Vos mains l'ont défendue, et mon cœur vous la donne.
Je ne balance plus : je mets ſous votre loi
L'empire d'Inachus, et vos rivaux, et moi.
J'ai fléchi de nos dieux les redoutables haines
Leurs vertus ſont en vous, leur ſang coule en mes veines,
Et jamais ſur la terre on n'a formé de nœuds
Plus chers aux immortels, et plus dignes des cieux.

ALCMEON.

Ils lisent dans mon cœur : ils savent que l'empire
Est le moindre des biens où mon courage aspire.
Puissent tomber sur moi leurs plus funestes traits,
Si ce cœur infidelle oubliait vos bienfaits.
Ce peuple qui m'entend, et qui m'appelle au temple,
Me verra commander, pour lui donner l'exemple ;
Et, déjà par mes mains instruit à vous servir,
N'apprendra de son roi qu'à vous mieux obéir.

ERYPHILE.

Enfin la douce paix vient rassurer mon ame :
Dieux ! vous favorisez une si pure flamme !
Vous ne rejetez plus mon encens et mes vœux !
Suivez mes pas : entrons . . .

Le Temple s'ouvre ; l'Ombre d'Amphiaraüs paraît dans une posture menaçante.

L'OMBRE.

Arrête, malheureux !

ERYPHILE.

Amphiaraüs lui-même ! Où suis-je ?

ALCMEON.

Ombre fatale,
Quel dieu te fait sortir de la nuit infernale ?
Quel est ce sang qui coule ? et quel es-tu ?

L'OMBRE.

Ton roi.
Si tu prétends régner, arrête, obéis-moi.

ALCMEON.

Eh bien, mon bras eſt prêt ; parle, que faut-il faire ?

L'OMBRE.

Me venger ſur ma tombe.

ALCMEON.

Eh! de qui ?

L'OMBRE.

De ta mère.

ALCMEON.

Ma mère ! que dis-tu ? quel oracle confus !
Mais l'enfer le dérobe à mes yeux éperdus.

(*le temple ſe referme.*)

Les dieux ferment leur temple !

THEANDRE.

O prodige effroyable !

ALCMEON.

O d'un pouvoir funeſte oracle impénétrable !

ERYPHILE.

A peine ai-je repris l'uſage de mes ſens !
Quel ordre ont prononcé ces horribles accens ?
De qui demandent-ils le ſanglant ſacrifice ?

ALCMEON.

Ciel ! peux-tu commander que ma mère périſſe !
Que prétendez-vous donc, manes trop irrités ?
Je commence à percer dans ces obſcurités :
Je commence à ſentir que les deſtins ſont juſtes,
Que mon ſort eſt trop loin de ces grandeurs auguſtes.

J'euſſe

J'euſſe été trop heureux, mais les manes jaloux,
Du ſein de leurs tombeaux s'élèvent contre nous,
Préviennent votre honte, et rompent l'hyménée,
Dont s'offenſaient ces dieux de qui vous êtes née.

ERYPHILE.

Ah! que me dites-vous? hélas!

ALCMEON.

Souffrez du moins
Que je puiſſe un moment vous parler ſans témoins.
Pour la dernière fois, vous m'entendez peut-être;
Je vous avais trompée et vous m'allez connaître.

ERYPHILE.

Sortez. De toutes parts ai-je donc à trembler?

SCENE III.

ERYPHILE, ALCMEON.

ALCMEON.

Il n'eſt plus de ſecrets que je doive céler.
Théandre juſqu'ici m'a tenu lieu de père;
Je ne ſuis point ſon fils, et je n'ai point de mère.
Madame, le deſtin qui m'a trahi toujours,
M'a ravi dès long-temps les auteurs de mes jours.
Connu par ma fortune et par ma ſeule audace,
Je cachais aux humains la honte de ma race. (*q*)
J'ai cru qu'un ſang trop vil, en mes veines tranſmis,
Plus pur par mes travaux était d'aſſez grand prix;

Et que lui préparant une plus digne courſe,
En le verſant pour vous j'anobliſſais ſa ſource.
Je fis plus : juſqu'à vous l'on me vit aſpirer,
Et, rival de vingt rois, j'oſai vous adorer.
Ce ciel enfin, ce ciel m'apprend à me connaître ;
Il veut confondre en moi le ſang qui m'a fait naître,
La mort entre nous deux vient d'ouvrir ſes tombeaux,
Et l'enfer contre moi s'unit à mes rivaux.
Sous les obſcurités d'un oracle ſévère,
Les dieux m'ont reproché juſqu'au ſang de ma mère.
Madame, il faut céder à leurs cruelles lois ;
Alcméon n'eſt point fait pour ſuccéder aux rois.
Victime d'un deſtin, que même encor je brave,
Je ne m'en cache plus, je ſuis fils d'un eſclave.

ERYPHILE.

Vous, Seigneur ?

ALCMEON.

Oui, Madame, et dans un rang ſi bas,
Souvenez-vous qu'enfin je ne m'en cachai pas ;
Que j'eus l'ame aſſez forte, aſſez inébranlable,
Pour faire devant vous l'aveu qui vous accable ;
Que ce ſang, dont les dieux ont voulu me former,
Me fit un cœur trop haut pour ne vous point aimer.

ERYPHILE.

Un eſclave !

ALCMEON.

Une loi fatale à ma naiſſance
Des plus vils citoyens m'interdit l'alliance.

J'aſpirais juſqu'à vous dans mon indigne ſort.
J'ai trompé vos bontés, j'ai mérité la mort. (*r*)
Madame, à mon aveu vous tremblez de répondre ?

ERYPHILE.

Quels ſoupçons! quelle horreur vient ici me confondre! (*s*)
Dans les mains d'un eſclave autrefois j'ai remis. . .
M'avez-vous pardonné, Deſtins trop ennemis !
Voulez-vous, ou finir, ou combler ma misère !
Alcméon, dans quel temps a péri votre père ?
Quel fut ſon nom ? Parlez.

ALCMEON.

J'ignore encor ce nom,
Qui ferait votre honte et ma confuſion.

ERYPHILE.

Mais comment mourut-il ? où perdit-il la vie ?
En quel temps ?

ALCMEON.

C'eſt ici qu'elle lui fut ravie,
Après qu'aux champs thébains le céleſte courroux
Eut permis le trépas du prince votre époux.

ERYPHILE.

O crime !

ALCMEON.

Hélas ! ce fut dans ma plus tendre enfance
Qu'on m'enleva, dit-on, l'auteur de ma naiſſance.
Au pied de ce palais de tant de demi-dieux,
D'où juſque ſur ſon fils vous abaiſſiez les yeux,
Là, près du corps ſanglant de mon malheureux père,

Je fus laissé mourant dans la foule vulgaire
De ces vils citoyens, triste rebut du sort,
Oubliés dans leur vie, inconnus dans leur mort.
Un prêtre de ces lieux sauva mes destinées;
Il renoua le fil de mes faibles années.
Théandre m'éleva : le reste vous est dû.
J'osai trop m'élever, et je me suis perdu.

ERYPHILE.

M'alarmerais-je en vain? Mais cet oracle horrible...
Le lieu, le temps, l'esclave... ô Ciel, est-il possible!
Qu'on cherche le grand prêtre. Hélas! déjà les dieux,
Soit pitié, soit courroux, l'amènent à mes yeux.

SCENE IV.

ERYPHILE, ALCMEON, LE GRAND PRETRE *une épée à la main.*

LE GRAND PRETRE.

L'HEURE vient, armez-vous, recevez cette épée.
Jadis de votre sang un traître l'a trempée.
Allez: vengez Argos, Amphiaraüs, et vous.

ERYPHILE.

Que vois-je? c'est le fer que portait mon époux:
Le fer que lui ravit ce barbare Hermogide.
Tout me retrace ici le crime et l'homicide;
La force m'abandonne à cet objet affreux.
Parle; qui t'a remis ce dépôt malheureux?
Quel dieu te l'a donné?

LE GRAND PRETRE.

Le dieu de la vengeance.

(*à Alcméon.*)

Voici ce même fer qui frappa votre enfance,
Qu'un cruel, malgré lui miniſtre du deſtin,
Troublé par ſes forfaits, laiſſa dans votre ſein.
Ce dieu qui dans le crime effraya cet impie,
Qui fit trembler ſa main, qui ſauva votre vie,
Qui commande au trépas, ouvre et ferme le flanc,
Venge un meurtre par l'autre, et le ſang par le ſang,
M'ordonna de garder ce fer, toujours funeſte,
Juſqu'à l'inſtant marqué par le courroux céleſte.
La voix, l'affreuſe voix qui vient de vous parler,
Me conduit devant vous pour vous faire trembler.

ERYPHILE.

Achève : romps le voile ; éclaircis le myſtère.
Son père, cet eſclave ?

LE GRAND PRETRE.

Il n'était point ſon père ;
Un ſang plus noble crie.

ERYPHILE.

Ah ! Seigneur : ah ! mon roi !
Fils d'un héros...

ALCMEON.

Quels noms vous prodiguez pour moi !

ERYPHILE *ſe jetant entre les bras de Zélonide.*

Je ne puis achever, je me meurs, Zélonide.

LE GRAND PRETRE *à Alcméon, en lui donnant l'épée.*
Je laiſſe entre vos mains ce glaive parricide :
C'eſt un don dangereux ; puiſſe-t-il déſormais
Ne point ſervir, grands Dieux, à de nouveaux forfaits!

SCENE V.

ALCMEON, ERYPHILE.

ERYPHILE.
* EH bien ! ne tarde plus, remplis ta deſtinée :
* Porte ce fer ſanglant ſur cette infortunée.
* Etouffe dans mon ſang cet amour malheureux
* Que dictait la nature en nous trompant tous deux ;
* Punis-moi, venge-toi, venge la mort d'un père ;
* Reconnais-moi, mon fils : frappe et punis ta mère.

ALCMEON.
Moi, votre fils ! grands Dieux !

ERYPHILE.
C'eſt toi dont, au berceau,
Mon indigne faibleſſe a creuſé le tombeau ;
C'eſt toi qui fus frappé par les mains d'Hermogide,
C'eſt toi qui m'es rendu, mais pour le parricide :
Toi mon ſang, toi mon fils, que le ciel en courroux,
Sans ce prodige horrible, aurait fait mon époux.

ALCMEON.
De quel coup ma raiſon vient d'être confondue !
Dieux ! ſur elle et ſur moi puis-je arrêter la vue ?

Je ne fais où je fuis : Dieux, qui m'avez fauvé,
Reprenez tout ce fang, par vos mains confervé.
Eft-il bien vrai, Madame, on a tué mon père !
Il veut votre fupplice, et vous êtes ma mère !

ERYPHILE.

* Oui, je fus fans pitié : fois barbare à ton tour,
* Et montre-toi mon fils en m'arrachant le jour.
* Frappe... Mais quoi ? tes pleurs fe mêlent à mes larmes !
* O mon cher fils ! ô jour plein d'horreur et de charmes !
* Avant de me donner la mort que tu me dois,
* De la nature encor laiffe parler la voix :
* Souffre au moins que les pleurs de ta coupable mère
* Arrofent une main fi fatale et fi chère.

ALCMEON.

Cruel Amphiaraüs ! abominable loi !
La nature me parle, et l'emporte fur toi.
O ma mère !

ERYPHILE *en l'embraffant.*

O cher fils que le ciel me renvoie,
Je ne méritais pas une fi pure joie.
J'oublie, et mes malheurs, et jufqu'à mes forfaits ;
Et ceux qu'un dieu t'ordonne, et tous ceux que j'ai faits.

SCENE VI.

ERYPHILE, ALCMEON, ZELONIDE, POLEMON.

POLEMON.

MADAME, en ce moment l'infolent Hermogide,
Suivi jufqu'en ces lieux d'une troupe perfide,
La flamme dans les mains, affiége ce palais.
Déjà tout eft armé, déjà volent les traits.
Nos gardes raffemblés courent pour vous défendre ;
Le fang de tous côtés commence à fe répandre.
Le peuple épouvanté, qui s'empreffe ou qui fuit,
Ne fait fi l'on vous fert, ou fi l'on vous trahit.

ALCMEON.

O Ciel ! voilà le fang que ta voix me demande ;
La mort de ce barbare eft ma plus digne offrande.
Reine, dans ces horreurs ceffez de vous plonger ;
Je fuis l'ordre des dieux, mais c'eft pour vous venger.

Fin du quatrième acte.

ACTE

ACTE V.

SCENE PREMIERE.

ALCMEON, THEANDRE, POLEMON, Soldats.

ALCMEON.

Vous trahirai-je en tout, ô cendres de mon père !
Quoi, ce fier Hermogide a trompé ma colère !
Quoi, la nuit nous ſépare, et ce monſtre odieux
Partage encor l'armée, et ce peuple, et les dieux !
Retranché dans ce temple, aux autels qu'il profane
* Il me brave : il jouit du ciel qui le condamne ! (*t*)
(*à Polémon.*)
Allez.

POLEMON.

Et qu'avez-vous, Seigneur, à ménager ?
Tous les lieux ſont égaux, quand il faut ſe venger ;
Vous régnez ſur Argos...

ALCMEON.

Argos m'en eſt plus chère ;
Avec le nom de roi, je prends un cœur de père.
Me faudrait-il verſer dans mon règne naiſſant,
Pour un ſeul ennemi tant de ſang innocent ?
Eſt-ce à moi de donner le ſacrilége exemple
D'attaquer les dieux même, et de ſouiller leur temple ?

Ils pourfuivent déjà ce cœur infortuné
Qui protége contre eux ce fang dont je fuis né.
Va, dis-je, Polémon, va, c'eft de ta prudence
Que ton maître et ce peuple attendent leur vengeance.
Agis, parle, promets, que fur-tout d'Alcméon
Il ne redoute point d'indigne trahifon;
Fais qu'il s'éloigne au moins de ce temple funefte.
Rends-moi mon ennemi; mon bras fera le refte.

(*Polémon fort.*)

(*à Théandre.*)

Et vous, de cette enceinte et de ces vaftes tours
Avez-vous parcouru les plus fecrets détours?
Du palais de la reine a-t-on fermé les portes?

THEANDRE.

J'ai tout vu; j'ai par-tout difpofé vos cohortes.
Cependant votre mère...

ALCMEON.

A-t-on foin de fes jours?

THEANDRE.

Ses femmes en tremblant lui prêtent leur fecours;
Elle a repris fes fens; fon ame défolée
Sur fes lèvres encore à peine eft rappelée.
Elle cherche le jour, le revoit et gémit. (5)
Elle vous craint, vous aime; elle pleure et frémit.
Elle va préparer un fecret facrifice
A ces manes facrés, armés pour fon fupplice.
Son défefpoir l'égare, elle va s'enfermer
Au tombeau de ce roi qu'elle n'ofe nommer,

De ce fatal époux, votre malheureux père,
Dont vous ſavez...

ALCMEON.

Grands Dieux! je ſais qu'elle eſt ma mère. (*u*)

THEANDRE.

Les dieux veulent ſon ſang. Dans un tel déſeſpoir
Quels conſeils déſormais pourriez-vous recevoir?

ALCMEON.

Aucun. Quand le malheur, quand la honte eſt extrême,
Il ne faut prendre, ami, conſeil que de ſoi-même.
Mon père!.. Que veux-tu? chère Ombre! apaiſe-toi! (*x*)
Le nom ſacré de fils eſt-il affreux pour moi?
Je t'entends, et ta voix m'appelle ſur ta tombe!
De tous tes ennemis y veux-tu l'hécatombe?
Tu demandes du ſang... demeure, attends, choiſis,
Ou le ſang d'Hermogide, ou le ſang de ton fils!

SCENE II.

ALCMEON, THEANDRE, POLEMON.

ALCMEON.

Eh bien! l'as-tu revu cet ennemi farouche?
A lui parler d'accord as-tu forcé ta bouche? (*y*)
Les dieux le livrent-ils à ma juſte fureur?
Sait-il ce qui ſe paſſe?

POLEMON.

Il l'ignore, Seigneur.

Il ne foupçonne point quel fang vous a fait naître ;
Il méprife fon prince, il méconnaît fon maître ;
Furieux, implacable, au combat préparé,
Et plus fier que le dieu dans ce temple adoré :
Mais il confent enfin de quitter fon afile,
De vous entendre ici, de revoir Eryphile.
Il veut qu'un nombre égal de chefs et de foldats
Egalement armés, fuivent de loin vos pas.
Il reçoit votre foi qu'à regret je lui porte ;
Je règle votre fuite ; il nomme fon efcorte.

ALCMEON.

Il va paraître.

POLEMON.

Il vient ; mais a-t-il mérité
Que vous lui conferviez tant de fidélité ?
Doit-on rien aux méchans ? et quel refpect frivole
Expofe votre fang . . .

ALCMEON.

J'ai donné ma parole.

POLEMON.

A qui la tenez-vous ? A ce perfide ?

ALCMEON.

A moi.

THEANDRE.

Et que prétendez-vous ?

ALCMEON.

Me venger, mais en roi.

Argos à mes vertus reconnaîtra ſon maître.
Mais près du temple, ami, ne vois-je pas le traître ?

THEANDRE.

Un dieu pourſuit ſes pas et le conduit ici :
Il entre en frémiſſant.

ALCMEON.

Dieux vengeurs ! le voici.

SCENE III.

HERMOGIDE, *dans le fond du théâtre*, ALCMEON, THEANDRE, POLEMON, *ſur le devant*, Suite d'Hermogide.

HERMOGIDE.

D'où vient donc qu'en ces lieux je ne vois pas la reine ?
Quel ſilence ! eſt-ce un piége où mon deſtin m'entraîne ?
Rien ne paraît : un lâche a-t-il ſurpris ma foi ?
Qui ? moi, craindre ! avançons.

ALCMEON.

Demeure, et connais-moi. (*z*)
Connais ce fer ſacré : l'oſes-tu voir encore ?

HERMOGIDE.

Oui, c'eſt le fer d'un roi qu'un ſujet déshonore.

ALCMEON.

Te ſouvient-il du ſang dont l'a ſouillé ta main ?

HERMOGIDE.

Peux-tu bien demander…

ALCMEON.

Malheureux aſſaſſin,
Quel eſclave a percé ces mains de ſang fumantes ?
Quel enfant innocent... Eh quoi, tu t'épouvantes !
Tu t'en vantais tantôt, tu te tais ; tu frémis !
Meurtrier de ton roi, ſais-tu quel eſt ſon fils ?

HERMOGIDE.

Ciel ! tous les morts ici renaiſſent pour ma perte.
Son fils !

ALCMEON.

De tes forfaits l'horreur eſt découverte,
Revois Amphiaraüs, vois ſon ſang, vois ton roi.

HERMOGIDE.

Je ne vois rien ici que ton manque de foi.
Tremble, qui que tu ſois ; et devant que je meure,
Puiſque tu m'as trahi...

ALCMEON.

Non, barbare, demeure.
Connais-moi tout entier : ſache au moins que mon bras
Ne ſait point ſe venger par des aſſaſſinats.
Je dois de tes forfaits te punir avec gloire ;
J'attends ton châtiment des mains de la victoire :
Et ce ſang de tes rois, qui te parle aujourd'hui,
Ne veut qu'une vengeance auſſi noble que lui.
Sans ſuite, ainſi que moi, viens, ſi tu l'oſes, traître,
Chercher encor ma vie, et combattre ton maître.
Suis mes pas.

HERMOGIDE.

Où vas-tu ?

ALCMEON.

Sur ce tombeau ſacré,
Sur la cendre d'un roi par tes mains maſſacré.
Combattons devant lui, que ſon ombre y décide
Du ſort de ſon vengeur et de ſon homicide.
L'oſes-tu ?

HERMOGIDE.

Si je l'oſe ! en peux-tu bien douter ?
Et les morts ou ton bras ſont-ils à redouter ?
Viens te rendre au trépas : viens, jeune téméraire,
M'immoler ou mourir, joindre ou venger ton père.

ALCMEON.

(le grand prêtre entre.)

Qu'aucun de vous ne ſuive, et vous, Prêtre des dieux,
Ne craignez rien ; mon bras n'a point ſouillé ces lieux.
Allez au dieu d'Argos immoler vos victimes ;
Je vais tenir ſa place en puniſſant les crimes.

SCENE IV.

LE GRAND PRETRE, THEANDRE, POLEMON.

THEANDRE.

CIEL ! ſois pour la juſtice, et nos maux ſont finis.

LE GRAND PRETRE.

Nos maux ſont à leur comble ! il le faut... je frémis... (a)

L'ordre est irrévocable . . . ah ! mère malheureuse !
C'est la mort qui t'amène à cette tombe affreuse.

THEANDRE.

Hermogide. . .

LE GRAND PRETRE.

Il expire : Alcméon est vainqueur.
C'en est assez, reviens, fuis de ce lieu d'horreur :
Amphiaraüs te suit ; il t'égare, il t'anime,
Il t'aveugle ; et le crime est puni par le crime.

THEANDRE.

C'est la voix de la reine.

POLEMON.

Ah ! quels lugubres cris !

LE GRAND PRETRE.

Crains ton roi, crains ton sang.

ERYPHILE, *derrière le théâtre.*

Epargne-moi, mon fils !

ALCMEON, *derrière le théâtre.*

Reçois le dernier coup, tombe à mes pieds, perfide.

(*on entend un cri d'Eryphile.*)

Ciel ! qu'est-ce que j'entends ?

LE GRAND PRETRE.

La voix du parricide.

SCENE V.

ALCMEON, THEANDRE, LE GRAND PRETRE, POLEMON.

ALCMEON.

Je viens de l'immoler : il n'eſt plus ; je ſuis roi.
Dieux ! diſſipez l'horreur qui s'empare de moi.
Mon bras vous a vengés, vous, ce peuple, et mon père ;
Hermogide eſt tombé, même aux pieds de ma mère ; (*bb*)
Il demandait la vie ; il s'eſt humilié ;
Et mon cœur une fois s'eſt trouvé ſans pitié.
Rendez-moi cette paix que la juſtice donne !
Quoi ! j'ai puni le crime, et c'eſt moi qui friſſonne !
Ah ! pour les ſcélérats quels ſont vos châtimens,
Si les cœurs vertueux éprouvent ces tourmens ?
Eryphile, témoin de ma juſte vengeance,
Viens régner avec moi. Quoi ! tu fuis ma préſence ?
Tu crains ton fils : tu crains ce bras enſanglanté,
Et cet horrible arrêt que le ciel a dicté.
Vous, courez vers la reine et calmez ſes alarmes :
Dites-lui que nos mains vont eſſuyer ſes larmes.
Mais non, je veux moi-même embraſſer ſes genoux ;
Allons, je veux la voir...

SCENE VI et dernière.

ERYPHILE, *soutenue par ses femmes*, ALCMEON, LE GRAND PRETRE, THEANDRE, POLEMON, Suite.

LE GRAND PRETRE.

Ah ! que demandez-vous ? (*cc*)

ALCMEON.

Je vais mettre à ses pieds le prix de mon courage ;
Oui, je veux... quel objet... que vois-je ?

ERYPHILE.

Ton ouvrage.
Les oracles cruels enfin sont accomplis,
Et je meurs par tes mains quand je retrouve un fils ;
Le ciel est juste. (*dd*)

ALCMEON.

Ah ! Dieux ! parricide exécrable !
Vous ! ma mère ! elle meurt... et j'en serais coupable !
Non, je ne le suis pas, Dieux cruels ! et mon bras
Dans mon sang à vos yeux...

(*on le désarme.*)

ERYPHILE.

Mon fils, n'achève pas.
Je péris par ta main ; ton cœur n'est pas complice.
Les dieux t'ont aveuglé pour hâter mon supplice.

Je meurs contente... approche... après tant d'attentats
Laiſſe-moi la douceur d'expirer dans tes bras.
(*il ſe jette aux genoux d'Eryphile.*)
Indigne que je ſuis du ſacré nom de mère,
J'oſe encor te dicter ma volonté dernière.
Il faut vivre, et régner : le fils d'Amphiaraüs
Doit réparer ma vie à force de vertus.
Un moment de faibleſſe, et même involontaire,
A fait tous mes malheurs, a fait périr ton père.
Souviens-toi des remords qui troublaient mes eſprits :
* Souviens-toi de ta mère...ô mon fils...mon cher fils...
C'en eſt fait... (*ee*)

ALCMEON.

Elle expire... impitoyable père !
Sois content : j'ai tué ton épouſe et ma mère.
Viens combler nos forfaits, viens la venger ſur moi,
Viens t'abreuver du ſang que j'ai reçu de toi.
Je renonce à ton trône, au jour que je déteſte,
A tous les miens... ta tombe eſt tout ce qui me reſte.
Manes qui m'entendez ! Dieux ! Enfers en courroux,
* Je meurs au ſein du crime, innocent malgré vous !

Fin du cinquième et dernier acte.

VARIANTES

D'ERYPHILE.

(a) CET enfant par mes mains à la mort arraché,
Ce préfent des deftins, chez vous long-temps caché,
Par des exploits fans nombre aujourd'hui juftifie
L'œil pénétrant des dieux qui veilla fur fa vie.

(b) THEANDRE.

Qu'avec étonnement cependant je contemple
Les couronnes de fleurs dont vous parez le temple!
La publique allégreffe ici parle à mes yeux
Du bonheur de la terre et des faveurs des dieux.

LE GRAND PRETRE.

La Gréce ainfi l'ordonne ; et voici la journée
Que pour ce nouveau choix elle a déterminée.
Hermogide, et les rois d'Elide et de Pylos,
Qui briguaient cet hymen et défolaient Argos,
Sufpendant aujourd'hui leur difcorde et leur haine,
Ont remis leurs deftins à la voix de la reine ;
Elle doit en ces lieux difpofer de fa foi,
Se choifir un époux, et nous donner un roi.

THEANDRE.

O Ciel! fouffririez-vous que le traître Hermogide
Reçût ce noble prix d'un fi lâche homicide ?

LE GRAND PRETRE.

La reine héfite encore et craint de déclarer
Celui que de fon choix elle veut honorer.
Mais quel que foit enfin le deffein d'Eryphile,
Les temps font accomplis ; fon choix eft inutile.

THEANDRE.

Pour un hymen, grands Dieux, quel étrange appareil!
Ce matin, devançant le retour du foleil,
J'ai vu dans ce palais la garde redoublée ;
La reine était en pleurs, interdite, troublée ;

Dans ſon appartement elle n'oſait rentrer :
Une ſecrète horreur ſemblait la pénétrer.
Elle invoquait les dieux ; et tremblante, éperdue,
De ſon premier époux embraſſait la ſtatue.

(*c*) Vous êtes libre enfin.

ERYPHILE.

La liberté, la paix,
Dans mon cœur déchiré ne rentreront jamais.

ZELONIDE.

Aujourd'hui cependant, maîtreſſe de vous-même,
Vous pouvez diſpoſer de vous, du diadême.
Songez. . .

(*d*) D'un autre hymen alors on m'impoſa la loi ;
On demanda mon cœur : il n'était plus à moi.
Il fallut étouffer ma paſſion naiſſante ;
D'autant plus forte en moi qu'elle était innocente,
Que la main de mon père avait formé nos nœuds,
Que mon ſort en changeant ne changea point mes feux ;
Et qu'enfin le devoir, armé pour me contraindre,
Les ayant allumés, eut peine à les éteindre.
Cependant, tu le ſais, Athènes, Sparte, Argos,
Envoyèrent à Thèbe un peuple de héros.
Mon époux y courut ; le jaloux Hermogide
S'éloigna ſur ſes pas des champs de l'Argolide ;
Je reçus ſes adieux : ô funeſtes momens,
Cauſe de mes malheurs, ſource de mes tourmens !
Je crus pouvoir lui dire, en mon déſordre extrême,
Que je ſerais à lui ſi j'étais à moi-même.
J'en dis trop, Zélonide : et faible que je ſuis,
Mes yeux mouillés de pleurs expliquaient mes ennuis.
De mes ſoupirs honteux je ne fus pas maîtreſſe ;
Même en le condamnant je flattais ſa tendreſſe.
J'avouais ma défaite. . .

(*e*) Plus terrible qu'eux tous, plus grand, plus dangereux,
Sûr de ſes droits au trône, et fier de ſes aïeux,

Mélant à fes forfaits la force et le courage,
Et briguant à l'envi ce fanglant héritage,
Le barbare Hermogide. . .

(*f*) Je chériffais mon fils : la crainte et la tendreffe
De mes fens défolés partageaient la faibleffe.
Mon fils me confolait de la mort d'un époux :
Mais il fallait le perdre ou mourir par fes coups.
Trop de crainte peut-être. . .

(*g*) On ne s'étonne point que l'heureux Hermogide
L'emporte fur les rois de Pylos et d'Elide ;
Il eft du fang des dieux et de nos premiers rois.
Puiffe-t-il mériter l'honneur de votre choix !
Ce choix fans doute. . .

(*h*) Préférer à des rois un fimple citoyen !
Déshonorer le trône !

ERYPHILE.

Il en eft le foutien ;
Et le fang dont il eft, fût-il plus vil encore,
Je ne vois point de rang qu'Alcméon déshonore.
En de fi pures mains. . .

(*i*) Devons-nous redouter un fantôme odieux ?
Vivant je l'ai vaincu : mort, eft-il dangereux ? (*)
D'un œil indifférent voyons ces vains prodiges.
Que peuvent contre nous les morts et leurs preftiges ?

(*k*) Tel eft l'efprit du peuple endormi dans l'erreur ;
Un prodige apparent, un pontife en fureur,
Un oracle, une tombe, une voix fanatique,
Sont plus forts que mon bras et que ma politique.
Il fallut obéir aux fuperftitions,
Qui font, bien plus que nous, les rois des nations ;
Et loin de les braver, moi-même avec adreffe,
De ce peuple aveuglé careffer la faibleffe.

(*) Dans Alzire, *Gufman* en parlant de *Zamore :*

Vivant, je l'ai vaincu : mort, doit-il être à craindre ?

(*l*) Crois-tu que d'Alcméon l'orgueil préfomptueux
Jufqu'à ce rang augufte osât porter fes vœux ?
Penfes-tu qu'il afpire à l'hymen de la reine ?

EUPHORBE.

Il n'aura point fans doute une audace fi vaine.
Mais, Seigneur, cependant, favez-vous qu'aujourd'hui
Eryphile en fecret a vu Théandre ici ?
Qu'elle les a quittés les yeux baignés de larmes ?

HERMOGIDE.

Tout m'eft fufpect de lui : tout me remplit d'alarmes ;
Ce feul moment encore il faut la ménager ;
Dans un moment je règne, et je vais me venger.
Tout va fentir ici mon pouvoir et ma haine :
Je faurai... Mais on entre, et j'aperçois la reine.

(*m*) Par l'efclave Corèbe en fecret élevé,
Fut porté, fut nourri dans l'enceinte facrée,
Dont le ciel à mon fexe a défendu l'entrée ;
Dans ces terribles lieux, qu'ont fouvent habité
Ces dieux vengeurs, ces dieux dont je tiens la clarté.
C'eft là qu'avec Corèbe, enfermé dès l'enfance,
Mon fils de fon deftin n'eut jamais connaiffance.
Mon amour maternel...

(*n*) Et le prince et Corèbe ont ici leur tombeau.
J'étouffai malgré moi ce monftre en fon berceau :
J'enfonçai dans fes flancs cette royale épée,
Par fon père autrefois fur moi-même ufurpée ;
Et foit décret des dieux, foit pitié, foit horreur,
Je ne pus de fon fein tirer le fer vengeur.
Sa dépouille fanglante en mes mains demeurée,
De cette mort fi jufte eft la preuve affurée.
La reine qui m'entend et que je vois frémir,
Me doit au moins le jour qu'un fils dut lui ravir.
J'attefte mes aïeux...

(*o*) Et près de vous enfin, que font-ils à mes yeux ?
Vous avez des vertus, ils n'ont que des aïeux.

J'ai besoin d'un vengeur, et non pas d'un vain titre.
Régnez : de mon destin soyez l'heureux arbitre.
Peuple...

(*p*) D'une timide main ces victimes frappées,
Au fer qui les poursuit dans le temple échappées,
Ce silence des dieux, garant de leur courroux,
Tout me fait craindre ici, tout m'afflige pour vous.
Du ciel, &c.

(*q*) Je cachais aux humains le malheur de ma race;
Mais je ne me repens, au point où je me voi,
Que de m'être abaissé jusqu'à rougir de moi;
Voilà ma seule tache et ma seule faiblesse.
J'ai craint tant de rivaux dont la maligne adresse
A d'un regard jaloux sans cesse examiné
Non pas ce que je suis, mais de qui je suis né;
Et qui de mes exploits rabaissant tout le lustre,
Pensaient ternir mon nom quand je le rends illustre.
J'ai vu que ce vil sang dans mes veines transmis...

(*r*) Mais du rang que je perds et du cœur que j'adore,
Songez que mon rival est plus indigne encore;
Plus haï de nos dieux, et qu'avec plus d'horreur
Amphiaraüs en lui verrait son successeur.
Madame....

(*s*) Un esclave!... son âge... et ses augustes traits...
Hélas! apaisez-vous, Dieux vengeurs des forfaits!
O criminelle épouse, et plus coupable mère!
Alcméon, dans quel temps a péri votre père?
Quel fut son nom? parlez.

(*t*) Achevez sa défaite, achevez vos projets:
Venez, forcez ce traître....

ALCMEON.

Epargnons mes sujets.
De ce moment je règne, et de ce moment même,
Comptable aux citoyens de mon pouvoir suprême,

Au

Au péril de mon fang je veux les épargner :
Je veux, en les fauvant, commencer à régner.
Je leur dois encor plus : je dois le grand exemple
De révérer les dieux et d'honorer leur temple.
Je ne fouffrirai point que le fang innocent
Souille leur fanctuaire et mon règne naiffant.
Va, dis-je, Polémon. . . .

(*u*) Les dieux veulent fon fang.

ALCMEON.

Je ne l'ai point promis.
Cruels, tonnez fur moi, fi je vous obéis !
Le malheur m'environne et le crime m'affiége :
Je deviens parricide, ou me rends facrilége. (*)
Quel choix et quel deftin !

THEANDRE.

Dans un tel défefpoir. . . .

(*x*) Chère ombre, apaife-toi, prends pitié de ton fils.
Arme et foutiens mon bras contre tes ennemis.
Dans le fang d'Hermogide apaife ta colère,
Ne me fais point frémir de t'avouer pour père.
Quoi ! de tous les côtés plein d'horreur et d'effroi,
Le nom facré de fils eft horrible pour moi !

(*y*) Peut-il bien fe réfoudre à me voir en ces lieux,
Aux portes de ce temple, à l'afpect de ces dieux,
Dans ce parvis facré, trop plein de fa furie,
Dans la place où lui-même attenta fur ma vie ?
Les dieux le livrent-ils ? . . .

(*z*) Vois-tu ce fer facré ?

HERMOGIDE.

Que vois-je ? le fer même
Qu'Amphiaraüs reçut avec fon diadême !

(*) *Séide* dans Mahomet :

De fentimens confus une foule m'affiége,
Je crains d'être un barbare, ou d'être facrilége.

ALCMEON.

Te souvient-il du sang dont l'a souillé ta main ?

HERMOGIDE.

Qu'oses-tu demander ?

(*aa*) Nos maux sont à leur comble. Alecto, Némésis,
Du crime et du malheur messagères fatales,
Portent vers ce tombeau leurs torches infernales.
L'orgueil des scélérats ne peut les désarmer;
Les pleurs des malheureux ne peuvent les calmer :
Il faut que le sang coule, et leurs mains vengeresses
Punissent les forfaits, et même les faiblesses.

THEANDRE.

Ciel ! d'un roi vertueux daigne guider les coups !

LE GRAND PRETRE.

Le ciel entend nos vœux, mais c'est dans son courroux.
O conseils éternels ! ô sévères puissances !
Quelles mains forcez-vous à servir vos vengeances !

POLEMON.

C'est la voix de la reine ! ah ! quels lugubres cris !

LE GRAND PRETRE.

Infortuné, quels dieux ont troublé tes esprits ?
Que vas-tu faire ? Et toi, mère trop malheureuse,
Garde-toi d'approcher de cette tombe affreuse :
Les morts et les vivans y sont tes ennemis !
Reine, crains ton époux, crains encor plus ton fils.

ERYPHILE, *derrière le théâtre.*

Mon fils épargne-moi !

ALCMEON.

Tombe à mes pieds, perfide.

(*bb*) Ce monstre enfin n'est plus : Argos en est purgé.
Les dieux sont satisfaits, et mon père est vengé.
J'ai vu sur cette tombe Eryphile éperdue ;
D'où vient qu'en ce moment elle évite ma vue ?

(*cc*) Je vais mettre à ses pieds ce fer si redoutable. . .
Que dis-je ! où suis-je! où vais-je, et quelle horreur m'accable !
D'où vient donc que le sang qui rejaillit sur moi,
Si justement versé, m'inspire un tel effroi ?

Je n'ai point cette paix que la juftice donne ;
Quoi ! j'ai puni le crime et c'eft moi qui friffonne !
Dieux ! pour les fcélérats quels font vos châtimens
Si les cœurs vertueux éprouvent leurs tourmens !

(*dd*) ALCMEON.

Hélas ! parricide exécrable !
Vous, ma mère ! . . . elle meurt. . . . et j'en ferais coupable !
Moi ! moi ! Dieux inhumains !

ERYPHILE.

Je vois à ta douleur
Que les dieux malgré toi conduifaient ta fureur ;
Ta main qu'ils ont guidée, a méconnu ta mère.
Ta parricide main ne m'en eft pas moins chère :
Ton cœur eft innocent ; je te pardonne. . . Hélas !
Laiffe-moi la douceur d'expirer dans tes bras. . .
Ferme ces triftes yeux qui s'entr'ouvrent à peine.

ALCMEON *à fes genoux.*

J'attefte de ces dieux la vengeance et la haine :
Je jure par mon crime et par votre trépas,
Que mon fang devant vous. . .

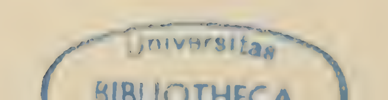
ERYPHILE.

Mon fils, n'achève pas ;
Indigne que je fuis du facré nom de mère,
J'ofe encor te dicter ma volonté dernière :
Il faut vivre et régner.

(*ee*) LE GRAND PRETRE.

* La lumière à fes yeux eft ravie.
* Secourez Alcméon : prenez foin de fa vie.
Que de ce jour affreux l'exemple menaçant
Rende fon cœur plus jufte et fon règne plus grand.

Fin des Variantes d'Eryphile.



NOTES

SUR LA TRAGEDIE D'ERYPHILE.

(1) *Polifonte* dans Mérope :

Je croirais que fes yeux ont pénétré l'abyme
Où dans l'impunité s'était caché mon crime.

(2) Dans Brutus , *Titus* dit à *Meſſala :*

On confie aifément des malheurs qu'on furmonte ;
Mais qu'il eft accablant de parler de fa honte !

(3) On trouve une imitation de ces vers dans la Mort de Céfar.

(4) Imitation de ce vers de l'Enéide :

Quæſivit cælo lucem , ingemuitque repertâ.

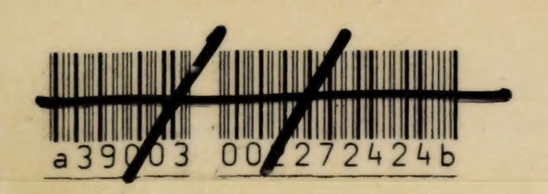
Fin du Tome premier.

TABLE

DES PIECES

CONTENUES DANS CE VOLUME.

Fin de la Table du Tome premier.


a39003 002272424b

